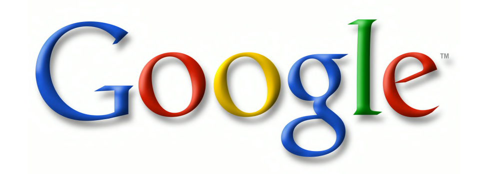
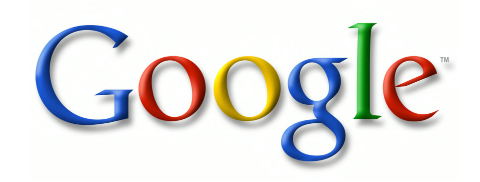
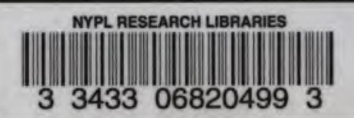
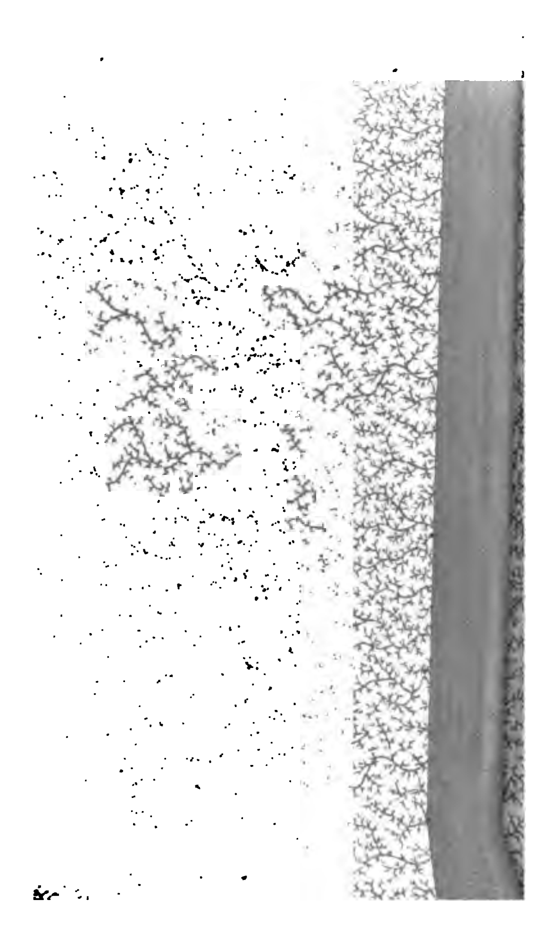
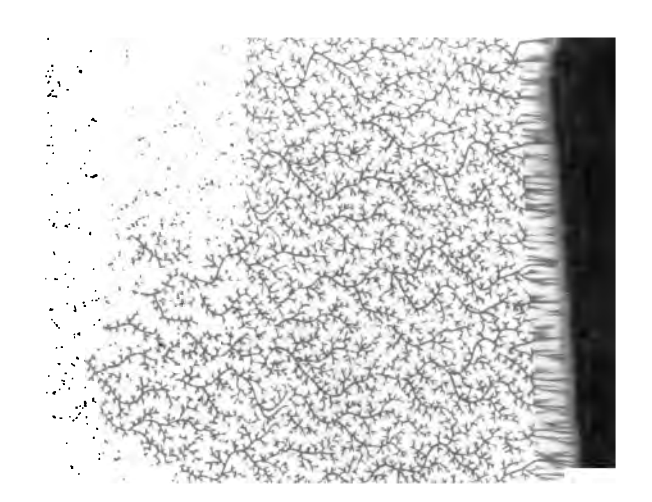


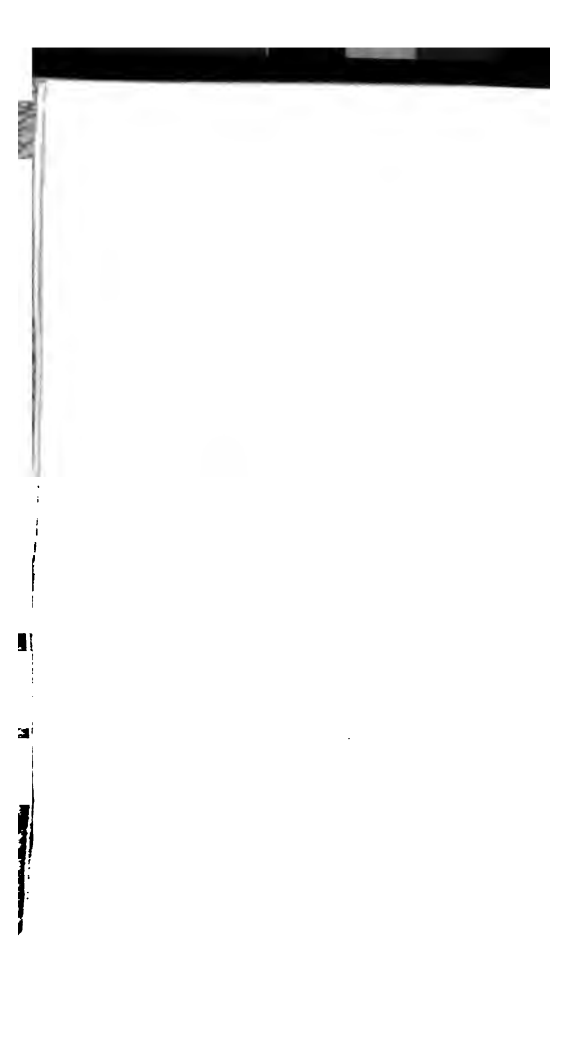










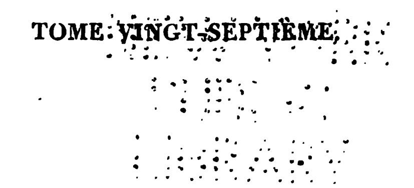


ŒUVRES

COMPLÈTES

DE BOURDALOUE.

TOME VINGT-SEPTIÈME.



IMPRIMERIE DE BÉTHUNE,

RUE PALATINE, N° 5, A PARIS.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE BOURDALOUE,

COLLATIONNÉES

SUR LES MEILLEURES ÉDITIONS.

RETRAITE SPIRITUELLE.



Imprimerie de Béthune.

A PARIS,

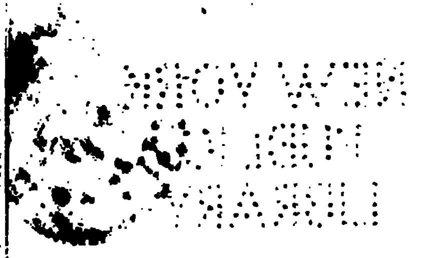
AU BUREAU, RUE PALATINE, N°

PRÈS SAINT-SULPICE ;

ET CHEZ GAUME FRÈRES,

RUE DU POT-DE-FER SAINT-SULPICE, N° 5.

1830.



AVERTISSEMENT

L'EXPÉRIENCE a fait assez connoître jusques à présent quelle est l'importance et l'utilité de la retraite spirituelle, pour maintenir la régularité dans les communautés religieuses, ou pour l'y rétablir. On en a vu les fruits les plus sensibles, et on les voit encore dans les maisons les mieux réglées, et où cette sainte pratique est plus en usage.

De là vient que dans la plupart des ordres religieux, on s'est fait une coutume, et dans plusieurs même, une obligation expresse et une règle, de vaquer une fois chaque année, pendant un certain nombre de jours, aux exercices de la retraite. Afin de s'y laisser moins distraire, on s'interdit tout entretien et tout commerce, non seulement au dehors, mais dans l'intérieur de la communauté. On interrompt ses emplois ordinaires, et l'on ne se réserve d'autre soin que de s'occuper de Dieu et de soi-même.

C'est dans ce silence et ce dégagement entier de toutes les occupations humaines, que l'ame comme rendue à elle-même, peut avec plus de liberté s'élever à Dieu, et qu'elle se trouve en état de méditer avec plus de réflexion les vérités éternelles. Elle rappelle, en la présence du Seigneur, toutes ses années. Elle reconnoît devant lui ses égarements. Elle en découvre les principes, elle y cherche les remèdes;

et après avoir pleuré ses lâchetés et ses tiédeurs passées, elle forme des résolutions et prend de solides mesures pour l'avenir.

Dieu de sa part ne lui manque pas. Dès qu'avec le secours de sa grâce une ame s'est mise en disposition de l'écouter et de lui répondre, c'est alors qu'il se fait entendre et se fait sentir à elle par de plus intimes communications. Lumières, inspirations, attraits, goûts spirituels, il n'y épargne rien. Il lui représente ses devoirs, il lui reproche ses infidélités. Il lui donne des vues de perfection toutes nouvelles : il l'encourage à les suivre, lui en suggère les moyens, et par l'ardeur dont il l'anime, lui en adoucit toutes les difficultés.

Il est rare avec cela qu'une communauté vienne à dégénérer de son premier esprit, et à le perdre : car la retraite est un des préservatifs les plus assurés contre les abus qui s'y pourroient glisser. Ou si peut-être la fragilité humaine, dont on n'est exempt nulle part, y ouvre l'entrée à quelques relâchements, du moins n'est-il pas aisé qu'ils y fassent beaucoup de progrès, ni qu'ils y passent en habitude, parce que la retraite est une des ressources les plus infaillibles pour en arrêter le cours et empêcher la prescription.

Et il faut aussi convenir, qu'il n'est rien de plus touchant, ni rien de plus propre à faire impression, soit sur l'esprit, soit sur le cœur, que les grands sujets dont on s'entretient dans une retraite. Ce qui doit même leur donner une force et une vertu toute particulière, c'est l'enchaînement et l'ordre des méditations. L'une conduit à l'autre, et celle-ci soutient celle qui la suit. Ainsi, après une mûre con

sidération de notre dernière fin dans l'éternité, qui est Dieu, et de notre fin prochaine en ce monde, qui est la sanctification de notre ame selon l'etat où Dieu nous a appelés, on comprend sans peine les dommages infinis que le péché nous cause en nous éloignant de ces deux termes. On l'envisage comme le souverain mal, puisqu'il s'attaque au souverain être, et qu'il nous prive de notre souverain bien. On en conçoit de l'horreur; et de quelque manière qu'on le regarde, ou dans sa nature, ou dans ses circonstances, ou dans ses effets, il paroît également difforme et digne de haine.

De cette vue du péché naissent les sentiments de componction et de repentir. Dans le regret qui la presse, l'ame s'humilie, se confond, a recours à Dieu, et pense à se rapprocher de lui par un prompt retour. Pour s'exciter de plus en plus à la pénitence, elle ajoute aux puissants motifs dont elle est déjà touchée, les idées effrayantes de la mort, du jugement, de l'enfer. Enfin l'exemple de l'enfant prodigue, qu'elle se remet devant les yeux, achève de la déterminer; et le voyant si favorablement reçu de son père, elle en tire tout à la fois une double leçon, et de ce qu'elle doit faire pour trouver grâce auprès de Dieu, et de ce qu'elle peut espérer d'un si bon maître et de son infinie miséricorde.

Ce ne sont là néanmoins encore que les premières démarches; et ce seroit peu de revenir à Dieu, ou ce seroit n'y revenir qu'imparfaitement, si ce n'étoit dans le dessein de s'adonner à la pratique des vertus, et de tendre à toute la *perfection* que Dieu demande *de nous. Voilà pourquoi l'on* se propose ensuite *Jésus-Christ pour guide et* pour modèle. Après avoir

trop long-temps vécu sous l'esclavage des sens, on se range, pour ainsi parler, sous l'étendard et sous l'empire de cet Homme-Dieu. Car toute notre sainteté consiste à le suivre; et nous ne sommes parfaits, qu'autant que nous marchons sur ses traces, et que nous portons ses livrées et son image.

L'ame donc n'est plus désormais attentive qu'à le contempler et qu'à l'étudier. Depuis le moment de son incarnation divine, elle le suit dans les principaux mystères de sa vie cachée, de sa vie agissante, de sa vie souffrante, de sa vie glorieuse; et dans chacun de ces mystères elle trouve de quoi s'instruire, et sur quoi se former. De l'un elle apprend l'humilité, et de l'autre la pauvreté, d'un autre l'obéissance, de celui-la le mépris et la fuite du monde, de celui-ci l'amour du prochain et de la charité. Tellement que de vertu en vertu, comme de degré en degré, elle s'avance jusqu'à ce pur amour de Dieu par où elle finit, et qui est l'accomplissement de toute justice.

Voilà le plan de cette retraite, et la liaison des sujets qui la composent. C'est à saint Ignace, fondateur de la compagnie de Jésus, que nous sommes redevables de cette excellente méthode, ou plutôt, c'est à Dieu que nous la devons, puisque c'est de Dieu qu'il l'avoit reçue lui-même. Les personnes religieuses trouveront ici cet avantage, que chaque sujet y est traité d'une manière conforme à leur état. Ce n'est pas que les autres retraites qui ont paru jusqu'à présent et qui n'ont rien de particulier à l'état religieux, ne puissent d'ailleurs leur être utiles: mais *après tout, comme* la religion leur impose des devoirs *propres, et les* engage à des observances plus

étroites et plus parfaites, on ne peut douter qu'une retraite et des méditations spécialement à leur usage, ne leur soient encore beaucoup plus convenables et plus profitables.

Ce n'est pas non plus que les personnes engagées dans le monde ne puissent tirer du fruit de ces méditations, ni que cette retraite ne leur convienne en aucune sorte. Les vérités du christianisme sont toujours les mêmes dans le fond, et pour tous les états. Il n'y a de différence que dans l'application, et chacun peut se la faire à soi-même selon la situation présente et la disposition de sa vie. A quoi l'on peut ajouter, qu'au milieu même du monde il y a un grand nombre d'ames vertueuses, qui plus régulières et plus ferventes que le commun des chrétiens, pratiquent la plupart des exercices de la profession religieuse, et se proposent d'en acquérir, autant qu'il leur est possible, ou d'en imiter la perfection.

Mais, malgré les avantages de la retraite, on est du reste obligé de reconnoître qu'elle devient quelquefois assez infructueuse, et qu'on n'en voit pas tous les bons effets qu'elle est capable de produire. La raison est que nous n'y apportons pas toute la préparation nécessaire, ou de l'esprit, ou du cœur. Car suivant les règles ordinaires, Dieu n'agit en nous qu'autant que le cœur et l'esprit sont bien disposés; et c'est pour cela que l'Écriture nous avertit, avant que d'aller à l'oraison, de rentrer en nous-mêmes et de préparer notre ame.

Le point le plus essentiel de cet préparation, et celui qui *renferme tous les* autres ou dont ils dépendent, *est une intention* droite et une vraie volonté *d'apprendre à se bien* connoître, et de tra-

a.

vailler de bonne foi à se renouveler selon Dieu, et à se perfectionner. Sans cela il y a peu à compter sur une retraite; et hors quelques sentiments de piété qui passent et qui ne vont à rien, on en sort tel qu'on y est entré. *Si vous cherchez le Seigneur, cherchez-le.* Cette expression du prophète nous donne assez à entendre combien nous devons nous défier de nos prétendues bonnes volontés, et que rien n'est plus sujet à l'illusion. Souvent on cherche Dieu, ou l'on se flatte de le chercher, quoiqu'on ne le cherche pas véritablement; et souvent on pense vouloir être à lui, lorsqu'en effet on ne le veut pas.

Cet avis est général; mais il ne faut pas craindre de dire que là-dessus on est encore plus exposé à se tromper soi-même dans les maisons religieuses, que parmi les gens du monde. Car quand un homme, une femme du monde se dérobent à leurs affaires temporelles, et viennent à certains temps se retirer dans la solitude, il n'y a guère lieu de croire qu'ils n'y soient pas conduits par l'esprit de Dieu et par la seule vue de leur salut, puisqu'ils n'ont ni règle, ni devoir indispensable, ni aucune considération humaine qui les y obligent. Mais il n'en est pas de même à l'égard d'une communauté religieuse, où l'usage de la retraite est établi. C'est une observance dont on n'est pas maître de s'exempter; ou c'est au moins une coutume, à laquelle on ne sauroit manquer sans une espèce de scandale. D'où il arrive plus aisément, que le motif des retraites qu'on fait, soit autant la nécessité, la bienséance, l'exemple, qu'un désir sincère de changer et de se réformer.

On ne peut donc trop s'éprouver avant la retraite, ni trop s'exciter à ce désir solide d'un saint renou-

vellement de soi-même. Assez de réflexions se présentent, dont chacune est capable de l'allumer. Le peu de bien qu'on a fait, celui qu'il y a dans la suite à faire, l'excellence de sa vocation, le danger d'une vie toujours lâche et imparfaite, un âge peut-être avancé et où il faut songer à mourir : toutes ces pensées et d'autres que Dieu inspire, sont de puissantes raisons pour se réveiller de l'assoupissement où l'on est, et pour entreprendre les exercices spirituels dans un ferme dessein de se les rendre aussi salutaires qu'ils le peuvent être.

C'est de cette première disposition que suivront toutes les autres. Touché de ce sentiment, on n'omettra aucune des pratiques, ni aucun des règlements qui sont marqués. On gardera un silence exact. On éloignera de son esprit tous les objets qui le pourroient dissiper, et l'on en détournera ses sens. On donnera à chaque exercice, son heure, sa place, tout le soin et toute l'application qu'il requiert. On s'abandonnera à la grâce, et l'on ne refusera rien à Dieu, quoi que ce puisse être, et quelque effort qu'il en doive coûter.

Ce ne sera pas en vain. Dieu recherche même ceux qui le fuient : que fera-t-il pour une ame qui le désire et qui vient à lui? Il pourra peut-être la faire passer d'abord par quelque épreuve, et la laisser pour quelque temps dans une sécheresse de cœur, où elle demeurera sans goût et sans onction. Rien ne l'attachera ni ne l'affectionnera. Au contraire, elle tombera dans l'abattement et dans un ennui qui la rebutera. C'est sans doute un état pénible, et l'on a besoin alors de courage pour se soutenir. Mais quand on sait persévérer, et que sans se relâcher un seul mo-

ment, on attend en patience la rosée du Ciel, Dieu souvent la fait descendre avec une telle abondance, qu'on en est tout pénétré. Les nuages peu à peu se dissipent, et les plus pures clartés succèdent aux plus épaisses ténèbres. On en peut croire une infinité de personnes qui l'ont expérimenté, et qui en portent témoignage. Combien ont commencé la retraite avec une froideur et une indifférence qui les affligeoit et les désoloit, mais l'ont finie dans des transports de dévotion qui les ravissoient, et y ont goûté les plus sensibles consolations!

Ce qui est d'autre part à craindre, et de quoi l'on doit se garantir comme du piège le plus subtil, c'est de faire trop de fonds sur ces sortes de sensibilités, et de mesurer par là le fruit de la retraite. Les plus tendres affections et les mouvements les plus animés dans la méditation, sont peu de chose, si l'on ne va pas plus loin et qu'on ne les réduise pas à la pratique. Car c'est la pratique qui sanctifie, et tous les maîtres de la vie intérieure n'ont jamais beaucoup estimé de simples sentiments, quelque relevés et quelque dévots qu'ils fussent, à moins qu'on ne les accompagnât de saintes et de fortes résolutions. Ils ne se contentent pas même de cela : mais dans les résolutions qu'on prend, ils veulent que sans se borner à des propositions vagues et indéterminées, on en vienne au détail : par exemple, qu'on s'applique à tel défaut où l'on se reconnoît plus sujet; et que pour le corriger, on se propose d'user de tel moyen qu'on sait être plus sûr et plus efficace. Quelques uns encore conseillent de marquer sur le papier ce *qu'on a ainsi résolu* et promis à Dieu, afin de se le *représenter de temps* en temps, et de se l'opposer

soi-même, comme la condamnation de ses infidélités, et de ses rechutes.

Ceci suffit pour concevoir quelque idée de la retraite, et de la conduite qu'on y doit tenir : mais pour en être mieux instruit, il n'y a qu'à voir la première méditation qui est à la tête de cette retraite, et qui y sert comme d'entrée. Quoi qu'il en soit, on en apprendra plus par l'usage que par toutes les instructions. Car voilà surtout le caractère des choses de Dieu : on en connoît plus par soi-même dans l'exercice, que les paroles des plus grands maîtres n'en peuvent enseigner.

Le P. Bourdaloue étant accoutumé à parler solidement sur toutes les matières qu'il traitoit, et à les développer dans toute leur étendue, on ne sera point surpris que la plupart de ces méditations et des considerations qu'il y a jointes, soient un peu longues ; mais chacun pourra choisir ce qui lui sera propre, et s'y arrêter : outre qu'il y a plusieurs personnes qui, pour fixer leur imagination naturellement vive et prompte à s'échapper, sont bien aises d'avoir un livre dont la seule lecture, avec quelques retours sur elles-mêmes, puisse utilement les occuper pendant tout le temps de l'oraison.

De plus, comme le P. Bourdaloue étoit fait aux manières de la chaire, il a mis au commencement de chaque méditation un texte de l'Écriture, qui en exprime le sujet. Enfin, s'il conserve toujours son esprit de prédicateur, et qu'il s'explique avec toute la liberté de l'Évangile sur les manquements et les imperfections ordinaires dans les communautés religieuses, les gens du monde ne peuvent raisonnablement s'en prévaloir contre l'état religieux. On se

porte partout soi-même et l'on a partout ses foiblesses ; mais avec cette différence entre le religieux et l'homme du siècle, que les foiblesses de l'un ne vont point à beaucoup près aux désordres et aux excès de l'autre. Ce qui paroît répréhensible dans un religieux, seroit à peine remarqué dans un séculier. On lui en feroit même quelquefois une vertu; et tel passeroit dans le monde pour un Saint, s'il vouloit seulement s'assujettir à vivre dans sa condition, autant qu'elle le lui permet, comme vit dans le cloître le religieux le moins fervent et le plus relâché.

RETRAITE SPIRITUELLE.

MÉDITATION

POUR LA VEILLE DE LA RETRAITE.

Ducam eam in solitudinem, et loquar ad cor ejus. — ***Je la conduirai dans la solitude, et là je lui parlerai au cœur.*** **Osée, chap. 2.**

PREMIER POINT.

C'EST Dieu qui m'appelle à cette retraite; c'est lui qui m'en a inspiré le dessein : et la résolution que j'ai prise de m'éloigner pour quelque temps de tout commerce et de me tenir dans la solitude, n'a pu être qu'un effet de sa grâce. Je dois donc suivre le mouvement de cette grâce, et en faire tout l'usage que Dieu veut que j'en fasse pour ma conversion.

C'est une grâce de prédilection par rapport *à moi : car Dieu ne la fait* pas à tout le monde. *'ombien de mondains* et de mondaines vivent

dans le désordre du péché, et dans un profond oubli de Dieu, sans penser jamais à rentrer sérieusement en eux-mêmes : ce qui seroit néanmoins le souverain remède de leurs maux, et peut-être l'unique ressource de leurs salut? Dieu use envers moi d'une miséricorde toute spéciale. Avec quelle attention et quel soin dois-je ménager une grâce si précieuse?

C'est peut-être la dernière retraite de ma vie, que je vais commencer. Si je le savois, quel zèle, quel ferveur y apporterois-je? Combien en ai-je fait d'inutiles, et qui n'ont produit en moi aucun changement? Mais il faut que celle-ci répare les défauts de toutes les autres, et qu'elle achève dans mon ame l'œuvre de Dieu. Enfin, c'est Dieu lui-même qui m'y conduit, et qui veut m'y servir de guide. Jésus-Christ, qui étoit le Saint des saints, fut conduit par l'Esprit de Dieu dans le désert : voilà le modèle que je dois me proposer dans ma retraite, si je veux que ce soit pour moi une retraite salutaire, une retraite dont le succès réponde au besoin que j'en ai, et à ce que Dieu attend de moi. La faire par coutume, la faire parce que c'est dans mon état un devoir commun dont je ne puis me dispenser, c'est ce qui m'est *arrivé plus d'une* fois, et de là vient que j'en *ai si peu profité*. Il faut que j'y entre par le

même esprit, et dans le même esprit que Jésus-Christ y entra.

SECOND POINT.

Dieu, qui veut me sanctifier, m'appelle à la solitude intérieure, encore plus qu'à la solitude extérieure. Car l'extérieure sans l'intérieure n'est de nul effet. Ainsi je dois, pendant ces saints jours, me séparer absolument, d'esprit et de cœur, de tout ce qui pourroit me distraire et me détourner de Dieu. Je dois me comporter comme s'il n'y avoit dans le monde que Dieu et moi; en sorte que je m'occupe uniquement de lui, et que je puisse m'écrier avec l'Épouse des cantiques : *Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui* [1]. Loin de moi toute autre pensée, quelque bonne qu'elle fût d'ailleurs, et quelque apparence de bien que je crusse y apercevoir. Ce bien qui me partageroit, cesseroit pour moi d'être bien.

Dieu veut être seul avec moi, parce qu'il veut me parler au cœur; et par conséquent il faut que mon cœur soit vide du monde; non pas seulement de ce grand monde qui est hors de moi, et avec lequel je n'ai presque nul rapport, car *à peine le connois-je* depuis que je

[1] *Cant.* 2.

l'ai quitté, et à peine me connoît-il; mais de ce petit monde qui m'environne, et qui se trouve même dans la religion; de ce petit monde qui est en moi, et qui fait partie de moi-même; de ce petit monde, qui sont mes passions, mes inquiétudes, mes curiosités, mes attaches. Tant que mon cœur sera plein de ce petit monde, ni Dieu ne me parlera point, ni je ne serai point dans la disposition de l'écouter.

Malheur à moi si je portois ce petit monde jusque dans le sanctuaire de la solitude; c'est-à-dire, si j'entrois dans la retraite avec un esprit dissipé ou un cœur immortifié! Or il ne faut pour cela qu'un vain désir, qu'un chagrin, qu'une aversion, qu'une jalousie secrète, qu'une amitié trop humaine. Malheur à moi, si par-là je me rendois incapable des communications et des entretiens que je dois avoir avec mon divin Époux! Car dès-là, quelque édifiante que parût ma retraite, je n'y trouverois pas Dieu, parce que Dieu ne m'y trouveroit pas dans ce parfait recueillement où doit être une ame qui veut converser avec lui. Puisqu'il se dispose à me parler, et à me parler au cœur, je dois de ma part me mettre en état de lui pouvoir dire, ou, comme David, *J'écouterai*, mais avec ré-*flexion et avec respect, ce que le Seigneur me*

dira [1], ce qu'il m'inspirera, ce qu'il me reprochera; ou, comme Samuel, *Parlez, Seigneur, parce que mon ame est attentive à vous écouter* [2]. Je dois, à l'exemple de Marie, sa sainte Mère, recueillir et conserver dans mon cœur toutes les paroles par où il me fera entendre intérieurement ses volontés.

TROISIÈME POINT.

La fin de ma retraite ne doit pas être de goûter le repos de la solitude. Ce repos est saint; mais ce n'est pas assez, et il y a un avantage plus solide qu'il y faut chercher. Il m'est permis de dire dans le même sentiment que le Prophète royal : *Qui me donnera des ailes comme celles de la colombe, afin que je prenne mon vol, et que je me repose dans le sein de Dieu* [3]. Mais il ne m'est pas permis de borner là mes vues et mes désirs. Je dois envisager dans ce repos quelque chose de meilleur et de plus nécessaire que ce repos même. La fin de ma retraite ne doit pas non plus être d'y employer plus de temps à l'oraison, d'y faire plus de communions, plus de lectures, plus d'austérités. Tout cela, ce sont d'excellents moyens, dont je puis et dont je dois me servir; mais ce

[1] *Ps. 84.* — [2] *I Reg. 3.* — [3] Ps. 54.

n'est pas la fin que je me dois proposer. Mon erreur a souvent été de confondre en ceci les moyens avec la fin, et de m'imaginer que j'avois fait une bonne retraite, parce que je m'étois régulièrement acquitté de ces exercices.

Mais la fin de ma retraite doit être de réformer ma vie, de me bien connoître moi-même, et les desseins de Dieu sur moi; de découvrir une bonne fois le fond de mes dispositions, de mes imperfections, de mes mauvaises habitudes; de régler toute ma conduite, toutes mes actions, tous mes devoirs; de me renouveler dans l'esprit de ma vocation; en un mot, de me changer, et de devenir, comme dit saint Paul, *une nouvelle créature en Jésus-Christ* [1]. Car si la retraite que j'entreprends n'aboutit là, et si j'en sors sans avoir rien corrigé de mes défauts ordinaires, en vain y aurois-je eu tous les sentiments de la dévotion la plus affectueuse, ce ne seroit qu'une illusion pure. Il s'agit de me convertir, et non de raisonner ni de contempler. Cependant cette fin conçue de la sorte, est encore trop générale et trop vague. Il faut, afin qu'elle soit plus efficace, qu'elle soit déterminée à quelque chose de plus marqué, et c'est à moi d'examiner devant Dieu, quelle doit être pour *moi la fin particulière* de cette retraite: par

[1] *II Cor. 5.*

exemple, de me réformer dans l'observation de mes règles, de me réformer en ce qui regarde la charité, l'humilité, la mortification; ainsi du reste.

CONCLUSION.

Éclairez-moi, mon Dieu, dans le choix que je dois faire de cette fin, et donnez-moi tous les secours nécessaires pour y parvenir. Puisque c'est vous qui m'attirez dans la solitude, faites-moi connoître la perfection où vous m'appelez, et les voies que j'ai à prendre pour y arriver. Ne permettez pas que cette retraite, qui a été pour tant de pécheurs un moyen de conversion, devienne pour moi, si je n'en retirois aucun fruit, un sujet de condamnation.

Que voulez-vous que je fasse, ô mon Dieu? car c'est à vous de me prescrire à quoi je dois spécialement travailler durant ces jours de retraite, qui sont des jours de salut; et c'est à moi, quoi qu'il m'en coûte, de retrancher tous les obstacles qui pourroient m'empêcher d'accomplir vos ordres et de seconder vos adorables desseins, quand je les aurai connus. Il semble, Seigneur, que mon cœur y est disposé, et qu'en commençant cette retraite, je pourrai, avec une humble confiance, me rendre devant vous le même témoignage que votre Prophète : *Mon cœur est prêt, mon Dieu, mon cœur est prêt* [1]. Mais peut-être que je me flatte, et qu'il y a encore dans mon cœur de secrets replis d'amour-propre et

[1] *Ps. 56.*

d'attachement à moi-même. Aidez-moi, Seigneur, à les développer. Achevez de préparer ce cœur qui veut vous être soumis, et qui ne se sépare aujourd'hui du commerce des créatures, que pour mieux recevoir les impressions de votre grâce et de votre esprit.

PREMIER JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION.

DE LA FIN DE L'HOMME.

Notum fac mihi, Domine, finem meum.— *Seigneur, faites-moi connoître ma fin.* Psaume 38.

PREMIER POINT.

Pourquoi Dieu m'a-t-il créé? pour le connoître, pour l'aimer, pour le glorifier en cette vie, et pour le posséder en l'autre : voilà ma fin. Je ne suis point dans le monde pour y établir une fortune temporelle ; je n'y suis point pour y acquérir de la réputation et de l'estime ; je n'y suis point pour y vivre agréablement et à mon aise ; tout cela n'est point ma fin, ni ne le peut être : j'y suis pour y chercher Dieu, pour y servir Dieu, pour y accomplir les volontés de Dieu. *En cela*, dit le Sage, *consiste l'homme, et tout l'homme* [1].

[1] *Eccles.* 12.

Grande vérité, sur laquelle roulent toutes les autres vérités! C'est néanmoins cette vérité que je n'ai pas connue jusqu'à présent, ou du moins que je n'ai jamais bien approfondie. Tellement que j'ai vécu comme si je ne la connoissois pas. Car au lieu que j'étois créé pour Dieu, par un abus énorme de ma raison, je n'ai vécu que pour moi-même, je n'ai pensé qu'à moi-même, je n'ai été occupé que de moi-même, j'ai rapporté tout à moi-même; en un mot, je me suis regardé comme si j'eusse été moi-même ma fin. Ne suis-je pas obligé d'en convenir? Tel est donc l'affreux aveuglement dans lequel j'ai passé ma vie, ou la meilleure partie de ma vie. Si j'avois bien connu ma fin, et si je l'avois toujours eue devant les yeux, toute ma vie auroit été sainte. D'où sont venus mes égarements, mes relâchements, mes déréglements? de ce que j'ai oublié cette fin; de ce que mille fois, et dans des occasions essentielles, j'ai négligé de faire cette réflexion si salutaire : Quelle est ma fin? de ce que, dans des affaires capitales, où la sagesse chrétienne me devoit conduire, je n'ai pas envisagé ma fin. C'est là ce qui m'a perdu.

Non seulement Dieu est la fin de ma création et de mon être en général, mais de toutes mes actions en particulier : car il n'y en a pas

une qui, par la raison que j'ai été créé pour Dieu, ne doive aussi être pour Dieu. Saint Paul n'en a pas excepté les actions même les plus indifférentes et les plus basses. *Soit que vous mangiez*, dit-il, *soit que vous buviez, faites tout pour Dieu* [1]. Que s'ensuit-il de là? que tout ce que j'ai fait dans ma vie pour une autre fin que pour Dieu, sans parler du désordre et du péché qui s'y rencontroit, n'a été pour moi devant Dieu de nul mérite. Quand j'aurois fait les actions les plus éclatantes, quand j'aurois fait des miracles, Dieu n'en ayant point été la fin, tout cela n'est que vanité, et que vanité des vanités. *Ils se sont detournés de leur fin*, disoit le Prophète, *et dès-là ils sont devenus inutiles* [2], ou plutôt, tout leur est devenu inutile. N'est-ce pas là mon état, et puis-je assez le déplorer?

SECOND POINT.

Ce qui doit fortement m'exciter à tendre sans cesse vers ma fin, c'est qu'il n'en est point de plus excellente. Dieu lui-même n'en a pas une plus noble, puisqu'il est lui-même sa fin. De toute éternité il se connoît, il s'aime, il

[1] *I Cor. 10.* — [2] *Ps. 13.*

forme des desseins pour sa gloire, et il les exécute dans le temps. Or en cela il m'a créé à son image et à sa ressemblance : car il m'a donné un entendement pour le connoître, une volonté pour l'aimer, un corps et une ame pour le glorifier. J'ai donc, en vertu de ma création, une fin aussi sublime que Dieu. *O Seigneur!* s'écrioit le saint patriarche Job, *qu'est-ce que l'homme pour mériter que vous l'ayez exalté de la sorte*[1] ? Reconnois, mon ame, reconnois ta dignité, non pas pour en concevoir un vain orgueil, mais pour rendre à Dieu l'hommage d'une profonde adoration, et pour lui offrir le juste tribut de tes louanges. Au contraire, quand j'agis pour une autre fin que pour Dieu, je m'avilis, je me dégrade, je renonce à l'honneur que j'avois d'être fait pour Dieu, et pour Dieu seul. Quand je me recherche moi-même, par une juste punition de Dieu, je me trouve moi-même; et en me trouvant moi-même, je ne trouve que le néant. *L'homme a oublié Dieu, et en l'oubliant il s'est méconnu, et par là il est devenu non seulement semblable aux bêtes*[2], mais de pire condition que les bêtes. Car au moins les bêtes, quoique privées de raison, agissent-elles conformément à leur fin, et Dieu est toujours leur fin; au lieu

[1] Job. 7. — [2] Ps. 48.

qu'il n'est plus la mienne, quand je suis assez aveugle et assez insensé, pour m'en proposer une autre que lui.

Point encore de fin plus nécessaire, soit par rapport à Dieu, soit par rapport à moi. Nécessaire par rapport à Dieu : car Dieu ne seroit pas Dieu, s'il m'étoit permis d'agir pour une autre fin que pour lui. Il cesseroit d'être Dieu, si je pouvois avoir droit de former la moindre pensée, de dire la moindre parole, de faire la moindre action, sans la rapporter à lui. Cependant il ne suffit pas qu'il soit ma fin par la nécessité de son être : il faut qu'il le soit, et il veut l'être par mon choix. Voilà ce qui fait sa gloire. Voudrois-je la lui disputer? Nécessaire par rapport à moi; car il n'y a que Dieu qui puisse me rendre heureux, et par conséquent qui puisse être ma fin. *Vous m'avez fait pour vous, Seigneur,* disoit saint Augustin, *et mon cœur sera toujours dans l'agitation et dans le trouble, jusqu'à ce qu'il se repose en vous* [1]. Quoi que le monde fasse pour moi, il ne me contentera jamais. Je ne l'ai que trop éprouvé, pour n'en être pas convaincu. Il me faut quelque chose de plus que le monde, et je ne serai rassasié que lorsque je posséderai mon Dieu.

[1] *Aug.*

TROISIÈME POINT.

Tout, hors le péché, peut me conduire à ma fin. Il n'y a point de créature dans l'univers, qui ne m'aide à connoître Dieu, qui ne me découvre quelque perfection de Dieu, et qui ne doive m'inspirer de l'amour pour Dieu. Il n'y en a donc pas une qui ne puisse être, et qui ne soit actuellement un moyen pour m'élever à Dieu. Les cieux, les astres, les éléments, tout m'annonce un Dieu; en sorte que je suis inexcusable, si le connoissant, je ne réponds pas à l'obligation étroite où je me trouve de le glorifier comme Dieu. Est-il possible, Seigneur, qu'il y ait eu des mondains assez infidèles, pour ne vouloir pas écouter cette voix de toute la nature? Votre Apôtre néanmoins me l'apprend : mais aussi m'assure-t-il, que par un juste jugement vous les avez tous livrés à leur sens réprouvé. Que seroit-ce de moi, si jamais vous veniez à m'abandonner ainsi moi-même?

Quoi qu'il en soit, je dois, dans l'ordre de sa Providence, regarder tout ce qui m'arrive, comme un moyen, dont Dieu veut que je me *serve, pour arriver* à la fin qu'il m'a marquée: *prospérité, adversité,* santé, maladie, pauvreté

commodités, mépris, honneur, joie, affliction. *Car nous savons*, dit saint Paul, *que tout cela contribue au bien de ceux qui aiment Dieu*[1]; parce qu'il est vrai que tout cela, si je suis fidèle à la grâce, me porte à Dieu, m'attache à Dieu, me soumet à Dieu, me force de recourir à Dieu. Et en effet, Dieu a conduit ses élus par toutes ces différentes voies; et toutes ces voies différentes, dans l'usage qu'en ont fait les Saints, ont également servi à leur prédestination. Dans tous ces événements, quoique contraires, ils ont trouvé le royaume de Dieu, qui étoit leur fin.

Or voilà ce que je n'ai point assez connu : l'utilité de tout cela, et les desseins de Dieu en tout cela; ou si je l'ai connu d'une connoissance stérile et de spéculation, voilà ce que j'ai pleinement ignoré dans la pratique. Car malgré les desseins de Dieu, j'ai abusé de tout cela : de la santé, pour vivre au gré de mes passions; de l'infirmité, pour mener une vie lâche; des afflictions, pour murmurer; de la joie, pour me dissiper; de la prospérité, pour m'enorgueillir; de l'adversité, pour m'abattre. Quel renversement de l'ordre de Dieu! Quelle infidélité à sa Providence! Quel oubli de mes *propres intérêts! Je* ne dois donc désormais

[1] *Rom. 8.*

user des créatures, que pour arriver à ma fin; c'est-à-dire, que je ne dois les estimer, les désirer, les rechercher, qu'autant qu'elles peuvent m'approcher de Dieu et me tenir uni à Dieu. Si je les regarde autrement, elles se tournent contre moi; et pour venger, à mes dépens, le Dieu qui les a créées, bien loin de m'être utiles et profitables, elles me deviennent pernicieuses et dommageables.

CONCLUSION.

Il n'y a que votre grâce, ô mon Dieu, qui puisse me tirer du déplorable aveuglement où je vis depuis tant d'années. Faites-moi connoître ce que je suis, et pourquoi je le suis. Donnez-moi une idée vive de la fin où je dois aspirer; une idée qui me fasse agir, qui m'anime, qui me soutienne. Qu'il paroisse dans ma conduite que je suis en effet, non seulement persuadé, mais touché de cette fin. Que mon unique soin soit de la chercher partout et en tout; d'en renouveler tous les jours l'intention et le désir, et de me faire incessamment à moi-même le reproche que Jésus-Christ faisoit à Marthe : *Vous vous embarrassez de bien des choses, et il n'y en a qu'une seule de nécessaire* [1]. Or cette seule chose nécessaire, c'est ma fin.

Quant aux moyens, Seigneur, je vous demande cette sainte indifférence, où vous voulez que je sois à l'égard de tout ce qu'il y a dans le monde : biens ou maux, grandeurs ou humiliations, plaisirs ou

[1] *Luc.* 10.

ons. Et que m'importe d'être riche ou pauvre, sain ou malade, d'être méprisé ou honoré, ı que je sois à vous, et que vous soyez éternel-t à moi? Que m'importe par quelle voie je nne à ma fin, pourvu que j'y parvienne? indifférence, qui me délivreroit de tous les es, de tous les chagrins, de toutes les inquié-dc toutes les craintes, dont mon attachement éatures est la source! Sainte indifférence, qui ·oit de mon cœur toutes les passions dont il est uellement agité! Sainte indifférence, qui met-: calme dans mon ame, et qui seroit déjà pour ıe béatitude anticipée!

ıtez, mon Dieu, à cette indifférence une dis-n encore plus sainte, de préférer entre les du monde, celles que je connoîtrai m'être tiles, pour m'avancer vers ma fin, à celles que :ai me l'être moins. Car quoique toutes soient yens pour aller à vous, il y en a qui m'y con-t bien plus sûrement et plus infailliblement; lque horreur naturelle que je puisse avoir de ci, je ne dois pas hésiter à leur donner la pré-e sur les autres, qui me seroient plus agréa-nais dont il me seroit plus facile et plus dan-: d'abuser. Surtout aidez-moi à m'établir et à tifier dans la sainte résolution où je dois être, rasser généralement et sans réserve tous les ıs, par où vous voulez que j'arrive à cet unique aire, qui est ma fin. Car s'il y a un seul de ces s que j'excepte, quand je prendrois tous les , dès là *je ne voudrois plus* sincèrement ni eff-*nt ma fin; et la volonté* que j'aurois d'attein-*ette fin, ne seroit* plus qu'une velléité et

qu'une erreur. Point de restriction, ô mon Dieu, point de limitation ni de bornes, quand il s'agit d'une fin aussi essentielle que celle-là. Examen de mon cœur sur ces trois dispositions. Suis-je dans cette indifférence parfaite, pour tout ce qui n'est pas Dieu? Suis-je déterminé à choisir, quoi qu'il m'en coûte, les moyens les plus sûrs et les plus propres, pour me conduire à Dieu? Veux-je les employer tous, et le veux-je bien?

SECONDE MÉDITATION.

DE LA FIN DU CHRÉTIEN.

Si quis vult venire post me, abneget semetipsum. — *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même.* Matth., chap. 16.

PREMIER POINT.

Pourquoi suis-je chrétien? pour servir et honorer Dieu : non plus selon les simples vues de ma raison, puisque ma raison étant aussi foible, aussi bornée, et aussi obscurcie qu'elle l'est par le péché, elle ne me donneroit pas d'assez hautes idées de Dieu. Non plus selon

les maximes générales de la religion : car Dieu demande de moi comme chrétien, quelque chose de plus parfait, que ce que la religion en général prescrit à tout homme qui connoîtroit Dieu, et n'auroit que la foi d'un Dieu. Mais je suis chrétien, pour servir Dieu et pour le glorifier selon les règles particulières, et selon l'esprit de la loi de Jésus-Christ. Dieu ne veut plus que je vive selon d'autres règles que celles-là ; et tout ce qui n'est pas selon ces règles, n'est plus selon le cœur de Dieu.

En effet, Jésus-Christ n'est venu au monde, que pour me faire connoître Dieu, et que pour m'apprendre à honorer Dieu comme Dieu mérite d'être honoré. C'est pour cela qu'il disoit : *Mon Père, j'ai fait connoître aux hommes votre nom* [1]. Moïse avoit appris aux Juifs à honorer Dieu par des sacrifices et des victimes; mais ces sacrifices où l'on n'immoloit que des animaux, n'étoient que l'ombre et la figure du vrai culte que Dieu attendoit de moi. Ces sacrifices étoient infiniment au-dessous de ce que Dieu méritoit. Jésus-Christ est donc venu pour m'enseigner à honorer Dieu en esprit, c'est-à-dire par le sacrifice de moi-même et par le renoncement à moi-même.

Divine leçon que cet Homme-Dieu, comme

[1] Joan. 17.

législateur et comme maître, m'a faite dans sa propre personne. *Entrant dans le monde, il dit à Dieu : Vous n'avez plus voulu, Seigneur, d'oblation étrangère; mais vous m'avez formé un corps. Les holocaustes de l'ancienne loi ont cessé de vous agréer; c'est pourquoi j'ai dit, Me voici, je viens, je m'offre, je me livre à vous* [1]. En un mot, il s'est immolé lui-même; il s'est anéanti lui-même, et cela pour honorer Dieu; mais en même temps, pour avoir droit de me dire : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce, et qu'il meure à soi-même* [2].

Voilà, dis-je, pourquoi je suis chrétien, et c'est uniquement par là, que je me mets en état de rendre à Dieu le véritable hommage que je lui dois. Il faut donc conclure, que si je ne renonce à moi-même, je ne suis chrétien que de nom; que si je ne renonce à moi-même, je ne porte le nom de chrétien que pour ma confusion; que quoi que je fasse d'ailleurs, si je ne renonce à moi-même, je ne connois pas Dieu, je n'aime pas Dieu, je suis incapable de glorifier Dieu, de la manière que je le dois connoître, que je le dois aimer, que je le dois glorifier. C'est dans ce renoncement à moi-même, et dans ce sacrifice de moi-même, que *consiste pour moi* la religion. Les Juifs pou-

[1] *Hebr.* 10. — [2] *Matth.* 16.

voient l'ignorer : mais après la révélation expresse qu'il a plu à Dieu d'en faire au monde par Jésus-Christ, mon ignorance sur ce point seroit mon crime. Ce renoncement est difficile, mais il est nécessaire. Se quitter soi-même, se dépouiller de soi-même, c'est une parole bien dure, selon les sens et selon les inclinations naturelles; mais c'est une parole de salut, une parole de vie et de la vie éternelle.

SECOND POINT.

En qualité de chrétien, je dois être conforme à Jésus-Christ. Car c'est dans cette vue, dit saint Paul, que Dieu a choisi ses élus : les ayant tous prédestinés sur le modèle de son Fils. Y a-t-il entre Jésus-Christ et moi de la conformité, j'ai droit d'espérer en Dieu, et de faire fonds sur ses miséricordes. Mais n'y a-t-il dans moi nul trait de ressemblance avec Jésus-Christ, quand j'aurois d'ailleurs toutes les perfections des anges, Dieu ne me reconnoît point, ni ne me compte point au nombre des siens. Quoi qu'il en soit, voilà ma fin, et à quoi je dois travailler comme chrétien : à me faire une copie vivante de Jésus-Christ ; à envisager *Jésus-Christ comme l'excellent* original sur lequel *je dois me former* ; à me dire sans cesse

en le contemplant, ce que Dieu dit à Moïse : *Voyez, et faites selon le divin exemplaire que vous avez devant les yeux* [1].

En qualité de chrétien, je dois être revêtu de Jésus-Christ. C'est l'expression dont s'est servi l'Apôtre : *Vous tous qui avez été baptisés en Jésus-Christ, vous êtes revêtus de Jésus-Christ* [2]. Quel honneur pour moi, en me dépouillant du vieil homme, de m'être revêtu du nouveau ! Mais quelle honte aussi pour moi, si je n'en suis revêtu qu'extérieurement, et si, faisant profession d'être chrétien, je n'en ai pas intérieurement l'esprit ! Quelle contradiction, si, portant le caractère et la marque du sacrement de Jésus-Christ, je n'en ai pas la sainteté, et si dans la pratique je sépare l'un de l'autre ! Quelle monstrueuse hypocrisie, si je ne suis chrétien qu'en apparence, et si devant Dieu j'ai un esprit et un cœur tout païen !

En qualité de chrétien, je dois être incorporé à Jésus-Christ comme un de ses membres ; je dois lui être uni comme à mon chef. C'est encore la doctrine du saint Apôtre : *Ne savez-vous pas que vos corps sont les membres de Jésus-Christ* [3] ? Or, entre le chef et les membres il doit y avoir de la proportion ; et *s'il n'y en a point entre* Jésus-Christ et moi, je

[1] *Exod.* 25. — [2] *Galat.* 3. — [3] I Cor. 6.

n'ai plus avec lui cette liaison, qui fait selon Dieu tout mon bonheur et toute ma gloire. Ou si je suis, comme chrétien, un des membres de Jésus-Christ, je ne suis, comme indigne chrétien, qu'un de ces membres gâtés, qui ne servent qu'à déshonorer son corps mystique.

Enfin je dois, en qualité de chrétien, vivre de la vie même de Jésus-Christ : de sorte que *la vie de Jésus-Christ doit paroître* [1] dans toute ma conduite, et même, ainsi que me l'enseigne le maître des nations, *dans ma chair mortelle*. Je suis chrétien, pour pouvoir dire comme ce grand Saint : *Je vis, ou plutôt ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi* [2], et par conséquent qui pense en moi, qui parle en moi, qui agit en moi. Puis-je en la présence de Dieu, sans me tromper, sans me flatter, me rendre à moi-même ce témoignage? Voilà toutefois à quoi Dieu m'appelle.

TROISIÈME POINT.

Ce n'est point assez pour être parfaitement chrétien, que je sois dans une sainte indifférence à l'égard de tout ce qui n'est pas Dieu : il faut que je m'attache expressément et déterminément *aux moyens que* Jésus-Christ m'a lui-

[1] *II Cor. 4.* — [2] *Galat. 2.*

même marqués, comme les plus efficaces, les plus infaillibles, et, supposé le choix qu'il en a fait, les plus indispensables et même les seuls suffisants pour acquérir la perfection où le caractère de chrétien m'engage, et où est renfermée ma fin. Or, suivant ce principe, je dois donc, sans balancer, préférer la pauvreté, j'entends la pauvreté de cœur, aux biens de ce monde : c'est-à-dire, que je dois m'estimer plus heureux d'être détaché des biens de ce monde, que de les posséder; plus heureux de les mépriser, que d'en jouir, parce que le détachement et le mépris des biens de ce monde est le premier moyen que Jésus-Christ m'a proposé pour honorer Dieu.

Suivant ce principe, je dois préférer la vie austère et pénitente, à la vie douce et commode; parce que c'est ainsi que Jésus-Christ l'a jugé lui-même, et qu'il l'a pratiqué. *Au lieu du bonheur, même temporel, et de la joie qui lui étoit due, il a pris la croix pour son partage* [1]. Car il venoit, comme Sauveur, établir une religion d'hommes pécheurs, à qui la pénitence étoit nécessaire pour apaiser la justice de Dieu. Il venoit, comme réformateur du monde, en corriger les désordres; et il savoit *que la vie douce* et commode étoit la source

[1] *Hebr.* 12.

empoisonnée de toute la corruption du monde, et qu'au contraire la vie austère et pénitente en étoit le remède souverain.

Suivant ce principe, je dois être persuadé de ces maximes si communes dans l'Évangile et si familières aux apôtres : qu'il ne suffit pas que je porte ma croix, mais qu'il faut que ce soit moi-même qui m'en charge, et qui me l'impose. Qu'il ne suffit pas que je m'y soumette, mais qu'il faut que je l'aime, qu'il faut que je m'en glorifie. Que sans cela je ne puis honorer Dieu, comme Jésus-Christ m'a fait connoître que Dieu veut être honoré. Que si je ne crucifie ma chair, je ne puis appartenir à Jésus-Christ, ni par conséquent à Dieu. Que pour être enfin revêtu de Jésus-Christ, il faut que je sois revêtu de la mortification de Jésus-Christ.

Suivant ce principe, bien loin de fuir l'abjection et l'humiliation, je dois l'accepter, la souhaiter, la demander plus que toutes les grandeurs et que tous les honneurs du monde; puisque c'est le grand moyen que Jésus-Christ a mis en œuvre, pour rendre à Dieu la gloire qui lui avoit été ravie. L'orgueil avoit soulevé l'homme contre Dieu, et il n'y avoit que l'humilité qui pût réparer l'injure faite à Dieu. *Moyen excellent, mais moyen* indispensablement *requis pour trouver* grâce auprès de Dieu

CONCLUSION.

Voila, Seigneur, ce que le monde ne connoissoit pas; voilà ce que les sages du monde ne connoissent point encore: mais grâces immortelles vous soient rendues, de m'avoir révélé de si sublimes et de si importantes vérités! Par là vous m'avez enseigné la vraie sagesse, en me détrompant des erreurs grossières dont le monde est rempli sur ce qui regarde ses faux biens. Par là vous m'avez guéri des passions dont il est, en vue de ces biens, malheureusement possédé, et cruellement déchiré. Par là vous m'avez fait goûter le solide repos, et vous m'avez fait éprouver la vérité de votre promesse : *Apprenez de moi que je suis humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos ames* [1]. Mais par là vous m'avez surtout appris à honorer votre Père, et à lui offrir le culte le plus digne de lui, le plus conforme à ses inclinations, et le plus capable de me sanctifier moi-même. Soyez mille fois béni, aimable et adorable Maître, de m'avoir ainsi fait entendre ce que c'est que d'être chrétien; de m'avoir instruit de la fin pour laquelle je le suis; de m'avoir prescrit les moyens qui doivent me mener à cette fin; et de m'avoir rendu tout cela, non seulement intelligible, mais sensible dans votre sacrée personne. Car j'avois besoin, et de votre autorité, et de votre exemple, pour bien comprendre tout cela. Il me falloit un aussi grand modèle que vous, pour m'animer, pour me soutenir, et dans la recherche de cette fin si contraire à mon amour-propre, et dans la pratique de ces moyens si directement opposés à tous les sentiments de la nature.

[1] *Matth.* 11.

Cependant, ai-je été jusqu'à présent bien convaincu de la nécessité de l'un et de l'autre, je veux dire, de la nécessité d'aspirer à cette fin et d'en prendre les moyens? Tout chrétien que je suis, ai-je vécu dans ce renoncement à moi-même, qui est l'abrégé et la fin de la loi de Jésus-Christ? En m'examinant sur ces trois moyens, sans lesquels Jésus-Christ m'a déclaré qu'il n'y a point de salut pour moi, que trouverai-je? Suis-je pauvre de cœur? suis-je humble de cœur? suis-je mortifié et circoncis de cœur? Et si je ne le suis pas, que suis-je donc dans l'idée de Dieu, et qu'est-ce que ma vie, sinon un fantôme de christianisme, que Dieu réprouve? Je ne puis encore une fois alléguer là-dessus mon ignorance pour excuse. Je ne puis plus demander à Dieu, qu'il me donne une connoissance certaine de ma fin : Jésus-Christ s'en est plus que suffisamment expliqué. Voilà à quoi se réduit tout son Évangile. O mon Dieu! que vous répondrai-je un jour, quand vous m'opposerez cet Évangile? que puis-je vous répondre dès aujourd'hui, quand cet Évangile et ma conduite s'accordent si peu? Cet Évangile ne changera jamais : c'est donc à moi de changer ma conduite et de réformer ma vie.

TROISIÈME MÉDITATION.

DE LA FIN DU RELIGIEUX.

De mundo non estis. — *Vous n'êtes plus du monde.* Jean, chap. 15.

PREMIER POINT.

Dieu m'a appelé à l'état religieux, afin que j'y vive séparé du monde, détaché du monde, crucifié pour le monde, et absolument mort au monde. Quatre degrés, par rapport auxquels je dois me juger moi-même, et me confondre d'avoir jusqu'à présent si mal répondu à ma vocation.

Ma fin dans l'état religieux, est d'y vivre séparé du monde, non seulement d'habitation et de demeure, mais d'esprit et de sentiments. Il ne me suffit pas, pour être religieux, d'en porter l'habit, ni même d'en avoir fait le vœu, il faut que j'en aie l'esprit. Or il arrive tous les jours que l'esprit du monde s'introduit jusque dans la religion; comme, par un effe

tout contraire, l'esprit de la religion se communique quelquefois aux conditions les plus engagées dans le monde. Combien d'ames toutes mondaines dans les communautés religieuses? Ne suis-je point de ce nombre?

Ma fin dans l'état religieux, est d'y vivre détaché du monde. Car je serois le plus malheureux des hommes, si j'étois séparé du monde sans en être détaché; puisque dès-là je n'aurois plus, ni les consolations du monde, ni celles de Dieu. Être séparé du monde, et n'en être pas détaché, ce seroit pour moi non seulement le plus grand de tous les malheurs, mais le plus grand de tous les désordres; et je pourrois me reprocher alors plus justement que saint Bernard, que je suis la chimère de mon siècle. C'est-à-dire, que je ne suis ni séculier, ni religieux : ni séculier, puisque je me suis retiré du monde; ni religieux, puisque je tiens encore au monde et que je ne l'ai pas tout-à-fait abandonné.

Ma fin dans l'état religieux, est d'y être, comme saint Paul, crucifié pour le monde. Tellement que si malgré ma profession de religieux, j'aime encore le monde, et si le monde m'aime encore; que si je me plais encore avec le monde, et si le monde se plaît encore avec moi; que si le monde, tout religieux que je suis, ne laisse

pas de s'accommoder de mes maximes, et si je m'accommode également des maximes du monde, je ne suis plus religieux que de nom. Pour l'être en effet et en vérité, il faut que je sois dans le monde comme dans un état de souffrance. Il faut que le monde soit ma croix, comme je serai infailliblement la croix du monde, par la contrariété de sentiments et de principes qui se trouvera entre lui et moi, dès que je me comporterai en religieux.

Ma fin dans l'état religieux, est de mourir absolument au monde et à moi-même : car en vain me flatterois-je d'être mort à tout ce qui s'appelle le monde, si je n'étois mort à moi-même. Le monde auquel je dois surtout mourir, est en moi. Le monde qui est hors de moi, n'a rien pour moi de dangereux en comparaison de celui que je porte au milieu de moi. Le monde que j'ai à combattre, ce sont ces trois concupiscences dont parle saint Jean, d'autant plus à craindre pour moi, qu'elles sont dans moi-même et une partie de moi-même. Être mort à moi-même dans la religion, c'est n'y avoir plus de volonté, plus d'humeur, plus de vues, ni de prétentions humaines. Si tout cela est encore en moi, et si j'ai encore pour certains intérêts que l'on se fait dans la profession religieuse, des vivacités, des empressements,

de la sensibilité, je ne suis ni mort selon Jésus Christ, ni enseveli avec Jésus-Christ. Ainsi ma religion est vaine, et n'eût-il pas presque autant valu rester dans le monde?

SECOND POINT.

CETTE séparation et ce détachement du monde, ce crucifiement et cette mort spirituelle, sont d'une sainteté bien relevée : mais pourquoi suis-je entré dans l'état religieux? pour y travailler tout autrement que je n'aurois pu faire dans le monde, non seulement à mon salut, mais à ma perfection. Supposé mon engagement à la religion, ma perfection et mon salut sont désormais deux choses inséparables. Je dois donc être persuadé, qu'au lieu que le Sauveur du monde disoit à ce jeune homme de l'Évangile, *Si vous voulez être parfait, quittez tout ce que vous avez, et suivez-moi*[1]; il me dit maintenant et sans condition : parce que vous avez tout quitté, et que vous vous êtes engagé à me suivre, souvenez-vous que vous devez être parfait. Cette perfection que Jésus-Christ a proposée aux chrétiens du siècle comme un conseil, est donc pour moi un commandement, que je me *suis imposé*, il m'étoit libre *d'être religieux*, ou de ne l'être pas : mais du

[1] Matth. 19.

moment que je le suis, il ne m'est plus libre de renoncer à l'obligation que j'ai d'être parfait, ou du moins de vouloir sincèrement et efficacement le devenir. Voilà toutefois le devoir essentiel à quoi je manque, quand je suis assez lâche pour abandonner, dans la profession religieuse, le soin de ma perfection. Péché grief, puisque je deviens prévaricateur de mon état, jusqu'à sortir de mon état. Car mon état, comme religieux, est de tendre continuellement à la perfection. Dès-là donc que je la néglige, et que je n'y aspire plus; dès-là que je ne me soucie plus d'y parvenir, et que je n'en ai plus le zèle; outre le désordre de ma conduite envers Dieu, outre le danger que Dieu ne retire de moi ses grâces, je sors de la voie où j'étois appelé. Or sortir de la voie que Dieu m'avoit marquée, c'est dans l'ordre du salut, l'égarement le plus funeste et dont les suites sont le plus à craindre.

Mais en m'éloignant ainsi de la fin pour laquelle je suis religieux, quel sujet n'ai-je pas de rougir et de trembler, quand je vois au milieu du monde des séculiers plus touchés que moi du désir de leur perfection, plus occupés que moi du soin de leur perfection, et par là *même beaucoup* plus parfaits dans leur condition, *que moi dans* la mienne? Sans parler des

vertus politiques et civiles qui font le mérite des partisans du monde, et qui devroient être déjà pour moi autant de leçons, combien y a-t-il de chrétiens dans le monde plus mortifiés, plus humbles, plus charitables qu'une infinité de religieux? Quel témoignage contre moi et quelle conviction, quand Dieu, dans son jugement, me mettra ces exemples devant les yeux! Toute comparaison à part, n'est-il pas bien honteux et bien indigne, qu'après tant d'années que je suis religieux et que je me trouve obligé par mon état à marcher dans la voie de la perfection, j'y aie fait si peu de progrès; que je n'aie peut-être pas encore commencé, ni même sérieusement pensé à m'y avancer; que je sois peut-être aujourd'hui plus imparfait que lorsque j'étois dans le monde; que bien loin de croître en vertu dans la maison de Dieu, j'y aie peut-être toujours été en dégénérant et en me relâchant? Est-ce là ce que Dieu demandoit de moi? Est-ce là ce que je lui avois promis?

TROISIÈME POINT.

C'est par une grâce toute spéciale qu'il a plu à Dieu de m'appeler à la perfection religieuse; c'est par une distinction et un choix que je ne puis assez reconnoître, ni assez es-

timer les avantages. Il est vrai que Dieu, en vertu de ce choix, exige de moi plus qu'il n'exige du commun des chrétiens : mais en cela même qu'elles ont été les vues de sa Providence et de sa miséricorde envers moi ? Il a voulu que je lui fusse dévoué d'une façon plus particulière et plus intime ; il a voulu me mettre au rang de ses favoris qui l'approchent de plus près, et avec qui il a de plus fréquentes et de plus abondantes communications ; il a voulu, non seulement me conserver dans une innocence plus parfaite, mais m'élever aux plus sublimes vertus, afin de me tenir plus étroitement uni à lui, et de me donner lieu d'acquérir plus de mérites devant lui ; il a voulu faire éclater en moi toutes les richesses de sa grâce, et me disposer à recevoir un jour les dons les plus excellents de sa gloire ; il a voulu me proposer au monde comme un modèle, et que mes entretiens, que mes actions, que toute ma vie honorât son service, édifiât le prochain, et fût pour les chrétiens du siècle une leçon visible et présente, qui les instruisît et qui les touchât. Car tout cela est attaché à cette perfection, qui fait la sainteté et le caractère propre de mon état.

Or n'est-ce pas en quoi je dois admirer la *bonté de Dieu*, qui m'a choisi de la sorte ; qui, *par une prédilection* toute gratuite, m'a des-

tiné à de si grandes choses, et m'a prévenu de telles faveurs ; qui, pour me soutenir dans une vocation si sainte, et pour m'aider à la remplir, m'a fourni tant de moyens ? Je puis donc dire, aussi bien que Moïse, et même avec plus de sujet que Moïse, qu'il n'en a pas ainsi usé à l'égard de toute nation ; c'est-à-dire, qu'entre les chrétiens mêmes, qu'entre les enfants de la même Église et parmi son peuple, il m'a préféré à des millions d'autres qu'il a laissés et qu'il laisse encore au milieu des dangers du monde et de toute sa corruption. Qu'avois-je fait plus qu'eux avant que Dieu me retirât de ce siècle perverti, où je me trouvois exposé comme eux, et par où m'étois-je rendu plus digne d'un de ses bienfaits les plus signalés ?

Après cela que dois-je penser de moi-même, si, dans un état où je dois être singulièrement dévoué à Dieu, je m'occupe de toute autre chose que de Dieu ? Si, dans un état où je dois communiquer plus souvent et plus intimement avec Dieu, je me dégoûte de tous les exercices qui peuvent me porter à Dieu, et je vis dans une dissipation continuelle qui me fait perdre presque tout sentiment de Dieu ? Si, bien loin de me préserver, selon mon état, des taches les plus légères, et de pratiquer toute la sainteté du christianisme dans le degré le plus émi-

nent, je fais en mille rencontres de mortelles blessures à mon ame, ou je me jette au moins là dessus en des embarras de conscience très dangereux, et si je n'ai pas même le fonds et l'essentiel de la piété chrétienne ? Si, bien loin de m'enrichir pour le Ciel, je demeure dans une vie lâche et inutile, où je ne profite de rien, parce que je m'acquitte de tout négligemment et sans esprit intérieur ? Si, bien loin de faire honneur au service de Dieu et à ma profession, je les déshonore, et au lieu d'édifier le monde, je le scandalise ? Il n'y a que trop de religieux à qui ces reproches conviennent : y en a-t-il à qui ils conviennent plus qu'à moi ? Quoi qu'il en soit, c'est à moi de me les appliquer utilement, et d'en tirer de justes conséquences pour mon instruction et ma sanctification.

CONCLUSION.

Ah ! Seigneur, je n'avois point encore conçu ce que c'est que d'être religieux. Je n'en avois qu'une foible idée, et voilà pourquoi je me suis si peu mis en peine de parvenir à la fin d'un état si saint. La vie religieuse ne m'avoit paru qu'une vie obscure et abjecte selon le monde, qu'une vie de contrainte et de gène selon les sens ; mais je n'en comprenois pas l'excellence et la perfection. C'est aujourd'hui, mon Dieu, que vous me la faites connoître ; c'est aujour-

d'hui que je commence à sentir mon bonheur et à le goûter, parce que c'est aujourd'hui que je conçois une toute autre estime de ma vocation.

Mais du reste, Seigneur, ce n'est point assez que je connoisse la perfection de mon état ; il faut, qu'autant que je la connois, qu'autant que je l'estime, je la desire, et que je la desire comme elle doit être désirée. Or il n'y a que vous qui puissiez, par votre grâce, former en moi ce désir, accompagné de toutes les qualités nécessaires pour être conforme à mes obligations. Car vous le savez, Seigneur : ce qui m'a perdu, c'est que je n'ai jamais eu pour la perfection religieuse, qu'un désir vague, qu'un desir oisif et languissant, qu'un désir borné et limité, qu'un desir passager et volage, qu'un de ces desirs qui tuent l'ame et qui ne la sanctifient pas, qu'un de ces desirs de pure complaisance dont l'enfer est plein : au lieu que pour arriver à une fin si importante et si sublime, il me falloit un desir fervent, un desir efficace et pratique, un desir universel et sans mesure, un desir constant et ferme, un désir suivi et soutenu d'une sainte persévérance. Qu'ai je donc à faire pour exciter désormais, et pour entretenir dans mon cœur un tel désir? C'est de me souvenir sans cesse de la fin pourquoi je suis religieux; c'est, à l'exemple de saint Bernard, de me demander sans cesse à moi-même : *Pourquoi ai-je quitté le monde? pourquoi suis-je venu en religion* [1]? Car voilà, mon Dieu, ce que j'ai cent fois oublié, et dans des occasions essentielles, où il étoit pour moi de la dernière conséquence d'y penser; voilà à quoi je n'ai fait nulle attention.

[1] *Bern.*

XXVII.

Mais, Seigneur, c'est ce que je me propose dans la suite d'avoir toujours présent à l'esprit, et de quoi je veux me faire une règle pour tout le reste de ma vie. Quand l'amour-propre me portera à rechercher mes commodités et mes aises au préjudice de la vie régulière que j'ai embrassée, je rentrerai en moi-même, et je me dirai : Est-ce pour cela que je me suis fait religieux ? Quand il me prendra, ou quelque dépit secret d'une humiliation, ou quelque chagrin de voir les autres au-dessus de moi, ou quelque envie d'occuper certaines places et d'être employé à certaines fonctions, ou quelque dégoût de mes observances et de mes exercices ordinaires, j'en reviendrai toujours à la même réflexion : qu'ai-je eu en vue lorsque j'ai renoncé au monde, et qu'ai-je prétendu en me consacrant à Dieu ? Cette pensée m'animera, me fortifiera ; et pour me la rendre salutaire, vous y ajouterez, Seigneur, l'onction de votre divin Esprit et de votre grâce.

CONSIDÉRATION.

SUR LA PERFECTION DE NOS ACTIONS ORDINAIRES.

PREMIER POINT.

Notre perfection, selon Dieu, ne consiste *point à faire beaucoup* de choses : ce fut l'er-

reur de Marthe, que Jésus-Christ conda
Ce n'est point non plus à faire de grandes
ses : il y a des Saints très grands devant D
qui n'ont rien fait de grand pour Dieu;
Saints dont la vie a été obscure et cachée, d
les actions n'ont rien eu de brillant et d'éc
tant, dont le monde n'a point parlé. Ils étoic
grands par leur sainteté : mais toute leur saintet
étoit renfermée en de petites choses; et Dieu
dans la fidélité avec laquelle ils pratiquoient
ces petites choses, leur faisoit trouver des tré-
sors infinis de grâces. Ils étoient grands par
leur humilité, et leur humilité les portoit tou-
jours à choisir les derniers emplois, laissant
aux autres les fonctions où il y avoit plus à
aroître et ne se jugeant pas capables d'y être
ppliqués. Enfin, notre perfection ne demande
int que nous fassions des choses extraordi-
res et singulières. Dès là qu'elles sont sin-
ères et extraordinaires, elles sont rares, et
ccasions n'en sont pas fréquentes : cepen-
notre perfection doit être en ce qui nous
us habituel, en ce qui nous occupe plus
nt, en ce que nous avons continuellement
s mains, en ce qui remplit les journées
nnées de notre vie.
il s'ensuit que c'est de nos actions les
linaires que dépend la perfection ou

Dieu nous appelle. Car ce sont là les actions propres de notre profession et de notre état; et par conséquent ce sont celles que Dieu veut spécialement de nous, puisqu'il ne nous a attirés par sa grâce dans cet état et cette profession, que pour y vivre et pour y agir selon l'ordre qui y est établi. Or, il est certain d'ailleurs que ce qui fait notre sanctification, c'est la volonté de Dieu; que c'est cette volonté de Dieu qui donne le prix à tout ce que nous faisons, que sans cette volonté de Dieu, nos plus grandes actions ne sont rien, et qu'avec cette volonté de Dieu nos moindres actions ont un mérite très relevé. Je dois donc conclure que je ne serai parfait devant Dieu que par l'accomplissement de mes devoirs les plus communs. Qu'a fait Jésus-Christ pendant trente ans? rien de remarquable dans l'estime du monde, et rien même que de vil aux yeux des hommes; mais parce qu'il faisoit la volonté de son Père; parce *qu'en toutes choses*, ainsi qu'il le disoit lui-même, *il agissoit selon le gré de son Père* [1], ces actions viles aux yeux des hommes étoient l'objet des complaisances de Dieu.

Quel fonds de consolation pour nous! Il n'est point nécessaire de chercher bien loin notre *perfection : elle est* auprès de nous et dans

[1] *Joan.* 8.

nous. Je trouverai la mienne dans mes obligations et dans mes exercices de chaque jour. Une perfection hors de ces exercices, et qui n'iroit pas à m'acquitter de ces obligations, seroit pour moi une perfection mal entendue et mal réglée, que Dieu ne reconnoîtroit point, que le monde même réprouveroit, qui pourroit m'inspirer de l'orgueil et qui m'exposeroit à mille défauts. Au lieu que cette perfection d'une vie commune est approuvée de Dieu et des hommes. Elle édifie, elle met la vertu en crédit, elle maintient la règle, elle n'enfle point, ni n'est point sujette à la vanité. On la croit aisée, et elle l'est dans la spéculation : mais pour en soutenir long-temps et constamment la pratique, qu'il y a de difficultés à vaincre, qu'il y a de violences à se faire, et par là même aussi de récompenses à obtenir!

SECOND POINT.

NOTRE perfection n'en demeure pas là; mais à ces actions ordinaires sur quoi elle est fondée, elle doit ajouter certaines circonstances et certaines conditions nécessairement requises. C'est-à-dire qu'il ne suffit pas de faire ce qui est de notre état, de notre vocation, de notre emploi; mais *qu'il le faut bien faire*, tellement qu'on *puisse dire de nous*, par proportion, ce qu'on

disoit du Fils de Dieu, *Il a bien fait toutes choses*[1].

Or, bien faire toutes ses actions, c'est les faire avec exactitude, avec ferveur, avec persévérance. 1° Avec exactitude : de sorte qu'on n'en omette aucune volontairement et par sa faute, et qu'on ne retranche pas même à une seule la moindre partie de ce qui lui est assigné. Cette exactitude regarde encore l'heure, le lieu, la manière : car ne les pas faire au temps marqué, dans le lieu qui convient, de la manière qui est prescrite, ce sont autant d'imperfections qui en diminuent la valeur, puisque ce sont autant de transgressions de la volonté de Dieu, qui est ordonnée en tout et qui s'étend à tout, sans oublier les plus petites particularités. 2° Avec ferveur : ce n'est pas à dire avec goût, avec plaisir, avec une ardeur sensible. Quoique la ferveur soit communément accompagnée de ce goût, de ce plaisir, de cette ardeur, elle n'en est pas toutefois inséparable. On peut être très fervent, et avoir un dégoût naturel pour ce que l'on fait, y sentir de la répugnance, et n'y trouver que de la sécheresse et de la froideur. C'est même alors que la ferveur est beaucoup plus solide et plus méritoire, quand elle nous fait agir résolument et *délibérément malgré* ces répugnances et ces

[1] *Marc.* 7.

dégoûts, malgré ces froideurs et ces sécheresses. 3° Avec persévérance : c'est par dessus tout cette persévérance qui coûte, et c'est ce qui faisoit dire à saint Bernard, parlant de la vie religieuse, qu'à n'en regarder que chaque exercice en particulier et en lui-même, elle n'est pas, à beaucoup près, si rigoureuse que le martyre; mais qu'à les rassembler tous et à considérer leur durée, il n'y a point, selon la nature, de martyre plus insoutenable. Aussi voit-on assez de religieux dans les communautés et même de chrétiens dans le monde, fidèles à leurs pratiques et à leurs obligations en certains temps et à certains jours, où ils sont plus touchés de Dieu : mais d'en trouver qui marchent toujours d'un pas égal, qui n'aient pas leurs vicissitudes et leurs changements, qui fassent avec la même attention et la même assiduité le lendemain, ce qu'ils ont fait le jour précédent, et qui sur cela ne se relâchent ni ne se démentent jamais jusques au dernier moment de leur vie, c'est une espèce de miracle.

Voilà donc les trois règles que je dois prendre pour me diriger dans la voie de ma perfection et dans la sanctification de mes actions, exactitude, ferveur, persévérance. Mais en même temps ne sont-ce pas pour moi trois grands sujets de m'humilier et de déplorer toutes mes

infidélités ? Il ne faudroit pour me sanctifier, que mes observances et ma règle : mais de combien d'omissions y suis-je coupable, de combien de lâchetés, d'inconstances, de variations ! Dois-je m'étonner qu'avec tant de moyens de m'avancer, j'ai fait si peu de progrès ; ou plutôt, ne dois-je pas trembler du peu de progrès que j'ai faits avec des moyens si abondants et si présents de me perfectionner !

TROISIÈME POINT.

Ce n'est pas tout encore ; mais il y a un dernier degré de perfection, que nous devons donner à nos actions, et qui en est comme l'ame et comme la vie : c'est de les faire par un esprit intérieur et par un principe de religion. Car tout le reste n'est que le corps de la sainteté ; mais ce qui les vivifie, ce qui les anime et qui les consacre, c'est le motif qui nous conduit, et l'intention que nous nous proposons. Faire ses actions par humeur, par caprice, par inclination, par coutume, par respect humain, par ostentation, par intérêt, ce n'est pas les faire pour Dieu ni en vue de Dieu ; et dès que Dieu n'y a point de part, quel compte nous en peut-il tenir, et comment peut-il les agréer ? *Tout le mérite de la fille du roi lui vient* avec la *grâce de Dieu du dedans* et du *fond* de

son cœur[1]. Quand donc je ferois les actions les plus héroïques, si Dieu n'en est pas la fin, et si je ne les fais pas pour lui plaire, comme il n'en tire nulle gloire, il les regarde d'un œil au moins indifférent, et je n'en puis retirer moi-même aucun fruit.

Vérité terrible, si je la médite bien. Car si je repasse sur toutes mes actions, et que je les examine au poids de cette balance, combien en trouverai-je sur quoi j'ai quelque sujet de compter? Il est vrai, j'agis à l'extérieur, comme les autres; je vais à la prière, au travail, à mes occupations; j'assiste à tout, et je satisfais en apparence à tout: mais du reste, sans vue de Dieu, sans retour vers Dieu; souvent avec une légèreté d'esprit et une dissipation qui m'ôte toute bonne pensée et tout bon sentiment; souvent par une certaine habitude que j'ai contractée avec le temps, et que je suis en aveugle; tout au plus par une certaine bienséance et une raison purement naturelle; quelquefois même par nécessité et par contrainte; d'autres fois, et peut-être en bien des rencontres, par une vaine complaisance et une envie secrète de me distinguer. Or tout cela, qu'est-ce devant Dieu? et n'est-ce pas de tout cela néanmoins que *ma vie est composée?* C'est-à-dire que *j'agis comme si je n'agissois pas*; et que tout ce que je

[1] *Ps. 44.*

Dieu, et si j'en fais l'usage que Dieu prétend, sont plutôt des biens. Le péché seul est un mal que Dieu n'a point fait, ni ne peut faire, parce que c'est un mal essentiel, un pur mal. C'est le souverain mal, comme Dieu est le souverain bien; et par cette raison il doit être souverainement détesté, comme Dieu mérite d'être souverainement aimé. Voilà la mesure de la haine que je dois concevoir du péché mortel : le haïr autant que j'aime Dieu. S'il y avoit quelque chose dans le monde que j'aimasse autant que j'aime Dieu, dès là je n'aimerois plus Dieu, comme Dieu; et si je craignois quelque autre mal, autant ou plus que le péché mortel, dès là je ne le haïrois pas ni ne le fuirois pas, autant que je suis obligé de le haïr et de le fuir.

Mais ce qu'il m'importe par-dessus tout de comprendre, c'est que le péché mortel est le souverain mal de Dieu, parce que c'est un mépris formel de Dieu, une préférence actuelle et véritable de la créature à Dieu. Préférence qui consiste en ce que le pécheur se trouvant dans la nécessité, ou de renoncer à son plaisir, ou de perdre la grâce de Dieu, aime mieux perdre la grâce de Dieu, que de renoncer à ce plaisir criminel où sa passion le porte. Il ne laisse pas de savoir en spéculation, que Dieu

est infiniment au dessus de tout être créé : mais c'est cela même qui le rend encore plus coupable, puisqu'il ne le sait que pour outrager Dieu avec plus d'indignité, en lui préférant néanmoins dans la pratique une vile créature.

Après cela, je ne dois point m'étonner de quatre vérités, aussi constantes selon la foi, qu'elles sont effrayantes : 1° Que Dieu pour un seul péché d'orgueil, ait précipité du haut du Ciel dans le fond de l'abîme, ses plus nobles créatures, qui sont les anges; qu'il en ait fait des réprouvés et des démons; que sans leur donner le temps de se repentir, il les ait livrés pour jamais à toutes les rigueurs de sa justice. Quel exemple ; et de cet exemple, quelle conséquence dois-je tirer? S'il n'a pas épargné ses anges, puis-je me promettre qu'il m'épargnera? 2° Que pour une seule désobéissance Dieu ait chassé le premier homme du paradis terrestre; qu'il lui ait ôté tous les priviléges de l'état d'innocence; qu'il l'ait condamné à la mort, lui et toute sa postérité; qu'en punition de ce seul péché nous naissions tous enfants de colère, et que sans autre péché que celui-là, nous soyons comme enfants de colère, sujets à toutes les *calamités de cette vie*, et même exclus d[u] *royaume de Dieu*. Quel châtiment, quelle s[évérité]

geance! Toutefois les jugements de Dieu sont équitables, et l'équité même. 3° Que pour expier cette désobéissance, il ait fallu que le Fils éternel de Dieu s'incarnât, s'humiliât, s'anéantît, parce qu'il n'y avoit que les humiliations d'un Dieu, qui pussent réparer la gloire de Dieu, et compenser l'injure qui lui avoit été faite par le péché. 4° Que pour un péché qui se commet dans un moment, Dieu ait préparé une éternité de peines, et qu'entre ces peines éternelles et le péché il y ait une juste proportion. Voilà ce que la foi m'enseigne. S'il y a eu jusque dans le christianisme des incrédules qni n'ont pas voulu reconnoître ces vérités, c'est qu'ils n'ont point assez connu la malice du péché mortel, ni assez compris que ce péché est le souverain mal de Dieu. L'ai-je compris moi-même autant que je le devois? Si cela étoit, aurois-je été jusques à présent si sensible aux autres maux, et peut-être si indifférent à l'égard de celui-ci?

SECOND POINT.

Il ne m'est pas moins nécessaire de savoir et de bien considérer, que le péché mortel est le souverain mal de l'homme, parce qu'il prive l'homme de l'amitié de Dieu; parce qu'il fait

ıte mort, qui est la mort de l'ame. Car
pour cela qu'il est appelé mortel. Cette
: que le juste possédoit, étoit en lui le
:ipe de la vie surnaturelle : du moment
: qu'il la perd cette grâce, il est mort de-
Dieu, et selon Dieu.

: là je ne dois point encore être surpris de
: autres vérités, qui ne sont pas moins in-
estables ni moins terribles : 1° Que le pé-
nortel dépouille l'ame de tous les mérites
lle pouvoit avoir acquis lorsqu'elle étoit
l'état de la grâce. Quand j'aurois amassé
:résors immenses de mérites pour le Ciel,
ıd je serois aussi saint que les apôtres, si
iens à commettre un péché mortel, tout

mêmes, faites dans l'état du péché mortel, ne sont d'aucun prix devant Dieu, ni d'aucune valeur pour l'éternité bienheureuse. Quand je passerois toutes les journées en prière, quand je ferois toutes les pénitences des plus austères anachorètes, quand je pratiquerois toutes les œuvres de la piété et de la charité chrétienne; tout cela ce sont des œuvres mortes, parce que je suis moi-même dans un état de mort; ce sont des œuvres stériles, dont je ne dois attendre nulle récompense. Quelque miséricorde que Dieu puisse ensuite me faire, jamais ces œuvres mortes ne seront du nombre de celles qu'il couronnera dans la gloire. Sont-ce néanmoins des œuvres tout-à-fait inutiles? non : car elles me sont au contraire très utiles pour sortir de l'état du péché; très utiles pour me disposer à retourner à Dieu; très utiles pour disposer Dieu à m'accorder la grâce de ma conversion. Mais du reste, tant que le péché mortel n'est pas effacé, il est toujours vrai que je ne mérite rien en les pratiquant, et qu'elles ne me donnent aucun droit à l'héritage céleste. Quelle pauvreté, quelle misère!

N'est-ce pas là que j'en ai été réduit à certains temps de ma vie, et peut-être pendant des *temps considérables*? N'est-ce pas là peut-être *que j'en suis encore* actuellement réduit? Je

n'en sais rien : car *qui sait s'il est digne d'amour ou de haine*[1] ? Affreuse incertitude ! C'est un abîme où l'esprit se perd, et qu'on ne peut regarder avec les yeux de la foi, sans être saisi d'horreur. Du moins puis-je prendre dans la suite de justes mesures pour me rassurer là-dessus, autant qu'il est possible, et pour m'établir, par une vie pénitente et agissante, dans une solide et sainte confiance.

TROISIÈME POINT.

QUELQUES avantages que j'aie dans l'état religieux, je n'y trouve point après tout de préservatif infaillible contre le péché mortel. Et comment y en trouverois-je ? Le premier ange et ceux qui l'ont suivi, n'en ont point trouvé dans le Ciel. Le premier homme, malgré l'innocence où il avoit été créé, s'est perdu dans le paradis terrestre. Judas est devenu un apostat dans la compagnie de Jésus-Christ. La maison où je suis est-elle plus sainte que le sacré collége des apôtres, que le paradis terrestre, que le Ciel ? N'a-t-on pas vu arriver dans les communautés les plus régulières des chutes très scandaleuses ? Ne le voit-on pas encore ? Dieu le permet, et il a ses raisons pour le permet-

[1] *Eccles.* 9.

tre. *Que celui qui croit se tenir ferme, prenne garde de tomber*[1].

Il y a même des péchés mortels où l'on peut être, dans la religion, plus exposé que dans le monde. Tels sont, par exemple, les péchés qui blessent la charité; parce que dans la religion, les occasions de ces péchés sont d'autant plus fréquentes, que les objets sont plus présents. On y est plus à couvert de l'avarice et d'une certaine ambition; mais on y est souvent plus sujet aux murmures et aux divisions. Or qu'importe par quels péchés on se damne, si l'on est en effet assez malheureux pour se damner?

Ce qu'il y a de plus à observer, c'est que le péché mortel, dans la profession religieuse, est beaucoup plus grief que dans le monde, parce qu'il suppose alors un état plus saint. Ce qui n'est que simple péché pour un chrétien du siècle, est, en bien des matières, sacrilége pour un religieux. Dois-je conclure de là qu'il eût mieux valu demeurer dans le monde, que de m'engager dans la religion? Je conclurois donc aussi qu'il vaudroit mieux n'être pas chrétien, parce que les péchés d'un chrétien sont plus punissables que ceux d'un païen. A Dieu ne plaise que je raisonne de la sorte! Si la religion a ses dangers, le monde en a bien d'autres et

[1] *I Cor.* 10.

de plus grands. Mais ce que je conclus, c'est de ne point présumer de mon état ; c'est de me défier, non point de mon état, mais de moi-même dans mon état ; c'est, malgré toute la sainteté de mon état, d'opérer, selon l'avis de l'Apôtre, mon salut avec crainte et avec tremblement.

CONCLUSION.

Achevez, mon Dieu, par votre grâce, ce que vous avez commencé par votre miséricorde. Vous m'avez appelé à vous, vous m'avez retiré du monde pour me garantir du péché : ne permettez pas qu'il me poursuive jusque dans votre sanctuaire, et qu'entre vos bras je succombe à ses attaques. Quelle malédiction sur moi, si, *dans la terre des Saints je commettois l'iniquité* [1] ; et si, parmi tant d'ames justes, je devenois un anathème !

Ah ! Seigneur, vous voyez le fond de mon ame, et je ne le vois pas comme vous. N'y a-t-il point dans mon cœur quelque poison secret, qui l'infecte et qui le corrompt ? N'y a-t-il point quelque péché qui m'éloigne de vous et qui vous éloigne de moi ? Daignez me le découvrir, ô mon Dieu ! il n'y a rien, pour le détruire, à quoi je ne sois résolu. Quand même j'aurois eu jusques à présent le bonheur de me défendre de ce fatal ennemi, et de me préserver de ses mortelles atteintes, j'ai toujours tout à craindre de ma foiblesse : mais, Seigneur, ma vigilance, avec votre secours, y suppléera. Elle me fera sans cesse recourir à vous. Elle me tiendra dans une attention conti-

[1] *Isai.* 26.

nuelle sur moi-même. Elle me rendra circonspect dans toute ma conduite, et clairvoyant sur les moindres dangers, afin de me mettre ainsi plus en assurance contre la transgression de vos divins commandements.

SECONDE MÉDITATION.

DU PÉCHÉ VÉNIEL.

Nolite contristare Spiritum Sanctum.— *Ne contristez point le Saint-Esprit.* Ephes., chap. 4.

PREMIER POINT.

On ne compte communément pour rien le péché véniel; mais si j'en avois bien conçu la nature, j'en jugerois tout autrement, et je prendrois tout un autre soin de l'éviter.

Quelque véniel que je le suppose, c'est une offense de Dieu. Cela me suffit, ou me doit suffire. En y tombant, je déplais à Dieu. Non pas que je rompe absolument avec Dieu; mais je fais ce que je sais devoir causer entre Dieu et moi du refroidissement. Je n'éteins pas dans moi le Saint-Esprit, mais je le contriste. Or

dès que c'est une offense de Dieu, je dois donc le craindre plus que tous les maux temporels, qui ne s'adressent qu'à moi-même. Car le plus petit mal qui regarde Dieu, est infiniment au-dessus de tout mal qui ne regarde que la créature.

Quelque véniel que je le suppose, il n'y a point de raison imaginable pour laquelle il me puisse jamais être permis. Car s'il pouvoit m'être permis, dès-là il cesseroit d'être péché. Quand il s'agiroit de convertir et de sauver tout le monde, Dieu ne voudroit pas que je fisse un mensonge, quoique léger, et jusque dans cette circonstance, il s'en tiendroit offensé. Quand il s'agiroit de procurer à Dieu toute la gloire qui lui peut être procurée, Dieu ne veut point de cette gloire à une telle condition. Il veut que j'abandonne même le soin de sa gloire, plutôt que de commettre le moindre péché.

Quelque véniel que je le suppose, il est de la foi, que jamais il n'entrera avec moi, ni moi avec lui dans le royaume des Cieux : car *rien de souillé ne sera reçu ni n'aura place dans ce royaume céleste* [1]. En vain je serois d'ailleurs comblé de mérites : avec tous mes mérites et avec toute la sainteté que je pourrois avoir acquise, si mon ame sortant de cette vie, porte

[1] Apoc. 21.

encore la tache d'un péché véniel que je n'aie pas effacé par la pénitence, cela seul doit être un obstacle à ma béatitude et à la possession de Dieu. Il faut que mon ame, quoique juste, quoique sainte, quoique prédestinée et digne de Dieu demeure séparée de Dieu, jusqu'à ce que ce péché soit expié. Il faut qu'elle passe par le feu du purgatoire et qu'elle y soit purifiée, avant que d'être admise dans le sein de Dieu. Et dès ce monde même, avec quelle sévérité Dieu n'a-t-il pas puni le péché véniel? Il fit périr presque tout un peuple pour une simple vanité de David; il fit tomber mort au pied de l'arche un lévite, pour l'avoir seulement touchée. Il est donc étrange que je commette si facilement un péché qui m'expose à de si rigoureux châtiments. Mais ce qu'il y a mille fois encore de plus condamnable et de plus indigne, c'est qu'étant redevable de tout à Dieu, et qu'ayant tout reçu de Dieu au lieu de la reconnoissance et de l'amour que je lui dois, je me laisse si aisément aller à un péché dont il se tient blessé, et qui est en effet une injure pour lui.

SECOND POINT.

Du moins si [illegible] fautes vénielles que je com*mets, n'étoient* pas si fréquentes, ni si nom-

breuses. Mais leur multitude est infinie, et c'est ce qui affligeoit David, et ce qui le jetoit dans une désolation extrême, quand il disoit à Dieu : *Je suis, Seigneur, tout environné de maux, et mes iniquités m'accablent, jusqu'à ne pouvoir plus m'en tenir compte à moi-même ni en faire le dénombrement. Elles se sont multipliées plus que les cheveux de ma tête, et la vue que j'en ai, me fait tomber en défaillance*[1]. Voilà comment parloit ce saint roi. Or, dans une vie lâche et imparfaite comme la mienne, si j'entreprenois de supputer tous les péchés qui m'échappent et si Dieu m'éclairoit là-dessus, où iroit cette multiplication? Je ne les vois pas : mais n'est-ce pas assez que Dieu les voie? N'est-ce pas assez que je sache qu'ils sont sans nombre, pour en être pénétré de douleur, et comme inconsolable?

Combien de péchés d'ignorance, causés par l'oubli de mes devoirs, par ma négligence à m'en instruire, par mon indocilité à souffrir qu'on m'en avertisse, par ma présomption à ne vouloir croire que moi-même? Combien de péchés d'imprudence et d'inadvertance, causés par la dissipation de mon esprit, par la légèreté de mon humeur, par la liberté de ma langue, *par la témérité* de mes jugements, par

[1] *Ps. 39.*

la malignité de mes soupçons? Combien de péchés de fragilité et de foiblesse, causés par l'habitude que je me suis faite de ne me contraindre en rien, de ne m'assujettir à aucune règle, de suivre en tout les mouvements de la nature, de ne faire nulle violence à mes inclinations et à mon tempérament?

Combien même de péchés commis par malice, avec réflexion et de dessein formé, contre tous les remords de ma conscience, à toute occasion et pour le plus foible sujet, sous ombre que ce ne sont que des péchés véniels, et que Dieu n'y a pas attaché une peine éternelle? En quoi je montre bien mon indifférence pour Dieu; et que je ne suis sensible qu'à mes propres intérêts. N'est-ce pas là ma vie la plus ordinaire? Il est vrai qu'il n'est pas moralement possible en ce monde de se préserver de tous les péchés véniels, et de n'en commettre aucun. Fatale nécessité, qui faisoit gémir les Saints, qui leur faisoit désirer la mort, qui faisoit dire à saint Paul : *Malheureux que je suis, qui me délivrera de ce corps dont le poids m'appesantit* [1]? Mais il n'y a pas un seul de ces péchés en particulier que je ne puisse prévenir, et dont il ne soit en mon pouvoir de me garantir. Combien donc, si je

[1] *Rom.* 7.

voulois et si je prenois plus garde à moi, en pourrois-je diminuer le nombre? Hélas! bien loin de le diminuer, je l'augmente tous les jours.

TROISIÈME POINT.

QUELLES sont les suites du péché véniel? plus déplorables que je ne me le suis peut-être jamais persuadé. Il conduit au péché mortel, comme la maladie conduit à la mort. Par conséquent, si j'ai quelque zèle pour mon ame, je dois en user à l'égard du péché véniel comme j'en use à l'égard d'une maladie, dont je suis menacé, ou dont je suis subitement attaqué. Que ne fais-je point pour l'arrêter dans son principe? Que ne fais-je point pour la guérir? Que ne fais-je point pour n'y pas retomber? Elle peut aboutir à la mort: il ne m'en faut pas davantage pour y apporter les remèdes les plus prompts, les plus efficaces, et même les plus violents. Pourquoi ne raisonné-je pas de la même sorte, quand il s'agit d'un péché, qui de toutes les maladies de l'ame est la plus dangereuse, et qui me dispose à cette seconde mort, mille fois plus à craindre que la mort du corps?

Et *en effet, quiconque* néglige le péché vé-*niel, et beaucoup plus* quiconque le méprise,

tombera infailliblement dans le mortel. Oracle du Saint-Esprit, qui ne se vérifie que trop par l'expérience. C'est par le mépris du péché véniel, qu'on perd insensiblement l'horreur du mortel. Au commencement le seul nom de péché mortel faisoit frémir : peu à peu l'on s'y accoutume, et l'on s'y familiarise. D'autant plus que du péché véniel au mortel, il y a souvent peu de distance, et que l'intervalle entre l'un et l'autre est comme imperceptible : car il n'y va pour l'ordinaire que du plus et du moins; or, entre ce plus et ce moins, il n'y a qu'un point qui décide de la vie et de la mort. Quel risque ne court-on pas alors, et n'est-on pas sur le bord du précipice?

De cette proximité même entre le péché véniel et le mortel, il arrive très naturellement que l'on confond l'un avec l'autre. Combien de fois m'y suis-je trompé, et combien de fois ai-je estimé léger ce qui ne l'étoit pas? Combien de fois, m'aveuglant moi-même, et jugeant des choses selon les désirs de mon cœur, ai-je pris pour injustice vénielle, ce qui peut-être étoit devant Dieu une iniquité griève et mortelle? Le discernement en étoit difficile; et c'est pour cela qu'à l'égard même du péché véniel, je *devois avoir une* conscience timorée. Je n'étois *pas assez éclairé* pour en faire un jugement

exact; et voilà pourquoi je devois m'en défier et me précautionner.

Mais quand je serois assuré de mes lumières, puis-je ignorer que je suis foible, et la foiblesse même? Or le péché véniel et le mortel se touchant de si près, quelle présomption de me flatter qu'étant foible au point que je sais l'être, je m'en tiendrai précisément au véniel; que je ne passerai pas outre, et que je serai assez maître de mon cœur pour lui prescrire telles bornes qu'il me plaira, surtout en certains péchés où l'impression de la nature est si forte et si puissante? Il me faudroit, pour me soutenir en de pareilles conjonctures, des grâces de Dieu toutes particulières: mais ne m'a-t-on pas cent fois averti qu'une punition de Dieu très commune, est de nous refuser, en conséquence d'un péché véniel, des grâces spéciales qu'il nous avoit préparées, et avec lesquelles nous serions heureusement arrivés au terme du salut; au lieu que par la soustraction de ces grâces, nous en venons à des égarements et à des désordres pour lesquels il nous réprouve. C'est ainsi que le péché véniel peut être, et est, pour bien des ames, la source de leur damnation.

CONCLUSION.

Le remède, ô mon Dieu, est de m'attacher, non seulement à votre loi, mais à toute la perfection de votre loi. Plus je m'efforcerai de m'élever, moins je serai en danger de déchoir; et plus j'aspirerai à tout ce qu'il y a de plus saint dans l'observation de mes devoirs, moins je serai en disposition de les violer dans les points essentiels. Ce n'est pas, Seigneur, que malgré la résolution que je fais en votre présence et par votre grâce, j'ose me répondre de me maintenir devant vous dans une innocence entière. Tant que je vivrai sur la terre, il ne m'échappera que trop de fautes, et tant que je serai revêtu d'un corps mortel, je ne ressentirai que trop les tristes effets de la condition humaine. Mais au moins, en me proposant d'aller toujours au-delà de mes obligations, me mettrai-je plus en état de n'y pas manquer dans des matières importantes; et en travaillant à me sanctifier, serai-je plus hors de l'occasion et du péril de me pervertir.

Donnez-moi, mon Dieu, donnez-moi cette conscience tendre et délicate qui s'effraie de l'ombre même du péché. Formez en moi, ou m'aidez à y former cette conscience étroite et sévère qui ne se permet rien ni ne se pardonne rien. C'est cette inflexible rigueur pour moi-même, qui fera ma sûreté. Il m'en coûtera; il faudra me retrancher bien des choses où le penchant me porteroit, et m'interdire bien des satisfactions qui semblent même assez innocentes. Il faudra, en bien des rencontres, soumettre *mon esprit, étouffer* les sentiments de mon cœur, *peser mes paroles*, captiver mes yeux, mortifier mes

ens : mais, Seigneur, puis-je acheter trop cher le double avantage, et de vous moins offenser, et de mieux garder mon ame? Le bonheur de vous plaire, la paix de ma conscience, l'un et l'autre me dédommagera de tout, ô mon Dieu, et me tiendra lieu de tout.

TROISIÈME MÉDITATION.

DU PÉCHÉ DE SCANDALE, OU DU MAUVAIS EXEMPLE.

Necesse est ut veniant scandala. — *C'est un mal inévitable, qu'il arrive des scandales.* Matth., chap. 18.

PREMIER POINT.

Ce que nous appelons scandale, n'est que le mauvais exemple ; ou du moins, tout mauvais exemple est un véritable scandale. Or il ne faut point se flatter dans l'état religieux : on y voit de mauvais exemples comme on y en voit de bons; et il n'y a point de communauté si régulière, *où il ne se trouve* des ames imparfaites *qui scandalisent les autres*; comme il n'y en a

guère de si déréglées, où Dieu ne conserve de saintes ames qui travaillent à maintenir l'ordre, et qui empêchent que le scandale, par une malheureuse prescription, ne prenne le dessus et ne prévale.

Aussi le Sauveur du monde nous a fait entendre qu'il étoit nécessaire qu'il arrivât des scandales; c'est-à-dire, qu'il n'étoit pas moralement possible que, les hommes étant si différents les uns des autres, soit dans leurs sentiments, soit dans leurs mœurs, il n'y en eût en toute assemblée qui, par le relâchement et le désordre de leur conduite, devinssent, pour ceux avec qui ils ont à converser et à agir, des sujets et des occasions de chute. Et cela même est encore plus vrai à l'égard des maisons religieuses, parce qu'on y a beaucoup plus de rapport ensemble, et que tout ce qui s'y passe frappe de plus près et beaucoup plus fréquemment la vue. S'il y a donc jusque dans la religion des écueils à craindre, on peut dire qu'un des plus dangereux et des plus ordinaires, ce sont ces scandales domestiques et ces exemples qu'on a sans cesse sous les yeux et devant soi. Il est très difficile de s'en défendre, et pour y résister, il faut une vertu bien pure et bien à l'épreuve.

Ai-je eu sur ce point, jusques à présent,

toute l'attention et toute la circonspection que je devois avoir ? Ai-je pris garde à ne rien dire et à ne rien faire qui pût être nuisible aux personnes qui m'entendoient ou qui étoient témoins de mes actions ? Combien dans les rencontres ai-je débité de maximes, ai-je donné de conseils, ai-je inspiré de sentiments, ai-je approuvé de procédés contraires à l'esprit religieux et au devoir ? Combien ai-je montré d'indocilité, ai-je témoigné de mépris, ai-je fait de murmures ou de railleries malignes sur des choses qui n'alloient qu'au bien et qu'à entretenir la règle ? C'étoient autant de scandales que j'ai dû me reprocher ; et combien y en a-t-il d'autres dont je ne me suis jamais fait de scrupule, et dont je n'ai jamais pensé à m'accuser ? J'ai déclaré mes péchés ; mais combien y en avoit-il où la circonstance du scandale et du mauvais exemple étoit jointe, sans que j'en aie rien dit ? Peut-être ne la connoissois-je pas, ou n'y faisois-je nulle réflexion : mais mon ignorance ou mon oubli étoient-ils excusables ? C'est sur quoi je dois m'écrier avec le Prophète : *Lavez-moi, mon Dieu, purifiez-moi de mes péchés secrets et cachés. Pardonnez-moi, non seulement ceux que j'ai commis, mais ceux que j'ai fait commettre* [1].

[1] *Ps.* 18.

SECOND POINT.

MALHEUR *à celui qui donne le scandale* [1]. Cette malédiction est sortie de la bouche même de Jésus-Christ : c'est un anathème divin ; et il faut bien que le scandale soit un grand mal, puisqu'il *vaudroit mieux pour un homme, qu'il fût précipité au fond de la mer, que de scandaliser le plus petit de ses frères* [2]. Maxime générale et proposition universelle dont personne n'est excepté, car il n'y a personne qui ne doive l'exemple au prochain : *Que votre lumière luise aux yeux de tout le monde, afin que ceux qui verront vos bonnes œuvres en rendent gloire à Dieu* [3].

Ainsi, malheur à moi en particulier, si je suis l'auteur de quelque scandale dans la communauté où je vis ! car je la prive, autant qu'il est en moi, d'un des plus solides avantages de la profession religieuse, qui est l'édification mutuelle, et l'émulation du bon exemple. Je fais plus encore, puisqu'au lieu de contribuer à la régularité et à l'observance, j'y deviens un obstacle, et que souvent je suis cause, par mon exemple, que des abus s'introduisent, que d'utiles et d'anciennes pratiques s'abolissent peu-à-peu, que la discipline se relâche, et

[1] *Matth.* 18. — [2] *Ibid.* — [3] *Ibid.* 5.

que des règles qui étoient auparavant en vigueur, ne s'observent plus, ou ne s'observent que fort imparfaitement. N'est-ce pas de là qu'est venue la ruine spirituelle et la décadence de tant de sociétés très saintes dans leur première institution.

Que si le mal ne s'étend pas toujours si loin, du moins il n'y a que trop d'esprits faciles, et déjà mal disposés, que mon exemple ne manque pas d'entraîner. Or malheur, encore une fois, parce que je serai responsable à Dieu de tout cela, et qu'il m'en demandera compte. Quel trésor de colère, et quel poids dont je dois craindre d'être accablé! Malheur à moi qui, par mon expérience et par mon âge, devrois être un modèle pour ceux qui sont moins avancés; à moi qui, par le rang que je tiens, par l'autorité, le crédit, les talents que j'ai reçus de Dieu, par la créance que les autres ont en moi, devrois leur servir de guide et les conduire, et qui ne sers qu'à les égarer! Il ne faut qu'un religieux de ce caractère pour perdre toute une maison.

Mais, par dessus tout, malheur à moi, si c'est par moi que commencent à s'établir certains usages, certains priviléges et certaines dispenses *où la raison* de la commodité, de la *sensualité, de l'amour*-propre, a beaucoup plus

de part que celle d'une vraie nécessité ! Autrefois, toutes ces choses étoient inconnues, et peut-être sans moi n'y eût-on jamais pensé. C'est à moi de voir ce que j'aurai à dire, quand Dieu m'en représentera toutes les suites, et qu'il me chargera de tous les dommages que la religion en aura soufferts. Les prétextes dont je m'appuie, peuvent tromper les supérieurs qui me gouvernent, et me tromper moi-même : mais on ne trompe point Dieu.

TROISIÈME POINT.

COMME il y a un scandale donné, il y a un scandale reçu ; et malheur aussi à celui qui le reçoit et qui le prend. Car il le faut rejeter ; et ce n'est point une excuse légitime auprès de Dieu, que le mauvais exemple qu'on a eu et qu'on a suivi. Ce fut l'exemple du premier ange qui engagea les autres dans son apostasie, et ils n'en ont pas moins été réprouvés. Il est vrai qu'un mauvais exemple est une tentation, et une des plus fortes tentations : mais ce n'est point une tentation au dessus de nos forces ; et puisque nous la pouvons vaincre, c'est un péché d'y succomber.

Il ne suffit donc pas pour moi, que je m'étudie *à ne donner* aucun scandale : mais il y a *des règles que Dieu* me prescrit contre le scan-

dales qu'on me donne, et contre les mauvais exemples que j'aperçois autour de moi. 1° Je ne dois point m'en troubler : je puis bien m'en affliger et en gémir; mais mon zèle n'en doit point être refroidi, ni ma piété ébranlée. Car il n'y a rien là que Jésus-Christ ne nous ait prédit, ni rien par conséquent qui me doive surprendre. 2° Je dois même en profiter, regardant ces scandales et ces mauvais exemples dont j'ai à me garantir, comme des épreuves de ma fidélité, et des occasions de témoigner à Dieu mon attachement inviolable. C'est dans l'occasion qu'on se fait bien connoître, et qu'on apprend à se bien connoître soi-même. 3° Je dois m'en éloigner, c'est-à-dire que je dois, autant que je le puis, m'éloigner des personnes dont je prévois que la société me seroit dommageable. Et il n'y a point à considérer si ce sont des personnes d'esprit et de mérite, ni si ce sont de mes amis : il faudroit même alors, selon l'Évangile, renoncer à mon père et à ma mère. Cela ne m'exempte pas de les honorer, de les aimer en Dieu, de leur rendre service et de les aider dans le besoin; mais du reste, point de liaison ni de communication particulière. 4° Je dois m'y opposer, prudemment, mais fortement; avec modestie, mais avec ardeur; avec charité, mais avec un saint mépris de tous les

respects humains : tenant fermé pour la règle, et ne m'en départant jamais, quand même, ce que Dieu ne permettra pas, il n'y auroit que moi à la garder. 5° Enfin, je dois en tirer sujet de m'humilier devant Dieu ; reconnoissant que de moi-même je ne suis que foiblesse et qu'imperfection, et que sans la grâce divine je serois pire que tous les autres.

CONCLUSION.

Quelle misère, mon Dieu, et faut-il donc qu'après avoir quitté le monde pour nous préserver de ses piéges, nous en trouvions jusque dans votre maison ! Ce n'est qu'à nous-mêmes que nous devons nous en prendre. La religion est sainte, mais nous ne répondons pas toujours à sa sainteté. Faites par avance, Seigneur, ou plutôt aidez-nous à faire dès maintenant ce que feront vos anges dans votre jugement dernier, lorsque vous les enverrez pour enlever de votre royaume tous les scandales. Votre royaume sur la terre, ce sont particulièrement les communautés religieuses. N'y aurois-je été admis, et n'aurois-je place parmi votre peuple choisi, que pour le détourner de votre service par mes exemples et pour ralentir sa ferveur? Ne serois-je entré dans un état si parfait, que pour m'y rendre plus coupable, et par moi-même, et par ceux que vous y avez appelés avec moi? Ah ! mon Dieu, j'ai bien assez de mes propres péchés, sans y ajouter les péchés d'autrui.

Mais que seroit-ce encore, Seigneur, si dans le saint *asile où vous m'avez* retiré, je venois d'ailleurs à me

perdre par la contagion de certains exemples que j'y puis avoir? Que seroit-ce, si par une lâche condescendance, je me laissois emporter et séduire à ces exemples; si je les imitois et je m'y conformois, au lieu de ne me conformer qu'à vos ordres et à vos adorables volontés! Ma règle, ô mon Dieu, ma règle seule et telle que vous me l'avez imposée; ma règle dans toute sa pureté, dans toute sa force et toute sa sévérité, voilà la route où je marcherai, voilà le conseil que j'écouterai, voilà l'oracle que je consulterai et par qui je me conduirai. Quiconque me portera là, volontiers je m'unirai à lui et je le suivrai, parce qu'il me portera à vous. Mais quiconque aussi me détacheroit de là, me détacheroit de vous, Seigneur; et sans balancer un moment je me séparerai de lui, parce que je ne veux jamais, pour qui que ce soit, ni en quoi que ce soit, me séparer de mon Dieu.

CONSIDÉRATION.

SUR L'ORAISON MENTALE.

Ce qu'il y a particulièrement à considérer sur l'oraison mentale ou sur la pratique de la méditation, se réduit à trois points, qui sont, *ses avantages infinis* et son importance, les dé-

fauts les plus communs qui en arrêtent le fruit, et les vains prétextes qui détournent de ce saint exercice et qui le font négliger.

PREMIER POINT.

Avantages et importance de l'oraison mentale. Le juste vit de la foi, et nous ne nous sanctifions qu'autant que nous sommes remplis et touchés des maximes de l'Évangile et des grandes vérités du christianisme. Principe si universellement reconnu, que les gens du monde conviennent eux-mêmes qu'ils agiroient tout autrement qu'ils ne font, et qu'ils ne s'abandonneroient pas à tant de désordres, s'ils avoient plus de foi, ou s'ils étoient plus pénétrés de ce que la foi leur enseigne. Examinons la chose à fond et reconnoissons-la telle qu'elle est, nous trouverons que ce manque de foi, d'une foi vive et animée, n'est pas seulement la source des déréglements qu'on voit dans le monde, mais des relâchements qui se glissent dans la vie religieuse. Ce n'est pas qu'on ne croie : mais on n'a pas une certaine conviction, une certaine vue qui frappe, et qui rend les objets presque aussi sensibles que s'ils étoient présents.

Or voilà ce qui s'acquiert par l'oraison. A

force de se retracer dans l'esprit les vérités de la foi ; de méditer les perfections et les grandeurs de Dieu, ses miséricordes et ses vengeances, ses récompenses et ses châtiments ; de considérer par ordre et dans une méthode suivie tous les mystères de Jésus-Christ ; sa doctrine, sa loi, sa morale, ses exemples, de tirer de là d'utiles leçons et des règles de conduite ; toutes ces idées s'impriment profondément dans l'ame. On les porte partout, et l'on en a partout la mémoire prompte et récente. On apprend ce qu'on doit à Dieu, ce qu'on doit au prochain, ce qu'on se doit à soi-même. On prend des pensées supérieures à celles dont on s'étoit laissé prévenir, et l'on découvre ses erreurs, ses illusions, ses faux jugements. Ce que l'oraison sur cela n'a fait un jour qu'ébaucher, elle le perfectionne dans un autre, et l'achève. La grâce soutient tout, et répand ses lumières avec d'autant plus d'abondance, que l'oraison est plus fréquente et plus constante : de sorte que les vérités auparavant les plus obscures, et qu'on avoit plus de peine à concevoir, se présentent en certains moments avec une telle clarté, qu'il semble qu'on en ait la connoissance la plus parfaite et une espèce d'évidence.

Ce n'est pas assez : car la liaison étant aussi intime qu'elle l'est entre l'esprit et le cœur,

ces vérités, ou plutôt l'impression de ces vérités passe de l'un à l'autre. Le cœur s'enflamme, et comme disoit de lui-même le roi prophète, *le feu s'allume dans la méditation* [1]. On s'élève à Dieu, on s'affectionne à ses devoirs, on se reproche ses infidélités, on prend des mesures pour l'avenir, et l'on sort de l'oraison tout renouvelé et tout changé. C'est par où les Saints sont parvenus à une si haute perfection, et c'est là le chemin qu'ils ont tracé à tous les disciples qu'ils formoient et qui aspiroient à la sainteté. Aussi tous les instituteurs des ordres religieux, y ont-ils spécialement recommandé et expressément établi la pratique de l'oraison. Ils avoient du reste des vues différentes, et ils étoient diversement inspirés, pour composer cette admirable variété de réglements et d'observances, qui fait un des plus beaux ornements de l'Église; mais sur le point de l'oraison et de sa nécessité, ils se sont tous accordés et n'ont tous eu qu'un même esprit.

Et l'on peut dire en effet, qu'il est comme impossible qu'une ame se dérange, lorsqu'elle est assidue à l'oraison; ou si quelquefois Dieu permet qu'elle s'oublie, l'oraison est pour elle une ressource immanquable. Mais d'où vient le *désordre* de plusieurs personnes, même reli-

[1] *Ps. 38.*

gieuses, et par où commencent-elles à se dérégler, jusqu'à tomber dans des égarements pitoyables et scandaleux? c'est en quittant l'oraison. Par là elles s'éloignent de Dieu, et perdent tout sentiment de piété. Par là elles se réduisent dans une sécheresse, dans une froideur et une indifférence mortelle. Par là elles se privent des plus solides consolations, qui sont les consolations intérieures, et se dégoûtent ainsi de leur état. Par là elles demeurent livrées à toutes leurs passions, et à toutes les attaques de l'ennemi; et l'on n'a vu que par trop d'épreuves où tout cela aboutit, et quelle en est la fin malheureuse.

SECOND POINT.

DÉFAUTS plus communs qui arrêtent le fruit de l'oraison. Premièrement, on y va sans préparation, contre la parole du Saint-Esprit : *Préparez votre ame avant la prière, et ne soyez pas comme un homme qui tente Dieu* [1]. C'est demander à Dieu qu'il change la conduite ordinaire de sa Providence, et par conséquent qu'il fasse un miracle en notre faveur, que d'attendre de lui qu'il se communique à nous dans la méditation, lorsque nous ne prenons nul soin de

[1] *Eccli.* 18.

nous y disposer. Or il y a une préparation éloignée et une préparation prochaine. La préparation éloignée, c'est dans l'usage de la vie un recueillement habituel, et l'esprit de retraite, autant qu'il peut s'accorder avec notre condition et la situation présente où nous sommes. La préparation prochaine, c'est ce qui se fait quelque temps avant l'oraison, ou au temps qu'on la commence : par exemple, prévoir la matière dont on doit s'occuper, l'arranger et la diviser, se mettre en la présence de Dieu, invoquer le Saint-Esprit, se rappeler à soi-même et se dégager de toutes les pensées qui pourroient nous distraire. Il y en a qui récitent pour cela quelques courtes prières, et chacun peut suivre là-dessus ce que sa dévotion particulière lui inspire : mais en général, il n'y a guère de fonds à faire sur l'oraison, si nous n'y apportons de notre part les dispositions convenables.

Secondement, on y va sans nulle vue et nul dessein d'en profiter. Pourvu qu'on ait rempli l'heure marquée; qu'on se soit assemblé avec la communauté, et qu'on y ait été présent, beaucoup plus de corps que d'esprit; qu'on ait même fait quelques réflexions assez légères, et produit quelques actes qui ne tendent à rien, *on est content.* Mais *la sagesse*, cette sagesse

céleste qui nous sanctifie, *ne se découvre qu'à ceux qui la désirent et qui la cherchent*[1].

Troisièmement, on se met à l'oraison sans se proposer aucun sujet, et l'on se laisse conduire, dit-on, à l'Esprit de Dieu. Mais cet esprit, toujours réglé et mesuré dans ses divines opérations, n'agit point au hasard. S'il y a des ames qu'il transporte tout-à-coup, c'est une grâce sur laquelle on ne doit pas compter. Cette grâce même, ces ames ne l'ont communément obtenue qu'après s'être long-temps exercées dans les sujets les plus ordinaires. Qu'arrive-t-il donc? c'est que l'imagination n'ayant rien qui la fixe, elle s'égare sans cesse; et que l'esprit embrassant tout, il se trouve à la fin tout aussi vide qu'il l'étoit d'abord.

En quatrième lieu, si l'on choisit quelque sujet, on donne dans un autre écueil, qui est de vouloir porter trop haut son premier vol, et de ne s'attacher dès les commencements qu'à certains sujets plus sublimes et plus relevés. Il y a là souvent beaucoup d'orgueil et de présomption; du moins il y a bien de l'illusion. On se repaît de belles spéculations, mais dont on voit peu d'effet dans la pratique. Quand il plaît à Dieu de nous ravir, comme saint Paul, au *troisième Ciel, suivons* le mouvement de sa

[1] *Eccli. 4.*

grâce; mais de nous-mêmes, marchons pas à pas, et prenons les routes les plus battues, ce sont les plus sûres. La bonne oraison est celle qui nous rend plus réguliers, plus humbles, plus charitables, plus patients, plus mortifiés.

En cinquième lieu, dans les sujets du reste les plus propres et les plus solides, on s'arrête trop aux raisonnements, et l'on ne s'entretient point assez dans les affections et les sentiments. Il est nécessaire avant toutes choses de convaincre l'esprit; mais il est encore plus important d'exciter ensuite le cœur et de l'émouvoir. Car c'est dans le cœur que se forment les résolutions, et c'est par les résolutions qu'on passe à l'action.

En sixième lieu, à l'égard même de ces résolutions, il y a une erreur d'autant plus dangereuse qu'elle est plus subtile et plus spécieuse : c'est de s'en tenir à des propositions universelles et indéterminées, au lieu de descendre au détail de notre vie et à certains points essentiels, qui nous regardent personnellement, et qui demandent actuellement notre attention. Ce détail est d'une extrême utilité; et si l'on y entroit, on ne manqueroit pas sitôt de matière dans l'oraison, et l'on auroit chaque fois un grand *champ à parcourir*.

En septième et dernier lieu, le défaut capital

que nous avons à corriger dans l'exercice de l'oraison, et le principal obstacle au fruit que nous en pouvons retirer, c'est un fond de paresse naturelle et de négligence à quoi l'on se livre et qu'on ne s'efforce point de vaincre. Pour faire oraison, il faut s'appliquer, et toute application coûte : or c'est justement ce qu'on ne veut point. On voudroit qu'il n'en coûtât ni violence, ni combat, ni travail pour se recueillir, pour s'animer, pour se réveiller de l'assoupissement et de la langueur où l'on est. Jacob n'obtint la bénédiction de l'ange qu'après avoir lutté contre lui pendant une nuit entière; et en vain espérons-nous que Dieu bénisse notre oraison, tandis que nous y demeurons dans une nonchalance et une oisiveté volontaire.

TROISIÈME POINT.

FAUX prétextes qui détournent de l'exercice de l'oraison. Les uns allèguent pour excuse qu'ils ont trop d'affaires, et qu'ils n'ont pas le temps de s'adonner à l'oraison; les autres, qu'ils y sont trop distraits, et qu'ils ne peuvent retenir la vivacité de leur esprit; d'autres, qu'ils s'y trouvent en de continuelles aridités, et qu'ils tarissent dans un instant; plusieurs, qu'ils

s'y ennuient, et que cet ennui les en dégoûte; enfin quelques-uns, que l'oraison est trop difficile pour eux, et qu'ils ne s'en jugent pas capables. Voilà ce que disent la plupart des gens du monde, et ce qu'on entend même dire à des personnes religieuses. Mais si l'on étoit de bonne foi avec soi-même, et qu'on ne cherchât point à se tromper, on reconnoîtroit bientôt la vanité de ces prétextes, dont on s'autorise pour se dispenser de l'oraison.

Et d'abord, bien loin que la multitude des affaires soit là-dessus une dispense légitime, c'est au contraire ce qui nous impose une obligation plus étroite de rentrer de temps en temps en nous-mêmes, et de nous servir de l'oraison, comme d'un préservatif contre nos fréquentes occupations et contre la dissipation qu'elles peuvent causer. Plus les Saints étoient chargés de soins, et même de soins tout spirituels, plus ils pensoient devoir s'attacher à l'oraison. Ils savoient en trouver le temps : qui nous empêche de le trouver aussi bien qu'eux? De plus, il n'est point d'esprit si vif et si distrait, qui ne puisse faire quelque réflexion. On en fait tant d'inutiles et de nuisibles : pourquoi n'en feroit-on pas de sérieuses et de salutaires? Il est vrai que les uns ont sur cela plus de peine que les autres; mais il n'y auroit qu'à la vouloir

prendre cette peine, et qu'à savoir un peu se surmonter et se contraindre. D'ailleurs, malgré toutes les distractions, l'oraison nous sera toujours utile, dès que ce ne sera pas des distractions volontaires, et que nous ferons effort pour les rejeter. Nous aurons devant Dieu le mérite de les avoir combattues, et il nous restera toujours quelque teinture des saintes vérités que nous aurons tâché de méditer.

Il en est de même des sécheresses et des aridités. Ne manquons à rien de tout ce qui dépend de nous, et confions-nous en Dieu. C'est de cette sorte qu'il éprouve notre fidélité et notre constance. Si nous nous rebutons, nous perdons tout; mais si nous persévérons dans la prière, il a ses moments pour nous écouter et pour nous dédommager. Quoi qu'il en soit, humilions-nous en la présence du Seigneur, et imitons ce saint solitaire dont toute l'oraison consistoit à redire sans cesse ces courtes paroles : *Vous qui m'avez créé, ayez pitié de moi.* Ce ne sera point là un temps perdu. Ajoutez que c'est une œuvre de mortification fort agréable à Dieu, que d'accepter en esprit de pénitence, et de soutenir l'ennui et le dégoût que donne quelquefois l'oraison. Jésus-Christ, la veille de sa passion, pria sans goût, et même dans une désolation entière,

unissons-nous à lui; et quand notre oraison ne nous seroit bonne alors qu'à pratiquer la patience et toutes les vertus que la patience renferme, cela seul ne seroit pas un petit gain pour nous, et nous devrions l'estimer comme un profit très considérable.

Enfin, il ne faut point nous former une idée si parfaite de l'oraison, que nous désespérions d'y atteindre. Elle est à la portée de tout le monde, et la science humaine n'y est pas d'un grand secours. Car il ne s'agit point de discourir beaucoup; mais avec une seule pensée, et une pensée très commune, l'ame la plus simple peut se porter à Dieu de la manière la plus affectueuse et la plus ardente. Or c'est cette union intérieure de l'ame avec Dieu, qui fait toute l'excellence et tout le prix de l'oraison. Il n'est question que d'une bonne volonté : apportons-la au pied de l'oratoire, et tout nous deviendra praticable et profitable.

TROISIÈME JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION.

DE LA TIÉDEUR DANS LE SERVICE DE DIEU.

Quia tepidus es, incipiam te evomere. — *Parce que vous êtes tiède, je vais commencer à vous rejeter.* Apoc., chap. 3.

PREMIER POINT.

En peu de paroles saint Bernard décrit admirablement l'état de tiédeur : *Il n'y a guère de communautés religieuses où l'on ne trouve des ames lâches et languissantes, qui portent le joug de la religion, mais qui le portent de mauvaise grâce ; qui tâchent, autant qu'elles peuvent, ou de le secouer, ou d'en diminuer la charge ; qui ont sans cesse besoin d'aiguillon pour les piquer, et de correction* pour les redresser ; *qui s'abandonnent à la vaine* joie, qui se

laissent abattre à la tristesse, dont la componction dure peu, dont la conversation est toute mondaine; qui n'ont que des pensées charnelles et animales, c'est-à-dire, qui ne pensent qu'à elles-mêmes et à leurs commodités, qu'à ce qui peut leur plaire et les contenter; *qui obéissent sans vertu, qui prient sans attention, qui parlent sans circonspection, qui lisent sans en tirer aucun fruit pour leur édification*[1]. On voyoit dès le temps de saint Bernard des religieux de ce caractère; mais aussi dès lors comment les regardoit-on? comme des religieux de nom, sans l'être d'effet. Voilà le portrait qu'en faisoit ce grand saint: n'est-ce pas le mien? Du moins est-ce à moi d'en bien considérer tous les traits, et d'examiner si je ne dois pas m'y reconnoître.

Or le désordre et le danger de cette tiédeur spirituelle consiste en ce que les tièdes ne sont pas même touchés de leur état. Ils ne s'estiment pas grands pécheurs, 1° parce qu'au lieu de penser au mal qu'ils font, et au bien qu'ils devroient faire et qu'ils ne font pas, ils ne pensent communément qu'au mal qu'ils ne font pas, et au peu de bien qu'ils font; 2° parce qu'au lieu de se comparer avec ceux qui, dans la religion, sont plus fervents, plus réguliers

[1] *Bern.*

qu'eux, ils ne se comparent qu'avec d'autres qui le paroissent moins; 3° parce que dans cette comparaison qui les flatte et qui les trompe, ils se disent, avec la même confiance que le pharisien, qu'ils n'ont pas tels et tels défauts de celui-ci et de celui-là. D'où il arrive qu'en servant Dieu très lâchement, ils se rendent encore des témoignages avantageux d'eux-mêmes comme s'ils accomplissoient toute justice.

État bien funeste, puisque, selon la parole du Saint-Esprit, un état encore plus mauvais, c'est celui du péché, lui seroit néanmoins préférable. Et en effet, il eût mieux valu pour certaines ames, qu'elles fussent tombées dans un péché grossier et grief, que dans cette vie tiède et relâchée; car elles n'auroient pas long-temps soutenu les remords de ce péché. Ce péché, en les humiliant, et en les effrayant par son énormité, les eût bientôt forcées à se convertir; au lieu qu'elles ne se font aucun reproche ni aucun scrupule de leur tiédeur. C'est de là que tous les maîtres de la vie chrétienne et religieuse ont conclu qu'il étoit plus difficile de sortir de l'état de tiédeur que de l'état du vice et du libertinage; et entre les autres, Cassien *témoigne qu'il avoit* vu un grand nombre de *mondains devenir*, par leur conversion, des

hommes fervents et spirituels ; mais qu'il n'a-voit jamais vu le même changement dans des religieux tièdes. Cette expérience ne doit-elle pas me faire trembler ?

État encore d'autant plus à plaindre, qu'il nous rend le joug du Seigneur plus pesant. Tandis que l'ame fervente le porte avec une sainte allégresse, parce que l'onction de la grâce lui adoucit tout, l'ame tiède en sent au contraire tout le poids, et n'y éprouve que de la peine. Châtiment visible de Dieu, qui dès ce monde punit la tiédeur par la tiédeur même. Mais il ne s'en tient pas là ; et selon qu'il s'en explique lui-même, la tiédeur lui devient si insupportable, qu'elle le provoque à une espèce de vomissement, dont la seule idée fait horreur. Il ne rejette pas encore absolument une ame tiède, mais il *commence à la rejeter*, en s'éloignant d'elle. Cette tiédeur est donc un commencement de réprobation ; et que me faut-il davantage pour travailler à m'en retirer ? Attendrai-je que je sois tout-à-fait réprouvé de Dieu ?

SECOND POINT.

Après avoir considéré le malheur et le *désordre de l'état* de tiédeur, si j'en veux *connoître les causes*, je dois les chercher dans moi-

même ; car cet état ne peut se former dans moi, sans que j'en sois librement et volontairement le principe. Je dois donc me l'imputer, et le comble de l'injustice seroit de vouloir l'attribuer à Dieu. Dieu permet bien quelquefois qu'une ame sainte tombe dans des états de sécheresse ; mais ces états de sécheresse suivant les vues de Dieu, ne servent qu'à la purifier, qu'à la détacher des consolations sensibles, qu'à la perfectionner dans son amour. Ainsi, il ne faut pas confondre ces sécheresses avec la tiédeur. L'ame sainte et fervente gémit de ces sécheresses ; mais l'ame tiède et lâche ne gémit point de sa langueur. L'une est dans un état violent, dont elle est innocente ; mais l'autre est dans un état qu'elle aime et dont elle est coupable. Voici comment.

Une des causes de la tiédeur, c'est la facilité à omettre les exercices ordinaires de piété : l'oraison, la lecture, la communion, les examens de conscience, les œuvres de pénitence et de mortification. La moindre affaire en détourne ; le moindre empêchement est un prétexte pour s'en exempter, du moins pour les interrompre, pour les différer et les remettre à un autre temps, c'est-à-dire pour ne les point faire du tout. Combien de fois cela m'est-il arrivé ! combien de fois ai-je quitté Dieu pour le

monde? combien de fois pour de vains sujets, et souvent sans nul sujet, ai-je abandonné mes pratiques? Dois-je m'étonner, après cela, si je suis tiède; et comment ne le serois-je pas? Quand un homme du monde se plaint d'avoir peu de foi: le moyen que vous en ayiez, lui dit-on; vous ne faites rien de tout ce qu'il faut pour la fortifier et pour l'animer. De même dois-je me dire: le moyen que je ne perde pas l'esprit de dévotion et de ferveur, lorsque je ne m'assujettis à rien de tout ce qui le peut conserver?

On ne va pas néanmoins d'abord jusqu'à se dispenser de tous ses exercices et de tous ses devoirs; mais on ne s'en acquitte qu'avec négligence, et c'est une autre cause de la tiédeur. On vit, à ce qu'il paroît, comme les autres, et l'on se conforme à l'ordre d'une communauté mais sans recueillement et sans esprit intérieur. On est dans une disposition habituelle à se répandre au dehors et à se dissiper. Or ést-il possible que dans ce trouble et dans cette diversité d'objets dont on se remplit, on ne laisse pas peu à peu s'éteindre le zèle de sa perfection; et qu'à mesure que ce zèle s'amortit, on ne vienne pas à se ralentir et à déchoir? Je n'en puis que trop bien juger, et mon exemple ne m'en convainc que trop sensiblement.

Mais ce n'est pas là encore la première

source du mal, et il tire son origine de plus haut. La cause essentielle de la tiédeur, quoique la plus éloignée, c'est le mépris des petites choses. Voilà par où l'on commence à dégénérer. Au lieu de se souvenir qu'il n'y a rien de petit en ce qui concerne l'honneur de Dieu et le culte qui lui est dû, que la perfection ne consiste pas tant dans les grandes choses que dans les petites, que c'est même une grande chose que d'être fidèle dans les petites choses, et que c'est enfin par les petites choses que les grandes se maintiennent; au lieu d'envisager tout cela, on se lasse de ces menues observances, on ne les croit bonnes que pour les commençants, on n'y prend plus garde, et de ce degré l'on descend bientôt à un autre, jusqu'à ce qu'on en soit venu à un attiédissement parfait. Ah! si depuis ces jeunes années où je suis entré au service de Dieu, j'avois toujours eu la même attention et la même vigilance sur les moindres manquements et les moindres infidélités, que j'aurois fait de progrès! Hélas! bien loin d'avoir ainsi avancé, ce seroit beaucoup pour moi, si j'étois au moins tel présentement que je l'ai été dans ce premier temps d'épreuve et de noviciat!

TROISIÈME POINT.

La tiédeur n'est point, après tout, absolument irremédiable. Il est difficile d'en guérir; mais, avec l'assistance divine, ce n'est point une guérison au delà de mon pouvoir. On en voit peu d'exemples; mais on en voit, et Dieu veut que je sois du nombre. Voilà pourquoi il m'a inspiré le désir de cette retraite; et quels sont les remèdes dont je puis user? Ils se rapportent tous à deux chefs; l'un de pure réflexion, et l'autre de pratique.

Quant à la réflexion: 1° C'est de considérer souvent la grandeur du Dieu que je sers: ce qu'il m'est, et ce que je lui suis. Ce qu'il m'est: mon souverain, mon juge, mon créateur; comment mérite-t-il donc d'être servi? Ce que je lui suis: son sujet, son esclave, sa créature; comment exige-t-il donc que je le serve? C'étoit le motif par où saint Paul excitoit la ferveur des premiers chrétiens: *Je vous conjure de marcher dans la voie de Dieu d'une manière digne de Dieu* [1]. Règle excellente, et remède infaillible contre la tiédeur: penser, parler, prier, s'occuper, vivre toujours *d'une manière digne de Dieu.* 2° C'est de considérer comment

[1] *Colos.* 1.

on sert les grands du monde. Car la conduite du monde est pour moi une leçon continuelle; et je dois rougir en me comparant avec tant de mondains que l'intérêt, que l'ambition attachent aux puissances du siècle. Je dois m'humilier et me confondre, d'avoir si peu de zèle pour Dieu, tandis qu'ils témoignent tant d'ardeur pour des hommes et des maîtres mortels. 3° C'est de considérer dans chaque action religieuse son importance et le bien inestimable qu'elle me peut procurer. Cette action que je fais ou que je vais faire, c'est l'œuvre de Dieu. Selon que je l'aurai faite plus ou moins saintement, j'en aurai une récompense plus ou moins abondante. Elle peut me mériter une gloire éternelle. Ce sont ces pensées et d'autres semblables, qui chaque jour et presque à chaque moment, embrasoient d'un feu nouveau ces saints religieux du même ordre et de la même profession que moi, dont on m'a raconté les vertus, et que je dois me proposer pour modèles.

Quant à la pratique, le remède le plus efficace pour me réveiller de mon assoupissement et de ma tiédeur, c'est d'en détruire les causes et de leur opposer des principes tout contraires : car les *contraires se guérissent par les contraires. Par exemple,* c'est de reprendre tous

les exercices dont l'omission m'a été si préjudiciable, et de m'y rendre désormais plus exact et plus assidu. C'est d'y apporter tout le soin et toute l'application qui dépend de moi, et dont je suis capable. C'est de ne manquer à rien, pas même aux plus petits devoirs et aux plus petites règles; surmontant toutes les difficultés, m'élevant au-dessus de toutes mes répugnances, consentant, s'il le faut, à servir Dieu toute ma vie sans consolation et sans onction: trop heureux qu'il daigne bien encore à ce prix me recevoir.

CONCLUSION.

Dans ce sentiment, ô mon Dieu, et dans cette préparation de mon cœur, je reviens à vous avec confiance. Malgré toutes mes lâchetés et toutes mes tiédeurs, j'ose encore me flatter que vous n'avez point retiré de moi votre miséricorde. Vous le pouviez, Seigneur, vous m'en aviez menacé, et je le méritois: mais vos menaces jusques à présent n'ont été que des avertissements pour moi; et puisque vous m'appelez aujourd'hui tout de nouveau et plus fortement que jamais, je ne puis douter que vous ne vouliez me faire rentrer dans la voie de vos fidèles serviteurs, et me remettre dans la sainte ferveur que j'ai perdue. Qu'il en soit, mon Dieu, comme vous le souhaitez et comme vous l'ordonnez, et qu'il en soit comme je *le veux moi-même* et comme j'en forme devant vous *le dessein.*

n'est pas, Seigneur, pour la première fois que
ris de pareilles résolutions, ni pour la première
que je vous ai fait de telles promesses. Celles-ci
ront-elles point comme les autres ? A consulter
ssé, j'ai tout à craindre de ma foiblesse dans
nir : elle est extrême. Mais quoi, Seigneur,
irai-je donc toujours ? N'est-il donc pas temps
e à vous comme j'y dois être ? N'est-il pas temps
r en religieux, puisque j'en porte l'habit, et
j'en ai contracté l'engagement solennel ? Ne
ai-je pas assez dérobé de mes années ? Ne m'en
e pas assez dérobé à moi-même ? Car c'est me les
ber à moi-même, que de les dérober à mon avan-
nt et à la sanctification de mon ame. Faudra-t-il
e traîne jusqu'à la fin de mès jours une vie im-
ite, sans régularité, sans fruit, sans mérite ?
me faites encore entendre sur cela votre voix,
neur, et les reproches de ma conscience : mais
n'en profitois pas, si je ne prenois pas une bonne
non parti, où en viendrois-je peut-être ? A tom-
laus l'état de cette tiédeur complète et ache-
qui ne ressemble que trop à l'aveuglement et à
urcissement où vous livrez certains pécheurs.
dis-je, mon Dieu ? Vous ne le permettrez pas :
m'aiderez à me relever, vous me donnerez la
, et vous me seconderez dans mon retour.
par votre grâce que je vais embrasser une vie
nouvelle, et par votre grâce que je la soutien-

SECONDE MÉDITATION.

DE L'ABUS DES GRACES.

Hortamur vos ne in vacuum gratiam Dei recipiatis. — *Nous vous exhortons de ne pas recevoir en vain la grâce de Dieu.* I Cor., chap. 6.

PREMIER POINT.

Il est de la foi, que Dieu me demandera compte de toutes les grâces que j'ai reçues, et que je reçois continuellement de lui. Car ces grâces sont des talents qu'il me confie, mais qu'il veut que je fasse profiter. Ce ne sont point des grâces sans retour; mais des fonds d'obligation que je contracte avec Dieu, et cela s'entend de toute sorte de grâces, de quelque nature qu'elles soient. Il est encore de la foi, que plus j'en reçois, plus j'aurai de comptes à rendre; car chaque grâce, par l'usage que je suis obligé d'en faire, doit fructifier en moi, et rapporter à Dieu un degré de gloire. *Vous m'avez donné cinq talents*, dit le bon serviteur

à son maître; *en voilà cinq autres que j'y ai ajoutés et que j'ai gagnés*[1].

De là il s'ensuit, que plus Dieu me favorise de ses grâces, plus je dois être humble et fervent dans son service. Humble, parce que je les reçois, et que j'en dois répondre à Dieu: car peut-on se glorifier d'un bien qu'on ne tient pas de soi, et dont on est comptable? Fervent, parce que c'est uniquement par là que je puis m'acquitter envers Dieu des dettes immenses dont je suis chargé, en conséquence des grâces infinies qu'il m'a faites. Or il est évident, qu'en qualité de religieux, j'ai reçu de Dieu plus de grâces, et des grâces plus abondantes, plus particulières, que les chrétiens du siècle. Je serois le plus aveugle et le plus ingrat des hommes, si je n'en convenois pas. Il est donc vrai que je suis beaucoup plus redevable à Dieu que les chrétiens du siècle, et qu'il attend beaucoup plus de moi.

Je tremble quelquefois pour ceux d'entre les gens du monde à qui Dieu donne de grands biens de fortune, et qu'il élève à de grands honneurs. Hélas! je dois plutôt trembler pour moi-même, après tant de biens, non pas temporels, mais spirituels et d'un plus grand prix, *que Dieu m'a mis dans les* mains, et sur quoi

[1] *Matth.* 25.

il me jugera. Pourquoi Jésus-Christ pleura-t-il sur Jérusalem ? Ce ne fut point en vue du supplice qu'il y alloit endurer, mais en vue de tant de grâces dont cette nation infidèle avoit été pourvue, et dont elle avoit abusé. Voilà ce qui le toucha de compassion, parce qu'il prévit de quelles calamités et de quels malheurs l'abus de ces grâces seroit suivi. Ne lui ai-je pas donné plus de sujet encore de répandre sur moi des larmes? Les réprouvés dans l'enfer pleureront éternellement les grâces qu'ils auront perdues : ils souhaiteront éternellement de pouvoir réparer cette perte, et leur désespoir sera de penser qu'elle est irréparable pour eux. Il faut que leur exemple m'instruise, et que leur désespoir même serve à ranimer mon espérance. Tandis que par le bon emploi des grâces présentes, je puis réparer l'abus des grâces passées, il faut que mon espérance, soutenue de ma pénitence, soit ma ressource auprès de Dieu.

SECOND POINT.

Il y a plus d'une sorte de grâces. Il y en a d'extérieures, et il y en a d'intérieures. Sans parler des dons naturels, les grâces extérieures *ce sont* les moyens de salut que Dieu nous *fournit. Ces moyens* ne m'ont jamais manqué,

ou pour mieux dire, Dieu me les a prodigués en quelque manière dans l'état religieux. A quoi m'ont-ils servi? A quoi m'ont servi tant d'oraisons, tant de lectures, tant de confessions, tant de communions, tant d'instructions, d'exhortations, de remontrances, d'avertissements charitables, tant de bons exemples? J'ai abusé de tout cela, et Dieu me reprochera cet abus. J'en ai abusé, en me rendant tout cela inutile; et me faisant peut-être de tout cela une matière de péché. Voilà ce que je ne puis assez déplorer en la présence de Dieu et dans l'amertume de mon ame.

Oui, Dieu me reprochera l'inutilité de tant de moyens les plus excellents et les plus propres à me sanctifier. *Qu'on le coupe*, dit le maître de l'Évangile parlant du figuier infructueux, *et qu'on l'arrache. Pourquoi occupe-t-il la terre inutilement* [1]? Ce figuier n'est-ce pas moi-même, et cette parabole ne me fait-elle pas entendre de quoi je suis menacé, si je continue à ne point profiter de tant de secours, que la religion me donne, et malgré lesquels j'y demeure comme un arbre stérile? J'y remplis en vain une place qui seroit bien mieux occupée par une ame fidèle.

En effet, tous ces moyens de salut et de per-

[1] *Luc.* 13.

fection ont sanctifié des millions d'ames religieuses; et moi depuis tant d'années que j'en puis user, ils ne m'ont rendu ni plus exact, ni plus vigilant, ni plus mortifié, ni plus détaché du monde et de moi-même. Ces moyens auroient converti des peuples entiers d'idolâtres, et ils n'ont pas corrigé dans moi un seul défaut, ni ne m'ont pas fait acquérir une vertu. *Malheur à vous, Corozaïn, parce que si Tyr et Sidon avoient vu les mêmes miracles que vous, il y a long-temps que ces villes criminelles se seroient reconnues et qu'elles auroient fait pénitence* [1]. Cette malédiction me regarde, et l'application en est bien naturelle et bien juste. Non seulement Dieu me reprochera l'inutilité de ces moyens si salutaires, mais l'abus formel que j'en fais, lorsque, par ma faute, ils me deviennent même une matière de péché. Car ces moyens si fréquents et si présents dans ma profession, ne peuvent être des moyens indifférents. Du moment qu'ils me sont inutiles, j'en suis plus coupable et plus condamnable. Suivant cette mesure, quel trésor de colère ai-je amassé contre moi, et ne dois-je pas craindre qu'il ne m'accable, si je ne prends soin de le diminuer? Hélas! bien loin de le diminuer, je ne fais que l'augmenter tous les jours.

[1] Matth. 11.

TROISIÈME POINT.

Outre les grâces extérieures, il y en a d'intérieures; et ces grâces intérieures, c'est tout ce que le Saint-Esprit opère en moi, pour me faire connoître les voies de Dieu, et pour me les faire aimer : tant de lumières dont il m'éclaire, tant de vues qu'il me donne de mes devoirs, tant d'inspirations secrètes, tant de bons désirs, tant de remords de ma conscience, tant de mouvements par où il me presse de tenir une autre conduite et de mener une vie plus religieuse. En résistant à toutes ces grâces, qu'ai-je fait? Selon le langage de l'apôtre saint Paul, j'ai résisté au Saint-Esprit même, qui est l'esprit de grâce; je lui ai fait outrage, j'ai foulé aux pieds le sang de Jésus-Christ, j'ai anéanti par rapport à moi le mérite de sa croix, dont la moindre grâce a été le prix.

Abus que Dieu punit dès à présent par la soustraction de ces mêmes grâces. Je les néglige, et il me les ôte; je les méprise, et il me les retire. N'est-il pas en cela, comme en tout le reste, souverainement équitable? Châtiment sans miséricorde, puisque cette soustraction de grâces est un mal pur et sans mélange d'aucun bien. Châtiment que j'ai déjà peut-être

éprouvé, et que j'éprouve : car n'est-ce pas de là que je n'ai plus certains sentiments de Dieu que j'avois autrefois, et que ma conscience ne me fait plus certains reproches qu'elle me faisoit? Je suis dans un relâchement visible, et cependant j'y vis tranquille et en paix. Cette paix est pire que tous les troubles.

Mais châtiment à quoi surtout nous expose l'abus de certaines grâces d'élite, qui sont dans l'ordre du salut et de la sanctification de l'ame comme une espèce de crise, semblable à celle qui arrive dans l'ordre de la nature et dans les maladies du corps. Car il y a des jours d'une bénédiction particulière de la part de Dieu, tels que peuvent être pour moi ces jours de solitude et de retraite.

Abuser de ces sortes de grâces, c'est la chose la plus dangereuse, et qui peut avoir les conséquences les plus funestes. Saint Augustin et une infinité d'autres comme lui, étoient perdus, s'ils n'eussent profité des moments où, par une Providence singulière, Dieu avoit attaché la grâce de leur conversion. Et combien de religieux sont tombés dans les plus déplorables égarements, pour n'avoir pas, en certaines conjonctures, répondu à Dieu qui les *appeloit*, et qui les sollicitoit de reprendre le *soin de leur perfection* qu'ils avoient abandonné?

CONCLUSION.

Vous me parlez encore, Seigneur, et ce que j'entends au fond de mon cœur, ce que j'y ressens, ne peut être l'effet que de votre grâce. Heureux que vous ne m'ayez pas délaissé après tant de résistances, ni fermé le sein de votre miséricorde! Mais pour cette fois ne me rendrai-je pas enfin, et m'obstinerai-je aveuglément à ma perte, lorsque vous travaillez si charitablement et si constamment à mon salut?

Soyez mille fois béni, mon Dieu, de tous les moyens que j'ai eus, par votre Providence, dans mon état, pour m'y avancer et pour en acquérir toute la sainteté. Je ne puis vous en glorifier assez, ni assez vous en témoigner ma reconnoissance très sincère et très-affectueuse. Mais ce qui fait à votre égard le sujet de mes actions de grâces et des louanges éternelles que je vous dois, c'est, par rapport à moi, le sujet de ma douleur, et plaise à votre bonté infinie que ce ne soit pas dans l'éternité le sujet de ma confusion et de mon repentir!

Je croyois, Seigneur, n'avoir à craindre devant vous que mes péchés; mais je vois que vos grâces sont encore plus à craindre pour moi, que mes péchés mêmes; ou plutôt, que mes péchés ne sont à craindre pour moi, qu'à cause de vos grâces. Car si je n'avois reçu de vous nulles grâces, mes péchés ne seroient plus péchés, et je serois à couvert de votre colère et de vos vengeances. Dois-je vous demander pour cela que vous me les enleviez, toutes ces grâces, et *que vous en interrompiez* le cours? Hé! Seigneur, *où en serois-je alors, et* que ferois-je sans vous! Non,

mon Dieu, ne m'en retranchez rien, et daignez au contraire les redoubler : c'est toute ma richesse et tout mon espoir. Mais voici ce que je dois conclure, et ce que je conclus en effet : de les faire toutes désormais valoir, autant qu'il dépendra de ma fidélité et d'une pleine correspondance; de n'en plus arrêter les divines impressions, et de ne leur plus prescrire de bornes dans les vues saintes et les desseins qu'elles m'inspireront; d'agir tout le reste de ma vie, et de vous servir selon toute l'étendue et toute l'efficace des moyens dont vous avez bien voulu me gratifier, et dont vous voulez bien ne pas me priver. Ainsi je le promets, ô mon Dieu; et dans la même résolution que votre Prophète, ainsi j'en fais entre vos mains le serment, et je le jure en votre présence.

TROISIÈME MÉDITATION.

DE LA PERTE DU TEMPS.

Dùm tempus habemus, operemur bonum.— *Faisons le bien, tandis que nous en avons le temps*, Galat., chap. 6.

PREMIER POINT.

Il n'est rien de plus précieux que le temps, *puisque c'est le prix* de l'éternité. Selon que

j'aurai bien ou mal usé du temps que Dieu me donne dans la vie, je serai après la mort, ou récompensé, ou condamné : car *chacun recevra suivant ce qu'il aura fait dans le temps* [1]. Si bien que tout mon salut dépend du temps; et comme Dieu en nous créant et nous mettant sur la terre, nous impose à tous une obligation étroite de travailler à notre salut, il nous fait par là même à tous un commandement absolu de profiter du temps que nous avons, et de le passer utilement.

Ce n'est pas seulement pour nous, mais encore plus pour lui-même et pour sa gloire que Dieu nous a donné le temps. Il veut que nous l'employions à le servir et à le glorifier, et que ce soit même là notre première vue dans l'emploi que nous en faisons. Ainsi ne le pas rendre à Dieu par un saint usage, et le dérober à son service, c'est tomber à l'égard de Dieu dans le même désordre qu'un serviteur qui refuseroit son temps à son maître. Suis-je en effet moins coupable, quand je laisse vainement couler un temps que je dois à Dieu, et que je me dois à moi-même; et puis-je me tenir en assurance, parce que, dans tout le reste, ma vie paroît assez unie, et qu'il ne m'échappe aucune

[1] *I Cor. 5.*

faute grossière? Sans autre mal, la seule perte du temps n'est-elle pas un grand mal?

D'autant plus grand, que le temps une fois perdu ne revient plus. Où sont pour moi tant d'années déjà passées? Chaque jour, chaque heure, chaque moment pouvoit avoir son mérite, et me rapporter au centuple; mais que m'en reste-t-il, et quel fonds ai-je amassé? Où seront à la mort les années que Dieu voudra bien dans la suite m'accorder? Si ce sont des années aussi stériles que les autres, qu'aurai-je dans les mains, et qu'emporterai-je avec moi? Je les regretterai, mais tous mes regrets les rappelleront-ils? Je comprendrai toute la grandeur, et du gain que je pouvois faire, et de la perte que j'aurai faite; j'en gémirai; mais malgré mes gémissements, il en faudra toujours revenir à ce point essentiel et à cette triste réflexion; que ces années auront été, et qu'elles ne seront plus; que ce gain étoit en mon pouvoir, et qu'il n'y sera plus; que j'aurai pu me garantir de cette perte, et que je ne le pourrai plus. Oh! que ne suis-je assez heureux pour bien concevoir, dès aujourd'hui, combien dans un sujet aussi important que celui-là, ces deux paroles sont affreuses et désolantes, *je pouvois et je ne puis plus!* J'aurai recours à Dieu; je lui protesterai mille fois, que s'il lui plaisoit

encore de me donner quelque temps, j'en voudrois ménager jusqu'à la moindre partie. Belles résolutions! Mais Dieu les écoutera-t-il? Ah! qu'il vaudroit bien mieux les prendre dès maintenant, lorsqu'elles me peuvent être salutaires, et que j'ai le temps de les mettre en pratique!

SECOND POINT.

On peut perdre le temps dans l'état religieux, comme on le perd dans le monde; et communément même les personnes religieuses sont plus exposées à ce désordre, qu'on ne l'est dans le monde, parce qu'elles sont plus dégagées des affaires humaines et des soins temporels qui occupent les gens du monde.

Il y en a dont les observances et les fonctions sont très bornées, et ne remplissent pas beaucoup de temps. Dès qu'elles y ont donné quelques heures prescrites par la règle, à quoi s'en vont presque toutes leurs journées? souvent à ne rien faire. Fréquents entretiens, conversations toutes profanes, longues et inutiles visites de la part du monde, curiosité de savoir tout ce qui se passe au dehors et de s'en informer, voilà *presque toute* leur occupation. On *fait tous les jours scrupule* aux séculiers de

leur oisiveté : mènent-ils une vie plus oisive que celle-là ?

D'autres agissent davantage, et sont plus dans l'exercice. Toujours empressées, elles ne se donnent point de relâche. Mais quel est le principe de toutes ces agitations et de tous ces mouvements ? Est-ce l'esprit de leur vocation ? Est-ce la volonté de Dieu et l'ordre de leurs supérieurs ? Bien loin de cela, ce seroit assez que l'obéissance exigeât d'elles tout ce qu'elles font, pour qu'il leur devînt ou qu'il leur parût insoutenable. Ce n'est donc que leur inquiétude et leur impétuosité naturelle qui les conduit. D'où il arrive qu'elles s'ingèrent en mille affaires, soit domestiques, soit étrangères, qui ne les regardent point. Elles voudroient être de tout, et vaquer à tout, hors à leurs devoirs. Est-ce là employer le temps, ou n'est-ce pas le dissiper ?

Enfin plusieurs ont suffisamment de quoi s'occuper, dans l'observation de la discipline religieuse, et dans les emplois et le travail dont elles se trouvent chargées. Mais on peut dire encore que presque tout leur temps et tous leurs moments sont perdus, parce qu'elles ne s'acquittent de leurs obligations qu'avec *une négligence* extrême, ou que dans des vues *tout humaines*. Le temps n'est utile qu'autant

qu'il est employé selon le bon plaisir de Dieu, et qu'il sert à notre profit spirituel : or ce qui se fait nonchalamment ou trop humainement, peut-il être agréable à Dieu ; et dès qu'il ne peut plaire à Dieu, quel avantage devant Dieu en pouvons-nous retirer ?

De tout ceci je dois apprendre : 1° Qu'après avoir satisfait à mes observances, et à tout ce qui est de mon ministère, s'il me reste encore du temps, je n'en suis pas tellement le maître, qu'il me soit permis de le consumer en de vains amusements. Il n'y a point de loi particulière qui me détermine l'emploi que j'en dois faire ; mais il y a toujours une loi générale qui m'ordonne d'en faire un bon emploi. 2° Qu'une vie très laborieuse me peut être très infructueuse, parce que les soins dont elle est remplie, ne sont point tant de ma profession, que de mon choix, et que c'est moi qui volontairement et aux dépens même de la régularité, me les suis imposés. 3° Que pour un saint usage du temps, ce n'est point assez que toutes mes occupations soient saintes et religieuses dans leur substance, si elles ne le sont dans leurs circonstances ; et qu'en gardant ma règle, je puis perdre mon temps, dès que je n'en prends que *le corps et que j'en* laisse l'esprit. D'où il *m'est aisé de voir*, mais avec la plus sensible

douleur, combien de temps j'ai perdu jusques à cette heure, et si je puis même faire fonds sur un seul jour.

TROISIÈME POINT.

Quoique, dans un sens, le temps perdu soit irréparable, il ne l'est pas dans un autre; car il ne tient qu'à moi de le racheter, selon cette parole expresse de l'Apôtre: *Rachetez le temps* [1]. Ces ouvriers de l'Évangile qui vinrent les derniers et vers le milieu du jour, reçurent la même récompense que les premiers, qui avoient travaillé dès le matin: pourquoi? parce que dans le peu de temps qu'ils eurent, ils firent plus de diligence, et qu'ils redoublèrent d'autant plus leur activité, qu'ils étoient venus plus tard. Voilà comment il est encore dans mon pouvoir de regagner, par mon application et par ma ferveur, tout ce que mes dissipations et mes lâchetés m'ont enlevé.

Il faut que je répare tant de mauvais jours où je n'ai rien mérité auprès de Dieu, ni rien acquis pour le Ciel. Ce sont là proprement mes mauvais jours; car ce que je dois regarder comme de mauvais jours pour moi, ne sont *pas* ceux où j'ai eu des croix à porter, ni des

[1] *Ephes.* 5.

peines, des infirmités à endurer. Au contraire, ces jours pénibles et fâcheux selon les sens, ces jours d'épreuve, sont pour les ames vraiment chrétiennes et religieuses de bons jours : mais tant de jours d'une vie lente et paresseuse, d'une vie toute distraite, sans recueillement, sans réflexion, sans mortification, voilà encore une fois les mauvais jours que j'ai à racheter.

Heureux que Dieu m'en donne le temps. C'est une grâce des plus précieuses; mais, pour profiter de cette grâce, il n'y a point à différer : tout retardement seroit à craindre, puisque je ne sais si cette ressource ne me manquera pas dans peu. Je sais bien qu'en usant comme je le dois du temps à venir, je puis suppléer au temps passé; mais je ne sais combien durera cet avenir, et rien n'est plus incertain. Je sais bien que Dieu m'accorde le présent, que j'ai; mais je ne sais s'il m'accordera l'avenir, que je n'ai pas. Il est donc de la sagesse de faire valoir, autant qu'il me sera possible, ce présent que j'ai, et de me hâter là-dessus, parce qu'il n'y a que ce présent sur quoi je puisse compter. Quand même je me tiendrois assuré de cet avenir que je n'ai pas, seroit-ce trop de le consacrer tout à Dieu, et en aurois-je plus qu'il ne faut pour me dédommager de toutes mes pertes? Marchons pendant que la lumière

nous éclaire [1] *: la nuit vient, cette nuit éternelle, où l'on n'est plus en état de travailler ni d'avancer* [2].

CONCLUSION.

Dieu de miséricorde, Seigneur, vous me voyez à vos pieds, prosterné et humilié comme ce serviteur insolvable qui, par sa prière, toucha le cœur de son maître et en fut favorablement écouté. Vous pouvez ordonner de mon sort. C'est vous qui avez mesuré le nombre de mes jours, et il ne tient qu'à vous de les abréger tant qu'il vous plaira; mais *encore un peu de patience*, ô mon Dieu, *et je vous rendrai tout.* [3] Encore quelque temps, et je n'oublierai rien pour vous satisfaire.

J'y suis assez intéressé pour moi-même, Seigneur; et si vous me refusez le peu de délai que j'ose vous demander, que deviendrai-je? en quelle pauvreté et en quelle misère paroîtrai-je devant vous! Les Saints désiroient que le temps finît pour eux, et ne soupiroient qu'après l'éternité. Je ne m'en étonne pas; c'étoient des Saints. Leurs années étoient des années pleines; et après s'être enrichis sur la terre, il ne leur restoit plus que d'aller dans votre royaume goûter les fruits de leurs travaux : mais moi, mon Dieu, je crains la fin du temps, et j'ai bien sujet de la craindre. Je crains que la mort ne vienne trop tôt, et qu'elle ne me ravisse des jours qui me sont si nécessaires, et qui seuls, peuvent compenser en quelque sorte tous les autres jours de ma vie. Votre

[1] *Joan. 12.* — [2] *Ibid.* 9. — [3] Matth. 18.

Providence, Seigneur, ne m'abandonnera pas, et c'est en elle que je me confie; mais, dans cette confiance, je ne veux pas perdre désormais un moment. Je n'attendrai point à commencer demain; dès ce jour et dès cet instant je commence. C'est bien tard, ô mon Dieu; mais après tout il est encore temps. Tous les temps ne sont pas propres au service du monde; mais dans tous les temps on peut vous aimer, Seigneur, vous servir et se sanctifier.

CONSIDÉRATION.

SUR L'OFFICE DIVIN.

L'office divin est un des plus communs et des plus saints exercices de l'état religieux; et il y a là-dessus quatre obligations principales qui me regardent, et qui demandent une sérieuse réflexion.

PREMIER POINT.

La première obligation, par rapport à l'office divin, est de le réciter. C'est un tribut de louanges que je dois à Dieu, et que Dieu exige de moi en vertu de ma profession, comme il

l'exige des prêtres en vertu de leur caractère, et des bénéficiers, en vertu des titres ou des revenus qu'ils possèdent. Manquer à l'office divin, ou en omettre quelque partie notable, c'est donc une offense griève, parce que c'est violer un précepte qui, selon tous les maîtres de la morale chrétienne, oblige, sous peine de péché, et même de péché mortel. Ainsi je dois considérer l'office divin comme une des plus essentielles fonctions de mon état, comme une des plus importantes et des plus ordinaires occupations de ma vie, comme ce qui doit être particulièrement mon office (car de là vient qu'il est appelé office), et par conséquent comme un devoir que je dois préférer à toutes les affaires humaines. Malheur à moi si c'étoit celui qui me touchât le moins, et dont je fusse moins en peine de me bien acquitter.

Sainte obligation, qui m'engage à faire sur la terre ce que les bienheureux font dans le Ciel, et ce que j'y ferai éternellement moi-même, si je parviens jamais à ce royaume. Sainte obligation, qui me fait entrer dans l'esprit de l'Église; car l'office divin est spécialement la prière de l'Église; et quand je le récite, je prie au nom de toute l'Église. C'est l'Église *qui me fait prier*, et qui m'apprend à prier; *et il est vrai que cette* seule prière, si je la fai-

sois comme il faut, me suffiroit pour me rendre parfait selon Dieu, et pour m'entretenir habituellement dans la présence de Dieu. Sainte obligation qui me donne droit, quand j'y satisfais, de dire à Dieu, comme le Prophète royal : *Je vous ai loué, Seigneur, sept fois le jour*[1]. David, tout chargé qu'il étoit du gouvernement d'un empire, avoit, pour louer Dieu, ses heures réglées, et il se faisoit une loi de s'y assujettir : sera-ce une sujétion trop onéreuse pour moi de réciter l'office divin aux heures et aux temps prescrits par l'Église ; et si je n'ai sur ce point nulle régularité, si je n'y garde nul ordre, et que je ne suive que mon caprice, ou que je n'aie égard qu'à ma commodité, suis-je excusable devant Dieu, et n'est-ce pas un juste sujet de scrupule ? L'Église a eu ses vues dans la distribution de son office et dans le partage des heures et des temps qu'elle y assigne. Dois-je compter pour rien d'aller contre les vues de l'Église, et de ne pas vouloir me faire quelque violence pour m'y conformer ?

SECOND POINT.

Une seconde obligation à l'égard de l'office divin, *est de le bien* réciter ; c'est-à-dire, de le

[1] *Ps. 118.*

divin, est d'assister au chœur, où on le récite solennellement. Puisque le chœur est un des engagements de l'état que j'ai embrassé, et de la communauté dont je suis membre, tous les sujets qui la composent y sont également obligés, et je ne suis pas plus autorisé que les autres à m'en dispenser. Par conséquent, si je m'absente du chœur sans raison et sans nécessité; si je m'en absente, sans en avoir demandé et en avoir obtenu la permission; si je m'en absente, sans en faire aucune réparation, tout cela ce sont autant de péchés dont je charge ma conscience, et dont je répondrai à Dieu.

Rien de plus pernicieux que cette liberté de s'absenter du chœur. S'en absenter sans nécessité et sans une nécessité absolue, c'est la marque visible d'une ame qui se refroidit, et qui perd sa première ferveur. S'en absenter de soi-même et sans permission, c'est la marque infaillible d'une ame qui se licencie, et qui secoue le joug de l'obéissance. S'en absenter impunément et sans être tenu à aucune réparation, c'est la marque évidente d'une communauté qui se dérègle, et qui dégénère de son ancienne discipline. En combien de maisons religieuses, ce qui étoit dans son origine, et ce qui paroît encore perfection et austérité, devient-il l'occasion d'un véritable relâchement? Se lever,

comme le roi Prophète, au milieu de la nuit, pour louer en commun le Seigneur, rien de plus saint pour le petit nombre de ceux et de celles qui le pratiquent; mais rien en même temps de plus propre à favoriser la paresse du grand nombre, qui s'en exempte sous des prétextes de foiblesse et de besoins plus imaginaires que réels.

Par une règle toute contraire; assister exactement au chœur; ne s'en dispenser jamais que pour de solides raisons, et qu'après les avoir soumises au jugement et à la décision des supérieurs; ne point écouter de frivoles excuses que la nature suggère, et les rejeter comme des illusions; se faire une pénitence et une mortification de son assiduité, et l'offrir dans cette vue à Dieu, c'est la marque indubitable d'une ame fidèle à ses devoirs, et qui aime sa profession. Et de même enfin, maintenir cette régularité dans toute sa vigueur; ne point tolérer sur cela les licences et les abus; en empêcher la prescription par le soin qu'on a de les punir, c'est la marque sensible et certaine d'une communauté fervente, et qui conserve l'esprit de Dieu.

Cette assistance au chœur m'est plus avantageuse qu'elle ne me doit être pénible. Outre les grâces particulières qui y sont attachées,

réciter respectueusement, attentivement et dévotement : trois circonstances indispensablement requises.

Respectueusement : les plus hautes puissances du Ciel tremblent devant Dieu en le louant; de quelle frayeur et de quel tremblement ne dois-je pas être saisi, moi qui ne suis que cendre et que poussière? Si donc il m'arrive de réciter ces saintes prières de l'Église avec une précipitation que je ne voudrois pas avoir en toute autre chose; avec un air de négligence dont je me suis fait, sans y penser, une mauvaise habitude; dans des postures indécentes, et peu convenables à un devoir de religion; dès là, bien loin d'honorer Dieu, je lui perds le respect, et je l'offense.

Attentivement : car l'Église, en me commandant l'office divin, me commande un culte raisonnable. Or ce n'est plus un culte raisonnable, quand ma raison n'y a plus de part; et quelle part ma raison y peut-elle avoir, lorsqu'elle n'y fait nulle attention? Prier, c'est élever son esprit à Dieu : je cesse donc de prier, dès que l'élévation de mon esprit à Dieu vient à cesser; et, par une suite naturelle, le même précepte qui m'oblige à prononcer distinctement les *louanges de Dieu*, m'oblige à m'y appliquer; *d'où il faut enfin* conclure, que d'être volon-

tairement distrait pendant l'office divin, ou, ce qui revient au même, que de ne faire nul effort pour me dégager des distractions qui m'y surviennent et que je remarque, c'est me rendre coupable du même péché que si je l'avois tout-à-fait omis.

Dévotement : dans cet hommage et ce sacrifice que je présente à Dieu, le cœur et l'esprit doivent agir de concert; autrement mon attention même ne seroit plus qu'une pure spéculation. C'est dans le cœur que consiste le mérite de la prière; et si mon cœur n'est touché, je deviens semblable à ces Juifs que Jésus-Christ, dans l'Évangile, traitoit d'hypocrites, et dont il disoit : *Ce peuple m'honore des lèvres, mais leur cœur est éloigné de moi* [1]. Qu'une de ces trois conditions me manque, qu'ai-je alors à craindre? ce que déploroit saint Augustin, et ce qu'il se reprochoit à lui-même. Hélas! s'écrioit-il, je deviens plus criminel, par cela même qui devroit me rendre plus saint; et qui me justifiera devant Dieu, si mes prières mêmes servent à me condamner?

TROISIÈME POINT.

La troisième obligation qui concerne l'office

[1] *Matth.* 15.

je n'observe pas ce que l'Église et la religion veulent de moi. Je prétends avoir peu de santé, et si cela est, on ne me refuse point dans le besoin les dispenses nécessaires : mais du reste, quelque peu de santé que j'aie, à quoi puis-je mieux l'employer qu'à chanter les louanges de mon Dieu? L'user de la sorte, c'est accomplir à la lettre ce que saint Paul nous a si fortement recommandé, de faire de notre corps une hostie vivante, et de l'immoler au Seigneur.

QUATRIÈME JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION.

DE LA MORT.

Statutum est hominibus semel mori. — *C'est un arrêt porté contre les hommes de mourir une fois.* Hebr., chap. 9.

PREMIER POINT.

Il n'est rien de plus certain que la mort, ni rien de plus inévitable. C'est un châtiment auquel la justice de Dieu a condamné tous les hommes, et c'est une loi générale où je suis moi-même compris comme les autres. Il faut mourir : parole terrible? mais après tout, ce qu'il y a de plus terrible dans la mort, ce n'est point précisément la mort même; ce sont ses suites.

La mort en elle-même est une séparation entière de toutes les choses du monde, des biens, des honneurs, des plaisirs, des emplois, des charges, des parents, des amis, des affaires,

des négociations, des entretiens, de tout ce qui fait la vie temporelle de l'homme. C'est par rapport à la société humaine, une espèce d'anéantissement : un mort n'a plus de part à rien sur la terre, n'entre plus en rien; on ne le voit plus, on ne l'entend plus, et bientôt on n'y pense plus. Tout cela effraie, dès qu'on s'arrête à le considérer selon les sens; la nature y répugne, et de là vient qu'elle y résiste de toutes ses forces. Mais tout cela néanmoins, pris en soi et indépendamment des suites de la mort, n'est point si affreux que la nature et les sens se le représentent. Cette séparation, de quelque douleur qu'elle soit précédée ou accompagnée, se termine en un très petit espace de temps; et d'un moment à l'autre, tout ce qu'elle a pu causer de peines et de souffrances au mourant, s'évanouit, sans qu'il en ressente désormais la moindre impression.

Mais ce qu'il y a de formidable dans les suites de la mort, c'est qu'elles sont éternelles : si bien que le moment qui sera pour moi la fin de cette vie présente, sera en même temps pour moi le commencement d'une éternité, ou bienheureuse, ou malheureuse. *Du côté que l'arbre tombera, il y restera*[1]; et dans l'instant qu'on pourra dire de moi avec vérité, il

[1] *Eccles.* 11.

est mort, on pourra ajouter avec la même certitude, voilà son sort décidé devant Dieu; le voilà pour jamais ou prédestiné ou réprouvé. Car on ne meurt qu'une fois, et après la mort il n'y a plus de grâces ni de bonnes œuvres. Par conséquent l'état où l'on se trouve alors, est invariable, et si c'est un état de damnation, il est irréparable.

Ce qui doit encore redoubler ma frayeur, c'est que je ne sais quand se fera cette redoutable décision de ma destinée, ou pour un bonheur, ou pour un malheur éternel, parce que je ne sais quand je mourrai. Rien de plus évident ni de plus connu, que la nécessité de la mort; mais rien de plus inconnu ni de plus caché, que l'heure de la mort. Il n'y a point de jour qui ne puisse être mon dernier jour : il n'y a donc point de jour où je ne puisse recevoir mon arrêt, et être, ou sauvé pour toujours, ou perdu sans ressource.

Solides pensées dont je devrois continuellement m'occuper, et que je ne saurois m'imprimer trop vivement dans l'esprit. Car elles sont propres des religieux comme des gens du monde. Religieux et séculiers, nous mourrons tous, et nous sommes également intéressés à nous *assurer une bonne* mort. Or qu'ai-je fait *jusqu'à présent pour* m'y disposer, et que fais-

je encore maintenant ? Suis-je actuellement en état de mourir, et voudrois-je actuellement mourir dans l'état où je suis? Je n'ai qu'à consulter là-dessus de bonne foi ma conscience. Que me dicte-t-elle ? que me reproche-t-elle ? à quoi me fait-elle entendre qu'il faut mettre ordre avant la mort ? C'est à cela que je dois m'attacher, et sur cela que je dois prendre incessamment toutes les mesures nécessaires. Connoître l'importance infinie de bien mourir, savoir que je puis à toute heure mourir, ne me sentir pas dans la disposition actuelle de mourir comme je voudrois mourir, n'est-ce pas assez pour me faire tout entreprendre, et pour n'y apporter pas le plus court délai ?

SECOND POINT.

La mort des pécheurs, selon la menace et l'expression du Saint-Esprit, n'est pas seulement mauvaise, mais très mauvaise. Très mauvaise par le trouble qui les agite, très mauvaise par le désespoir de la divine miséricorde où ils tombent, très mauvaise par les surprises de la mort et les coups subits qui les enlèvent, très mauvaise et souverainement mauvaise par l'impénitence où ils meurent. Or la mort d'un religieux, après une vie imparfaite et négligente,

ı'a-t-elle pas par proportion tous les caractères? Il est bien étrange et bien déplorable, ju'on puisse faire une telle comparaison : mais ;i j'examine la chose à fond, et que je rappelle :e que j'ai su, ce que j'ai entendu, et ce que)eut-être j'ai quelquefois vu, je trouverai jue cette comparaison n'est ni chimérique ni outrée.

Quel sujet de trouble pour une personne religieuse à la mort, de n'avoir presque rien fait de tout ce qui étoit de sa règle et de son devoir, d'avoir vécu dans la maison de Dieu, et de n'en être pas plus avancée dans les voies où Dieu vouloit la conduire, d'avoir quitté le nonde, et d'être néanmoins à la fin de ses jours ussi vide de l'esprit de Dieu, aussi remplie es idées et de l'esprit du monde, que si elle roit passé toute sa vie dans le monde? Elle t donc comme *investie et assiégée des douırs de la mort*[1]. Car les douleurs de la mort nnent de l'attache qu'on a à la vie, au nde, à soi-même, et voilà son état. Elle ıe la vie, elle aime le monde, elle s'aime ore plus elle-même. Qu'il en doit coûter r rompre tous ces liens, et qu'il y a de s combats à soutenir! *O mort, est-ce ainsi u nous sépares*[2]!

17. — [2] *I Reg.* 15.

Aura-t-elle recours à Dieu? mais c'est au contraire la vue de Dieu qui augmente ses inquiétudes et qui la désole. Elle sait avec quelle lâcheté elle l'a servi : mille péchés qu'elle traitoit de scrupules dans une vie tiède et dissipée, mille doutes qu'elle ne vouloit point éclaircir ou qu'elle décidoit à son gré, lui reviennent à l'esprit. Si ce n'est pas en détail que tout cela se présente, c'est en général, et dans une confusion qui l'effraie d'autant plus, qu'elle en peut moins démêler l'embarras. Tout lui devient suspect : ses confessions passées, ses communions; les sentiments de son cœur, qu'elle a suivis; les liaisons qu'elle a entretenues; les faux principes qu'elle s'est faits sur des points capitaux et essentiels; les libertés qu'elle s'est données, au mépris de la règle, et souvent au scandale de la communauté; les dispenses qu'elle a demandées, et les voies dont elle a usé pour les obtenir. Autrefois rien de tout cela ne lui faisoit peine; mais cette conscience autrefois si large, est maintenant une conscience étroite, ou plutôt une conscience droite qui ne sert qu'à la tourmenter. On tâche à lui inspirer de la confiance en Dieu et en sa miséricorde : mais malgré tout ce qu'on lui peut dire, il lui reste toujours une obscurité dans l'ame, une incertitude, un souvenir de ses obligations et

un reproche de ses perpétuelles transgressions, une crainte des jugements de Dieu capable de la consterner. Si elle ne va pas jusqu'au désespoir des pécheurs du siècle, le rayon d'espérance qu'elle conserve, est bien foible, et n'a guère de force pour la relever.

Encore plus à plaindre quand elle est frappée d'une mort subite : car on n'est pas plus à couvert dans la religion que dans le monde, de ces morts imprévues et précipitées; et comme Dieu a des châtiments secrets qu'il exerce dans le monde, il en a qu'il exerce dans la religion. Toute une maison témoin d'un pareil accident, en est touchée. On juge charitablement de la personne, on prie, on espère pour elle : mais du reste on ne peut se dissimuler à soi-même la vie peu régulière et peu édifiante qu'elle menoit. On est obligé d'en convenir, et l'on ne peut s'empêcher de dire, du moins de penser, qu'il eût été bien à souhaiter qu'elle eût eu du temps pour rentrer en elle-même et pour se préparer. Du temps! Hé, n'en a-t-elle pas eu; et que doit être autre chose toute la vie religieuse qu'une préparation habituelle à la mort? Ce n'est donc point le temps qui lui a manqué; mais elle n'a pas su en profiter, lorsqu'elle l'avoit et comme on l'en avertissoit. Le temps de Dieu est venu. Elle ne l'attendoit pas : mais

il avançoit toujours; et elle s'y est enfin trouvée dans le moment qu'elle y songeoit le moins.

Combien de religieux et de religieuses sont ainsi morts dans une espèce d'impénitence, qui ne ressemble que trop à l'impénitence des pécheurs? C'est-à-dire qu'ils sont morts dans leur relâchement, dans leur tiédeur, dans leurs habitudes, dans des dispositions d'esprit et de cœur très dangereuses. Combien même de religieux et de religieuses, ayant à la mort tout le loisir de rentrer en eux-mêmes, et de se munir des sacrements de l'Église, ont fait voir en les recevant pour la dernière fois, la même indifférence et la même froideur qu'ils avoient eue pendant la vie? C'est une maxime générale, qui se vérifie dans l'état religieux, aussi bien que dans les autres états, qu'on meurt comme on a vécu. Comment est-ce que je vis? Comment est-ce que je veux vivre dans la suite? Voilà comment je mourrai.

TROISIÈME POINT.

Autant que la mort des pécheurs est mauvaise, autant l'Écriture nous apprend que la mort des justes est précieuse devant Dieu. *Précieuse, parce qu'ils meurent dans un saint détachement et sans* regret; précieuse, parce

qu'ils meurent dans une confiance pleine de consolation et de douceur; précieuse, parce qu'ils meurent dans une union intime avec Dieu, et dans l'exercice des plus excellentes vertus; précieuse, parce qu'ils meurent dans la grâce de Dieu et avec le don inestimable de la persévérance. Or, entre ces justes, les ames vraiment religieuses ne tiennent pas le dernier rang. Quelle est donc la mort d'un religieux fervent et fidèle? C'est là qu'il commence à goûter les fruits de son travail, et à en recevoir la récompense.

Il meurt en paix et sans douleur, parce qu'il meurt dans un parfait détachement de toutes les choses humaines. Il a le cœur libre et dégagé de tout ce qui pourroit l'arrêter sur la terre; et au lieu de rien regretter en ce monde, il remercie Dieu, comme David, de ce qu'il achève de rompre ses liens. Il n'y a plus, Seigneur, que le lien de ce corps mortel, et vous m'en allez délivrer; j'y consens. Non seulement il y consent, mais il le désire : *Qu'y a-t-il, mon Dieu, que je puisse souhaiter hors vous* [1], et que m'importe tout le reste, pourvu que je vous possède? Il envisage la mort comme la fin de ses peines et le commencement de son souverain bonheur. Elle paroît aux impies une

[1] *Ps.* 72.

destruction totale de l'homme; mais il la regarde comme un passage du lieu de son bannissement à sa bienheureuse patrie, et de cette sorte *il n'en ressent point le tourment* [1].

Il meurt dans une humble et vive confiance. Et que craindroit-il, lorsque sans présumer de soi-même et rendant gloire de tout à Dieu, il se voit enrichi de trésors et de mérites qu'il a amassés dans la religion? Tous ces mérites dispersés dans le cours d'une longue vie, se réunissent devant ses yeux, et le comblent d'une joie intérieure qui lui adoucit les rigueurs de la mort. Toutes ses pensées se tournent vers le Ciel où il aspire, et dont la possession lui est déjà presque assurée. Dieu lui donne de cette félicité éternelle un avant-goût qui le ravit et le transporte : tellement qu'il peut s'écrier avec le premier martyr de l'Église, saint Étienne : *Je vois les Cieux ouverts, et Jésus qui m'attend à la droite de Dieu* [2].

Il meurt dans la plus étroite union avec Dieu, et dans l'exercice de toutes les vertus qu'il a si long-temps et si souvent pratiquées. Il s'y est formé de bonne heure, et il recueille alors tout le fruit de la sainte habitude qu'il s'en est faite. Quoique mourant et réduit par *la violence de la* maladie dans la dernière foi-

[1] *Sap. 5.* — [2] *Act. 7.*

blesse, il n'a point de peine à s'élever à Dieu, à s'immoler à Dieu et à lui faire le sacrifice de sa vie. Accoutumé qu'il est à tous ces actes et à divers autres, il y entre d'abord et sans effort; et pour peu qu'on lui parle ou qu'on le fasse souvenir de Dieu, son cœur prend feu tout-à-coup et s'enflamme.

Enfin, par une grâce au-dessus de toutes les grâces, il meurt dans la persévérance finale, qui est la consommation de sa persévérance et de sa constance dans l'accomplissement des devoirs de la vie religieuse. Car la persévérance finale suppose une persévérance commencée, et c'est par celle-ci qu'on parvient à l'autre. Ainsi il meurt ami de Dieu, entre les bras de Dieu, dans le sein de Dieu, où son ame va se reposer. Il passe de l'état de sainteté à l'état d'impeccabilité; c'est-à-dire, d'un état, où tout juste et tout attaché qu'il étoit à Dieu, il pouvoit encore le perdre et l'offenser, à un état où il ne pourra plus que l'aimer et que le glorifier.

CONCLUSION.

Y a-t-il, Seigneur, à délibérer pour moi, et une mort si heureuse ne doit-elle pas être l'objet de tous les vœux de mon cœur? Mais telle est, mon Dieu, notre misère, et la mienne en particulier : nous voulons une sainte mort, et nous vous la demandons;

mais pour cela vous demandez de nous une vie sainte, et c'est ce que nous ne voulons pas. Hélas! Seigneur, c'est ce que je n'ai en effet jamais bien voulu. Cependant, il faut vouloir l'un et l'autre tout ensemble : car selon votre Providence ordinaire, vous ne donnez point l'un sans l'autre; et se promettre de mourir comme vos plus zélés serviteurs sans vous avoir servi comme eux, c'est la plus fausse et la plus trompeuse illusion.

A quoi donc me suis-je exposé depuis tant d'années, et à quoi m'expose encore présentement ma langueur et ma nonchalance dans votre service? Faites-le-moi comprendre, ô mon Dieu! faites-moi ressentir pendant la vie toutes les frayeurs de la mort, afin que je ne les ressente pas à la mort même.

Je me trompe, Seigneur : on ne craint que trop la mort; mais on ne la craint pas comme on la doit craindre. Or, apprenez-moi à la bien craindre. On craint la mort, parce qu'on aime la vie : c'est la craindre en homme, et non en chrétien ni en religieux. De cette crainte toute naturelle il arrive, ou qu'on ne pense point à la mort et qu'on en perd, autant qu'il est possible, la vue, afin de n'en être point affligé; ou qu'on ne pense à la mort, que pour s'en préserver le plus qu'on peut, que pour l'éloigner et pour y apporter des précautions qui flattent notre amour-propre, et qui fomentent notre paresse. Une telle crainte, bien loin de nous être utile, nous devient nuisible, puisqu'elle ne va qu'à nous inspirer le relâchement et à nous y entretenir. Ce n'est point ainsi, *mon Dieu,* que vos Saints ont craint la mort, et ce *n'est point là non plus* la crainte que j'en dois avoir.

Il m'importe peu de vivre, mais il m'importe infiniment de bien vivre, de vivre religieusement et saintement pour mourir de même. Ce que je dois donc craindre, ce sont les terribles conséquences de la mort, afin de les prévenir. Ce que je dois craindre, c'est le danger affreux d'une mort qui me surprendroit et que je n'aurois pas prévue. Heureuse l'ame que cette crainte tient dans une attention et une vigilance continuelle! Plaise à votre miséricorde, ô mon Dieu! que j'en retire ce fruit de grâce et de sanctification!

SECONDE MÉDITATION.

DU JUGEMENT DE DIEU.

Statutum est hominibus semel mori : post hoc autem judicium. — *C'est un arrêt porté contre les hommes de mourir une fois : après quoi vient le jugement.* Hebr., chap. 9.

PREMIER POINT.

Après la mort, suit le jugement de Dieu, c'est-à-dire, que dès le moment même où mon ame se séparera de mon corps, elle paroîtra devant le *tribunal de Dieu*, et lui sera présentée *comme à son juge.* Il est vrai qu'il y aura à la

fin des siècles un jugement général, où nous serons tous rassemblés, pour y recevoir une dernière sentence et un arrêt plus solennel : mais avant que ce grand jour arrive et que tous les temps pour cela soient consommés, la foi m'enseigne, et c'est une vérité fondamentale, qu'il y a dès l'heure de la mort, un premier jugement, que chacun des hommes doit subir en particulier, et qui se passe secrètement entre Dieu et l'ame.

Il ne faut point que cette ame fasse un long trajet, ni qu'elle se transporte bien loin, pour comparoître en la présence de Dieu. Quelque part que l'homme meure, Dieu se trouve là, pour y exercer sa souveraine justice : car il est partout, et il agit partout également et avec la même puissance. Ainsi en quelque lieu que ce puisse être, je n'aurai pas plus tôt rendu mon dernier soupir et cessé de vivre, que je serai comme investi de la majesté de Dieu. Je ne l'apercevrai, ni ne le verrai point; mais, sans se montrer à mes yeux, il se fera sentir en moi, et m'imprimera une vive idée de sa grandeur. Tellement que la parole de Job s'accomplira à mon égard : *J'ai craint le Dieu tout-puissant; et dans le juste effroi qu'il m'inspiroit, je me le représentois comme une mer d'une étendue infinie, dont les flots grossis* de tous côtés, et

semblables à de hautes montagnes, venoient fondre sur ma tête et m'accabler[1]. Voilà comment Dieu m'enveloppera, pour ainsi dire, et comment il se rendra maître de moi, sans qu'il ait besoin de nul autre que de lui-même pour me saisir et pour m'arrêter.

Que ferai-je, quelle sera ma ressource? En vain penserois-je à m'échapper, et voudrois-je m'enfuir de devant la face du Seigneur : il me tiendra en ses mains, et dès qu'une fois on tombe dans les mains du Dieu vivant, on n'en peut plus sortir. En vain compterois-je sur les hommes et sur leurs secours : à qui pourrois-je me faire entendre, étant seul avec Dieu; et quand je serois en état d'appeler toutes les créatures à mon aide, que serviroient tous leurs efforts contre leur créateur et le mien? Peut-être des personnes charitables, des amis viendront-ils auprès de mon corps, me rendre certains devoirs, et témoigner leurs regrets. Toute une communauté où j'ai vécu, tout un ordre m'accordera ses suffrages et offrira des vœux en ma faveur : mais ces prières, ces vœux mettront-ils mon ame en assurance, si Dieu ne les écoute; et les écoutera-t-il, si tout cela n'est soutenu par les mérites et la sainteté de *ma vie? Je me trouverai* donc, en ce ter-

[1] *Job.* 31.

rible moment, abandonné à Dieu et à moi-même : à Dieu, de qui dépendra ma destinée pour l'éternité toute entière, et qui sera sur le point d'en décider; à moi-même, qui, dépourvu de tout le reste, et dans le dépouillement le plus universel, n'emporterai avec moi que mes œuvres, et n'aurai point d'autre soutien ni d'autre fonds. Où en serai-je si ce fonds me manque, et par où pourrai-je y suppléer?

O que j'apprendrai bien alors à faire d'une vie sainte et religieuse l'estime qui lui est due! Que je comprendrai le bonheur de ma vocation, si je l'ai fidèlement suivie, et si j'en ai rempli tous les devoirs! Que me donneront de confiance une exacte régularité, une obéissance aveugle, une pauvreté dénuée de tout, la soumission de mon esprit, la mortification de mes sens, la retraite du monde, l'assiduité à la prière, le soin des plus petites choses, et toutes les observances de mon état ponctuellement et constamment gardées! Que je me saurai bon gré de m'être fait là-dessus d'utiles violences; d'avoir combattu mes répugnances naturelles, et de les avoir surmontées; de n'avoir eu égard, ni à certains exemples que j'avois devant les yeux et qui pouvoient me séduire, ni à certaines considérations et à de vains res-

pects, qui m'auroient porté au relâchement et détourné de mes exercices, ni à tous les prétextes que ma délicatesse n'eût été que trop ingénieuse à me suggérer, pour peu que j'y eusse prêté l'oreille! C'est cette vue et ce souvenir du passé, qui fera toute ma force, et qui m'affermira contre la frayeur d'un jugement, où je n'aurai que moi pour prendre en main ma cause et pour me défendre.

Mais au contraire, si de tout le passé, il ne me reste rien sur quoi je puisse m'appuyer et m'assurer; si me voyant au pouvoir d'un Dieu qui va me juger selon le bon ou le mauvais emploi de mes années, je n'y découvre que tiédeurs, que négligences, qu'infractions perpétuelles de mes règles, qu'un vide affreux et une inutilité toute infructueuse, pour ne pas dire toute criminelle, en quel accablement tomberai-je, et en quelle désolation! J'en frémirai d'horreur. *Ils viendront*, dit le Sage parlant des pécheurs (et combien de mauvais religieux seront de ce nombre!), *ils viendront tout tremblants et tout interdits* [1]. De retourner sur leurs pas et de rentrer dans la vie pour en faire un meilleur usage, c'est ce qu'ils ne pourront obtenir. D'avancer vers Dieu, et d'approcher de son tribunal pour y rendre compte d'une vie

[1] *Sap.* 4.

perdue, c'est ce qui les consternera. Ah ! que n'y pensoient-ils et que n'y prenoient-ils garde, lorsqu'ils en avoient les moyens ! Je les ai présentement, et bientôt peut-être ne les aurai-je plus. N'en négligeons aucun : il n'y a point de temps à perdre; et le malheur dont je veux me garantir est assez grand, pour ne rien omettre de toute la vigilance et de toute la précaution que j'y puis apporter.

SECOND POINT.

Dans les jugements que rendent les hommes, le procès doit être instruit, et le juge ne prononce qu'après avoir éclairci les faits, et les avoir examinés avec toute l'attention nécessaire pour n'y être pas trompé. On interroge le criminel, on lui confronte les témoins, on écoute ses réponses, et il n'est point condamné que la preuve ne soit entière et la conviction juridique. Dieu gardera envers moi la même forme de justice, et c'est pour cela que j'aurai à subir de sa part l'examen le plus général, mais en même temps le plus prompt et le plus convaincant.

Examen le plus général. Dans toute la suite *de la plus longue vie et depuis le premier usage de ma raison*, je n'aurai pas formé une

pensée, pas conçu un désir, pas dit une parole, pas fait une action ni omis un devoir, où cet examen ne s'étende et sur quoi je n'aie à me justifier. Et comme tout cela se trouve ordinairement accompagné de circonstances qui aggravent le péché ou qui le diminuent, il n'y aura, par rapport à chaque article, ni vue, ni intention, ni sentiment, en un mot pas un point si léger, qui n'entre en compte, et qui ne soit mis dans la balance pour y être pesé. En qualité d'homme éclairé de la lumière naturelle, en qualité de chrétien soumis à la loi de l'Évangile, en qualité de religieux appelé à la perfection, j'avois des obligations différentes; et c'est de toutes ces obligations qu'il me faudra répondre. Mes œuvres les plus pieuses en apparence, ne seront pas à couvert de cette recherche. La moindre imperfection qui s'y sera glissée, l'œil de Dieu la découvrira; et s'il ne laisse rien échapper de tout ce qui en aura fait le mérite, il ne laissera rien non plus passer de tout ce qui en aura pu avilir le prix et altérer la sainteté.

Examen le plus prompt. Une telle discussion me coûteroit maintenant des soins infinis; et encore avec tous mes soins et toutes mes réflexions, n'y pourrois-je suffire, parce que je ne puis avoir une connoissance assez claire, ni assez présente de toute ma vie. S'il étoit même

seulement question de me retracer une idée bien juste de tout ce que j'ai fait, dit et pensé dans l'espace d'une journée, je n'y réussirois pas, tant il y a eu de choses, ou que je n'ai pas d'abord remarquées, ou qui se sont évanouies de mon esprit. Mais il n'en est pas ainsi de Dieu, ni d'une ame dégagée des sens, et capable après la mort de connoître et de voir par elle-même. Car Dieu, depuis le premier instant de mon être, ne m'ayant jamais perdu de vue, et d'ailleurs n'étant sujet à nul oubli, il n'aura point besoin de temps pour rappeler et pour me remettre devant les yeux toute ma conduite et tout ce qu'il y aura eu dans moi de plus intérieur. D'un seul trait de sa lumière divine, il rapprochera les objets les plus éloignés; et sans nulle confusion, il les réunira tous dans un même point, et me les présentera chacun aussi distinctement, que s'il étoit séparé des autres, et que je n'eusse en particulier que celui-là à considérer. Je les verrai donc tous dans le même moment, et malgré leur innombrable variété, mon ame, d'un coup-d'œil, les démêlera tous, parce qu'elle ne dépendra plus des organes qui l'arrêtoient, et qu'elle agira selon toute l'étendue de ses puissances et toute leur activité.

De là enfin, examen le plus convaincant. Il

ne consistera ni en raisonnements ni en conjectures, mais dans une vue simple et nette. De sorte qu'il n'y aura point à contester avec Dieu, ni à dissimuler. Combien de péchés, à quoi je ne pense plus et dont je ne me souviens plus, se produiront tout de nouveau et se montreront à moi? Combien en apercevrai-je d'autres qui m'étoient absolument inconnus, et dont je ne me croyois pas capable? De combien d'illusions, d'excuses et de prétendues justifications découvrirai-je la fausseté? Combien de difficultés et de questions que j'avois toujours résolues en ma faveur, seront décidées à ma condamnation? Combien de vertus qui brilloient devant les hommes, perdront tout leur éclat, et ne paroîtront qu'intérêt, que vanité, qu'habitude, qu'inclination naturelle, que bienséance, peut-être même que déguisement et hypocrisie?

Quel spectacle sera-ce là pour moi, et qu'aurai-je à dire? Quoi que je voulusse alléguer, ma conscience s'élèveroit en témoignage et me démentiroit. Car elle concourra avec Dieu pour me convaincre, et malgré moi elle m'arrachera ce triste aveu et cette courte, mais cruelle confession, *J'ai péché*[1]. Que ne le dis-je dès *à présent! je le* dirois avec fruit. Que ne

[1] *II Reg.* 12.

vais-je le reconnoître aux pieds de Dieu dans le sentiment d'un humble repentir, afin de n'être pas obligé de le reconnoître au pied de son tribunal dans un mortel désespoir ! Que ne suis-je plus attentif aux reproches de ma conscience, et, selon l'avertissement de Jésus-Christ, que n'ai-je soin de l'apaiser et *de m'accorder promptement avec elle, tandis que je marche encore dans le chemin, afin qu'elle ne me livre pas au juge*[1] ! Dès que je l'aurai satisfaite, elle se rendra mon avocate auprès de Dieu; elle lui représentera ma pénitence, mon retour sincère, mes bonnes résolutions et les effets salutaires dont elles auront été suivies. Elle effacera des livres de la justice éternelle tout ce qui étoit écrit contre moi, et elle m'en obtiendra l'entière abolition.

TROISIÈME POINT.

SELON l'examen que Dieu aura fait de moi et de toutes mes œuvres, il formera mon arrêt de réprobation, ou de salut. Quoique ce ne soit pas une sentence aussi publique qu'elle le doit être dans le jugement universel, elle n'en sera ni moins authentique, ni moins irrévocable. *Car* ce que Dieu aura prononcé, ou pour

[1] *Matth.* 5.

mon malheur éternel, ou pour mon éternelle béatitude, il ne le changera jamais : puisque je ne serai plus alors dans la voie où l'on peut perdre et obtenir sa grâce; mais dans le terme où l'on ne peut ni pécher ni mériter. Il m'est donc d'une extrême importance que cet arrêt de Dieu me soit favorable; sans cela que deviendrois-je, et en quelle misère serois-je réduit?

Pensée effrayante! Comment ai-je pu si souvent l'oublier, et que dois-je avoir plus fortement gravé dans la mémoire? Pour en mieux sentir l'impression, je n'ai qu'à m'imaginer que je suis actuellement devant le trône de la justice de Dieu, et qu'après m'avoir interrogé, il se déclare enfin, et lance sur moi ce redoutable anathème : *Retirez-vous de moi, maudit* [1]. Quel coup de foudre! Que je me retire de mon Dieu! Que je sois éternellement privé de mon Dieu! Que mon Dieu me frappe de sa malédiction, de toute sa malédiction, sans qu'il me soit désormais possible de l'apaiser, ni qu'il me reste aucune espérance de le retrouver jamais et de le posséder! Est-ce pour cela qu'il m'avoit séparé du monde, qu'il m'avoit appelé à l'état religieux, qu'il m'avoit recueilli dans sa maison, et qu'il m'y

[1] *Matth.* 25.

avoit fourni tant de moyens de sanctification? Il vouloit m'attacher à lui plus étroitement que le commun des chrétiens, et le voilà qui me rejette de sa présence et qui fait un divorce entier avec moi! Il vouloit me mettre au rang de ses élus et des ames spécialement choisies et prédestinées, et le voilà qui m'enlève toutes les grâces dont il m'avoit enrichi, et qui me dégrade jusqu'au plus bas rang des ames réprouvées! Il vouloit me faire monter aux premières places de son royaume, et le voilà qui me précipite au fond de l'abîme! Je n'ai, dis-je, qu'à prévenir ainsi le temps; et me supposant par avance dans cette fatale extrémité, je n'ai qu'à suivre tous les sentiments qu'exciteront dans mon cœur de si tristes et de si désolantes idées. Heureux que ce ne soit encore qu'une supposition; et cent fois plus heureux, si par une conduite toute nouvelle, je vis de telle sorte, que cette figure ne devienne jamais pour moi un effet ni une vérité.

C'est par ce renouvellement et ce changement de vie que je puis mériter un jugement de salut et de bénédiction. Car il y en a un pour les ames justes, et surtout pour les ames vraiment religieuses. Au lieu de ce funeste arrêt dont j'étois menacé si ma vie jusques à la mort eût toujours été également imparfaite et irré-

ulière, qu'il me sera doux d'entendre de la
ouche de mon souverain juge cette aimable
nvitation et ces consolantes paroles : *Cou-
age, bon serviteur; vous m'avez été fidèle
n peu de chose, et pour ce peu de chose je
ous destine un grand héritage. Entrez dans la
oie de votre Seigneur*[1]. Comblé de cette joie
oute pure et toute divine, dont je commen-
erai à goûter les douceurs ineffables, je re-
onnoitrai bien que c'étoit peu de chose que
Dieu demandoit de moi en ce monde, et que
out ce que j'y aurai, ou entrepris, ou souf-
ert, ou quitté pour lui, n'étoit rien en com-
araison de la récompense qu'il m'avoit pré-
arée et de la gloire où il s'étoit proposé de
n'élever. Si je pouvois encore alors être tou-
hé de quelque regret, ce ne seroit pas d'avoir
orté trop loin mon zèle, ni de ne m'être point
ssez ménagé dans les saintes pratiques qu'il
n'inspiroit pour mon avancement et ma per-
ection; ce seroit plutôt de l'avoir trop mesuré,
t de ne lui avoir pas donné plus de liberté et
lus d'étendue. En puis-je trop faire lorsqu'il
'agit d'un maître, qui dans son jugement ne
era pas moins libéral et magnifique à couron-
er ma fidélité, que sévère et inexorable à pu-
ir mes négligences et mes lâchetés?

[1] Matth. 25.

CONCLUSION.

Grand Dieu, qui d'un regard ébranlez les colonnes du firmament, et faites trembler la terre: Dieu de sainteté et la sainteté même, devant qui les Cieux ne sont pas purs, et qui avez trouvé de la corruption jusque dans vos anges : hélas ! Seigneur, comment pourra soutenir votre présence une créature aussi foible que je le suis, et comment une ame chargée de tant de dettes, osera-t-elle entrer en jugement avec vous? *Malheur à la vie même la plus chrétienne et la plus religieuse dans l'estime des hommes, si vous l'examinez à la rigueur, et si vous la jugez sans miséricorde* [1]. Car vos vues sont bien au-dessus des nôtres, et qui peut se flatter d'être à vos yeux exempt de tache et digne d'amour?

Cependant, mon Dieu, vos divines Écritures m'enseignent que cette miséricorde qui m'est si nécessaire, et sur laquelle je dois principalement établir ma confiance, n'aura plus de part dans le jugement que je recevrai de vous à l'heure de ma mort, et que votre justice y présidera seule. Quelle grâce ai-je donc à vous demander, et quelle prière ai-je présentement à vous faire? Ah! Seigneur, c'est que vous n'attendiez pas, pour me juger, que ce dernier jour soit venu; mais que vous me jugiez dès cette vie, parce que vos jugements en cette vie, sont des jugements paternels et salutaires. Oui, mon Dieu, jugez toutes mes infidélités et toutes mes offenses; il est *juste que j'en* porte la peine : mais ne me réservez pas

[1] *Aug.*

à ce temps, où *vous ne me reprendriez que dans votre colère, et vous ne me jugeriez que dans votre fureur*[1].

Vous faites plus encore, ô Dieu souverainement bon et plein d'indulgence! Vous voulez bien ne me pas juger vous-même, pourvu que je sois mon propre juge; et vous consentez à me remettre tous vos intérêts, pourvu que j'en prenne soin contre moi-même, et que je vous fasse toute la justice qui dépend de moi. Y auroit-il un aveuglement plus déplorable et moins excusable que le mien, si je refusois une condition aussi avantageuse que celle-là? De grand cœur, ô mon Dieu, je l'accepte, et je m'y soumets. Je me citerai moi-même au tribunal de ma conscience, je serai moi-même mon accusateur et mon témoin, je ferai de toute ma vie la revue la plus rigoureuse et la plus sévère; j'y proportionnerai ma pénitence, et dans un vrai désir de vous satisfaire, je la rendrai aussi complète qu'elle me semblera devoir l'être, et que ma foiblesse la pourra supporter. Je n'en demeurerai pas là, Seigneur: je réglerai l'avenir, je le sanctifierai; je ne m'y permettrai, ni ne m'y pardonnerai rien, afin que rien ne m'arrête quand vous m'appellerez à vous, et que je puisse sans retardement et sans obstacle prendre possession de l'éternelle béatitude que vous m'avez promise.

[1] Ps. 6.

TROISIÈME MÉDITATION.

DE L'ENFER.

Discedite à me, maledicti, in ignem æternum. — *Retirez-vous de moi, maudits, et allez au feu éternel.* Matth., chap. 25.

PREMIER POINT.

Il y a trois choses à considérer dans l'enfer, qui paroissent bien étonnantes, et qui sont pour nous autant de sujets d'horreur. La première est, que Dieu, pendant toute l'éternité, n'y fera jamais nulle grâce, lui néanmoins qui est la souveraine miséricorde.

Ce Dieu dont la nature n'est que bonté; ce Dieu qui, depuis la création du monde, fait luire également son soleil sur les méchants et sur les justes; ce Dieu qui, pour ses ennemis même et pour des pécheurs, est descendu de sa gloire, s'est revêtu de notre humanité, et a voulu mourir sur une croix; après tant de bienfaits, et des témoignages si sensibles de son

amour, ne jettera jamais un regard favorable sur aucun des réprouvés, ni jamais ne fera distiller sur eux une seule goutte de son sang, qu'il a répandu toutefois pour eux-mêmes avec tant d'abondance dans sa passion. Tellement que la miséricorde divine, dont les communications sont infinies envers tout le reste des créatures, même les plus viles, demeurera éternellement sans action à l'égard des damnés. Ils pousseront des cris lamentables, ils se désoleront, ils verseront, selon l'expression de l'Évangile, des torrents de larmes : mais ce Dieu vengeur n'arrêtera pas une fois pour cela son bras, ni ne suspendra pas un moment ses coups; et tant qu'il sera Dieu (or il le sera toujours, comme il l'a toujours été), il verra souffrir des ames qu'il a formées à son image, des ames qu'il a marquées du sceau de sa divinité, des ames qui porteront le caractère de ses sacrements, sans être ému pour elles du moindre sentiment de compassion. Le pourrois-je croire, s'il ne nous l'avoit pas lui-même révélé ? Mais c'est un article de la foi que je professe. Il faut donc qu'une ame réprouvée soit bien affreuse aux yeux de Dieu, puisque la haine qu'il en conçoit est capable de l'endurcir de la sorte, et de fermer à cette ame maudite *toutes les sources* de la grâce.

Mais encore qu'est-ce qui peut ainsi la défi-

gurer aux yeux de Dieu, et en faire un objet si abominable? le péché qui vit dans elle, et qui n'y mourra jamais. Avec cette tache désormais ineffaçable, elle sera toujours pour Dieu, qui est infiniment saint, une victime de colère et de damnation. Le réprouvé pouvoit pendant la vie l'effacer, cette tache si odieuse : il pouvoit renoncer à son péché, et par là obtenir grâce. Il étoit, par son péché, dans un état de réprobation seulement commencée, et non consommée. La mort est venue; et à ce terme fatal, le même péché que la pénitence eût pu réparer, est devenu irrémissible, parce qu'il est devenu irréparable. Cette damnation anticipée, mais seulement commencée, est devenue une damnation complète, et a reçu sa dernière consommation. Cette miséricorde, auparavant si prévenante, et si facile à s'épancher et à pardonner, s'est resserrée et retirée sans retour. Comme elle trouvera toujours le péché présent et vivant, ce sera toujours, selon l'ordre des décrets divins, un obstacle invincible qui la retiendra, et qu'elle ne pourra plus surmonter. De sorte qu'il n'y aura dans tous les siècles que la justice qui agira, que la justice qui frappera, que la justice qui vengera ses droits et qui se satisfera. Oh que je suis aveugle, si je n'apprends pas de là, 1° à redouter la

justice de Dieu, et à craindre de tomber dans ses mains; 2° à redouter encore plus le péché, puisque la justice de Dieu n'est redoutable qu'à cause du péché; 3° à ne pas négliger les miséricordes du Seigneur, lorsqu'il me les offre si libéralement, mais à en faire tout l'usage que je puis, pour me mettre à couvert de ses vengeances!

SECOND POINT.

Une autre chose non moins digne de notre étonnement, et qui ne doit pas nous remplir d'un moindre effroi, c'est que des ames faites pour Dieu, pour le voir, pour l'aimer, pour le posséder, et pour être heureuses en le possédant, ne le verront néanmoins jamais dans l'enfer, ne l'y aimeront jamais, ne l'y posséderont jamais; et qu'au contraire malgré toute la force du penchant et de l'inclination naturelle qui les portera vers ce premier Être, leur fin dernière et le centre de leur repos, éternellement elles le haïront, éternellement elles le blasphémeront, éternellement elles trouveront dans la connoissance qui leur restera de ses perfections infinies et dans l'idée qu'elles en conserveront, leur supplice le plus rigoureux et le sujet de leur désespoir.

5.

Car étant d'une part séparées de Dieu, et cela par une séparation violente, comme si elles étoient à chaque instant arrachées du sein de leur Créateur; par une séparation totale, en conséquence de laquelle toute alliance entre Dieu et elles sera rompue; par une séparation éternelle, qui leur ôtera tout moyen, toute espérance de retour et de réunion : et d'autre part, quoique ennemies de Dieu, étant sans cesse occupées du souvenir de Dieu, comme du plus grand de tous les biens, comme du seul bien, soit absolument et en lui-même, soit par rapport à elles, puisqu'elles n'en pourront avoir d'autre; comme d'un bien infini, qui devoit remplir tous leurs désirs et les établir dans une félicité parfaite; comme d'un bien qui leur étoit destiné, et auquel elles avoient les droits les plus légitimes; comme d'un bien dont la privation sera pour elles le comble du malheur, et qu'elles auront perdu pour de vains avantages; comme d'un bien où elles aspireront toujours par une nécessité inséparable de leur être, et que jamais elles n'obtiendront par la dure fatalité de leur état : voilà ce qui les rongera perpétuellement, et ce qui les transportera jusques à la fureur et à la rage.

Ainsi, par une contrariété de sentiments la

plus cruelle, le même Dieu qu'elles regretteront et qu'elles désireront sans cesse, elles l'auront en horreur; et le même Dieu qu'elles auront en horreur, elles ne cesseront point, pour leur tourment, de le regretter et de le désirer. Désirs et regrets aussi inutiles qu'ils seront douloureux; et ce qui en fera même la douleur la plus sensible, ce sera leur inutilité. Car est-il une peine, dit saint Bernard, comparable à celle de vouloir toujours ce qui ne doit jamais être, et de ne vouloir jamais ce qui doit toujours être? L'ame réprouvée voudra toujours s'élever à Dieu, et c'est ce qui ne sera jamais : elle ne consentira jamais à être éloignée de Dieu, et c'est ce qui sera toujours. De tous côtés malheureuse: c'est-à-dire, malheureuse d'être abandonnée de son Dieu; et plus malheureuse dans ce terrible abandonnement, de ressentir la perte qu'elle aura faite, et d'en comprendre toute la grandeur. Malheureuse d'être déchue de toutes ses prétentions au royaume et à l'héritage de son Dieu; et plus malheureuse dans cette funeste décadence, de soupirer uniquement et si ardemment après ce séjour bienheureux. Malheureuse, dans la violence de ses transports, de se tourner par mille *imprécations* contre son Dieu; et plus *malheureuse*, *malgré* ses imprécations et ses

blasphèmes, d'être si fortement attirée vers ce suprême auteur de qui elle avoit tout reçu et de qui elle devoit tout attendre.

Hé, que ne peut-elle l'oublier! Que ne peut-elle se délivrer de ce poids qui l'entraîne, et de cette pente qui la domine et qui la tyrannise! L'enfer ne lui seroit plus enfer qu'à demi. Quoi qu'il en soit, c'est à moi d'examiner en quelle disposition je suis maintenant par rapport à Dieu. Ai-je lieu de croire que je lui sois uni par la grâce? Si cela est, je ne puis l'en bénir assez, ni trop prendre de précautions pour ne me laisser pas enlever un trésor si précieux. Ai-je sujet de craindre que le péché ne m'en ait séparé, ou qu'il ne m'en sépare bientôt? voilà sur quoi je dois me réveiller, et user de tous les remèdes les plus efficaces et les plus prompts. Vivre dans un divorce actuel avec Dieu et dans sa disgrâce, ce seroit m'exposer à un divorce éternel après la mort. Les réprouvés ne le perdront dans l'éternité, que pour avoir commencé dès cette vie à le perdre.

TROISIÈME POINT.

Ce qui doit encore bien nous surprendre *dans la considération* de l'enfer et dans ce que *l'Évangile nous en* fait connoître, c'est que

par autant de miracles de la toute-puissance divine, un feu matériel agisse sur des ames spirituelles pour les tourmenter; que ce feu, tout matériel qu'il est, subsiste toujours, conserve toujours la même activité et la même ardeur, et n'ait pour cela point d'autre aliment qui l'entretienne que le souffle de Dieu; que ce feu, appliqué au corps d'un damné, le brûle sans le consumer, et que ce corps, immortel au milieu des flammes dont il sera investi, n'en reçoive point d'autre impression que les douleurs cuisantes et intolérables qu'elles lui causeront; qu'il n'y ait pas un moment où ce feu n'exerce toute sa rigueur, ni pas un moment où le corps et l'ame n'en éprouvent sans relâche toute l'âpreté et toute la pointe; que dans tout l'avenir il ne doive jamais y avoir un moment où ce feu s'éteigne, ni un moment qui soit enfin pour le réprouvé le terme de son supplice. Car c'est ainsi que Dieu se glorifiera aux dépens des pécheurs qui l'auront déshonoré et outragé. De l'une ou de l'autre manière, il faut que ses créatures servent à sa gloire; et si ce n'est pas par les dons de sa miséricorde et par leur salut, ce sera par les arrêts de sa justice et par leur damnation. Comme il vouloit les récompenser *en Dieu, il les* punira en Dieu; si bien

qu'il ne fera pas moins éclater son pouvoir et sa grandeur dans l'enfer que dans le Ciel.

Grandes et essentielles vérités, dont il ne m'est pas permis de douter. Dès que je suis chrétien, je dois convenir de tout cela et reconnoître tout cela. L'esprit de l'homme a beau raisonner et former des difficultés; malgré toutes les difficultés et tous les raisonnements, cet ordre de réprobation s'est déjà accompli et s'accomplit tous les jours à l'égard d'une multitude innombrable d'anges et d'hommes livrés au bras de Dieu. Il n'est donc point question de vouloir pénétrer le fond de ces principes, puisque ce sont des principes de foi; mais ce qu'il est question d'approfondir et de pénétrer, ce sont les conséquences de ces mêmes principes, qui me regardent aussi bien que les autres, et peut-être plus que bien d'autres. Je suis religieux, il est vrai, et je ne saurois trop en témoigner ma reconnoissance à Dieu, qui m'a mis par là plus en garde contre le malheur de la damnation; mais je dois toujours me souvenir que tout religieux que je suis, je puis me damner; qu'il y a eu des religieux qui se sont damnés; que plusieurs de ceux-là même, pendant un grand nombre d'années, *avoient mieux vécu* que moi, mais que malheu*reusement ils sont* venus à se démentir, et que

Dieu l'a permis par une juste punition de certaines négligences et de certaines infidélités où ils étoient tombés; que Dieu peut le permettre de même pour moi, et que je n'ai nul droit d'espérer qu'il me traite plus favorablement si je le sers aussi lâchement et aussi négligemment; en un mot, que personne ne sait s'il est en état de grâce ou s'il n'y est pas, et que dans cette incertitude absolue, il n'y a point d'attention que je ne doive avoir, point d'effort que je ne doive faire, point d'occasion de péril dont je ne doive m'éloigner; point d'embarras de conscience, de doute, de scrupule que je ne doive éclaircir; rien de si pénible ni de si contraire aux inclinations et aux sens, à quoi je ne doive m'assujettir pour me procurer toute l'assurance raisonnable et moralement possible: j'ai embrassé la profession religieuse pour me sauver; que seroit-ce de faire naufrage dans le port même, et d'y échouer!

CONCLUSION.

SEIGNEUR, que vous êtes bon dans vos miséricordes; mais que vous êtes impénétrable dans vos jugements, et formidable dans vos châtiments! Plus j'y pense, plus je suis saisi de frayeur, et plus ma *frayeur augmente, plus* je sens croître mon amour *pour vous, car je ne* puis ignorer, mon Dieu, ce que

j'ai mérité, et en quel abîme vous pouviez me précipiter. J'ai péché contre vous, et vous avez arrêté votre justice qui s'élevoit contre moi. Du moins pouvois-je me porter à bien des péchés où ma témérité, où ma dissipation m'exposoit, et dont votre grâce m'a préservé. Ah! Seigneur, c'est m'avoir autant de fois retiré de l'enfer.

Vous n'avez pas eu pour tant d'autres la même Providence. Qu'avoient-ils fait qui les rendit plus indignes de vos soins? qu'avoient fait tant de solitaires et d'anachorètes, que leurs chutes déplorables ont entraînés dans la voie de perdition, et qui n'en sont jamais revenus? A me comparer avec eux, je n'en puis conclure autre chose, sinon que vous avez usé envers moi d'une plus grande indulgence, et que si je n'ai pas été enveloppé dans la même ruine, c'est à vous seul que j'en dois rendre gloire.

Or c'est cela même qui me touche, ô mon Dieu, et qui demande de ma part une gratitude éternelle. Il faut que le feu de l'enfer serve de cette sorte à allumer dans mon cœur le sacré feu de votre charité; il faut qu'il ranime toute ma ferveur, qu'il excite toute ma vigilance, qu'il me soutienne dans tous les exercices d'une austère pénitence, et qu'il m'en adoucisse toutes les rigueurs; il faut qu'il me rende patient dans tous les maux de la vie, constant dans toutes les observances de mon état, ardent et zélé dans tout ce qui concerne votre service et le salut de mon ame : car voilà, Seigneur, le fruit que je dois retirer de la méditation et de la vue de cet enfer, dont il vous a plu jusques à présent de me *garantir, où je* pourrois néanmoins encore dans la *suite être condamné*, et que je n'éviterai jamais

qu'en m'attachant à vous par une fidélité inviolable et par la pratique de toutes les vertus chrétiennes et religieuses.

CONSIDÉRATION.

SUR LES VISITES DU SAINT SACREMENT.

OUTRE les heures marquées par la règle pour s'assembler devant l'autel du Seigneur, et pour y rendre à Dieu les devoirs ordinaires, chacun selon sa piété particulière, peut, à certains temps libres, visiter le saint-sacrement, et aller s'entretenir avec Jésus-Christ. Il n'y a point de dévotion plus solide que celle-là, il n'y en a point de plus conforme aux vues et aux intentions de Jésus-Christ, et il n'y en a point de plus salutaire pour nous-mêmes ni de plus utile.

PREMIER POINT.

DÉVOTION solide; car elle a Jésus-Christ même pour objet, non point seulement Jésus-Christ en figure ni en représentation, non point seulement Jésus-Christ dans le simple souvenir ni dans l'*imagination*, mais Jésus-Christ présent *réellement* et substantiellement, présent en

personne, et comme Dieu, et comme homme; en un mot, présent tel qu'il est au plus haut des Cieux et à la droite de son Père.

Quand, au pied de mon oratoire, ou en quelque autre lieu que ce soit, qui n'est ni le temple, ni l'autel de Dieu, je m'occupe de Jésus-Christ et que je m'entretiens avec lui, que je lui parle, que je l'adore, que je lui rends tous les hommages que m'inspire mon zèle et mon amour, tout cela ne se passe qu'en esprit, puisque Jésus-Christ n'est pas là en effet, que je ne suis pas véritablement devant lui ni auprès de lui, et qu'il n'est pas véritablement devant moi ni auprès de moi; quand même, en présence de son tabernacle et dans son sanctuaire, je médite sur sa bienheureuse nativité, sur sa douloureuse et sanglante circoncision, sur les opprobres de sa croix, sur sa résurrection ou son ascension glorieuse, ce ne sont plus là que des images que je me forme, et des mystères passés dont je me retrace la mémoire; car quoiqu'il soit actuellement sur l'autel où je prie et où je fais ces saintes méditations, il n'y prend pas actuellement naissance, il n'y est pas actuellement circoncis, on ne l'y crucifie pas actuellement, et il ne ressuscite pas ni ne monte pas actuellement au Ciel. Mais il n'en est pas de même à l'égard du Saint-Sacrement:

ce sacrement adorable, c'est Jésus-Christ lui-même et tout Jésus-Christ; je veux dire Jésus-Christ selon sa divinité et selon son humanité : de sorte que dans les visites que je rends à ce divin sacrement, c'est effectivement Jésus-Christ que je visite, c'est devant Jésus-Christ que je me prosterne, c'est avec Jésus-Christ que je converse : il est là dans l'état où je le viens chercher, et où je prétends l'honorer; il y est pour me recevoir, pour m'entendre, pour me répondre; il y est au milieu d'une multitude infinie d'esprits célestes, qui ne partent point de son autel; et je suis moi-même comme au milieu de cette troupe bienheureuse, à laquelle je me joins, pour offrir ensemble nos hommages et notre encens à ce Dieu caché sous de fragiles espèces.

S'il y avoit un lieu dans le monde où il se fît voir d'une manière sensible et à découvert, il me semble que j'aurois de l'empressement et de l'ardeur pour l'y aller trouver, et que je serois disposé à entreprendre pour cela les plus longs voyages : je m'en ferois un mérite et une vertu, et je ne croirois pas pouvoir mieux lui marquer mon zèle et mon attachement. Or il ne seroit point plus présent partout ailleurs qu'il l'est dans son temple, et, sans qu'il soit nécessaire de le chercher bien loin, nous l'a-

vons auprès de nous et parmi nous. Nous ne le voyons pas, il est vrai; mais nous avons la foi, qui supplée au défaut de nos sens, ou qui y doit suppléer; et ce que nous connoissons par la foi, nous est plus certain que tout ce que nos yeux nous peuvent découvrir.

D'où arrive-t-il donc que des chrétiens, que des religieux aient tant d'indifférence pour un sacrement où Jésus-Christ est en personne, disons mieux, pour un sacrement qui est Jésus-Christ même, et qu'ils soient si peu assidus à s'acquitter du culte qu'ils lui doivent et à lui présenter leurs adorations? Il y a des temps dans la journée où je parois comme les autres devant ce divin sacrement; mais à ne me point flatter, ne serai-je pas obligé de reconnoître que j'en retrancherois beaucoup, si ce n'étoient pas des temps prescrits par l'obéissance et que j'en pusse disposer selon mon gré? Hors de ces temps où la nécessité peut-être me fait plus agir qu'une sincère piété, vais-je une fois et de moi-même aux pieds de Jésus-Christ, lui témoigner les sentiments de mon cœur, et lui tenir, pour ainsi dire, compagnie, dans l'extrême solitude où il s'est réduit pour moi? A peine y ai-je été quelques moments, que l'ennui me prend; et au lieu que l'amour, la reconnoissance, le respect de-

vroient m'y attacher de telle sorte, qu'il fallût me faire violence pour m'en retirer, ce n'est au contraire qu'avec une espèce de violence que je m'y porte, et qu'autant que l'observance régulière m'y appelle.

Ce qu'il y a souvent en cela de plus étrange, c'est qu'en même temps qu'on abandonne, ou du moins qu'on néglige le sacrement de Jésus-Christ, on se fait une dévotion particulière et une pratique inviolable de visiter certains oratoires en l'honneur des Saints. Si l'on y manquoit, on se le reprocheroit comme une infidélité; et l'on ne seroit point content de soi, qu'on n'eût réparé cette omission. D'honorer les Saints, c'est sans doute un pieux exercice et une dévotion louable : mais après tout, notre premier devoir regarde le Saint même des saints, et tout autre doit céder à celui-là. David ne souhaitoit rien plus ardemment que d'entrer dans le temple du Seigneur, et il se fût estimé heureux de n'en sortir jamais. Daniel, éloigné de la Judée et captif en Babylone, ouvroit chaque jour trois fois les fenêtres de sa chambre du côté de Jérusalem; et de là, fléchissant les genoux, il adressoit sa prière au Dieu d'Israël comme s'il eût été dans son temple. *Les premiers* chrétiens vouloient toujours *avoir avec eux* le Saint-Sacrement. Il y a

eu des Saints qui ont presque passé toute leur vie en sa présence, et combien y a-t-il de sociétés et de communautés où est établie cette institution si religieuse de l'adoration perpétuelle? Enfin, s'il faut se servir ici de l'exemple même du monde, dans les cours des princes, les courtisans ne perdent jamais, autant qu'ils peuvent, la vue du maître. Or le premier maître, le premier supérieur de cette maison, c'est Jésus-Christ. Comment donc vais-je si peu à lui, surtout lorsqu'il n'y a que quelques pas à faire, et que je l'ai si près de moi?

SECOND POINT.

Dévotion la plus conforme aux vues et aux intentions de Jésus-Christ. Le plus grand art de la politique humaine, pour ceux qui approchent les rois de la terre, et qui sont employés à leur service, est d'en étudier les inclinations et de s'y conformer. Il est souvent difficile de les connoître : mais nous n'avons pas besoin d'une longue recherche pour nous instruire des inclinations du Fils de Dieu, le Roi des rois, et le médiateur des hommes. Il s'en est assez déclaré dans ses divines Écritures, et il nous a fait assez hautement entendre, que *d'être avec les enfants des hommes*, et *de converser avec eux, ce sont ses plus* chères déli-

ces [1]. Car c'est la sagesse incréée qui parle de la sorte; et cette sagesse du Père, n'est-ce pas Jésus-Christ? Il ne dit pas au reste qu'il a mis sa gloire à s'entretenir avec nous, mais qu'il y a mis ses délices. Sa gloire est en mille autres choses; et c'est, par exemple, de présider à toute la nature, de régner dans le Ciel et sur la terre, de commander aux esprits bienheureux, et d'en faire ses anges et ses ambassadeurs. Mais au milieu de tout cela, il nous témoigne que son inclination et son plaisir le plus sensible, est de nous voir auprès de lui et devant lui, non point précisément pour le glorifier, mais pour traiter familièrement avec lui.

Aussi quand il annonça à ses apôtres qu'il se disposoit à les quitter et à retourner dans le sein de son Père, il leur promit qu'*il ne les laisseroit point orphelins* [2] en ce monde, et que quoiqu'il les privât de sa présence visible, *il seroit néanmoins avec eux jusques à la fin des siècles* [3]. C'est ce qu'il nous promit à nous-mêmes dans leurs personnes, et c'est ce qu'il accomplit tous les jours dans le sacrement de nos autels. Il nous répète sans cesse de son tabernacle, ce qu'il dit alors à ses premiers disciples : *Me voilà*, et me voilà non point pour *un jour ni pour une* année, mais pour tous les

[1] *Prov. 8.* — [2] *Joan. 14.* — [3] Matth. 28.

temps à venir et *jusqu'à ce qu'ils soient tous consommés*. Je suis rentré dans le séjour de ma béatitude éternelle; je suis remonté à cette céleste patrie : mais ne croyez pas m'avoir perdu pour cela; mon sacrement est le supplément de mon ascension. Comme vous ne pouvez vous soutenir sans moi, je ne puis demeurer sans vous. C'est ainsi que nous parle cet aimable Sauveur, ou tel est au moins le sens de ses paroles. Or, afin qu'il demeure avec nous, il faut que nous demeurions avec lui; car dès que nous n'aurons pas soin d'aller à lui et que nous ne serons point avec lui, il ne sera point avec nous, et nous renverserons toutes les mesures et tous les desseins de son amour.

De là je dois conclure deux choses : la première, que je ne puis rien faire de plus agréable à Jesus-Christ, que de lui rendre de fréquentes visites. Il m'appelle, il m'invite; et le même empressement qu'il a pour m'attirer à lui, ne dois-je pas l'avoir pour répondre à de si tendres invitations? Avec la même constance qu'il daigne bien m'attendre, ne dois-je pas aussi long-temps qu'il m'est possible, me tenir auprès de lui? Mais parce que les différentes occupations de la vie et les divers emplois commis à nos soins, nous retirent souvent de son sanctuaire, et ne nous permettent pas

r autant que notre devotion nous l'in-
, que fait une ame solidement ver-
toute dévouée à son divin époux?
saint désir de lui plaire, elle sait au
énager certaines heures, où elle va ré-
ent le visiter. Elle y va le matin, pour
et pour lui offrir les prémices de la
ou même pour la lui offrir par avance
tière. Elle y va vers le milieu du jour,
recueillir et pour se remettre en quel-
e de la dissipation où auroient pu la
s fonctions extérieures. Elle y va le
ır prendre sa bénédiction avant le re-
la nuit; pour reconnoître à ses pieds
s dont elle se sent coupable, et pour
onfesser avec douleur; pour implorer
e et le secours de sa main toute puis-
ontre ses ennemis invisibles, et contre
dangers auxquels elle pourroit être ex-
endant son sommeil. Tout cela ne con-
int en de longues prières, mais en des
nts affectueux, où chacun s'arrête plus
ıs, selon le mouvement de sa piété, et
sition présente des affaires.
re conclusion est toute contraire, quoi-
soit fondée sur le même principe : c'est
ne puis guère montrer plus de mépris
sacrement de Jésus-Christ, que de le

délaisser ; ni offenser plus sensiblement ce Dieu d'amour, que de n'avoir nul égard aux instances qu'il me fait et à la manière dont il me prévient. Car, pour reprendre la comparaison des grands du siècle et des princes, le sanctuaire de Jésus-Christ est comme le palais où il tient sa cour : or que la cour du prince se trouve déserte, c'est une confusion qu'il doit vivement ressentir, parce que c'est un signe manifeste du peu d'état que font de lui ses sujets. Et certes, ce Sauveur si indignement traité, si justement irrité d'un pareil oubli, peut bien me faire alors le même reproche qu'il fit à ses apôtres, qui s'étoient endormis dans le jardin, pendant qu'il prioit : *Hé quoi, vous n'avez pu veiller une heure de temps avec moi* [1] ? Ils n'eurent rien à lui dire là dessus pour se justifier, et de quel prétexte pourrois-je me servir moi-même pour excuser ma négligence ? Il n'est que trop abandonné des gens du monde ; et à qui est-ce d'y suppléer, sinon à des religieux qu'il a spécialement choisis, et avec qui il a voulu avoir un commerce plus intime et plus ordinaire ?

[1] Matth. 26.

TROISIÈME POINT.

Dévotion la plus utile pour nous-mêmes et pour notre avancement spirituel. Une des coutumes les plus établies dans le monde est de se visiter les uns les autres : mais qu'est-ce que la plupart de ces visites, et qu'en retire-t-on? On y perd beaucoup de temps, et quelque innocentes qu'elles puissent être, elles sont au moins fort inutiles. Souvent, par l'importunité des personnes et par le désagrément de leur conversation, elles deviennent très ennuyeuses et très incommodes. La paix quelquefois y est troublée par les chagrins qu'on y reçoit. Plus de fois encore la conscience y est blessée par les discours médisants qu'on y tient et qu'on y entend. Enfin ce sont presque toujours des visites dangereuses et pernicieuses par la dissipation qu'elles causent, et par la diversité des objets qui s'y présentent. Mais il n'en est pas de même des visites qu'on rend à Jésus-Christ et à son sacrement. Ce sont des visites toutes saintes, des visites toutes salutaires, des visites toutes consolantes et pleines d'une onction toute divine. Une ame y trouve mille avantages *pour sa perfection, et* en remporte des fruits *inestimables.*

Visites toutes saintes, soit par la fin qu'on s'y propose et le motif qui y conduit, soit par les actes de toutes les vertus qu'on y pratique, surtout d'une foi vive, d'une ferme confiance, d'une ardente charité, d'une humilité profonde, d'une soumission parfaite, d'une sincère contrition. Car voilà de quoi l'on doit plus communément s'y occuper, et ce qui ne demande pas tant de paroles, que de secrètes élévations de cœur.

Visites toutes salutaires, puisqu'on y va à la source même des grâces. Et en effet, comme la plénitude de la divinité habite en Jésus-Christ corporellement, c'est aussi dans le sacrement de son corps et de son précieux sang que toutes les grâces sont renfermées, et c'est de là que ce Dieu Sauveur les répand avec plus d'abondance. De sorte que les mêmes miracles qu'il opéroit autrefois à l'égard des maladies du corps, *en parcourant la Judée* [1], il les opère à l'égard des maladies de l'ame, en demeurant dans son tabernacle. Il éclaire les aveugles, il fortifie les foibles, il guérit les infirmes, il ressuscite les morts. Mais pour obtenir de lui toutes ces merveilles, il est bien juste que nous ayons recours à lui, et que, par nos assiduités, *nous l'engagions* à nous les accorder.

[1] *Act.* 10.

Visites toutes consolantes : il n'y a que ceux qui se mettent en état de l'éprouver, qui le puissent connoître, et qui en puissent parler. Toute la vie de l'homme n'est que misère et affliction d'esprit; et malgré les prérogatives de la profession religieuse, chacun, comme partout ailleurs, y a ses peines. Mais qu'heureuse est l'ame affligée, qui sait où elle peut trouver le remède à ses maux, et qui va chercher auprès de Jésus-Christ sa consolation! Il ne faut quelquefois qu'une visite du Saint-Sacrement, pour changer tout-à-coup la disposition d'un cœur, et pour y faire succéder au trouble et à la douleur le plus doux repos et un plein contentement. On étoit venu tout triste, tout languissant; et l'on s'en retourne tout rempli de force, de courage, et même de joie. Comment cela se fait-il? C'est un secret réservé à la connoissance de Dieu. Il nous suffit de savoir que la chose arrive ainsi : mais d'en vouloir pénétrer le fond, c'est ce qui ne nous appartient pas. Contentons-nous de l'expérience de tant d'ames saintes, qui en ont rendu et qui tous les jours en rendent encore témoignage.

Voici donc les résolutions que je forme, ou que je dois former : de renouveler ma dévotion *envers le très Saint*-Sacrement de l'autel, *et de m'adresser à* Jésus-Christ dans toutes les

conjonctures et tous les états de ma vie. Si j'ai quelque doute à résoudre, j'irai le consulter; si j'ai quelque affaire à entreprendre, j'irai la lui recommander; si je me sens attaqué de la tentation, j'irai implorer son assistance. Dans mes tiédeurs et mes lâchetés, il me ranimera; dans mes dissipations et mes égarements, il me rappellera à moi-même; dans mes dégoûts, mes ennuis, mes inquiétudes, dans toutes mes souffrances, soit intérieures, soit extérieures, il me consolera; en un mot, dans tous mes besoins, il sera mon refuge et ma plus solide ressource. Au reste, ce ne sera pas seulement pour mon intérêt que j'irai à lui, ni pour les biens que j'en espère; mais pour sa gloire et pour l'honneur qui lui en peut revenir. Ce ne sera pas seulement pour moi, mais encore plus pour lui-même. Je m'unirai de cœur avec lui, et jouissant, autant que je le pourrai, de sa divine présence, je commencerai dès maintenant ce que, par sa grâce, je dois faire dans l'éternité bienheureuse, qui est de l'aimer et de le posséder.

CINQUIÈME JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION.

DU RETOUR DE L'ENFANT PRODIGUE A SON PÈRE, ET DE CELUI DE L'AME RELIGIEUSE A DIEU.

Et surgens, venit ad patrem. — *Il partit aussitôt, et retourna à son père.* Luc, chap. 15.

PREMIER POINT.

Le dessein de Jésus-Christ dans la parabole de l'enfant prodigue, a été de nous y proposer l'idée d'un véritable retour à Dieu et d'une sincère pénitence. Ce jeune homme emporté par le feu de l'âge, avoit quitté la maison de son père, et s'en étoit allé dans un pays étranger, pour y vivre selon son gré, et pour y jouir de sa liberté. Mais il eut bientôt lieu de reconnoître son aveuglement, et de penser à revenir *dans la maison* paternelle. Trois choses *l'y déterminèrent* : le sentiment de la mi-

sère où il se trouva réduit en très peu de temps; le reproche intérieur et le repentir de la faute qu'il avoit commise; enfin la confiance qu'il conçut en la bonté du meilleur de tous les pères, dont il s'étoit séparé, et de qui il se promit d'être encore favorablement reçu.

Qu'est-ce que ce prodigue? N'est-ce pas moi-même; et y a-t-il un plus grand prodigue qu'une ame religieuse qui, depuis bien des années, a vécu comme moi dans la tiédeur? Quelles grâces, quels dons célestes et quels biens spirituels n'ai-je pas dissipés? Mais voudrois-je toujours persister dans mon égarement, et dois-je différer davantage à rentrer dans les voies du Seigneur, et à réparer, autant qu'il me sera possible, toutes mes dissipations? Les motifs qui inspirèrent à l'enfant prodigue une si prompte et si ferme résolution à l'égard de son père, ne sont-ils pas assez puissants pour me l'inspirer à l'égard de mon Dieu?

La première vue qui le toucha, ce fut celle de sa misère. Dans la vie licencieuse et voluptueuse qu'il avoit menée, il ne lui fallut que quelques mois pour épuiser tout son héritage, et est-il une disette pareille à celle où l'Évangile nous le fait voir? De riche qu'il étoit, le *voilà dans un extrême* pauvreté et dépouillé *de tout. Cette liberté* dont il avoit été si jaloux,

il est obligé de l'engager et de la vendre. Sous la domination d'un maître dur et impitoyable, il manque de pain pour se nourrir; et il s'estimeroit même heureux d'avoir la pâture des plus vils animaux, et de pouvoir s'en rassasier, mais on la lui refuse. C'est donc alors qu'il rentre en lui-même : car rien n'est plus capable de nous ramener à nous-mêmes, et de nous ouvrir les yeux, que l'adversité. Il compare son état présent avec l'état où il étoit auprès de son père : *Combien*, dit-il, *y a-t-il de valets et de mercenaires dans la maison de mon père, qui ont du pain en abondance, et moi je meurs ici de faim*[1] ? Réflexion qui le pénètre, et qui, sans lui permettre de délibérer plus long-temps, lui fait prendre le parti de retourner dans sa famille et de s'y remettre dans le devoir.

On peut dire, et n'est-ce pas ce que j'éprouve, qu'il n'y a point de misère plus semblable à celle du prodigue, que la mienne, depuis que je me suis éloigné de Dieu, et que j'ai perdu ma première ferveur dans les exercices de la religion ? Mon cœur s'est desséché, et tout l'esprit de retraite, d'oraison, de mortification, de piété s'est éteint en moi. Où est ce recueillement, cette modestie, cette vigilance, cette conscience timorée que j'avois au-

[1] *Luc.* 15.

trefois? Je n'ai plus rien de tout cela, et je me trouve sur tout cela dans un dénûment déplorable. A quels maîtres me suis-je assujetti, en me livrant à mes désirs et à mes passions? Au lieu que je ne devois être nourri dans la maison de Dieu que du pain des anges et des délices intérieures d'une vie toute divine, je ne cherche, comme cet infortuné prodigue, qu'à me remplir de la nourriture et du gland des pourceaux; c'est-à-dire, que je ne cherche que des consolations humaines, et que les vaines satisfactions que je me puis procurer de la part des créatures, surtout de la part du monde. Encore ne les ai-je pas assez pour me contenter; car mon état malgré moi me les interdit, ou du moins ne me les accorde pas autant que je le demanderois.

Que me reste-t-il donc, et où en suis-je? Ah! combien de mercenaires, combien de chrétiens du siècle, au milieu du siècle même, s'élèvent à Dieu, goûtent Dieu, jouissent des plus douces communications de Dieu! et moi, de tout ce qui a rapport à Dieu, je ne sens rien, je ne m'affectionne à rien, je ne profite de rien. Heureux après tout que j'aie au moins quelque connoissance d'une si triste disposition, et que j'en voie le désordre et le malheur; heureux que je n'y sois pas tout-à-fait

insensible! Y vivrai-je toujours, et ne ferai-je nul effort pour en sortir? Serai-je plus lent à me résoudre, que ne le fut l'enfant prodigue? Je me suis égaré comme lui; voilà le déréglement de ma vie: mais ce qui acheveroit de me perdre et ce qui mettroit le comble à ma ruine, ce seroit de pas revenir désormais aussi promptement que lui.

SECOND POINT.

Après avoir considéré sa misère, et l'avoir déplorée avec bien de la compassion pour lui-même, ce prodigue prit un sentiment encore plus raisonnable et plus généreux, parce qu'il étoit moins intéressé. Il se retraça dans l'esprit toutes les bontés de son père, et ce souvenir le couvrit de confusion et le saisit de douleur. Il comprit toute l'indignité de sa conduite, et il ne se dissimula rien de toute l'énormité de la faute qu'il avoit commise contre un père digne de toute sa reconnoissance et de tout son amour. Il s'en fit tous les reproches qu'un vrai regret ne manque point d'inspirer à un cœur sensible et touché de repentir. Car quoique l'Évangile ne nous marque rien là-dessus en détail, *il nous le donne* néanmoins assez à con-*noître par trois* choses que le prodigue se pro-

posa de faire en se présentant devant son père.

Avant que de se mettre en chemin, il médita ce qu'il avoit à dire, et régla lui-même la manière dont il devoit se comporter dans son retour. 1° Il résolut de se jeter aux pieds de son père; de ne chercher point à se justifier, mais au contraire de se reconnoître criminel et sans excuse; de lui en témoigner sa peine très sincère, et de se mettre par là en état d'obtenir grâce : *Je partirai, j'irai à mon père, et je lui dirai : Mon père, j'ai péché contre le Ciel et contre vous* [1]. Contre le Ciel, qui m'ordonnoit de vous être soumis et de vous rendre tous les devoirs d'une obéissance filiale; contre vous, envers qui j'ai fait voir tant d'ingratitude, et dont j'ai tant négligé les avis et les salutaires leçons. 2° Il ne se contenta pas de cela; mais le mépris qu'il avoit conçu de lui-même, le porta à s'humilier encore davantage, et à ne prendre plus auprès de son père la qualité de fils, dont il se crut désormais indigne : *Je ne mérite plus d'être appelé votre fils* [2], et ce n'est plus ainsi que vous me devez regarder. Je n'ai point agi en fils à votre égard; vous avez droit à mon égard de n'agir *plus en père.* 3° Enfin, il ne s'en tint pas à

[1] *Luc, 15.* — [2] *Ibid.*

l'humiliation, en consentant à être dégradé et dépouillé du titre de fils; mais il alla jusqu'à l'austérité de vie et à la sévérité de la pénitence, en demandant à n'avoir point d'autre place dans la maison de son père, ni d'autre traitement que les domestiques et les valets : *Comptez-moi pour un de vos serviteurs, et ne me traitez point autrement qu'eux* [1]. Ce sera beaucoup pour moi d'être admis chez vous à cette condition, et ce sera beaucoup pour vous de me l'accorder. Quel langage de la part de ce jeune homme autrefois si indocile, si présomptueux, si amateur de sa personne, et si adonné à son plaisir! Quel changement et quelle conversion!

Voilà ce qu'opère dans une ame pénitente la douleur qui la presse, et voilà ce qu'elle doit opérer en moi. Le père du prodigue avoit-il jamais rien fait pour son fils, qui puisse égaler toutes les faveurs et toutes les miséricordes dont je suis redevable à la Providence de mon Dieu? Y puis-je penser, sans en avoir le ressentiment le plus tendre et le plus affectueux; ou puis-je n'y pas penser, sans être le plus méconnoissant et le plus ingrat de tous les hommes? Cette pensée d'un Dieu si bon, et surtout d'un Dieu si bon envers moi, pour

[1] *Luc.* 15.

peu que je m'applique à la bien pénétrer, me touchera infailliblement le cœur avec le secours de la grâce; et le sentiment de ma contrition, s'il est dans le degré nécessaire, ne manquera pas de produire ces trois effets, qui sont essentiels à la pénitence.

1° De recourir promptement à Dieu, de me prosterner en sa présence, de lui faire l'aveu de tous les relâchements de ma vie, de les détester de bonne foi à ses pieds et de les pleurer amèrement. J'ai péché, mon Dieu, *j'ai péché contre vous* [1], non pas une fois, comme l'enfant prodigue contre son père, mais presque autant de fois que j'ai vécu de moments. Je n'entreprends point d'entrer avec vous en de vaines justifications, ni de me couvrir de faux prétextes; mon cœur me démentiroit, et les lumières de votre sagesse me confondroient. Ah! j'ai péché, Seigneur, plus encore que je ne le connois, et autant que vous le connoissez mieux que moi. Je viens tout confesser devant vous, et pour vous fléchir en ma faveur, je n'ai à vous présenter que cette confession douloureuse et que mes larmes.

2° De me mépriser moi-même, et de sentir d'autant plus mon indignité, que je suis dans *une profession plus* sainte. Hélas! Dieu vouloit

[1] *Luc.* 15.

aire de moi un religieux : mais le suis-je en
effet? J'en ai le nom parmi les hommes, j'en ai
es apparences, mais en ai-je le fonds? Chose
étrange! ce nom de religieux que je porte, de-
voit m'être un sujet de gloire, et c'est pour
moi un sujet de confusion. Car de quoi dois-je
e plus rougir, que de passer pour religieux et
de ne l'être pas? Ai-je lieu de m'étonner après
cela, Seigneur, que vous ne me favorisiez pas
de ces grâces spéciales et de ces communica-
tions divines, dont vous gratifiez tant de par-
faits religieux? Ce sont proprement vos enfants,
parce qu'ils vous honorent et qu'ils vous ser-
vent comme un père; et c'est aux enfants qu'est
réservé le pain des enfants. Je ne puis ni le
demander, ni l'attendre.

3° De me condamner à tout ce qu'il y a dans
la vie religieuse de plus pénible, de plus aus-
tère, et de m'y assujettir : ne voulant m'épar-
gner en rien, et ne souhaitant point de l'être;
acceptant tous les dégoûts et toutes les répu-
gnances que je pourrai avoir à supporter dans
mon retour; agréant que Dieu me laisse éprou-
ver toute la pesanteur du fardeau, sans me l'a-
doucir. N'est-ce pas assez, mon Dieu, que vous
ne me rejetiez pas de votre maison? Du reste,
je n'y ai pas vécu comme un fils docile et obéis-
sant : il est juste que vous m'y traitiez comme

un mercenaire et un esclave. C'est ainsi que pense une ame contrite; c'est ainsi qu'elle agit; et c'est ainsi que je dois penser moi-même, que je dois parler et agir.

TROISIÈME POINT.

MALGRÉ tout ce que le prodigue avoit projeté de dire à son père et de faire en sa présence, il pouvoit craindre de n'en être pas écouté. Plus il se reconnoissoit criminel, moins il avoit lieu d'espérer un favorable accueil, et le désordre de sa conduite devoit naturellement lui inspirer de la défiance. Mais il se souvint qu'il retournoit à un père, et qu'un père est toujours père, et ne peut oublier ce qu'il est. Aussi dans la résolution qu'il prit et dans le dessein qu'il forma de son retour, il ne dit pas : *J'irai* à mon maître, ni à mon juge, mais *à mon père*[1]. Ce nom de père le rassura; et la confiance prenant le dessus, elle bannit de son cœur toute crainte et ne lui permit plus de délibérer.

Soutenu donc d'une confiance si ferme et si solidement fondée, il part, il marche, il arrive, il approche de son père, qui lui fait bien éprouver sur l'heure qu'il ne s'étoit pas trompé dans *l'espérance* qu'il avoit conçue: car, du moment

[1] *Luc.* 15.

que le père aperçoit son fils, il va au-devant de lui, il l'embrasse et lui donne le baiser de paix, il l'introduit tout de nouveau dans sa maison, et, sans éclater en des reproches amers sur le passé, il assemble toute sa famille pour leur témoigner sa joie et pour leur en faire part. Ce n'est point encore assez : bien loin de traiter en mercenaire et en esclave ce dissipateur et ce prodigue, qui s'étoit réduit, par ses dépenses excessives, dans un état si misérable et si pauvre, il veut qu'on le revête d'une robe neuve, qu'on tue pour lui le veau gras, qu'on prépare un grand souper, et qu'on l'accompagne d'une agréable symphonie, afin qu'il ne manque rien à cette fête. Pourquoi tout cela? *Ah!* s'écrie ce père si bon et si tendre, *c'est que mon fils étoit mort, et que le voilà ressuscité; c'est qu'il étoit perdu, et que je l'ai heureusement retrouvé* [1].

Or il en est de même à l'égard d'un pécheur qui revient à Dieu, et que Dieu reçoit : il en sera de même à mon égard; et dès que j'irai à Dieu dans le sentiment d'une vraie componction, et que je m'humilierai devant lui dans la vue de mes ingratitudes et de mes infidélités, je le trouverai encore mieux disposé en ma faveur que le père de l'enfant prodigue ne

[1] Luc. 15.

l'étoit en faveur de son fils. Il est vrai que, selon les règles de sa justice, il pourroit me rejeter, et que si je n'avois point d'autre fonds sur quoi je pusse compter, que mes œuvres et que ma vie, il auroit droit de me renoncer pour toujours et de me refuser tout accès auprès de lui : mais j'ai toute sa miséricorde pour garant de ma confiance; et en même temps que je penserai à satisfaire moi-même sa justice, je puis me répondre de cette miséricorde sans mesure, qui ne demande qu'à se répandre et qu'à s'exercer.

Je ne dois donc point écouter les craintes et les défiances que la nature m'inspire, et par où les ennemis de mon salut et de ma perfection tâchent de me retenir. Je ne dois point m'étonner de toutes les difficultés que je prévois, et de toutes les répugnances que je sens à les combattre et à les vaincre. Fussent-elles mille fois encore plus grandes, la pénitence me doit mettre dans une ferme disposition d'endurer tout : mais, du moment que je m'y serai bien établi, et que, dans cet esprit, je ferai les premiers pas pour aller à Dieu, l'expérience me détrompera bientôt des fausses idées qui me troubloient, et des vaines alarmes que me causoit la vue de mes foiblesses et de mes égarements. Au lieu de trouver un Dieu sévère et inexo-

:able, je trouverai un Dieu plein de bonté et le tendresse pour moi. Il n'oublie pas même ceux qui le fuient; que fera-t-il pour ceux qui le cherchent?

Ainsi, tout offensé qu'il peut être, et quelque sujet qu'il puisse avoir de me bannir de sa présence, voici néanmoins ce que j'ose me promettre de sa part: 1° C'est qu'il viendra lui-même au-devant de moi pour m'aplanir le chemin, et pour me faciliter vers lui le retour que je médite. 2° C'est qu'il m'accordera une prompte rémission de toutes mes fautes, et qu'il se relâchera infiniment de la satisfaction qui lui en est due. 3° C'est qu'il me secondera par des grâces toujours nouvelles dans tous les efforts que j'aurai à faire, soit pour me relever, soit pour me soutenir et pour persévérer. 4° C'est que, non content de me voir rentré dans la voie de mes observances, il s'appliquera à m'y avancer et à m'y perfectionner; de sorte qu'il ne tiendra qu'à moi de regagner tout ce que j'ai perdu, et de parvenir au rang des ames les plus parfaites. D'autres que moi, après avoir comme moi vécu dans le relâchement, sont ensuite devenus des modèles de régularité et des Saints. 5° C'est qu'au milieu de tout cela, *sans que je lui* demande ses consolations *'ivines, ni que j'y* prétende, il les répandra

sur moi avec une espèce de profusion, et qu'il saura bien me dédommager des victoires que je remporterai pour lui, et des sacrifices que je lui ferai. Que me faut-il davantage, et puis-je encore balancer un moment sur le parti que je dois prendre?

CONCLUSION.

Père des miséricordes, Dieu d'espérance et de paix, Seigneur, soyez béni de la sainte résolution que votre grâce m'a inspirée, et daignez, par cette même grâce, m'y confirmer. Je reviens à vous, et me voilà à vos pieds, confus et humilié, mais rassuré par vous-même, et comptant sur votre bonté paternelle : car c'est vous-même, ô mon Dieu! qui m'avez fait entendre votre voix pour me rappeler: ai-je à craindre que vous me fermiez votre sein pour ne me pas recevoir?

Que vous dirai-je, Seigneur, et par où puis-je vous fléchir, ou plutôt, qu'ai-je autre chose à faire pour cela, que de rallumer tout mon zèle pour vous, et de recommencer tout de nouveau à vous servir? Ce ne sont point des paroles que vous voulez, ce sont des effets. Mais après tout, Seigneur, quoique je fasse, ce ne seroit rien encore, si vous me traitiez selon toute la sévérité de vos jugements. *Qu'est-ce qu'un homme, pour répondre à un Dieu* [1], et pour entrer en compte avec lui? Ah! mon Dieu, toute ma ressource, c'est votre cœur, ce cœur de père. Malheur à *quiconque* voudroit m'ôter là-dessus ma confiance : *ce seroit m'éloigner* de vous pour jamais.

[1] *Job. 9.*

Je la conserverai donc précieusement, cette confiance qui vous a ramené tant d'ames, et je m'y laisserai conduire. Bien loin de me rendre moins vigilant et moins attentif sur mes devoirs, elle me les fera pratiquer avec beaucoup plus de ferveur, parce que je les pratiquerai par reconnoissance et par amour; bien loin de flatter ma délicatesse et de me tenir lieu de prétexte pour m'épargner les rigueurs d'une vie pénitente, plus elle vous représentera à moi comme un Dieu propice et miséricordieux, plus elle me fera comprendre mon injustice envers vous et la grièveté de mes offenses; et, par là même, plus elle m'animera à les réparer et à vous venger de moi-même par toutes les austérités de la mortification religieuse. Vous agréerez sur cela, Seigneur, mes foibles efforts, et vous les seconderez; vous aurez égard à ma bonne volonté et à la droiture de mes intentions: le retour sera réciproque de vous à moi, et de moi à vous; la réconciliation sera parfaite, et, par votre secours tout-puissant, elle durera dans tous les siècles des siècles.

SECONDE MÉDITATION.

DU RÈGNE DE JÉSUS-CHRIST DANS L'AME RELIGIEUSE.

Tollite jugum meum super vos, et invenietis requiem animabus vestris. — *Prenez sur vous mon joug, et vous trouverez le repos de vos âmes.* Matth, chap. 11.

PREMIER POINT.

Il ne suffit pas, en retournant à Dieu que je travaille à détruire dans moi la sensualité et l'amour-propre, qui ont été les principes de tous mes relâchements; il faut encore que j'y fasse régner Jésus-Christ, ou plutôt, c'est en établissant par la grâce le règne de Jésus-Christ dans mon cœur, que j'y détruirai l'empire des sens et l'amour de moi-même.

Ce règne de Jésus-Christ est tout intérieur, et il consiste à bannir de mon ame tout autre esprit que celui de Jésus-Christ, à ne juger de rien que selon les maximes de Jésus-Christ, à n'aimer rien que selon les sentiments de Jésus-Christ, à faire vivre en moi, par une pratique

constante et habituelle, toutes les vertus de Jésus-Christ; tellement que ce soit Jésus-Christ qui me gouverne en tout, qui me règle en tout, qui me fasse tout entreprendre et tout accomplir.

Ce règne de Jésus-Christ n'est point de ce monde; c'est-à-dire que ce n'est point un règne où Jésus-Christ, comme les autres rois, se montre dans la pompe et dans l'éclat, ni où, par la puissance des armes, il cherche à étendre ses conquêtes et à s'acquérir des sujets: au contraire, il ne se fait voir que dans les états les plus pauvres, les plus obscurs, les plus humiliants; et s'il remporte des victoires, c'est par l'attrait de ces mêmes états où il s'est abaissé et où il a voulu se réduire. Une ame touchée de le voir marcher devant elle comme son chef, et de lui voir prendre la route la plus épineuse et la plus étroite, se sent excitée à le suivre; elle se livre à lui toute entière, et s'abandonne sans réserve à sa conduite: par quelque voie qu'il lui plaise de l'appeler, elle y entre généreusement, elle s'y attache inviolablement, elle y persévère et elle y avance constamment: ses exemples sont des ordres pour elle, et elle auroit honte qu'il y eût une difficulté qui l'arrêtât, lorsque son divin maître les veut éprouver *toutes, et qu'il lui* apprend à les surmonter. *Allons, dit-elle* comme saint Thomas, et mou-

rons avec lui. L'esclave n'est point au-dessus de son souverain Seigneur[1], ni la créature au-dessus de son Dieu. C'est donc lui qui la mène, lui qui lui donne, à chaque pas qu'elle fait, l'impression et le mouvement; lui qui la détermine, qui l'encourage et qui la soutient : c'est une soumission sans réserve, et la dépendance est parfaite.

Voilà à quoi notre Sauveur nous invite, quand il nous dit : *Prenez sur vous mon joug et portez-le*[2]. Il adresse cette invitation à tous les chrétiens en général, mais en particulier aux religieux. Car elle regarde diversement les uns et les autres. S'il exige des chrétiens qu'ils se chargent de son joug, ce n'est, dans la rigueur de la lettre, que par rapport aux préceptes de sa loi; mais ce qu'il exige des religieux va jusques aux conseils et à la plus sublime perfection. Du reste, il veut que ce soit nous-mêmes qui nous soumettions à ce joug du Seigneur; et en nous donnant la grâce de la vocation religieuse, il ne nous a pas dit : recevez mon joug que je vous impose, mais, prenez-le et mettez-le vous-mêmes sur vous. Il ne lui seroit point assez glorieux de nous entraîner par violence après lui : il demande à régner par amour, et non par force ni par contrainte.

[1] *Joan. 11. Matth. 10.* — [2] Matth. 11.

Est-ce ainsi qu'il règne sur moi et dans moi? Veux-je en effet ne me conduire désormais que par lui et que selon lui? Le veux-je, dis-je, en effet? Car jusques à présent je ne l'ai voulu qu'en apparence. Depuis tant d'années ce qui m'a conduit, ce sont les désirs de mon cœur, auxquels je n'ai jamais eu le courage de résister et que j'ai au contraire toujours cherché à satisfaire; ce sont mes inclinations naturelles, que je n'ai jamais pu me résoudre à combattre, et au gré desquelles j'ai toujours vécu; ce sont mes sens, que j'ai flattés et que j'ai écoutés, sans jamais les contredire ni les mortifier dans les moindres choses; c'est le monde, dont je n'ai point quitté l'esprit en quittant ses biens, et dont peut-être j'ai conservé sous un saint habit, les sentiments les plus profanes, pour ne pas dire les plus criminels; ce sont mes vues particulières, soit de vaine gloire et d'ambition, soit d'intérêt propre et de recherche de moi-même. Car tout cela n'est que trop ordinaire jusque dans la religion; et quoique les objets y soient différents, ce sont néanmoins les mêmes passions. Voilà l'esclavage où j'ai passé une grande partie de ma vie: voilà les maîtres à qui j'ai obéi; et dois-je être surpris que, sous *de tels maîtres, je sois tombé en de si déplorables égarements?*

Or n'est-il pas temps de faire place à Jésus-Christ, et de l'établir dans mon ame, comme dans son royaume, pour la posséder et pour y dominer? est-il un meilleur maître? en est-il un plus sage et plus éclairé? Il est *la sagesse même de Dieu, et il a les paroles de la vie éternelle*[1] Que me demande-t-il que de saint, que de raisonnable, que de conforme à la plus droite justice et à l'équité, que d'utile et de salutaire pour moi? Mais surtout, que me demande-t-il, qu'il n'ait pratiqué avant moi? Ne seroit-ce pas une indignité, que la condition me parût trop dure, d'aller après mon Sauveur, de me joindre à lui, d'agir avec lui et sous lui, d'aimer ce qu'il a aimé et de faire ce qu'il a fait.

SECOND POINT.

Il m'est d'autant moins permis de me soustraire à ce règne de Jésus-Christ dans moi, qu'il est plus solidement établi et mieux fondé. Le seul christianisme nous soumet tous au joug de cet Homme-Dieu, notre législateur et notre maître. Être chrétien, ou plutôt se dire chrétien, et ne vouloir pas se laisser conduire par Jésus-Christ, ne vouloir pas entrer dans la *voie qu'il nous* a tracée, ni recevoir de lui

[1] *I Cor. 1. Joan. 6.*

l'ordre qui doit diriger toutes nos actions et régler toutes nos démarches, c'est une contradiction.

Pourquoi, dans notre baptême, avons-nous renoncé au démon, à la chair, au monde et à ses pompes? N'a-ce pas été pour faire entendre que nous ne voulions point nous assujettir à leur empire, ni nous asservir sous une si honteuse domination? Pourquoi avons-nous été en même temps marqués du sceau et du caractère de Jésus-Christ? N'a-ce pas été pour nous revêtir de ses livrées, et pour reconnoître à la face des autels, par une profession solennelle, que nous lui appartenions, et que nous lui étions spécialement dévoués? Qu'est-ce que son Évangile? n'est-ce pas sa loi? et pourquoi l'avons-nous embrassée, cette loi, si ce n'est pour dépendre du souverain Seigneur qui nous l'a imposée? Enfin, c'est la foi même qui nous enseigne que nous sommes les membres de Jésus-Christ, et qu'il est notre chef; que nous sommes son troupeau, et qu'il est notre pasteur; que nous sommes son Église, et qu'il est notre pontife; que nous sommes son peuple, sa conquête, le prix de son sang, et que nous ayant achetés de son sang, *il s'est acquis un droit incontestable sur nous. Quand donc* je n'aurois égard qu'à ces

raisons communes et générales, je ne puis jamais, sans injustice, me départir de l'attachement inviolable et de l'entière obéissance que je dois à ce divin Sauveur. C'est à lui de parler, et à moi de l'écouter. Or il parle en effet, il ordonne : l'Évangile qu'il nous a prêché subsiste toujours, et c'est sa parole, ce sont ses commandements et ses ordonnances. Refuser de m'y conformer, ne seroit-ce pas une révolte, ne seroit-ce pas en quelque sorte renoncer à mon baptême, ne seroit-ce pas tomber dans une espèce d'apostasie?

Ce seroit plus encore par rapport à moi, puisque j'ai un engagement particulier qui me lie à Jésus-Christ, et qui lui donne un nouveau droit sur toute ma personne : c'est la qualité de religieux. Qu'ai-je fait en me consacrant à la religion? Je me suis hautement et singulièrement déclaré disciple de Jésus-Christ, son imitateur en tout, et son sujet, prêt à tout abandonner, à tout faire et à tout souffrir pour son service. J'ai considéré l'état religieux comme une sainte milice, où je m'enrôlois pour combattre sous l'étendard de Jésus-Christ, et pour agir sous ses ordres, comme un soldat agit sous ceux de son général. C'est pour cela que je me suis uni à lui par trois vœux, qui sont désormais trois liens indisso-

lubles. Par ces trois vœux, je l'ai mis dans une pleine possession de moi-même, et je lui en ai fait un don absolu et irrévocable. Je lui ai sacrifié tous les biens du monde par le vœu de pauvreté; je lui ai soumis tous mes sens par le vœu de chasteté; et par le vœu d'obéissance, je me suis dépouillé pour lui de ma propre volonté. Tellement qu'il ne me reste rien qui ne soit à lui, et qu'il n'ait en sa disposition. Or, après m'être engagé de la sorte, puis-je me rétracter; et ne serois-je pas un parjure, si je venois à lui manquer de fidélité après des serments si juridiques et si authentiques?

De quelque manière donc qu'il dispose de moi: soit qu'il m'élève ou qu'il m'abaisse; soit qu'il me console, ou qu'il m'afflige; soit qu'il me destine à cette place, ou à telle autre; soit même à l'égard de l'ame et des voies intérieures, qu'il me fasse marcher dans les ténèbres ou dans la lumière, dans les peines et les désolations, ou dans l'abondance des douceurs célestes : à tout cela qu'ai-je à dire autre chose, sinon qu'il est le maître, et que je suis entre ses mains. Oui, il est le maître; il est le mien, et je n'en veux point d'autre. Je l'ai choisi, et à Dieu ne plaise que je m'en détache jamais! S'il *n'a pas eu jusques à* présent dans mon cœur *toute la place qu'il* y devoit occuper, je la lui

pas alors beaucoup plus content? Trouvois-je le joug de Jésus-Christ trop fatigant pour moi, et ne sentois-je pas au contraire à le porter, une certaine douceur qui me dédommageoit pleinement des violences qu'il falloit me faire? Je m'estimois heureux, et je l'étois en effet : mais quand ai-je cessé de l'être? c'est lorsque je me suis relâché, et que me laissant entraîner par ma foiblesse naturelle, je me suis en quelque sorte soustrait à la conduite et à l'empire du maître qui me gouvernoit. Mes passions se sont réveillées, mes inclinations ont pris le dessus, je les ai suivies, et n'ai-je pas mille fois éprouvé qu'il m'eût été sans comparaison plus doux et plus avantageux de suivre constamment les voies de mon Sauveur et de ne m'écarter jamais de la sainte règle qu'il m'a prescrite et des exemples qu'il m'a donnés?

Si donc je veux retrouver ce centuple ou ce bonheur de la vie présente, que j'ai perdu tant de fois par ma faute, je dois le chercher auprès de Jésus-Christ : c'est-à-dire que je dois tout de nouveau me dévouer à Jésus-Christ; que je lui dois soumettre toutes mes puissances, toutes mes vues, toutes mes œuvres; en sorte qu'il soit comme l'ame de mon ame, et que *je ne vive plus* que par lui et qu'en lui : *vie d'autant plus* précieuse que c'est le gage

certain d'une autre vie et d'un autre centuple qui en doit être l'éternelle récompense; car si Jésus-Christ m'appelle à sa suite, et s'il veut que je le fasse dès à présent régner dans mon cœur, c'est afin de me faire un jour régner avec lui et de me rendre participant de sa gloire. Les rois de la terre élèvent leurs favoris et récompensent la fidélité de leurs sujets, mais non pas jusqu'à leur faire part de leur royaume. Ce n'est qu'en servant ce Seigneur des seigneurs et ce Roi du Ciel, qu'on obtient une couronne, et une couronne d'immortalité. Quand je n'aurois rien à espérer de lui en ce monde, ne seroit-ce pas assez de cette couronne immortelle pour payer abondamment tous mes services?

CONCLUSION.

Venez, Seigneur, venez prendre possession d'une ame qui vous appartient par tant de titres, et qui vous est encore plus acquise que jamais par le don qu'elle vous fait d'elle-même. Rentrez dans un cœur où vous devez seul régner, et bannissez-en tout ce qui m'éloignoit de vous et qui vous éloignoit de moi. Vous êtes un Dieu jaloux; vous ne voulez point de partage, et vous m'avez déclaré dans votre Évangile que je ne pouvois être à deux maîtres : quel autre puis-je choisir que vous, et à quel autre ne dois-je pas renoncer pour vous?

Ainsi l'ai-je voulu, Seigneur, lorsque je me suis

retiré dans votre sainte maison, qui est proprement votre royaume sur la terre, et que j'ai commencé à porter vos livrées, en portant l'habit religieux. Que ce sentiment n'a-t-il été plus ferme et plus durable! Mais il est encore temps de le renouveler et de le reprendre. *Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu* [1] : c'est l'hommage que vous rendit un de vos apôtres en revenant de son infidélité, et c'est celui que je vous rends dans une humble confusion et un repentir véritable de mes égarements passés. Commandez; me voici prêt à tout pour vous obéir : en quelque état que vous vous présentiez à moi, soit dans la splendeur de votre gloire ou dans l'humiliation de votre croix, et quelque route qu'il vous plaise de me faire tenir avec vous et après vous, vous me trouverez toujours également soumis et toujours disposé à marcher. Vous m'appellerez, et je vous répondrai; vous m'inspirerez, et j'agirai; vous me ferez entendre vos divines volontés, et je m'y conformerai : tout cela par amour; car vous êtes un Dieu d'amour, et c'est par l'amour que vous régnez dans les ames fidèles, et que vous y exercez votre plus puissante domination.

[1] Joan. 20.

TROISIÈME MÉDITATION.

DE L'HUMILITÉ DE JÉSUS-CHRIST DANS L'INCARNATION.

Semetipsum exinanivit. — *Il s'est anéanti lui-même.*
Philipp., chap. 2.

PREMIER POINT.

C'est un mystère incompréhensible à l'esprit humain que le mystère de l'Incarnation; et il n'y avoit que l'Esprit de Dieu qui pût nous en donner une juste idée, ni bien l'exprimer. Or il l'a fait dans cette seule parole, qui comprend tout le fonds et toutes les merveilles de ce mystère adorable : *Dieu s'est anéanti* [1]. Voilà le grand secret caché dans Dieu durant toute l'éternité, et révélé dans le temps.

Qu'est-ce que l'incarnation du Verbe? c'est l'anéantissement d'un Dieu : cela dit tout. Il s'est anéanti, ce Dieu de majesté, comment? parce qu'étant Dieu il s'est fait homme, et que

[1] Philip. 2.

de l'homme à Dieu qui est le souverain Être, ou de Dieu à l'homme qui n'est qu'un néant, il y a une distance infinie. Après cela je ne vois plus rien qui m'étonne dans tous les autres mystères de la vie de Jésus-Christ : car qu'un Dieu fait homme embrasse la pauvreté, les mépris, les souffrances, la croix, ce sont les suites et comme les engagements de l'humanité dont il s'est revêtu; mais qu'un Dieu, tout Dieu qu'il est, ait voulu se faire homme, c'est à quoi il n'a pu être porté que par un excès d'amour, et à quoi il n'a pu avoir d'autre engagement qu'une charité sans bornes. Si un homme se réduisoit à l'état d'un vil insecte, à l'état d'une fourmi, on diroit qu'il s'est détruit lui-même, et qu'il s'est mis dans une espèce d'anéantissement; mais que seroit-ce là néanmoins en comparaison d'un Dieu incarné? Car enfin, entre un homme et le plus petit insecte, il y a toujours quelque proportion; au lieu qu'il n'y en eut jamais et que jamais il n'y en aura entre l'homme et Dieu.

Encore l'Écriture ne se contente-t-elle pas de nous apprendre que ce Fils unique de Dieu s'est fait homme; mais elle se sert d'un terme qui nous donne à connoître qu'il a choisi dans l'homme ce qu'il y a de plus grossier et de plus terrestre, qui est la chair : *Le Verbe s'est fait*

chair [1]. Cette chair si méprisable, cette chair sujette à tant de misères, cette chair qui nous est commune avec les bêtes, il se l'est associée et se l'est rendue commune avec nous. Mais ne devoit-il pas au moins en se faisant homme, se faire d'abord homme parfait; c'est-à-dire, se délivrer des foiblesses de l'enfance, et venir tout-à-coup au monde tel que fut formé le premier homme? Non : il a voulu être conçu dans les entrailles d'une Vierge, il a voulu demeurer neuf mois dans le sein de sa mère comme les autres enfants, il a voulu naître enfant comme eux, et s'assujettir à toutes les humiliations et toutes les infirmités de cet âge.

Ce n'est pas tout : car quoiqu'il se fît enfant, il pouvoit du reste se faire monarque, indépendant, souverain. Il le pouvoit; mais c'est ce qu'il n'a pas voulu : il a voulu dépendre; et qui plus est, il a voulu se faire *esclave* [2]. Il est vrai, selon le témoignage et l'expression de l'Apôtre, qu'*il n'en a pris que la forme* [3], et que, sous cette forme d'esclave, il étoit Roi en effet, et Roi de l'univers : mais c'est cela même qui doit bien nous surprendre, que lui, qui étoit le maître et le Roi du monde entier, il se soit abaissé jusqu'à la forme d'un esclave pour s'humilier davantage et pour s'anéantir. O abais-

[1] Joan. 1. — [2] Philipp. 2. — [3] *Ibid.*

sements, ô anéantissements de mon Dieu, que vous êtes inconcevables!

Mais ne dois-je pas ajouter, pour ma confusion, qu'une chose est presque aussi difficile à concevoir et à croire; c'est qu'à la vue de ces abaissements d'un Dieu, je nourrisse dans mon cœur un orgueil qui ne se fait que trop sentir en moi, et qui ne se fait même que trop sentir aux autres dans les rencontres? Puis-je soutenir la moindre humiliation qui m'arrive? puis-je supporter la moindre parole qui me blesse? puis-je recevoir avec docilité et sans aigreur le moindre avis que me donnent ceux que Dieu a chargés de ma conduite? Combien suis-je délicat à la plus légère répréhension? combien suis-je jaloux de certaines préférences et de certaines distinctions? combien y suis-je sensible, soit lorsqu'on me les refuse, ou lorsqu'elles me sont accordées? Bien loin de vouloir descendre, comme mon Sauveur, je voudrois toujours monter; et, de degré en degré, il n'y a rien dans mon état où je ne voulusse parvenir. *Terre et cendre, pourquoi vous enorgueillissez-vous, et de quoi*[1]? Ce reproche du Saint-Esprit convient à tout homme, puisque tout homme, de son fonds, n'est qu'un sujet de *mépris : il* convient encore plus à tout chré-

[1] *Eccles.* 10.

tien, puisque tout chrétien, par le caractère de sa foi, adore un Dieu anéanti; mais à combien plus forte raison me convient-il, à moi religieux, à moi spécialement obligé, comme religieux, de prendre tous les sentiments de Jésus-Christ? Hélas! sous un saint habit et sous un vêtement d'humilité, j'ai peut-être plus d'orgueil et plus d'envie de m'élever, que je n'en aurois eu dans le monde. N'est-ce pas démentir ma profession? N'est-ce pas me démentir moi-même?

SECOND POINT.

En même temps que le Verbe divin s'est humilié si profondément et jusqu'à s'anéantir, c'est de ce néant même où l'humilité l'a réduit, que Dieu a tiré sa plus grande gloire; et c'est par là que le Fils unique de Dieu, en réparant la gloire de son Père, a tout à la fois opéré le salut de l'homme. Combien de mérites, combien d'effets merveilleux de grâce et de sainteté, ce néant a-t-il produits? Car c'est là-dessus qu'est fondée toute notre justification, et c'est ce qui nous a enrichis de tous les dons célestes et de tous les trésors de la miséricorde *du Seigneur. De sorte* que ce néant a été plus *glorieux à Dieu*, *plus* salutaire aux hommes,

plus fécond dans ses fruits sacrés et ses admirables opérations, que tous les autres états de splendeur et de majesté où le Sauveur a paru, et où il eût pu paroître. O puissance infinie du Très-Haut ! ô abîme de sagesse! Que vous êtes impénétrable, Seigneur, dans vos conseils, et que vous y êtes adorable ! Sur l'humiliation la plus étonnante, vous savez établir votre plus sublime grandeur, et dans le plus prodigieux abaissement, vous trouvez de quoi vous élever, et de quoi nous sauver et nous sanctifier.

Voilà quelle est par rapport à moi-même et avec une juste proportion, la vertu et le pouvoir de l'humilité. Quels que soient sur moi les desseins de Dieu, je dois être persuadé qu'il ne fera jamais rien de grand dans moi, qui n'ait le néant de mon humilité pour principe et pour fondement. Dès que je voudrai être quelque chose, je ne serai rien; et du moment que je consentirai à n'être rien, je deviendrai devant Dieu capable de tout. Voilà par quelle voie les Saints sont parvenus à une si haute perfection, et voilà par où j'y puis parvenir comme eux. Sans l'humilité point de véritable vertu, point d'œuvres vraiment saintes. Car dans toutes nos œuvres et dans toutes nos vertus, il faut bien distinguer le corps et l'esprit: le corps, qui est la substance des choses que

nous faisons ; et l'esprit, qui est la vue intérieure que nous nous proposons en les faisant. Or, c'est cet esprit qui vivifie nos œuvres, et qui anime nos vertus. Dès-là donc qu'il vient à manquer, ou qu'il est infecté et gâté par l'orgueil, les œuvres les plus apparentes ne sont plus que des œuvres mortes, et les plus spécieuses vertus n'ont plus qu'une vaine lueur, qui brille à nos yeux et qui nous éblouit, mais qui s'éclipse et qui disparoît aux yeux de Dieu.

Et en effet de quel prix peut être auprès de lui ce que je ne fais pas pour lui, mais ce que je fais pour satisfaire ma vanité, pour m'attirer l'estime des créatures, pour avoir dans la communauté, ou dans tout l'ordre dont je suis membre, une certaine considération ? Quand même je ne m'y chercherois pas si expressément moi-même, et que je croirois y chercher véritablement Dieu, ne seroit-ce pas non seulement en rabaisser et en diminuer, mais en détruire toute la valeur, que d'en partager avec lui la gloire, en m'arrêtant à certains éloges qui me flattent, à certains retours sur moi-même, et à certaines complaisances, d'autant plus dangereuses qu'elles sont plus subtiles et que souvent elles se trouvent couvertes du voile *de l'humilité ?* Dieu perce ce voile, il voit le fond *de notre cœur ;* et d'ailleurs il est si jaloux de

sa gloire, qu'il nous défend d'y toucher jamais et de lui en dérober la moindre partie. Il veut une gloire toute pure; et c'est l'altérer, que d'y mêler la nôtre en quelque manière que ce soit.

Aussi voyons-nous qu'il a toujours fait choix des ames les plus humbles, ou pour les porter à des degrés de sainteté extraordinaires, ou pour les employer à ses plus grands ouvrages. Ce fut la plus humble des vierges qu'il éleva jusqu'à la maternité divine. Ce fut par de pauvres pêcheurs qu'il convertit toute la terre, et qu'il y répandit son Église. *Il n'a choisi pour cela*, dit saint Paul, *ni les sages, ni les puissants, ni les nobles du siècle*, parce qu'ils sont communément orgueilleux et pleins d'eux-mêmes : *mais il a pris ce qu'il y avoit de plus foible pour confondre les forts. Il a pris ce qu'il y avoit de moins noble et de plus méprisable, les choses même qui ne sont point, pour renverser celles qui sont.* Et par quelle raison en a-t-il ainsi usé? *afin que nul homme n'ait de quoi se glorifier devant lui*[1].

Au contraire, quels jugements a-t-il exercés contre des ames présomptueuses qui se sont laissé enfler de leurs prétendus mérites? Nous n'en avons que trop d'exemples dans des soli-

[1] *I Cor. 1.*

taires, dans des religieux, en des hommes qui passoient pour des Saints et qui l'étoient du reste, mais dont il a permis les chutes malheureuses, pour les punir de leur orgueil. Si Dieu ne m'a pas encore puni avec tant d'éclat, ni avec tant de sévérité, n'est-ce pas pour moi un mal assez déplorable, que tout ce que je puis avoir pratiqué jusqu'ici dans la religion de plus pénible et de plus saint en soi, ait peut-être été perdu, parce qu'une secrète envie de paroître s'y est glissée, et qu'elle y a eu la meilleure part? Que sera-ce à la fin de mes jours, si, comblé d'années et consumé de travaux, je me trouve néanmoins les mains vides, et que j'aie le malheur alors qu'une fausse et vaine gloire m'ait tout enlevé.

TROISIÈME POINT.

Dans ce mystère d'un Dieu incarné, nous avons contracté avec lui une alliance toute particulière. Alliance en vertu de laquelle nous sommes les frères de Jésus-Christ, et Jésus-Christ est notre frère. Non seulement même par cette alliance nous devenons ses frères, mais nous sommes ses membres, et nous ne faisons *plus avec ce Dieu-Homme* qu'un même corps. *Le nœud qui forme* entre lui et nous une union

si parfaite, c'est l'état d'humiliation et d'anéantissement où il a bien voulu descendre pour nous. S'il ne fût point sorti de sa gloire, et qu'il eût refusé de prendre une chair semblable à la nôtre, ce seroit toujours notre Dieu, et nous serions toujours ses créatures : mais nous n'aurions jamais eu l'avantage de lui être liés comme frères, ni comme membres. Nous ne lui appartenons donc de si près, que parce qu'il est venu à nous, et qu'il s'est fait petit comme nous.

De là combien nous doivent être chers ses abaissements, puisqu'ils nous ont ainsi élevés et qu'ils nous ont été si salutaires! Or, n'est-il pas étrange que nous y soyons néanmoins si opposés, et que dans la pratique nous n'y voulions avoir aucune part? Quand il ne s'agit que de les adorer dans la personne de Jésus-Christ, et de m'en expliquer en des termes et avec des sentiments d'admiration, j'use sur cela des expressions les plus vives et les plus touchantes. Quand il n'est question que de les méditer et de m'en entretenir intérieurement dans la prière, j'y trouve du goût, et j'en suis même attendri quelquefois jusqu'aux larmes. Mais qu'il se présente une occasion de les imiter et d'y participer, *c'est là que* toute l'onction que j'y trouvois, *s'évanouit*, et que toute l'ardeur de mon

zèle vient à s'éteindre. Un mépris, fût-ce le plus léger, et ne fût-il, comme il arrive souvent, qu'imaginaire, suffit pour me serrer le cœur et pour me remplir d'amertume. Ou j'éclate avec chaleur; ou si je dissimule mon chagrin, j'en suis continuellement occupé, et je le porte partout.

Est-ce là l'honneur et la reconnoissance que je dois à un Dieu si profondément humilié pour moi? Afin de m'égaler en quelque sorte à lui, il n'a pas dédaigné de me ressembler dans toutes mes infirmités et toutes mes misères; et il n'est rien dont j'aie plus d'horreur que de lui ressembler en cela même qui l'a approché de moi, et qui m'a donné avec lui un rapport si avantageux et si glorieux. Il faut qu'il y ait de la proportion entre le chef et les membres; et quelle proportion, quelle alliance peut-il y avoir entre son humilité et mon orgueil? Quelle indignité, disoit saint Bernard, et quelle honte, que sous un chef couronné d'épines, les membres vivent dans le plaisir et dans les délices! Je puis bien me dire de même: Quel renversement et quelle contradiction, que sous un chef qui s'est volontairement anéanti, moi qui me reconnois *pour un de ses membres*, et qui dois regarder *comme un insigne* bonheur de l'être, je me fasse

toutefois un scandale de ses anéantissements, et que je les rejette si loin de moi! N'est-ce pas le renoncer lui-même, n'est-ce pas m'en séparer? Or, dès que les membres ne communiquent plus avec le chef, ils n'en reçoivent plus de vertu, et ils tombent dans une mortelle défaillance. Voilà ce que j'ai à craindre. Dieu laisse une ame vaine languir dans la tiédeur, et ne se remplir que de frivoles idées, qui l'amusent toute sa vie, plutôt qu'elles ne l'occupent.

Encore est-ce un bien qu'il en demeure là, et qu'il ne l'abandonne pas en des rencontres et sur des points plus essentiels. Quoi qu'il en soit, *le Seigneur résiste aux superbes, et c'est aux humbles qu'il donne sa grâce*[1]. Sans l'humilité, point d'esprit chrétien; à plus forte raison, point d'esprit religieux; et par le même principe, point de progrès dans les voies de Dieu, point de commerce ni d'union avec Dieu. Je ne l'ai que trop éprouvé: veux-je l'éprouver encore? ou plutôt n'y dois-je pas et n'y veux-je pas apporter un prompt remède?

CONCLUSION.

C'est vous, Seigneur, qui me l'enseignez ce moyen si nécessaire pour guérir les maux infinis que l'orgueil *m'a causés* jusques à présent, et pour arrêter

[1] *Jacob.* 4.

les pernicieux effets qu'il produit tous les jours jusque dans les plus saints états. Le premier de tous les péchés a été l'orgueil, et c'est de cette source empoisonnée que sont venus dans la suite tant d'autres péchés. Il n'y avoit que vos humiliations, Seigneur, qui pussent les réparer ; et voilà pourquoi, entrant dans le monde, vous avez commencé par vous humilier.

Votre exemple est pour moi une leçon bien sensible et bien intelligible. Tout Dieu que vous êtes, vous voulez être renfermé comme un enfant dans le sein d'une vierge ; vous y voulez demeurer obscur et inconnu, et par là que m'apprenez-vous autre chose, sinon que je dois moi-même, par mon humilité, me rendre aussi petit qu'un enfant? Puis-je l'ignorer cette excellente et divine leçon ; et par quel prétexte puis-je me défendre de la pratiquer? La gloire m'est-elle plus due qu'à vous, et mon nom sur la terre doit-il être plus connu que le vôtre?

Ah! Seigneur, ces pensées me confondent, et j'y trouve toute ma condamnation. Maintenant que je les ai présentes à l'esprit, j'en suis touché, et il me semble que je serois en disposition de soutenir tous les outrages et de vivre comme le dernier des hommes : mais que ces idées passent bientôt de mon souvenir, et qu'il faut peu de choses pour les effacer ! De toutes les vertus, il n'en est point qui s'acquière plus difficilement qu'une sincère humilité, ni qui engage à de plus grands efforts et à de plus grands sacrifices. Du moins, mon Dieu, je sens là-dessus ma foiblesse, et je m'en humilie devant vous. Ma sensibilité est extrême, et je ne puis de moi-même la vaincre : mais aidez-moi, Seigneur ; fortifiez-moi dans le dessein

que vous m'inspirez, de travailler enfin à déraciner de mon cœur ce fonds d'orgueil qui m'est si naturel, et qui se répand dans toutes mes actions et toute la conduite de ma vie.

CONSIDÉRATION.

SUR L'EXERCICE DE LA PRÉSENCE DE DIEU.

De tous les exercices de la vie chrétienne et religieuse, il n'en est point où les Saints se soient plus adonnés, ni qu'ils aient plus recommandé, que celui de la présence de Dieu. Il est important d'en bien connoître l'obligation, l'utilité et la pratique.

PREMIER POINT.

L'obligation de cet exercice est fondée sur ces deux principes de foi : Dieu est partout, et Dieu voit tout. Dieu est partout : donc je lui dois partout le respect ; donc je dois partout me souvenir de la prééminence de son être et de ma dépendance. En effet, il n'y a point de lieu dans l'univers qui ne soit consacré par la pré-

nce de la majesté de Dieu; et quelque part
le je me trouve, je puis dire aussi bien que
cob : *Ce lieu est saint, et je ne le savois pas* [1],
ı plutôt je n'y pensois pas. Dieu est ici, et je
oublois, je n'y faisois nulle attention. Ainsi
xercice de la présence de Dieu est l'hom-
age légitime, et le culte que je rends à l'im-
ensité de Dieu. Saint Augustin se l'est figurée
omme un vaste océan, où toutes les créatures
ont, pour ainsi dire, abîmées dans Dieu, et pé-
étrées de l'essence de Dieu sans pouvoir jamais
ortir hors de lui, ni se détacher de lui, parce
u'elles lui sont présentes par la nécessité de
ur être. N'est-il donc pas juste que l'homme,
ui est une créature intelligente et raisonnable,
fasse un devoir de religion, de lui être encore
résent d'esprit et de cœur; se considérant
ns cesse dans Dieu et considérant Dieu dans
i-même, puisqu'il y a des liaisons si essen-
elles entre Dieu et lui?

En même temps que Dieu est partout, il voit
out, il observe tout : je dois donc, autant qu'il
st en mon pouvoir ne le perdre jamais de vue,
t marcher toujours comme l'ayant pour té-
oin, non seulement de mes actions, mais de
es plus secrètes intentions, ce Dieu dont la
énétration est infinie, à qui malgré moi je sers

[1] *Genes. 28.*

comme d'un continuel spectacle, et à la reconnoissance duquel rien ne peut se soustraire ni se dérober. *Où irai-je, Seigneur,* disoit David, *pour me cacher à votre entendement divin, et où fuirai-je de devant votre face? Si je monte dans le Ciel, je vous y rencontre; si je descends jusqu'aux enfers, vous y êtes présent; si je prends des ailes pour voler aux extrémités de la terre, c'est votre main qui m'y conduit. J'ai dit en moi-même : Peut-être que les ténèbres me couvriront. Mais j'ai reconnu que la nuit même la plus profonde devient toute lumineuse pour me montrer à vous. Car les ténèbres, ô mon Dieu! ne sont point obscures pour vous, et la nuit pour vous est aussi claire que le plus grand jour* [1]. Voilà comment raisonnoit ce saint roi, concluant de là l'obligation où il étoit de se tenir toujours en la présence de son Dieu. Pourquoi ne le conclurai-je pas moi-même et pour moi-même?

SECOND POINT.

L'UTILITÉ de ce même exercice de la présence de Dieu consiste en ce que c'est un souverain préservatif contre le péché; et de plus, une voie courte et abrégée pour arriver à la *perfection.*

Préservatif contre le péché : car rien n'est

[1] *Ps. 138.*

plus propre à me contenir dans l'ordre, que de penser, je suis devant Dieu. Rien de plus efficace pour réprimer les mouvements de mes passions, pour me faire triompher des plus violentes tentations, pour m'empêcher de succomber dans les plus dangereuses occasions, que de me dire : Je suis en présence de mon juge, en présence de celui qui va me condamner, et qui est tout prêt à prononcer contre moi l'arrêt, si je suis assez téméraire pour commettre ce péché. Il n'y a point, dis-je, de tentation que cette réflexion ne surmonte, point d'emportement qu'elle n'arrête, point de fragilité ni de chute dont elle ne préserve. Nous ne péchons communément, que parce que nous perdons la vue de Dieu ; et à peine pécherions-nous jamais, si nous avions toujours Dieu présent. Pécher contre Dieu, dit saint Augustin, c'est un crime; mais pécher contre Dieu à la vue même de Dieu, c'est un monstre, et il y auroit peu de pécheurs qui en vinssent jusque-là, s'ils étoient prévenus de ce sentiment : Dieu me regarde. Aussi est-ce le reproche que se fit à soi-même l'enfant prodigue, quand il dit dans la douleur et dans l'amertume de son ame : *Mon père, j'ai péché contre le Ciel, et devant vous*[1].

[1] *Luc.* 15.

Voie courte et abrégée pour arriver à la perfection : c'est ce que Dieu lui-même enseignoit à Abraham, lorsqu'il lui disoit : *Marchez en ma présence, et vous serez parfait* [1]. Car la vraie perfection de l'homme chrétien et du religieux est de bien faire toutes ses actions, de ne les point faire lâchement, de les faire avec application et avec ferveur. Or, qu'y a-t-il qui puisse plus m'inspirer cette ferveur dans mes actions, plus m'animer, et corriger en moi le désordre d'une vie négligente et lâche, que la vue et la présence de Dieu? Dieu m'examine, et je l'ai continuellement pour spectateur. Avec cela puis-je être tiède et languissant dans son service, et en ce que je fais pour lui? Ajoutez que cette présence de Dieu est une source de consolations pour les ames justes, et un soutien dans les efforts et les violences que leur coûte le soin de leur perfection. Qu'y a-t-il de plus doux que cette pensée : Dieu est avec moi; tout Dieu qu'il est, il s'applique à moi, et est occupé de moi? Cette pensée seule n'est-elle pas plus que suffisante pour adoucir toutes les peines qui peuvent se présenter, et pour affermir dans tous les combats qu'il y a à livrer? *Tel est* le fruit de la présence de Dieu. *Que les justes, dit l'Écriture, soient* remplis d'une

[1] *Genes.* 17.

sainte joie; et comment ne le seroient-ils pas, puisqu'ils *envisagent toujours Dieu, et qu'ils sont toujours eux-mêmes sous les yeux de Dieu*[1]?

TROISIÈME POINT.

Quant à la pratique, l'exercice de la présence de Dieu demande deux choses : l'une est d'éviter soigneusement tout ce qui peut être un obstacle à la présence de Dieu, et l'autre de s'assujettir avec fidélité à tout ce qu'on sait être un moyen pour l'acquérir, et pour la conserver.

En éviter les obstacles. Ce sont, par exemple, les vains amusements du siècle, certains divertissements où le cœur se répand trop au dehors, certaines joies déréglées qui dissipent l'esprit, certaines sociétés qui nous détournent de nos devoirs; certaines liaisons d'amitié, qui nous attachent aux créatures, jusqu'à en être occupés; l'excès des désirs, qui nous agitent et qui nous partagent; la véhémence des passions, qui nous altèrent et qui nous troublent; les conversations inutiles, qui nous remplissent l'imagination de bagatelles; les soins superflus, qui *nous embarrassent*; les occupations trop

[1] *Ps.* 67.

grandes et trop fréquentes, qui nous accablent; mille affaires où nous nous engageons; mille sujets de distraction que nous nous attirons. Il faut retrancher tout cela, parce que tout cela est incompatible avec la présence de Dieu. Et il est bien raisonnable, ô mon Dieu! que j'en use ainsi : car puisque votre divine présence est pour moi un trésor si précieux, il n'y a rien que je ne doive quitter pour le posséder, et je ne l'acheterai jamais trop cher. Heureux, si par là je parviens à l'obtenir; et si, renonçant à tout le reste, je me trouve uni à vous par cette bienheureuse présence, qui, dès cette vie, est une félicité anticipée.

S'assujettir aux moyens d'acquérir et de conserver la présence de Dieu : tels que sont, la prière : demandant tous les jours à Dieu ce riche don, et lui disant avec le Prophète royal, *Seigneur, dirigez ma voie devant vos yeux* [1], et faites que je ne m'éloigne jamais de votre présence. Le silence et la retraite : ayant chaque jour des heures réglées pour vaquer à Dieu, et pour se séparer du bruit et du tumulte du monde. L'ordre dans ses actions : n'en faisant aucune que par esprit d'obéissance à Dieu; accomplissant en toutes la volonté et le bon plaisir de Dieu, cherchant Dieu jusque dans les

[1] *Ps.* 5.

plus indifférentes, et se le proposant pour fin, ne considérant les créatures que comme elles doivent être considérées, c'est-à-dire que comme les images de Dieu, que comme des miroirs qui nous représentent les perfections de Dieu; le Ciel comme le palais de sa gloire, la terre comme l'escabeau de ses pieds, les hommes comme les ministres de sa Providence, les prospérités comme les effets de sa libéralité, les adversités comme les châtiments de sa justice. Voilà le secret de ne perdre jamais la présence de Dieu. Voilà par où saint Ignace de Loyola s'élevoit sans cesse à Dieu. Il ne lui falloit que la vue d'une fleur pour le ravir hors de lui-même, et pour lui donner la plus haute idée du souverain Auteur de la nature. Puissions-nous de cette sorte, selon la maxime de l'Apôtre, trouver Dieu partout et en tout.

SIXIÈME JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION.

DE LA PAUVRETÉ DE JÉSUS-CHRIST DANS SA NATIVITÉ.

Scitis gratiam Domini nostri Jesu-Christi, quoniam propter vos egenus factus est, cùm esset dives. — *Vous savez quelle a été la miséricorde de notre Seigneur Jésus-Christ, qui de lui-même étant riche, s'est fait pauvre pour vous.* II Cor., chap. 8.

PREMIER POINT.

C'est dès sa naissance que Jésus-Christ commence à exécuter le dessein qu'il avoit formé de vivre et de mourir pauvre. Ce Dieu de majesté, ce souverain auteur de toutes choses, et par conséquent, à qui toutes choses appartenoient, pouvoit naître au milieu des richesses et dans l'abondance. Il sembloit même que cet état convenoit davantage, non seulement à la dignité de sa personne, mais à la fin de sa mission; car venant sur la terre pour attirer à lui

tous les hommes et pour les soumettre à sa loi, pouvoit-il mieux les engager à le suivre, que par l'éclat et la pompe d'une condition opulente? du moins les Juifs avoient-ils conçu cette idée du Messie qu'ils attendoient, et croyoient-ils qu'il se feroit voir dans la splendeur, et qu'il les combleroit de biens temporels. Mais que les vues du Seigneur sont différentes des nôtres, et au-dessus des nôtres! Ce Messie, ce désiré des nations naît enfin, mais dans la pauvreté; et pourquoi? parce qu'il vouloit d'abord, par son exemple, persuader au monde cette vérité, qu'il devoit ensuite nous annoncer lui-même dans son Évangile: *Bienheureux les pauvres* [1].

Voilà donc pourquoi il se fait pauvre dès sa sainte nativité; et comme la première leçon qu'il avoit à nous donner, étoit du bonheur des pauvres, voilà le premier état où il se montre à nos yeux, et où il nous représente son adorable humanité: exemple plus puissant que tous les discours; exemple qui nous découvre sensiblement le mérite et le prix de la pauvreté, puisqu'elle a été digne du choix d'un Dieu, et qu'il l'a préférée à toutes les richesses du siècle; exemple le plus propre à *nous en inspirer*, non seulement l'estime,

[1] *Matth. 5.*

mais l'amour et le goût, puisque nous la voyons consacrée dans la personne de ce Dieu sauveur, qui ne s'y est réduit et ne l'a embrassée que pour nous.

C'est à cette pauvreté qu'il m'a spécialement appelé par sa grâce; et un avantage singulier de la profession religieuse, est d'y pouvoir imiter plus parfaitement la pauvreté de Jésus-Christ. Il y a des pauvres dans le monde; mais les uns ne sont pauvres que d'effet et que par la nécessité de leur condition, sans l'être de cœur et d'affection; et les autres le sont d'affection et de cœur, sans l'être réellement et en effet. La pauvreté des premiers n'est qu'une pauvreté forcée, qu'ils déplorent et dont ils se plaignent; d'où il s'ensuit que ce n'est point la pauvreté de Jésus-Christ, laquelle a été une pauvreté volontaire. La pauvreté des seconds est une pauvreté chrétienne et agréable à Dieu; leur cœur est détaché des biens qu'ils ont dans les mains, et, selon la maxime de l'Apôtre, ils les possèdent comme s'ils ne les possédoient pas : mais ce n'est pas là néanmoins toute la pauvreté de Jésus-Christ, lequel a voulu se dépouiller de toute propriété et de toute possession.

Il n'y a, à bien parler, que le religieux qui *soit le vrai imitateur* de la pauvreté de son Dieu.

Il est pauvre en effet, et encore plus pauvre de volonté: pauvre en effet, car il a tout quitté; encore plus pauvre de volonté, car c'est lui-même qui, par le secours et l'inspiration d'en-haut, s'est déterminé à quitter tout, et qui seroit prêt de renoncer au monde entier s'il en étoit maître. C'est donc en vertu de ce sacrifice que je puis dire à Jésus-Christ, comme les apôtres: *Seigneur, j'ai tout abandonné pour vous suivre* [1]; et si je suis toujours fidèle à ma vocation, c'est en récompense de ce même sacrifice que je puis attendre de la part de Jésus-Christ cette réponse si consolante et cette grande promesse: *Vous serez assis sur des trônes de gloire.* [2] Avec une telle espérance, et soutenu de l'exemple de mon Sauveur, ai-je lieu de regretter ce que je lui ai sacrifié? Dois-je même le compter pour quelque chose? dois-je le regarder comme un don que j'aie fait à Dieu; ou n'est-ce pas une grâce que Dieu m'a faite de l'agréer et de vouloir bien l'accepter? La pauvreté où je vis, ne me devient-elle pas honorable, dès que c'est celle de Jésus-Christ? ne me devient-elle pas douce et aimable, dès qu'elle me lie si étroitement à Jésus-Christ? ne me devient-elle pas infiniment chère et précieuse, dès qu'elle me donne un droit parti-

[1] *Matth.* 19. — [2] *Ibid.*

culier au royaume de Jésus-Christ et à une félicité éternelle?

SECOND POINT.

Si, d'une part, la pauvreté de mon état est plus conforme à la pauvreté de Jésus-Christ, il s'en faut bien d'ailleurs qu'il y ait entre l'une et l'autre une ressemblance entière et une pleine égalité. Pour m'en convaincre, je n'ai qu'à ouvrir les yeux et qu'à contempler cet Enfant-Dieu dans l'étable où il est né. Cette étable, voilà sa demeure; cette crèche, voilà son berceau; cette paille où il est couché, voilà le lit de son repos; ces misérables langes qui l'enveloppent, voilà tous ses vêtements. Est-ce qu'il n'eut besoin de rien autre chose pour se défendre du froid de la nuit, de l'extrême rigueur de la saison, de toutes les injures du temps? est-ce qu'il ne fut point sujet aux infirmités de l'enfance, et qu'il ne les ressentit point? Il étoit homme comme nous, passible comme nous, encore même plus que nous, par la délicatesse de son corps; et ses larmes, ses cris donnoient assez à entendre ce qu'il souffroit. Mais, du reste, la pauvreté n'a rien de si rigoureux qu'il n'ait voulu éprouver, et il est venu sur la terre pour en

porter tout le fardeau et en soutenir toute la misère.

Saint Bernard s'adresse là-dessus aux riches du monde; et pour leur instruction ou leur condamnation, il les invite à écouter la voix de cette étable d'un Dieu naissant, de cette crèche, de ces langes. Quoique, dans ma profession, je ne puisse être mis au nombre des riches du siècle, je ne dois pas me rendre moins attentif à cette même voix, et ce qu'elle m'annonce ne doit guère me donner moins de confusion. Elle me représente l'état pauvre de mon Sauveur, et, par un juste retour sur moi-même, elle m'engage à me comparer avec lui, c'est-à-dire à rougir en sa présence de ma foiblesse et à la reconnoître: car, il est vrai, je mène une vie pauvre; mais, dans le fond, à quoi se réduit cette pauvreté? Puis-je la faire entrer en quelque comparaison avec l'étable, avec la crèche, avec ces langes usés et déchirés? Ai-je les mêmes incommodités à endurer? Me suis-je vu quelquefois dans les mêmes extrémités? Ai-je manqué en quelques rencontres des choses nécessaires? Tout pauvre que je suis, n'ai-je pas ce qui me suffit? La religion s'est chargée d'y pourvoir. Elle ne s'est pas *chargée de pourvoir* au superflu ni au délicieux: *ce n'est point* ce que j'en ai attendu, ni ce que

j'en ai dû attendre ; et sans doute ce seroit une étrange pauvreté que la mienne, si je prétendois l'accorder avec les délices et les superfluités. Mais quant à ce nécessaire dont de sages instituteurs ont jugé que je ne pouvois me passer, dont tant d'autres avant moi se sont contentés, et dont tant d'autres comme moi se contentent encore présentement, m'est-il refusé, et ne me le fournit-on pas.

En cela même j'ai cet avantage, que la religion me délivre de tous les soins temporels, qui occupent une infinité de gens du monde pour s'assurer ce nécessaire et pour se le procurer. N'est-ce pas assez pour moi? Hé! c'étoit bien assez pour tout ce qu'il y a eu de saints et de fervents religieux, qui m'ont précédé dans la même observance et sous la même règle. Que dis-je? c'étoit trop pour eux; et leur pauvreté, à les en croire, étoit toujours trop aisée et trop commode. Bien loin de vouloir élargir ce nécessaire et l'étendre, ils ne pensoient qu'à le resserrer autant qu'il leur étoit permis afin de le proportionner davantage à l'état de Jésus-Christ et de l'en approcher de plus près. Ils ne se plaignoient que d'en être encore si éloignés. Hélas! j'en suis bien plus éloigné qu'eux: mais est-ce là le sujet de mes plaintes? O que de murmures cesseroient, que de re-

tours de l'amour-propre seroient tout d'un coup arrêtés, si je venois à mieux comprendre que je ne l'ai compris jusques à présent, ce que c'est que d'être pauvre comme Jésus-Christ, ou plutôt, si je comprenois mieux de quelle indignité il est, dans un religieux, de se dire pauvre de Jésus-Christ, et de ne vouloir pas être pauvre comme Jésus-Christ.

TROISIÈME POINT.

Ou c'est Jésus-Christ qui s'est trompé dans le choix qu'il a fait d'un état pauvre, ou c'est le monde qui se trompe dans l'attachement qu'il a aux biens de la terre. Mais Jésus-Christ étant la sagesse incréée, il est incapable de se tromper en aucune chose; d'où il faut conclure que c'est donc le monde qui est dans l'erreur et qui s'égare. Voilà comment raisonnoit saint Bernard, et ce raisonnement regardoit en général toutes les conditions; mais on peut bien l'appliquer en particulier à la profession religieuse

Car, entre toutes les conditions, où est-ce qu'on se trompe le plus, si ce n'est dans la religion, dès qu'on y est attaché à ses commodités et qu'on y recherche les aises de la vie? Une ame religieuse tombe alors dans les plus gros-

sières erreurs, et sa conduite en est toute pleine. 1° Elle se flatte de suivre Jésus-Christ pauvre, parce qu'elle marche dans la voie de la pauvreté; mais autre chose est de marcher dans la voie de la pauvreté, et d'y suivre Jésus-Christ. On l'y suit par une sainte conformité de sentiments avec lui; et quelle conformité y a-t-il entre les sentiments de ce Dieu volontairement dépouillé de tout, et ceux d'une ame qui, dans la pauvreté qu'elle professe, ne pense qu'à se ménager tout ce qu'elle peut d'accommodements et de douceurs? 2° Elle croit avoir devant Dieu le mérite de la pauvreté évangélique, quoiqu'elle n'en ait pas le véritable esprit : car ce n'est pas l'avoir, cet esprit de pauvreté, que de ne vouloir manquer de rien, et de savoir si bien se dédommager d'un côté de ce qu'on ne peut recevoir de l'autre. 3° Comme il arrive souvent que malgré toute son attention et toute ses précautions, elle n'a pas, à beaucoup près, tout ce qu'elle souhaite, il s'ensuit de là qu'elle ressent tout l'effet et toute la peine de la pauvreté, sans en retirer aucun fruit ni en pouvoir espérer aucune récompense. 4° Après avoir abandonné peut-être de grands biens ou du moins un honnête établissement dans le monde, elle se laisse occuper de bagatelles, et n'en est pas moins possédée que les

mondains le sont d'une abondante fortune. 5° D'autant plus aveugle et plus dangereusement trompée qu'elle se persuade, en bien des occasions et sur bien des sujets où elle se donne certaines libertés, qu'il n'y va pas du salut, lorsque son vœu néanmoins s'y trouve violé et que la conscience y est grièvement blessée.

Point de matière où l'on ait plus à craindre, même dans la religion, de se faire une fausse conscience, qu'en ce qui concerne la pauvreté. Combien de fois ai-je eu sur cela moi-même des doutes, des inquiétudes, des remords? et si je n'en ai point eu, combien ai-je eu lieu d'en avoir? Car me suis-je toujours appuyé sur de bons principes pour me rassurer? Combien peut-être ai-je fait valoir de mauvaises excuses que je prenois pour de bonnes raisons, parce qu'elles secondoient mes désirs? De combien de permissions me suis-je autorisé, ou extorquées, ou mal interprétées, ou trop étendues? Quoi donc! ai-je renoncé aux richesses du siècle en vue des périls qu'elles portent avec elles, pour me jeter en d'autres embarras et en d'autres dangers, du côté même de la pauvreté religieuse? L'ai-je embrassée, cette sainte pauvreté, à condition de n'en éprouver dans la *pratique aucun effet?* Ai-je prétendu être de *ces religieux qui,* dans un sens bien opposé à

celui de l'apôtre saint Paul, n'ont rien en apparence, mais réellement possèdent tout? En vérité, falloit-il pour cela sortir du monde; et, après avoir fait une fois le sacrifice de tous ses biens, si je veux encore user de certaines réserves, n'ai-je point peur d'attirer sur moi la malédiction dont Dieu a menacé quiconque déroberoit quelque chose de l'holocauste qui lui est offert? L'expérience a souvent confirmé la menace. Malheur, si j'en devenois moi-même un exemple!

CONCLUSION.

Dieu créateur du ciel et de la terre, mais que j'adore sous la forme d'un enfant et que je vois dans la misère d'une étable et d'une crèche, Seigneur, agréez le sacrifice que je renouvelle en votre présence de tout ce que le monde me destinoit et de tout ce que j'y pouvois prétendre. Dans le sentiment qui me touche, il me semble que par votre grâce je serois actuellement disposé à vous sacrifier un royaume si je le possédois, et que je n'en voudrois être maître que pour vous l'offrir.

Hélas! Seigneur, vous ne m'en demandez pas tant, et voilà l'illusion ordinaire qui nous séduit. Nous formons pour vous des souhaits que nous ne pouvons exécuter; et ce qui dépend de nous, nous *vous le refusons.* Car il ne s'agit point, mon Dieu, de *renoncer à des royaumes* ni à des empires, que je *n'ai pas et que je* n'aurai jamais: mais ce que vous

voulez de moi, c'est que par un esprit de pauvreté, je me défasse de ceci et de cela, où mon cœur est attaché, et dont je sens bien que je devrois apprendre à me passer. C'est peu de chose; mais si je vous étois fidèle en ce peu de chose, que vous répandriez sur moi de grâces et de trésors spirituels! Et parce que j'ai toujours répugné jusqu'à présent à vous l'accorder, que ce peu de chose a causé de dommage à mon ame et lui en peut causer dans la suite! Voilà, Seigneur, ce que je dois vous donner, et de quoi je dois me dépouiller: voilà l'offrande que je dois porter à votre crèche. Ah! si ce peu de chose m'arrête, que seroit-ce, mon Dieu, s'il étoit question de grandes choses! En quelque dénûment que la pauvreté religieuse me réduise, il ne sera jamais tel que le vôtre; ni jamais il ne sera comparable aux dons célestes et à l'infinie récompense que vous avez promise aux pauvres évangéliques.

SECONDE MÉDITATION.

DE L'OBÉISSANCE DE JÉSUS-CHRIST DANS SA FUITE EN ÉGYPTE.

Humiliavit semetipsum factus obediens. — *Il s'est abaissé lui-même, et s'est fait obéissant.* Philipp., c. 2.

PREMIER POINT.

Quoique l'ordre que reçut Joseph de la part du Ciel et par le ministère d'un ange, de s'enfuir en Égypte avec Jésus et Marie, ne s'adressât pas immédiatement à Jésus-Christ, il le regardoit néanmoins et ne regardoit même que lui. Et parce que cet Enfant-Dieu avoit une pleine connoissance de tout ce qui ce passoit, on peut considérer cette fuite si prompte et si peu préparée, comme l'effet de son obéissance,

Ce fut dans son principe une obéissance toute sainte, puisqu'elle n'étoit fondée que sur une conformité parfaite de sa volonté avec la volonté *de son Père*, à qui seul il vouloit plaire, *et en qui il se* confioit uniquement. Il l'envisa-

geoit non seulement dans cet ange envoyé d'en haut, mais dans Joseph à qui l'ange avoit parlé, et qui devoit être lui-même l'agent et le ministre de Dieu. Ce divin Enfant se laissa donc conduire, et n'eut point d'autre sentiment que celui d'une soumission filiale et d'un plein abandonnement de ces intérêts entre les mains de la Providence et de ceux qu'elle avoit chargés du soin de sa personne. Or telle est l'obéissance religieuse. Rien de plus saint que les principes sur quoi elle est établie; car c'est sur l'acte de foi le plus héroïque, sur l'acte de confiance le plus excellent, et sur l'acte de charité le plus parfait.

Acte de foi le plus héroïque, puisque pour obéir en religieux, je dois croire que l'autorité de Dieu réside dans mes supérieurs, et qu'elle leur a été communiquée par Jésus-Christ, non point à la vérité par Jésus-Christ en personne, mais par Jésus-Christ représenté dans son vicaire et dans toutes les puissances de l'Église légitimement ordonnées. De sorte que cette communication d'autorité me doit être aussi certaine que si elle s'étoit faite par une apparition visible de Jésus-Christ même, et qu'il s'en fût expliqué de vive voix. Je dois croire de plus, *que m'étant soumis* volontairement et de gré *à cette juridiction* divine et humaine tout en-

semble, c'est Dieu qui me gouverne par mes supérieurs, et que je suis obligé de leur rendre obéissance, non pas en tant que ce sont des hommes comme moi, mais en tant qu'ils me tiennent la place de Dieu, qui me déclare par leur bouche ses volontés. Et parce que cette vérité subsiste indépendamment des imperfections de ces supérieurs et de leurs foiblesses, indépendamment des contradictions de mon esprit et des répugnances de mon cœur, de là vient qu'avec tout cela le même acte de foi doit toujours subsister, et que malgré tout ce que je découvre de défauts dans un supérieur, je dois toujours également le respecter, ou plutôt reconnoître et respecter Dieu dans lui.

Acte de confiance le plus excellent : car à n'en juger que selon les lumières naturelles, souvent je pourrois craindre de m'égarer en suivant les vues de mes supérieurs. Mais j'obéis néanmoins, parce que j'espère que Dieu, touché de mon obéissance, leur inspirera ce qui me convient; qu'il ne permettra pas que je me perde dans l'exercice, l'emploi, le lieu où ils m'auront destiné; qu'il me délivrera de tous les dangers qui pourroient s'y rencontrer pour *moi;* et que supposé même qu'ils se fussent *trompés, il ne me* demandera point compte de *leur erreur; enfin*, qu'il agréera ce que j'aurai

uit, dès que je l'aurai fait par un véritable sprit de dépendance, et qu'il m'en récompensera.

Acte de charité le plus parfait, parce que le lus grand sacrifice que je puisse faire à Dieu, est celui de ma volonté; et qu'il n'y a que plus pur amour de Dieu, qui puisse me porter à me dépouiller ainsi de moi-même et de que j'ai de plus précieux parmi les biens naturels, qui est ma liberté. Quel fonds de consolation pour une ame religieuse et soumise! uel mérite de l'obéissance! Mais au contraire uand je me rends difficile aux ordres de mes upérieurs, et que je veux m'y soustraire, quel enversement et quel sujet de crainte pour moi! e *n'est point vous*, disoit Dieu à Samuel, parant des Juifs, qui demandoient d'être gouvernés par un autre que ce prophète, *ce n'est oint vous qu'ils ont rejeté, c'est moi-même* [1]. insi, en désobéissant à un supérieur, c'est à ieu même que je désobéis, c'est contre Dieu ême que je m'élève, c'est de Dieu même que me sépare, et de volonté, et d'action. Or u'est-ce que de désobéir à Dieu, de se révolter contre Dieu, de se séparer de Dieu!

[1] I *Reg.* 8.

SECOND POINT.

Autant que l'obéissance de Jésus-Christ fut sainte dans son principe, autant devoit-elle être pénible dans l'exécution. De quoi s'agissoit-il ? De quitter dès les premiers jours de sa naissance son propre pays, et d'être transporté dans un pays étranger; de s'exposer, tout enfant et tout foible qu'il étoit, aux fatigues et aux périls d'un rude voyage; de partir dès la nuit même où l'ordre est donné à Joseph, et de se mettre en chemin sans délai, sans préparatifs, sans provisions; d'aller en Égypte, parmi un peuple infidèle et ennemi des Juifs; d'y vivre obscur et inconnu, dans une pauvreté extrême et dans un besoin absolu de toutes choses; enfin d'y demeurer jusqu'à ce que la Providence l'en retirât : car l'ange ne marque point pour cela d'autre temps, ni ne fixe point de terme. Quelle épreuve ! et jamais l'obéissance religieuse eut-elle de pareilles difficultés à surmonter ?

Cependant le père, la mère, l'enfant, toute cette sainte famille obéit. Point de retardements, point d'excuses ni de représentations. *Incontinent Joseph se leva, prit l'enfant, et s'enfuit en Égypte* [1]. A examiner la chose selon les vues

[1] *Matth.* 2.

humaines, par où il ne m'est que trop ordinaire de me conduire, mille raisons devoient arrêter une obéissance si prompte et si rigoureuse. Le moyen qu'un enfant, encore au berceau, pût soutenir une telle marche? Comment l'emporter au milieu des ténèbres et de tant de risques qu'il y avoit à courir sur la route? Où trouver de quoi fournir à sa subsistance, et Dieu ne pouvoit-il pas autrement le sauver de la persécution d'Hérode? Voilà comment on raisonne jusque dans la religion, et n'est-ce pas ainsi que j'ai raisonné moi-même sur mille sujets, où il n'étoit pas question à beaucoup près, pour accomplir ma règle et pour satisfaire à ce qu'exigeoient des personnes supérieures, de prendre autant sur moi, ni de me faire la même violence? Le moindre effort m'étonne, le moindre obstacle me retient; tout me devient impossible, et j'ai toujours des prétextes à alléguer, ou de foiblesse, d'incommodité, d'infirmité, ou d'opposition naturelle et d'aversion, ou de quelque sorte que ce soit.

Que là-dessus un supérieur ne se rende pas à mes remontrances, et qu'il ne croie pas devoir m'écouter, c'est assez pour me jeter dans le trouble et pour m'indisposer contre lui. Je le regarde comme un homme intraitable, et sa fermeté, toute sage qu'elle peut être, me pa-

roît rigueur outrée et dureté. Ne m'en suis-je pas expliqué bien des fois en ces termes, ou du moins ne l'ai-je pas ainsi pensé?

Ce qu'il y a de plus étrange, et ce que je ne puis trop de fois me reprocher à moi-même, ni trop reconnoître à ma condamnation, c'est que la plupart des choses sur lesquelles je murmure avec le plus d'amertume, et contre lesquelles je me récrie plus hautement, ne me paroissent insoutenables que dès qu'elles me sont enjointes par l'obéissance. Du moment qu'on les laisseroit à ma liberté, je ne les trouverois plus au-dessus de mes forces, et je n'en aurois plus tant d'éloignement. Si je veux me juger de bonne foi tel est l'état de mon cœur, et c'est ce que j'ai pu remarquer dans une infinité de rencontres. Qu'un véritable esprit d'obéissance me faciliteroit de devoirs, et qu'il me les adouciroit même! Car voilà ce qui me manque. Avec cet esprit obéissant, il n'y a point de victoire, selon la parole de l'Écriture, que je ne fusse en état de remporter : mais sans ce même esprit, il n'y a rien de si léger qui ne me semble un joug insupportable.

Quand le Fils de Dieu obéissoit à son Père en s'éloignant de sa patrie, et se retirant chez *les idolâtres, il étoit* dès lors, selon la *préparation de son cœur, obéissant* jusques à la mort

de la croix [1]; c'est-à-dire, que dès lors il étoit disposé à être un jour crucifié, et à mourir par obéissance. Voilà, si mon obéissance est aussi parfaite qu'elle devroit l'être, la disposition où elle me doit mettre. Il ne s'agit point actuellement d'endurer la mort pour me soumettre à l'obéissance, puisque je n'en ai pas l'occasion. Mais ce que je ne puis faire maintenant, faute d'occasion, je dois toujours être prêt à le faire si elle se présentoit. Or, ai-je lieu de croire que je sois ainsi préparé, lorsque l'obéissance dans les plus petites choses me fait tant de peine? J'ai bonne grâce de me plaindre des ordres qu'on me donne et des règles qu'on m'impose. Ai-je obéi jusqu'au prix de mon sang, jusqu'au sacrifice de ma vie?

TROISIÈME POINT.

L'OBÉISSANCE de Jésus-Christ fut bien récompensée par les merveilleux effets qu'elle produisit. Jamais il n'en fut de plus salutaire. 1° Ce divin Sauveur porta avec lui ces grâces de salut qui sanctifièrent l'Égypte, et se répandirent dans la suite des années sur tant de solitaires et de pénitents, dont les déserts furent remplis, *et dont la* vie angélique a fait l'é-

[1] *Philip.* 2.

dification et l'admiration de tout le monde chrétien. 2° Sa fuite le préserva de la fureur d'Hérode, et le déroba à la violence de ce persécuteur, qui cherchoit à le perdre. Tellement que, malgré toutes les mesures de ce roi barbare et impie, il échappa, par son obéissance, à cet horrible massacre, où Hérode, parmi tant d'innocents, prétendoit l'envelopper.

Si je comprenois tous les avantages de l'obéissance religieuse, bien loin de regarder la sujétion où elle me réduit, comme un joug pesant, et de m'en plaindre, je m'y soumettrois avec joie, et je ne voudrois rien faire qu'elle n'eût réglé et ordonné. C'est cette obéissance religieuse qui relève toutes nos actions, même les plus indifférentes. Quoi que je fasse, dès que je le fais par obéissance, fût-ce la chose la plus basse en elle-même et la plus servile, mon obéissance la consacre, et lui donne un caractère particulier de sainteté. C'est cette même obéissance religieuse qui attire sur nous les grâces de Dieu. Du moment que j'agis par l'ordre du Seigneur, ce que je fais est proprement son œuvre; et par là il se trouve engagé à m'accorder son secours et à récompenser ma fidélité. De là vient que les entreprises où nous sommes employés par l'obéissance, sont communément celles que Dieu bénit davantage,

et qui réussissent le mieux, soit pour l'édification et le bien du prochain, soit pour notre propre avancement et notre propre consolation.

C'est encore cette obéissance religieuse qui nous préserve du plus dangereux ennemi que nous ayons à craindre dans la voie du salut et de la perfection qui est notre volonté propre. Comme c'est une volonté aveugle et portée par sa pente naturelle au relâchement, il lui faut un guide qui la conduise et un frein qui la retienne. Or, l'obéissance lui sert de l'un et de l'autre, en la tenant étroitement liée à la volonté divine. Sous la conduite et la direction de cette volonté de Dieu, toujours droite et toujours sainte, je suis en sûreté, parce que je ne puis m'égarer, tant que je marche dans le chemin où Dieu m'appelle, et qu'il m'a lui-même marqué. Aussi n'y a-t-il point de vertu moins suspecte ni plus solide, que celle qui est fondée sur l'obéissance : mais toute vertu qui s'en écarte, n'est plus qu'une vertu apparente et qu'une illusion.

Sont-ce là les avantages dont je suis touché, et que je me propose dans l'obéissance que je rends à mes supérieurs, ou que je reconnois devoir leur rendre? S'ils disposent de moi d'une *manière conforme* à mes vues et à mes *désirs, et si dans les* règlements qu'ils font et

les ministères où ils m'emploient, je trouve de quoi flatter ma vanité et de quoi contenter mon amour propre, voilà par où l'obéissance me plaît. Mais qu'elle n'ait point d'autre bien pour moi que de m'éprouver et de me perfectionner selon Dieu et selon mon état; que je n'aie point d'autre fruit à en retirer que d'acquérir devant Dieu de nouveaux mérites, et de me procurer de sa part une plus grande abondance de grâces toutes spirituelles; que je n'y voie qu'une occasion favorable et un moyen très efficace de rompre ma volonté, de l'assujettir et de me mettre en garde contre ses erreurs et ses égarements, c'est à quoi je suis peu sensible, et ce qui ne fait guère d'impression sur mon cœur. Qu'est-ce néanmoins que toute mon obéissance, si ce n'est pas là ce qui l'anime? Que me sert-il d'en avoir fait le vœu, et l'ai-je dû faire par d'autres motifs que ceux-là? Quand j'y chercherai de pareils avantages, je les y trouverai; mais dès que j'y chercherai tout autre chose, par un juste châtiment de Dieu, je n'y trouverai point ce que je cherche; et souvent n'y trouverai-je que des sujets de peine, et des occasions de péché, que je ne cherchois pas.

CONCLUSION.

C'EST par une Providence toute spéciale sur moi, mon Dieu, que vous voulez prendre soin de toute la disposition de ma vie, et me déclarer sur chaque chose, par l'organe de mes supérieurs, vos divines volontés. Soit que vous me parliez immédiatement ou que vous me parliez par eux, c'est toujours vous, Seigneur, qui me parlez, et vous qui me conduisez. Or, qui peut mieux me conduire que vous, et à qui puis-je plus sûrement me confier qu'à vous-même?

C'est donc, mon Dieu, sous votre conduite que je viens me ranger tout de nouveau: mais pour me confirmer dans cette voie de l'obéissance où je veux désormais rentrer, et d'où je ne veux plus sortir, donnez-moi, Seigneur, toute la simplicité et toute la docilité des enfants; toute leur simplicité dans l'esprit, et toute leur docilité dans le cœur. Car voilà le modèle que vous nous avez proposé dans votre Évangile, et sur lequel nous devons nous former. Avec cette simplicité d'un enfant, je ne raisonnerai plus tant sur ce qui me sera commandé. J'obéirai, et je vous laisserai examiner les vues et les intentions des personnes à qui j'obéis. Avec cette docilité d'un enfant, je n'aurai plus tant de difficultés à opposer, ni tant de représentations à faire sur ce qu'on souhaitera de moi. Quand même, dans le secret de mon cœur, j'aurois peine à l'approuver, j'agirai toutefois sans murmure, et je me tiendrai dans le respect et dans le silence.

Peut-être la prudence de la chair me fera-t-elle entendre, *que de se rendre si dépendant*, c'est s'ex-

poser dans une maison à être chargé de tout ce qu'il y a de plus difficile et de plus pénible. Mais quoi que ce soit, Seigneur, que m'importe, pourvu que mon obéissance vous honore, qu'elle me maintienne dans une sainte paix, qu'elle contribue à la satisfaction de ceux que vous avez établis pour me gouverner en votre nom, qu'elle serve à l'édification et au bon ordre de la communauté, qu'elle me porte à vous et qu'elle m'y attache? A une ame obéissante et vraiment religieuse, tout est égal, ô mon Dieu, dès que vous l'agréez et que vous daignez nous en tenir compte.

TROISIÈME MÉDITATION.

DE LA VIE CACHÉE DE JÉSUS-CHRIST JUSQU'AU TEMPS DE SA PRÉDICATION.

Et descendit cum illis, et venit Nazareth, et erat subditus illis. — *S'étant mis en chemin avec Marie et Joseph, il alla à Nazareth, et il leur étoit soumis.* Luc, c. 2.

PREMIER POINT.

Voici sans doute un des plus grands mystères de la vie de Jésus-Christ; et quelque obscur que ce mystère puisse être, je ne dois pas moins l'admirer, que ceux qui ont le plus éclaté aux yeux des hommes. C'est la retraite *où vécut ce divin* Maître jusqu'au temps de sa *prédication.* Cet Homme-Dieu qui étoit rem-

pli de tous les trésors de la sagesse et de la science, qui possédoit dans un suprême degré tous les dons de la nature et de la grâce, qui pouvoit briller dans le monde, et s'attirer l'estime et la vénération de tous les peuples; cet Homme-Dieu qui, jusqu'à l'âge de trente ans, eût pu opérer tant d'œuvres merveilleuses pour la gloire de son Père, s'il eût pris soin de se faire connoître; qui eût pu convertir tous les pécheurs, tous les idolâtres, et répandre l'Évangile par toute la terre; cet Homme-Dieu, qui n'étoit même envoyé que pour cela, et qui pour cela seul étoit descendu du Ciel, s'est réduit toutefois à une vie cachée, et de trente-trois ans qu'il avoit à demeurer parmi nous, en a passé trente dans le silence et la solitude, et n'en a réservé que trois pour se produire en public et pour annoncer le royaume de Dieu.

Qu'a-t-il fait durant ces trente ans d'une vie particulière et retirée? *Il étoit soumis à Marie et à Joseph*[1]: voilà ce qu'on nous en dit. Nous ne savons rien de tout le reste, et il a voulu l'ensevelir dans les ténèbres, en sorte qu'il n'y eût que Dieu qui en fût témoin. Conduite qui semble d'abord bien surprenante, mais dont le secret néanmoins n'est pas difficile à découvrir. *Il a prétendu* par là réprimer en nous ce

[1] *Luc.* 2.

désir de paroître, qui nous est si naturel, et qui cause tant de désordres dans les maisons religieuses. Il n'est pas possible qu'un religieux soit solidement à Dieu, si c'est un homme tout extérieur; et rien n'étoit plus capable de modérer cet empressement de se montrer au monde et de s'y distinguer, que l'exemple d'un Dieu solitaire et volontairement ignoré du monde.

Car cet exemple m'ôte tous les prétextes que je pourrois avoir, et que l'amour-propre sait si adroitement nous suggérer, en nous persuadant qu'il y va de la gloire de Dieu, et que le salut du prochain y est engagé, que c'est une nécessité en telles et telles conjonctures, que la bienséance le veut ainsi, que cela sert à entretenir la charité, qu'il faut de la société dans la vie, qu'une si grande retraite nous rend inutiles et nous empêche de faire valoir les talents que nous avons reçus. Spécieuses raisons, mais dont je voudrois en vain m'autoriser. Suis-je plus en état que Jésus-Christ de contribuer à la gloire de Dieu? Dois-je plus m'intéresser que lui au salut du prochain? Le monde a-t-il plus besoin de moi, et y suis-je plus nécessaire? Connois-je mieux ce qui convient et ce qui ne convient pas? Ai-je plus de zèle pour l'entretien de la société et de la charité? Ai-je des talents plus relevés, et dont il y ait plus de fruit

à espérer? Ame vaine, apprends à te détromper et à te confondre. Au lieu de ces maximes que m'inspire, jusque dans la religion, un esprit mondain, mon Sauveur est venu m'enseigner une route toute contraire, et à laquelle je dois m'en tenir : c'est d'aimer à être inconnu, à être oublié, à être délaissé, et délaissé même, non seulement du reste des hommes, mais de la communauté où je vis, n'y étant chargé d'aucun autre emploi que de l'observation de ma règle, et n'y entrant dans aucune affaire, bien loin de m'embarrasser et de m'intriguer dans les affaires du siècle.

Telle doit être ma disposition, sans préjudice néanmoins de l'obéissance que je dois à mes supérieurs. S'ils veulent se servir de moi, soit au dedans, soit au dehors, il faut leur obéir, et m'acquitter le plus parfaitement que je pourrai, des ministères où ils me destineront. Mais quand j'agirai de la sorte, et quand surtout je ne me produirai au dehors que lorsque mes supérieurs me l'ordonneront, et qu'autant qu'ils me l'ordonneront, j'y paroîtrai beaucoup moins; et y paroissant moins, Dieu n'en sera que plus glorifié, le monde que plus édifié, les bienséances de mon état que mieux gardées, et toutes *mes fonctions* que plus fidèlement et *plus saintement exercées*. Je n'ai donc qu'à at-

tendre en paix les ordres de la Providence ; et tant qu'elle me permettra de rester dans l'obscurité, je dois m'en réjouir, chérir ma retraite, et dire comme le Prophète royal : *J'ai choisi d'être abject et le dernier dans la maison de mon Dieu*[1].

SECOND POINT.

Quelles étoient les occupations de Jésus-Christ dans sa vie cachée ? Si nous en jugeons par les apparences, ce n'étoient que des occupations basses en elles-mêmes, communes et serviles. Il travailloit avec Joseph, il partageoit avec Marie les soins nécessaires pour le bon ordre de cette sainte famille, il exécutoit ponctuellement ce que l'un et l'autre lui prescrivoient, sans rien omettre ni rien négliger des moindres offices. Qu'étoit-ce là pour le Messie, pour l'Envoyé de Dieu, pour le Fils unique de Dieu ? Or, Dieu cependant tiroit autant de gloire de ces actions, que de tout ce que ce Sauveur des hommes devoit faire dans la suite de plus grand. Dieu les agréoit ; et le voyant adonné à de tels exercices, il disoit déjà de lui, quoique avec moins de solennité et moins d'éclat qu'au jour de son baptême : *Voilà mon Fils*

[1] *Ps.* 83.

bien-aimé en qui j'ai mis mes complaisances [1]. Pourquoi cela? parce qu'en toutes ces actions, Jésus-Christ se conformoit au bon plaisir de son Père; parce que toutes ces actions étoient animées d'un esprit intérieur, et relevées par des vues toutes divines. De là vient qu'elles étoient si méritoires devant Dieu et si agréables à ses yeux.

Il y avoit en ce temps-là des princes sur la terre et des empereurs. Il y avoit de fameux conquérants, qui remplissoient le monde de leur nom et du bruit de leurs actions héroïques. On parloit de leurs desseins, de leurs entreprises, de leurs faits mémorables. On les publioit partout, et on les exaltoit : mais dans l'estime de Dieu ce n'étoit rien; et n'en étant ni le principe, ni la fin, il n'y avoit nul égard. Au contraire, on ne parloit point de Jésus-Christ, on ne le connoissoit point, on ne savoit ni son nom, ni sa naissance, ni sa demeure, ni comment il vivoit, ni à quoi il s'employoit. Il étoit dans un coin de la Judée comme s'il n'y eût point été; mais Dieu tenoit ses regards sans cesse attachés sur lui, et n'en retiroit pas un moment les yeux. C'étoit un objet digne de l'attention de tout le Ciel, et il ne faisoit pas une *action qui ne fût* d'un prix infini.

[1] *Matth.* 3.

Quel soutien et quel sujet de confiance pour une personne religieuse, qui, dans son état, n'est employée qu'à des exercices dont le monde ne tient nul compte ! Souvent même sont-ce les dernières fonctions d'une maison, et les plus humiliantes. Mais ce qui la console, et ce qui est en effet bien consolant pour elle, c'est la parole de l'Apôtre, qu'elle s'applique à elle-même : *Vous êtes morts, et votre vie est cachée avec Jésus-Christ en Dieu*[1]. Car dès que c'est une vie cachée en Dieu, c'est une vie selon le gré de Dieu, par conséquent une vie toute sainte ; et puisque c'est une vie cachée avec Jésus-Christ, c'est donc une vie toute conforme à la vie de Jésus-Christ, à son esprit et à ses sentiments. Or, quelle vie est plus à souhaiter pour moi, que celle qui m'unit de la sorte à mon Dieu, et qui me donne des rapports si étroits avec mon Sauveur et mon modèle ? C'est là proprement la vie intérieure ; et dans une telle vie, y a-t-il rien de si vil en apparence et de si méprisable, que je ne doive estimer au-dessus de tout ? Ce seroit bien dégénérer de ma profession, si je réglois autrement l'estime que je fais des choses, que par la sainteté qui y est attachée, et par la volonté de Dieu que j'y accomplis. Avec l'un et l'autre, tout est d'une valeur inestimable, tout est grand.

[1] *Coloss.* 3.

TROISIÈME POINT.

De quel repos étoit accompagnée la retraite de Jésus-Christ, et quelle paix n'y goûtoit-il pas? Inconnu au monde, il n'étoit point exposé à ses discours, ni sujet à ses contradictions. Dans l'étroite enceinte d'une maison pauvre où il se tenoit renfermé, et où il se bornoit à son travail, il n'avoit point de part à tous les mouvements qui agitoient le reste des hommes. Il jouissoit tranquillement du silence et du calme de la solitude, et s'il s'entretenoit, c'étoit, dans le secret de son ame, avec son Père, dont il recevoit les plus sensibles et les plus douces communications.

De tous les biens que nous pouvons désirer sur la terre, il est constant qu'un des plus précieux c'est la paix : mais il n'est pas moins certain que de tous les moyens pour acquérir cette paix, ou intérieure ou extérieure, un des plus assurés, c'est une vie retirée et cachée. Le monde est comme une mer orageuse; au lieu que la retraite est comme un port et un asile où l'on est à couvert de tous les orages. Voilà par où les gens du monde estiment eux-mêmes la *profession religieuse*; et voilà ce qui leur fait *dire en tant de* rencontres, qu'un bon religieux,

une bonne religieuse, sont mille fois plus contents dans leur cellule, qu'on ne l'est dans le tumulte et les embarras du siècle.

Les plus mondains le disent, et en cela ils disent encore plus vrai que peut-être ils ne le pensent. Mais ils le diroient bien autrement, s'ils avoient en effet connu par quelque épreuve les douceurs solides que goûte une ame accoutumée à vivre seule, et qui sait se borner à cette vie particulière. Elle a ses occupations, qui lui ont été marquées par l'obéissance, ou qu'elle s'est tracées elle-même. Ce ne sont point des fonctions d'éclat, et c'est par là justement qu'elles lui plaisent davantage. Elle s'en acquitte avec fidélité, mais du reste sans vouloir s'ingérer en aucune autre chose. Ainsi elle est peu troublée de tout ce qui se passe dans le monde, et de mille événements qui sont pour tant d'autres une source d'inquiétudes et de chagrins. Souvent même n'en est-elle pas instruite, ni ne veut-elle pas s'en instruire. Et comment s'inquiéteroit elle de tout ce qui arrive au dehors, puisqu'à peine elle sait une partie de ce qui se fait auprès d'elle et dans l'intérieur de la communauté? Dès que les choses ne la regardent point, et qu'il ne s'agit ni de la charité, ni du *bien commun* de la maison, elle ne s'informe

de rien, ni ne s'entremet en rien : car la retraite religieuse va jusque-là.

Ah ! que de religieux auroient mené dans leur état et y meneroient une vie paisible, s'ils avoient pris de bonne heure cet esprit de retraite, et s'ils savoient se renfermer dans eux-mêmes ! Mais il semble que nous nous soyons à charge à nous-mêmes, et que nous ne puissions demeurer avec nous-mêmes. On veut se mêler de tout. Pour cela il faut se trouver partout. Si l'on est arrêté, c'est une peine; et si l'on peut suivre son impétuosité naturelle et aller où elle nous emporte, c'est encore le principe d'un plus grand mal. Car il n'est pas possible que la diversité des objets, que les différents intérêts où l'on entre, n'excitent bien des désirs et bien des passions dont la paix du cœur est altérée. La clôture et la cellule s'adoucissent à mesure qu'on les garde : mais c'est en les quittant trop souvent et trop long-temps, qu'on se les rend insupportables. Il y faut néanmoins revenir, et voilà ce qui cause les dégoûts et les ennuis. N'est-ce pas peut-être ce qui m'en a causé une infinité à moi-même ? Pourquoi sur la terre chercher si loin mon bonheur et hors de moi, lorsqu'avec Dieu et avec sa grâce, je puis le trouver *dans moi et* au milieu de moi ?

CONCLUSION.

Soyez éternellement béni, Seigneur, de la miséricorde que vous m'avez faite, en me retirant dans votre sainte maison. Ce n'est pas seulement pour la vie future et pour mon salut, un lieu de sûreté, mais c'est pour tout le cours de cette vie présente, une demeure de paix. Il est vrai, Seigneur, qu'il y faut avoir un certain attrait et un certain goût ; et ce goût de la retraite n'est pas une des moindres grâces que puisse recevoir de vous une ame religieuse. Vous me l'accorderez, cette grâce, puisque je vous la demande, et que vous savez combien elle m'est nécessaire.

Détachez mon cœur de tous les vains amusements qui peuvent le distraire et le dissiper, et qui ne l'ont en effet que trop dissipé et que trop distrait jusqu'à cette heure. Faites-le rentrer au dedans de lui-même, et inspirez-lui cet esprit intérieur, qui seul est capable de le tenir dans le recueillement et dans le calme. Toute autre chose où je voudrois établir mon repos en ce monde, peut me manquer ; mais ma retraite ne me manquera point, et ce sera toujours ma ressource et mon refuge.

Vous surtout, mon Dieu, vous ne me manquerez point dans la vie la plus obscure et la plus cachée. Je vous y trouverai, et qu'ai-je à souhaiter de plus? C'est là que l'ame s'entretient avec vous, qu'elle vous parle et qu'elle vous entend, qu'elle vous possède et qu'elle vous goûte. Mais vous n'êtes point dans le bruit : du moins vous ne vous y faites guère connoître, ni guère *sentir.* O mon Dieu, où serois-je bien sans vous, et

où puis-je être mal avec vous ? Que m'importe d'être connu du monde, honoré dans le monde, ou de ne l'être pas, si je vous ai toujours pour témoin, et si vous m'honorez de votre présence ? Vous seul me tiendrez lieu de toutes choses ; et dans mon obscurité et mes ténèbres, je serai plus en état de vous dire sans cesse, avec la même consolation que vous le disoit un de vos plus fidèles serviteurs : *Mon Dieu et mon tout.*

CONSIDÉRATION.

SUR LES CONVERSATIONS AVEC LE PROCHAIN.

Il y a peu d'ordres religieux où tout commerce avec le prochain soit absolument interdit. Dans la profession religieuse comme ailleurs, on a certaines heures où l'on peut converser ensemble, et il n'est point même défendu d'avoir quelques connoissances au dehors ni de les entretenir. Mais il est vrai, du reste, que dans les conversations avec le prochain, il se glisse bien des abus où nous tombons très communément, et dont nous ne pouvons mieux nous garantir que par trois règles générales, qui

sont pour nous d'une extrême conséquence. La première, que nos conversations soient toujours accompagnées d'une modestie religieuse et d'une sage retenue; la seconde, qu'elles soient solides et utiles; et la troisième, que la charité y règne, et qu'elle en éloigne tout ce qui est contraire à l'esprit d'union et de paix.

PREMIER POINT.

Conversations accompagnées d'une sage retenue et d'une modestie religieuse : car, de même qu'il y a pour les personnes du monde des bienséances du monde, il y a, pour les religieux, des bienséances religieuses; et, par rapport à la manière de converser, il est constant que mille choses où l'on ne trouve point à dire dans un homme du monde, deviennent peu séantes dans un religieux, et sont même tout-à-fait répréhensibles. C'est donc particulièrement aux religieux que convient l'avis de l'Apôtre, lorsqu'il disoit aux premiers fidèles : *Faites voir en tout votre modestie*[1]. Elle paroît dans l'air, dans le maintien, dans le geste, dans le ton de la voix, dans les termes et les expressions, dans tout l'extérieur. Ce n'est pas qu'elle ait rien d'affecté, ni de trop étudié : l'affectation n'est bon-

[1] *Philip.* 4.

ne nulle part; mais, sans aucune contrainte ni aucune gêne, elle évite certains airs trop évaporés, certains mouvements trop précipités, certains gestes trop peu mesurés, certains éclats de voix trop élevés, certaines paroles et certaines expressions trop familières, surtout avec des séculiers.

C'est une erreur dont se laissent prévenir bien des religieux, de se persuader que par des conversations toujours enjouées et peu réservées, ils se rendent plus agréables au monde, et s'en attirent plus aisément l'estime et la confiance. Le monde est au contraire le censeur le plus éclairé et le plus sévère, que les personnes religieuses aient à craindre. Il sait parfaitement quelles mesures elles doivent garder, et quels égards elles doivent avoir à la sainteté de leur profession; il y fait une réflexion particulière, et, tout libertin, tout déréglé qu'il est, il exige de leur part une régularité et une circonspection, qu'il porte même quelquefois jusqu'au scrupule.

Ainsi, dans les entretiens d'un religieux, le monde veut voir de la gravité, du recueillement, de la modération, de la discrétion, de la sagesse; et s'il en rencontre quelqu'un où il *remarque tous ces caractères*, c'est de celui-là *qu'il s'édifie et en* celui-là qu'il se confie. Tout

autre ne lui est bon que pour l'amusement. On peut dire même qu'il n'est presque bon à rien autre chose dans l'intérieur d'une communauté: on le laisse parler et discourir tant qu'il lui plaît, et comme il lui plaît; mais ses discours, souvent sans ordre et sans règle, font peu d'impression, et l'on n'y donne qu'une attention très légère.

Selon la maxime ordinaire, la bouche parle de l'abondance du cœur; et c'est encore une vérité, que le cœur se répand par la bouche. De là donc on peut conclure d'une personne religieuse trop vive et trop mondaine dans ses façons de parler, qu'elle est déjà fort dissipée au dedans d'elle-même, et que dans la suite elle ne fera que se dissiper toujours davantage. Une ame recueillie, et qui porte partout la présence et la vue de Dieu, ne s'abandonne point de la sorte à ses vivacités naturelles. Elle est honnête et affable, mais sans s'épancher tant au dehors, ni entrer en de si grandes agitations: elle n'est ni sauvage ni mélancolique; mais au milieu de sa joie, et dans les démonstrations qu'elle en donne, elle ne perd rien de tout le sérieux qui la doit tempérer: elle ne demeure point dans un triste et morne silence; mais elle ne cherche point aussi à tenir seule la conversation, ni à maîtriser tous ceux avec

qui elle traite : elle dit simplement ce qu'elle pense, et laisse à chacun le loisir de s'expliquer à son tour, n'interrompant jamais, et toujours plus prête à écouter qu'à se faire entendre. Qu'on éviteroit de fautes dans la société, si l'on se formoit sur ce modèle, et si l'on ne s'écartoit jamais du respect chrétien et religieux qu'on se doit les uns aux autres !

SECOND POINT.

Conversations solides et utiles. Ce n'est pas à dire qu'elles doivent toujours rouler sur des matières spirituelles et de pure piété : cela seroit à souhaiter parmi des religieux ; mais après tout, comme la religion accorde quelques heures d'entretien pour récréer l'esprit et pour le relâcher, elle donne là-dessus un peu plus de liberté, et ne défend point de mêler dans la conversation des sujets moins relevés et moins importants : c'est une tolérance raisonnable et très convenable.

Mais ce qui ne conviendroit en aucune sorte : ce seroit, 1° qu'entre des personnes religieuses on ne s'entretînt ordinairement que de bagatelles, et qu'on employât des temps considérables en de puérils et de vains discours : 2° qu'on ne parlât que des affaires du monde, et de ce

qui s'y passe; qu'on ne s'assemblât que pour contenter sur cela sa curiosité, et pour entendre le récit de tous les bruits qui courent et de toutes les nouvelles qui se répandent; 3° qu'aux heures même où le silence est ordonné, on se réunît plusieurs ensemble, en des lieux particuliers et contre la règle, pour se rapporter mutuellement tout ce qui se fait dans une communauté, et pour en raisonner fort inutilement; 4° que dans toutes ces conversations, soit particulières, soit publiques, on ne dît pas peut-être un mot de Dieu ni qui pût porter à Dieu; mais qu'on n'y débitât que des maximes toutes conformes à l'esprit du monde et à ses sentimens; 5° qu'on laissât tomber l'entretien dès que quelqu'un commenceroit à le tourner sur les choses du Ciel, et à y jeter quelques paroles d'édification; qu'on en conçût du dédain, et qu'on en témoignât du dégoût et de l'ennui. Voilà, encore une fois, ce qui ne peut s'accorder avec la sainteté de l'état religieux.

Quand, après une conversation où l'on ne s'est rempli l'esprit que d'idées frivoles, on se trouve devant Dieu et dans la prière, sans goût, sans onction, sans attention, y a-t-il lieu d'en être surpris? Une bonne réflexion qu'on eût entendue dans un entretien plus solide, eût nourri l'âme, et eût allumé toute sa ferveur;

car souvent il n'en faut pas davantage. Ces deux disciples à qui Jésus-Christ ressuscité se joignit sur le chemin d'Emmaüs, se sentoient tous brûlants de zèle, pendant qu'il conversoit avec eux et qu'il leur expliquoit les divines Écritures. Mais que remporte-t-on de la plupart des conversations? un cœur vide, une imagination égarée, beaucoup d'indifférence et de sécheresse dans le service de Dieu. Il n'y a que trop de personnes religieuses qui pourroient en rendre témoignage.

Ce qui paroît encore plus à déplorer, c'est que des religieux aient quelquefois de longs entretiens, même avec des séculiers, sans jamais leur rien dire des vérités du christianisme, ni qui regarde le salut. On craint de les rebuter par ces sortes de discours, et qu'ils n'en fussent bientôt fatigués. Il est vrai qu'il y faut de la prudence, et qu'on ne doit pas faire de la conversation une prédication perpétuelle. Mais d'ailleurs trois choses sont certaines. 1° Les séculiers ne se rebutent point si aisément qu'on le pense de ce que leur dit une personne religieuse pour les édifier et leur inspirer des sentiments chrétiens. Si c'étoit un homme engagé comme eux dans le monde qui leur tînt de pareils discours, peut-être en seroient-ils étonnés et en feroient-ils quelques railleries : mais

1° Les impatiences naturelles et les chagrins de certains esprits colères et brusques, qui ne savent s'exprimer sur rien en des termes de douceur. On ne peut presque leur parler, sans s'exposer à une réponse désagréable; et l'on a beau prendre toutes les précautions possibles, il y a toujours de leur part quelque rebut à essuyer.

2° Les contestations qui naissent, et les disputes où l'on s'échauffe de part et d'autre. Cela vient surtout de deux sortes de caractères très fâcheux dans le commerce de la vie. Les premiers sont contredisants, et les seconds sont opiniâtres. D'où il arrive que les uns par un esprit de contradiction, formant toujours des difficultés sur ce qu'on leur dit, et les autres par un esprit d'opiniâtreté, ne voulant jamais céder, ni reconnoître qu'ils se soient trompés, on s'échappe en bien des paroles dont les cœurs sont piqués et ulcérés.

3° Les railleries, soit qu'on soit trop libre à les faire, ou qu'on soit trop délicat à s'en offenser. Car il y a des esprits d'une telle foiblesse, qu'il ne faut qu'un mot pour les choquer : comme il y en a aussi qui se laissent tellement aller à une envie démesurée de railler de toutes choses et de quiconque, qu'ils le font sans ménagement et sans égard. Pourvu qu'ils

se contentent, ils n'examinent rien davantage, et ne s'inquiètent guère si quelqu'un en a de la peine. Cette peine toutefois n'est que trop réelle; et quoiqu'elle puisse être mal fondée, et que souvent dans celui qui la ressent, ce ne soit que l'effet d'une trop grande sensibilité, il y faudroit néanmoins prendre garde; et non seulement la charité religieuse, mais la seule humanité le demanderoit. Bien loin de cela, on prend plaisir à se jouer d'une personne. On en fait tout le sujet de l'entretien; et à ses dépens, on se donne une récréation et un divertissement peu sortable.

4° Les jugements et les murmures, ou contre des supérieurs, ou contre ceux qui se trouvent chargés de quelque office dans la communauté, ou contre des particuliers. Dès qu'on n'approuve pas une chose (et combien y en a-t-il qui soient approuvées de tout le monde?). Quoi qu'il en soit, dès qu'une chose déplaît, on ne peut s'en taire. Du moins si l'on en parloit dans la vue de quelque utilité qui en dût revenir: mais on sait assez que tout ce qu'on dira, ne produira rien. Pourquoi donc entre-t-on là-dessus en de si longues explications? par une maligne satisfaction qu'on goûte à déclarer *ses sentiments*, *et par* un secret penchant à *condamner et à censurer*.

médisance est un péché grief dans des séculiers, qu'est-ce dans les religieux? Parlons bien de tout le monde; ou si nous n'avons rien de bon à dire, taisons-nous. En gardant ces règles, on se préserve d'une infinité de désordres; on rend la société religieuse également édifiante et douce, et c'est ainsi que se vérifie la parole du Prophète royal: *Quel avantage et quel bonheur pour des frères, de vivre ensemble et dans une sainte union* [1].

[1] Ps. 132.

SEPTIÈME JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION.

DE LA CHARITÉ DE JÉSUS-CHRIST DANS SA VIE AGISSANTE.

Hoc est præceptum meum, ut diligatis invicem, sicut dilexi vos. — *Voilà mon commandement : c'est que vous vous aimiez les uns les autres, comme je vous ai aimés.* Jean, chap. 15.

PREMIER POINT.

Après avoir passé trente années dans l'obscurité de la retraite, Jésus-Christ enfin se montra au monde pour y prêcher son Évangile, et voilà ce que nous appelons sa vie agissante. Il eut à traiter avec toutes sortes de personnes, et c'est là sans doute qu'il trouva de quoi exercer toute sa charité. Car cette vertu est plus nécessaire qu'aucune autre pour converser avec les hommes, et sans elle il n'y a point de société qui puisse subsister. Or la

qu'elle ne me seroit de nul usage. Mais j'ai à vivre avec des esprits qui ont leurs idées particulières, comme nous avons chacun les nôtres; qui ont leurs humeurs, leurs caprices, leurs préjugés, leurs erreurs. D'entreprendre de les changer, c'est ce qui ne m'appartient pas, et de quoi je ne viendrois pas à bout. Il ne me reste donc pour le bien de la paix et pour l'entretien de la charité, que de m'accommoder à eux autant qu'il est possible, et de les gagner par ma douceur.

Bienheureux les débonnaires, parce qu'ils posséderont toute la terre [1], c'est-à-dire, qu'ils se concilieront tous les cœurs. Suis-je de ce nombre; ou plutôt, combien là-dessus ai-je de reproches à me faire? Combien de fois au lieu d'user envers le prochain d'une charitable indulgence, lui ai-je fait ressentir mes dédains et mes hauteurs? Combien à son égard m'est-il échappé, et m'échappe-t-il sans cesse de paroles aigres, de manières brusques, de mépris? Souvent même je n'y fais nulle attention, et je ne crois pas qu'il y ait rien en tout cela dont on doive s'offenser. Ce seroit bien pis, si je venois, comme quelques uns, à m'en applaudir et à m'en savoir bon gré. Voilà ce qui trouble *toute une communauté*; voilà ce qui y fait

[1] *Matth. 5.*

ître les divisions, et ce qui y cause les dif-
rends et les démêlés. Un peu plus d'empire
r soi-même préviendroit tous ces maux, et
i'y a-t-il que je ne dusse sacrifier pour les
rêter?

SECOND POINT.

La même charité qui fit supporter à Jésus-
irist avec tant de douceur et tant de patience
; imperfections de ceux avec qui il eut à
nverser et à traiter, lui fit encore employer
n pouvoir tout divin à les combler de ses
âces. Car ce fut une charité bienfaisante. *Il
ircouroit les villes et les bourgades, en fai-
nt du bien à tout le monde* [1]; chassant les
:mons, consolant les affligés, guérissant les
alades, ressuscitant les morts, annonçant le
yaume de Dieu, et travaillant sans relâche
ı salut des ames.

Je ne suis pas en état de faire comme Jésus-
ırist, des miracles en faveur du prochain. Il
: dépend pas de moi de rendre, comme ce
ien Sauveur, la vue aux aveugles, l'ouïe aux
urds, la parole aux muets, la santé aux pa-
lytiques et aux moribonds. Mais du reste il
a chaque jour, surtout dans une communauté,
ille *occasions de se rendre des services mu-*

[1] *Act.* 10.

charité de Jésus-Christ dans le cours de sa prédication, eut surtout trois qualités, qui doivent me servir de modèle. Car ce fut une charité douce, une charité bienfaisante, et une charité universelle. Telle doit être la mienne envers le prochain, et s'il y manque un seul de ces caractères, ce n'est plus une charité chrétienne ni religieuse.

Ce fut donc d'abord une charité douce que celle de Jésus-Christ, et cette douceur parut en tout : dans ses manières extérieures, dans sa retenue et sa modération inaltérable. Que n'eut-il point à endurer de la part d'un peuple grossier et incrédule, à qui il annonçoit ses divines vérités? Avec quelle condescendance ménageoit-il tant d'esprits opposés, et s'y accommodoit-il pour les persuader et pour les gagner? Combien de rebuts essuya-t-il sans se plaindre, combien de résistances et de contradictions? Qu'étoit-ce que ses apôtres? de pauvres pêcheurs, des hommes sans nom, sans éducation, sans étude, sans intelligence. Que ne lui en coûta-t-il point pour les former? Souvent ils ne comprenoient pas ce qu'il leur disoit, et pour se faire mieux entendre à eux il leur répétoit plusieurs fois les mêmes choses et les leur expliquoit tout de nouveau. Souvent ils avoient ensemble des contestations et des

disputes, et il s'employoit à les apaiser: vivant avec eux malgré le dégoût qu'ils lui devoient causer, se communiquant à eux, et bien loin de se tenir importuné de leur présence, voulant sans cesse les avoir auprès de lui.

Ainsi il a bien pu nous dire, ce qu'il dit en effet dans son Évangile: *Apprenez de moi combien je suis doux et pacifique* [1], et en même temps apprenez comment vous devez l'être vous-mêmes. L'ai-je appris jusques à présent? Ai-je appris à supporter les foiblesses des autres? Il faut bien qu'ils supportent les miennes; et n'est-ce pas une des plus grandes injustices, quand je veux qu'ils me fassent grâce sur une infinité de choses qui m'échappent et que je ne leur fais grâce sur rien? Ce sont leurs mauvaises qualités qui doivent servir à perfectionner et à purifier ma charité, au lieu de l'affoiblir. Car si je n'étois obligé d'avoir de la charité et de la douceur, que pour des gens accomplis et à qui rien ne manque, tout ce que j'en aurois, ne seroit de nul mérite: ou pour mieux dire, je n'en aurois pour personne, puisqu'il n'y a personne sans défaut. Si je n'avois à vivre qu'avec des anges ou avec des hommes impeccables, cette charité douce et patiente ne me seroit pas nécessaire, parce

[1] *Matth.* 11.

plus admirable, c'est dans son étendue: car ce fut une charité universelle. Comme il avoit été envoyé de son Père pour tous les hommes, et que c'étoit en vue de son Père qu'il les aimoit, il se partageoit également entre tous, et leur donnoit à tous ses soins, sans acception de personne. Juifs et Gentils recevoient de lui les mêmes instructions et les mêmes guérisons, tant de l'ame que du corps. On ne le vit jamais, ni se rebuter de la misère et de la pauvreté des uns, ni se laisser préoccuper en faveur des autres par leur éclat et leur opulence. Ceux-là même qui se déclaroient le plus ouvertement et avec plus d'injustice contre lui, il étoit disposé à leur faire tout le bien qu'ils en pouvoient attendre, et il ne tenoit qu'à eux, en recourant à ce divin Maître, d'en obtenir toutes les grâces dont il étoit le dispensateur. Non seulement il y étoit disposé, mais pour cela il les appeloit, il les invitoit et les recherchoit. Si je ne porte jusque-là ma charité pour le prochain, je n'ai qu'une charité imparfaite, ou je n'ai même qu'une fausse charité, parce que ce n'est point une charité chrétienne. Car la charité chrétienne nous fait aimer le prochain par rapport à Dieu et en vue de Dieu. Or ce motif n'est point limité, et vouloir le restreindre à certains sujets, sans l'étendre

aux autres, c'est le détruire absolument et l'anéantir.

Aussi le Fils de Dieu, et après lui les apôtres, en nous recommandant la pratique de la charité comme une de nos obligations les plus essentielles, se sont-ils servis d'un terme commun: aimez vos frères, aimez votre prochain. Cette qualité de frère, de prochain, ne convient pas moins à l'un qu'à l'autre, et par conséquent elle ne nous oblige pas moins envers l'un, qu'à l'égard de l'autre. Si vous ne faites du bien, ajoutoit le Sauveur du monde, et si vous n'êtes préparés à en faire qu'à ceux qui vous plaisent, qu'à ceux avec qui vous êtes liés d'une société plus étroite, qu'à vos amis, par où différez-vous des païens? Car ils ont comme vous leurs connoissances, leurs amitiés, leurs liaisons. Or la charité évangélique doit avoir un caractère de distinction et de sainteté, qui la relève au-dessus d'une charité purement humaine, telle qu'étoit celle du paganisme, et telle qu'est encore celle du monde. C'est pourquoi le Sauveur des hommes dans le commandement qu'il nous fait de nous aimer les uns les autres, et qu'il appelle son précepte et sa loi, comprend même ceux *qui se tournent* contre nous et dont *nous avons reçu* les plus sensibles offenses: *Bénissez ceux qui vous maudissent*, souhaitez

du bien à ceux qui vous veulent du mal, priez pour ceux qui vous persécutent [1]. Que ce degré est éminent, mais qu'il est rare! Tout rare néanmoins et tout éminent qu'il est, c'est un devoir nécessaire; et le christianisme, ni conséquemment la religion ne reconnoît point d'autre vraie charité que celle-là : Dieu n'en récompense point d'autre.

Où en suis-je donc, et comment est-ce que je satisfais à cette obligation? Car ce que Jésus-Christ nous a lui-même annoncé, qu'il viendroit des temps où la charité de plusieurs se refroidiroit ne s'accomplit pas seulement parmi les gens du monde, mais parmi les religieux. Elle ne s'y refroidit en effet que trop, et autant qu'elle s'y refroidit, elle s'y rétrécit. On a ses inclinations et ses antipathies; et selon cette différence de sentiments, on tient une conduite toute différente. On a ses amis particuliers pour qui l'on n'épargne rien; mais on ne s'intéresse guère à ce qui regarde tout le reste de la communauté. Dans un office où l'on doit à chacun les mêmes soins, on a ses prédilections; et tandis qu'on est d'une attention et d'une vigilance infinie en faveur de quelques-uns, on est d'une négligence et d'une difficulté extrême envers les autres. Se sent-on blessé en

[1] *Luc. 6.*

quelque chose? on a ses ressentiments et ses peines dans le cœur; et au lieu que la charité devroit les étouffer, on sait bien dans l'occasion user de retour et les faire connoître.

Ce qui est encore très ordinaire, et ce qui renverse tout l'ordre de la charité, c'est qu'on se montre plein de douceur et plein de zèle pour des étrangers, pour toutes les personnes du dehors; et qu'on n'a que de la froideur, et quelquefois de l'amertume pour ses frères, avec qui néanmoins on est uni par des liens si intimes et si sacrés. Où est la charité de Jésus-Christ? car ce ne l'est pas là. Elle n'est qu'en certaines ames, dont Dieu, pour notre édification, nous met les exemples devant les yeux. N'en ai-je pas vu moi-même, et n'en vois-je pas? Il semble que ce soit la charité même; ou il semble que leur charité se déploie sans cesse et se multiplie, à mesure qu'il se présente des sujets sur qui l'exercer. On les admire: mais y en a-t-il beaucoup qui les imitent? Que me sert toutefois de les admirer, si je ne travaille pas à les imiter?

CONCLUSION.

Dieu de charité, *Seigneur*, c'est dans les maisons *religieuses que vous* avez voulu conserver l'esprit de

votre Église naissante et des premiers chrétiens qui la composoient. Or ils n'étoient tous qu'un cœur et qu'un ame; et comment, sans la charité, puis-je donc être vraiment religieux? Il n'est pas en mon pouvoir de concilier ainsi tous les cœurs, et de les réduire à cette conformité parfaite et à cette sainte unité; mais j'y dois au moins disposer le mien, je l'y dois former, et ce sera l'effet de votre grâce.

Donnez-moi, mon Dieu, cette charité patiente qui ne s'altère de rien, cette charité bienfaisante qui ne refuse rien, cette charité universelle qui n'excepte rien. Ah! Seigneur, quelque patiente que puisse être ma charité envers mes frères, jamais le sera-t-elle autant que la vôtre envers moi, et jamais aurai-je autant à supporter de leur part, que vous avez eu jusques à présent à supporter de moi? Quoi que je fasse pour eux, ou que je désire de faire en vue de vous, jamais égalera-t-il tout ce que j'ai reçu de votre infinie libéralité? Et dois-je enfin compter pour beaucoup d'étendre mon zèle sur tout ce qu'il y a de personnes avec qui j'ai à vivre et de sujets qui me sont présents, après que vous avez rempli de votre miséricorde toute la terre, et que vous avez étendu votre amour jusqu'à ceux mêmes qui vous ont crucifié?

Si donc sur la charité que je dois à mon prochain, aussi bien que sur toutes les autres vertus, je vous envisage, Seigneur, comme un modèle, j'ai bien à me confondre du peu de ressemblance qui se trouve entre vous et moi. Mais ce qui redouble ma confusion et ce qui doit y mettre le comble, c'est que je sois si froid et si lent aux exercices de la charité, quand vous voulez bien accepter tout ce qu'elle me

fait faire, comme étant fait à vous-même; quand vous ne dédaignez pas d'en être le motif, que vous m'en savez gré, et que vous m'en faites un mérite auprès de vous. Eh! mon Dieu, si je vous aime, comment puis-je ne pas aimer ceux que vous avez substitués en votre place! Or ne sont-ce pas mes frères, et n'est-ce pas vous-même que j'aime dans eux? N'est-ce pas à vous-même que je rends dans eux tous les bons offices que la charité m'inspire? Que me faut-il autre chose pour m'engager? Un cœur est bien peu sensible pour vous, Seigneur, si cette seule considération ne lui suffit pas.

SECONDE MÉDITATION.

DES DOULEURS INTÉRIEURES DE JÉSUS-CHRIST DANS SA PASSION.

Tunc ait illis : Tristis est anima mea usque ad mortem. — *Alors il leur dit : Je suis dans une tristesse mortelle.* Matth., chap. 26.

PREMIER POINT.

Jésus-Christ devoit être notre modèle en tout, et il a voulu, dans sa passion, nous apprendre comment nous devons nous comporter dans les peines et les afflictions de la vie. Il y en a de deux sortes : d'intérieures, qui n'affligent que l'ame, et d'extérieures, qui affligent les sens. Or les unes et les autres me fournissent la matière de deux importantes méditations ; et quant à ce qui regarde d'abord les peines intérieures du Fils de Dieu, elles se réduisent à *trois espèces*, que les évangélistes nous ont marquées, *et qui* sont la tristesse, l'ennui, la *crainte.*

De quelle tristesse est-il tout-à-coup accablé, orsqu'après la dernière cène qu'il avoit faite ivec ses apôtres, il va au jardin de Gethsemani! A peine peut-il se soutenir lui-même, et selon qu'il le déclare aux trois disciples qu'il a choisis pour l'accompagner, la douleur qui le presse est si violente, qu'elle seroit seule capable de ui causer la mort: *Mon ame est triste*, leur dit-l, *et c'est une tristesse à en mourir*. Voilà par où a commencé cette sanglante passion qu'il a endurée pour moi. Ce n'étoit point assez qu'il livrât son corps au supplice de la croix, l falloit que son âme fût livrée aux plus rudes combats, et qu'elle en ressentît les plus vives t les plus douloureuses atteintes. C'étoit une artie, et même la principale partie de la tisfaction qu'il devoit faire à son Père pour s péchés des hommes, parce que c'est dans le eur que le péché est conçu, et que c'est pro-ement l'ame qui, par le déréglement de la onté, le commet.

Quoi qu'il en soit, que fait-il dans cette tesse qui l'abat, et qu'il ne pourroit porter un miracle? A-t-il recours aux vaines olations du monde? Cherche-t-il au moins que soulagement et quelque appui auprès s *apôtres? Se laisse*-t-il aller à l'impatience *plaintes; et*, pour décharger son cœur

du poids qui le presse, s'épanche-t-il en de longs discours? Deux ou trois paroles, c'est tout ce qu'il dit de son état. Du reste, sans s'arrêter avec ses disciples, il se retire à l'écart, il va prier, il y passe trois heures entières, le Ciel est tout son refuge et tout son soutien; et soit qu'il en soit écouté, ou qu'il paroisse ne l'être pas, il y met toute sa confiance, et n'a point d'autre sentiment que d'une soumission parfaite et d'une pleine résignation : *Mon Père, qu'il en soit comme vous l'ordonnez, et non comme je le veux*[1].

Quelque exempte que semble la profession religieuse des chagrins de la vie, il y a dans la religion aussi bien qu'ailleurs, des jours pénibles et des temps de tristesse. On a partout de mauvais moments, et j'ai les miens comme les autres. Nous sommes même tellement nés, que si nous n'avons pas de vrais sujets de chagrin, nous nous en faisons d'imaginaires. Sans examiner ce qui attrista le Fils de Dieu au point où il le fut et où il témoigna l'être, nous ne pouvons douter que sa douleur n'ait été aussi véritable dans son principe et aussi raisonnable, qu'elle étoit amère et sensible dans ses effets; au lieu que ce qui fait en mille rencontres toute ma peine, ce n'est qu'une idée et

[1] *Matth.* 26.

qu'un fantôme; ce n'est que ma délicatesse extrême, que mon humeur inquiète, que mon orgueil, que mon amour-propre. Car si je veux bien rentrer en moi-même et sonder le fond de mon cœur, je trouverai que c'est là communément ce qui le remplit d'amertume, *Pourquoi êtes-vous triste, ô mon ame, et pourquoi vous troublez-vous*[1] ? c'est que vous êtes ingénieuse à vous tourmenter, souvent sans raison, et même contre toute raison.

Mais soit que mes chagrins soient bien ou mal fondés, comment est-ce que je les supporte? Combien de réflexions également inutiles et affligeantes, dont je me ronge en secret? Combien de vaines distractions que je tâche à me procurer, et au dedans et au dehors, sous le spécieux prétexte de guérir mon imagination, et de la détourner des objets dont elle est frappée? Combien quelquefois de dépits et d'animosités contre les personnes à qui j'attribue ma peine et que j'en crois être les auteurs? A l'égard même de ceux qui, constamment et de ma propre connoissance, n'y ont eu nulle part, combien m'échappe-t-il d'impatiences et de termes offensants, comme si je m'en prenois à eux, et que je fusse en droit, parce que je souffre, de les faire souffrir?

[1] *Ps. 41.*

O que ne suis-je soumis comme Jésus-Christ! Si je savois me taire, et me tenir dans un silence chrétien et religieux; si je me retirois dans l'intérieur de mon ame, et si j'y renfermois toutes mes peines; si pour répandre mon cœur, je n'allois qu'à Dieu, et je ne voulois point d'autre consolation que celle qu'on goûte dans la prière et avec Dieu: que de fautes j'éviterois! que d'inquiétudes et d'agitations je m'épargnerois! L'ange du Seigneur viendroit, et il me conforteroit; ou plutôt, le Seigneur descendroit lui-même avec toute l'onction de sa grâce. Il me serviroit de conseil, d'ami, de confident. Il appliqueroit le remède à mon mal; et s'il ne lui plaisoit pas de m'en accorder l'entière guérison, du moins il l'adouciroit, et me le rendroit, non seulement plus tolérable, mais salutaire et profitable. *J'étois dans le dernier abattement*, disoit le Prophète royal, *et je croyois que rien ne pouvoit me consoler; mais je me suis souvenu de Dieu, et tout-à-coup cette vue de Dieu m'a remis dans le calme et dans la joie.*[1] Voilà ce que ce saint roi avoit plus d'une fois éprouvé: pourquoi ne l'éprouverois-je pas de même?

SECOND POINT.

Une autre peine intérieure dont le Sauveur

[1] *Ps. 76.*

des hommes se sentit atteint: ce fut l'ennui. *Il commença à s'ennuyer*[1], dit l'évangéliste. C'étoit une suite naturelle de la tristesse qui l'accabloit. Tout lui devint insipide, et il ne prit plus de goût à rien. Ces grands motifs qui l'avoient auparavant animé et si sensiblement touché, sans rien perdre pour lui de leur première force, perdirent du reste toute leur pointe. Ils le soutenoient toujours, mais sans aucun de ces sentiments, ni aucune de ces impressions secrètes qui excitent une ame et l'encouragent. Tellement qu'il se trouvoit comme abandonné à lui-même et à la désolation de son cœur. État mille fois plus difficile à porter que toute autre peine, quelque violente d'ailleurs qu'elle puisse être; état où se trouvent encore de temps en temps une infinité de personnes dévotes et religieuses.

Il y a des temps où l'on tombe dans le dégoût de tous les exercices de piété et de religion. Rien n'affectionne, rien ne plaît. On est rebuté de l'oraison, de la confession, de la communion, des lectures spirituelles, de toutes ses observances et de toutes ses pratiques; peu s'en faut qu'on n'en vienne quelquefois jusqu'à se dégoûter même de sa vocation, et à concevoir *certains regrets* de ce qu'on a quitté dans

[1] *Matth.* 14.

le monde. N'ai-je point été bien des fois en de pareilles dispositions, et n'y suis-je point encore assez souvent? Si ce n'est point moi qui me suis réduit là par un relâchement volontaire, je ne dois point m'en affliger: ce sont alors des tentations qui me peuvent être très salutaires, et dont il ne tient qu'à moi de profiter au centuple, en donnant à Dieu, par ma constance, la preuve la plus certaine de ma fidélité. Mais le mal est que ce dégoût et cet ennui ne vient communément que de moi-même, que de ma négligence et de ma tiédeur. Je ne voudrois pas me faire la moindre violence pour me réveiller et pour m'élever à Dieu. Est-il surprenant alors que le poids de la nature m'entraîne; et dois-je m'étonner que Dieu ne se communiquant plus à moi, parce que je m'attache si peu à lui, je ne fasse que languir dans sa maison, et que le temps que je passe auprès de lui, me semble si long? Ah! les heures me paroissent bien plus courtes, partout où je satisfais mon inclination.

Il est vrai néanmoins, et il peut arriver quelquefois que ce ne soit pas par ma faute que je tombe dans cette langueur et que je sens cet éloignement des choses de Dieu. Mais sais-je me rendre cette épreuve aussi utile qu'elle le peut être? Je pourrois sanctifier mon ennui

même et mon dégoût; je pourrois m'en faire un moyen de pratiquer les plus excellentes vertus, la patience, la pénitence, la persévérance. Ce n'est pas un petit mérite devant Dieu, que de savoir s'ennuyer pour Dieu, ce n'est pas une petite perfection que d'avancer toujours, malgré l'ennui, dans la voie de la perfection. Ç'a été le don des Saints, et ce n'est guère le mien. Dès qu'un exercice commence à me déplaire, ou je le laisse absolument, ou je ne m'en acquitte que très imparfaitement : je me fais du dégoût où je suis, une raison de me relâcher; au lieu que je devrois, avec la grâce de Dieu qui m'éprouve dans ce dégoût, et par ce dégoût, recueillir toute ma force et m'élever au-dessus de moi-même. Jamais David ne glorifia plus Dieu qu'en lui disant: *Vous vous êtes retiré de moi, Seigneur; et moi je ne me suis point retiré de vous, ni de vos commandements.* [1] C'est là que je donnerois à Dieu plus de gloire; c'est là que j'amasserois des trésors infinis de mérites.

TROISIÈME POINT.

Un troisième sentiment dont le cœur de *Jésus-Christ* fut pressé et serré, c'est la crainte

[1] *Ps. 118.*

et la plus vive répugnance. Au milieu des ténèbres de la nuit qui l'environnoient, et dans ce lieu désert où il s'étoit retiré, toute l'idée de sa passion lui vint à l'esprit, et se trouvant à la veille d'une mort si ignominieuse et si douloureuse, il s'en fit une image qui le saisit de frayeur. L'impression fut telle que tous ses sens en furent troublés ; et l'extrême répugnance qu'il sentit, le porta même à demander de ne point boire un calice aussi amer que celui qui lui étoit préparé : *Mon Père, s'il est possible, détournez de moi ce calice*[1]. Et sans doute il n'est pas étonnant qu'à la vue de tant d'opprobres où il alloit être exposé, et de tant de souffrances où son corps devoit être livré, toute la nature se révoltât. Jamais combat intérieur ne dut être plus violent, ni ne le fut en effet. Il en tomba dans une mortelle agonie, et il en fut tout couvert, depuis la tête jusqu'aux pieds, d'une sueur de sang. Mais tout cela ne se passoit, après tout, que dans l'appétit sensible; et, sans égard aux révoltes de la nature, la volonté demeuroit toujours également ferme et constante. Aussi, dès le moment qu'il fallut en venir à l'exécution, et que ses ennemis approchèrent pour le prendre, il ne pensa point à *fuir ni à se cacher* : au contraire, il s'avança

[1] *Matth.* 26.

lui-même vers eux; il leur déclara qui il étoit: *C'est moi*, leur dit-il, *que vous cherchez*[1]; *voici votre heure et l'empire des ténèbres*[2]. Vous pouvez faire de ma personne tout ce qui vous est ordonné. Quel effroi tout ensemble et quel courage dans cet Homme-Dieu ! quelle consternation, et quelle résolution !

Quand il se présente une occasion où j'ai à me vaincre moi-même, je ne puis d'abord arrêter certains sentiments naturels qui s'élèvent dans mon cœur, et certaines répugnances involontaires. N'est-ce pas surtout ce que l'on éprouve dans une retraite? Il n'y a point d'ame si tiède et si endormie, qui ne se réveille en ce saint temps et ne se ranime. Dieu parle au cœur, la grâce éclaire l'esprit; on se reproche ses égarements, et l'on en découvre les principes. De là même on voit de quels remèdes on devroit user, et ce qu'il y auroit à faire; on sent qu'on n'est pas, à beaucoup près, ce qu'on devroit être, et l'on reconnoît à quoi il tient qu'on ne le soit : mais on craint de s'y engager et de l'entreprendre; on s'y propose des difficultés infinies, et l'on se défie sur cela de ses forces; on dispute avec soi-même : mais tout le fruit de ces longs raisonnements est une incer-

[1] *Joan. 18.* — [2] *Luc, 22.*

titude où l'on ne conclut rien, et l'on ne se détermine à rien.

N'est-ce pas là peut-être l'état où je me trouve présentement? En vain je voudrois me tromper et m'aveugler : Dieu, malgré moi, ne me fait que trop connoître ce qu'il faudroit changer et réformer dans ma vie pour la rendre plus religieuse ; certains exemples que j'ai devant les yeux, les remords secrets de ma conscience, les avis de mes supérieurs, les réflexions que j'ai faites dans le cours de ma retraite, et que je fais encore, tout cela ne me permet pas d'ignorer à quoi je devrois mettre ordre, et tout cela m'inspire assez de bonnes vues et de bons sentiments. Mais qu'est-ce qui m'arrête? ce qui m'a cent fois arrêté : une vaine peur et une timidité que je n'ai pas la force de surmonter, et qui me représente les choses comme insoutenables pour moi et comme impraticables. Ces fausses terreurs dont je me laisse préoccuper vont même jusqu'à me faire imaginer mille raisons apparentes de différer, de ne point aller tout d'un coup si avant ni si vite. Jésus-Christ ne différa ni ne délibéra point de la sorte. Étoit-il toutefois, au fond de son cœur, moins agité que moi? avoit-il moins sujet de l'être? Cette passion, qu'il envisageoit de si près, et dont il s'étoit si vivement retracé dans

l'esprit toute l'horreur, devoit-elle moins lui coûter, et avoit-elle moins de quoi l'étonner? Ah! me laisserai-je toujours intimider et déconcerter aux moindres obstacles que ma foiblesse fait naître, et qu'elle augmente dans mon idée? ou si la crainte me prévient, n'apprendrai-je jamais à me raffermir contre ses premiers mouvements; et jamais ne me dirai-je aussi résolument et aussi efficacement que le dit Jésus-Christ à ses disciples : *Levons-nous, et marchons*[1].

CONCLUSION.

Aimable Sauveur, c'est par votre sagesse et votre miséricorde infinie, que vous avez voulu paroître foible comme moi, et être sujet aux mêmes révoltes intérieures que moi, afin que votre exemple m'instruisît et qu'il me fortifiât. Sans cela, ô mon Dieu, sans cette règle et ce soutien que je trouve en vous, où en serois-je à certains moments, et que deviendrois-je? Vous voyez combien je suis différent de moi-même d'une heure à une autre, et de quelles vicissitudes je suis continuellement agité. Un jour mon ame est en paix, et même dans une sainte allégresse; mes devoirs me plaisent, et je goûte le bonheur de mon état; rien ne me fait peine, il me semble qu'il n'y a point de victoire que je ne sois en disposition de remporter sur moi-même et sur toutes les passions de mon cœur : mais, dès le jour suivant, *ce n'est plus moi;* mes exercices me sont à charge;

[1] *Matth.* 26.

je m'en fais une fatigue, et j'y sens une opposition qui me les rend non seulement insipides, mais très pénibles. Ainsi toute ma vie n'est qu'un combat perpétuel et qu'une variation, où il semble que tour à tour deux esprits tout contraires me gouvernent.

Pourquoi, Seigneur, le permettez-vous? Vous avez en cela, comme en tout le reste, vos desseins; vous avez vos vues, et des vues de salut pour moi et de sanctification. Vous voulez que je sois éprouvé comme vous l'avez été; vous voulez que je pratique dans mon état les mêmes vertus, et que j'acquière par proportion les mêmes mérites; vous voulez que j'endure le même martyre du cœur, et que je fasse le même sacrifice de toutes les douceurs de l'esprit et de toutes les consolations. Ainsi soit-il, ô mon Dieu, puisque c'est votre volonté. Il me seroit trop aisé et trop doux de vous suivre, si j'y sentois toujours le même attrait. Vous cependant, Seigneur, ne cessez point de me soutenir, non seulement de votre exemple, mais de la grâce qui l'accompagne: que l'un et l'autre m'affermissent tellement dans vos voies, qu'il n'y ait ni tristesses, ni ennuis, ni craintes qui puissent m'en détourner; que j'y marche toujours du même pas, quoique ce ne soit pas toujours avec le même goût. Plus j'aurai à prendre sur moi pour y avancer, plus ma persévérance vous sera glorieuse, et plus vous lui préparerez de couronnes pour la récompenser.

TROISIÈME MÉDITATION.

DES DOULEURS EXTÉRIEURES DE JÉSUS-CHRIST DANS SA PASSION.

Ipse autem vulneratus est propter iniquitates nostras, attritus est propter scelera nostra. — *Il a été couvert de blessures pour nos péchés, et c'est pour nos crimes qu'il a été brisé de coups.* Isaï., c. 53.

PREMIER POINT.

Outre que l'ame de Jésus-Christ devoit servir à l'expiation de nos péchés, et, par ses peines intérieures, satisfaire à la justice divine, Dieu, qui lui avoit donné un corps capable de souffrir, vouloit encore que ce sacré corps fût livré aux plus cruels tourments. C'est pour cela que le Sauveur des hommes endura une si rigoureuse passion, et qu'après avoir répandu tout son sang, il expira enfin sur la croix. Leçon bien sensible pour moi, et admirable modèle d'une des vertus les plus propres du christianisme, *et surtout de la* profession religieuse, qui *est la mortification* des sens.

Ce que j'ai premièrement à considérer, c'est ce que mon Sauveur a souffert; et, pour m'en former quelqu'idée, il me suffit de prendre le crucifix, d'attacher mes regards sur ce corps adorable, tout ensanglanté et tout couvert de plaies; de le contempler à loisir, et d'entendre au fond de mon ame les paroles que m'adresse par son prophète ce Dieu mourant : *O vous tous, qui passez par le chemin* de cette vie mortelle, *faites attention, et voyez si jamais il y eut des souffrances pareilles aux miennes*[1]. Je n'ai qu'à parcourir des yeux ce visage meurtri de soufflets et tout livide, cette tête couronnée d'épines, cette bouche abreuvée de fiel, ces mains et ces pieds percés de clous, ce côté ouvert d'une lance, tous ces membres déchirés et disloqués; voilà l'état où l'ont mis ses bourreaux, et où il est mort : que puis-je répondre à cet exemple, et que me dit mon cœur à ce spectacle?

Quand on me parle de pénitence, et qu'on m'exhorte, selon le langage de l'apôtre saint Paul, *à porter sur mon corps la mortification de Jésus-Christ*[2], s'agit-il pour moi de tout cela, et me demande-t-on tout cela? On exige de *moi une* vie austère; mais à quoi se réduit cette *austérité de vie?* aux observances de ma règle:

[1] *Thren.* I. — [2] II Cor. 4.

car il n'y a point, par rapport à moi, de plus solide mortification, et c'est là, suivant les vues de Dieu, que toute ma pénitence est renfermée. Ne donner de nourriture à mon corps, qu'autant que la règle lui en accorde, et que celle que la règle lui accorde; ne prendre de repos que dans le temps prescrit par la règle, et que selon la mesure du temps que la règle y a destiné, n'avoir ni pour mon vêtement, ni pour ma demeure, ni pour toutes les autres choses qui servent à mon entretien, que ce qui est conforme à la règle et à la plus étroite rigueur de la règle. Vaincre là-dessus toutes les révoltes de la nature, et n'écouter aucun des prétextes dont l'amour-propre a coutume de s'autoriser. Du reste, soutenir avec courage et sans m'épargner tout le poids de la règle, dans les exercices laborieux où elle m'applique, dans les veilles de la nuit, dans le chant du chœur, dans le travail des mains, dans les fonctions et les fatigues de mon emploi, dans tout ce qui regarde mon ministère. Vivre de la sorte, non pas pour un jour, ni pour une semaine, ni pour une année, mais sans interruption et sans relâche, jusques à la mort: voilà de ma part tout ce que Dieu attend, et de quoi il se *contente; voilà où je* puis me fixer. Il est vrai *que cela est mortifiant*, et il est surtout vrai

que cette continuité est bien pénible et bien pesante; mais après tout, qu'y a-t-il là qui soit comparable aux douleurs et à la passion de Jésus-Christ.

Cependant, ne suis-je pas obligé de reconnoître ici devant Dieu et à ma confusion, que ma principale étude dans la vie et mon soin le plus ordinaire, est de m'adoucir, le plus qu'il m'est possible, toutes ces mortifications de mon état? Combien en retranche-t-on, et combien de soulagements cherche-t-on à se procurer d'ailleurs? Les raisons en apparence ne manquent pas pour cela, et l'on sait bien s'en prévaloir. Je l'ai bien su moi-même jusques à présent. C'est-à-dire, pour ne me point flatter, et pour me juger de bonne foi, que j'ai bien su me tromper, et que je prends encore plaisir à demeurer dans mes erreurs, parce qu'elles me sont commodes et qu'elles favorisent ma lâcheté. Que je changerois bientôt de sentiments et de conduite, si les souffrances de Jésus-Christ étoient bien gravées dans mon cœur, et si je les avois plus fortement imprimées dans mon souvenir! Tout me deviendroit léger; tout me deviendroit au moins soutenable. Quoi que pût dire la nature, je lui répondrois que je ne *souffre rien en* comparaison de mon Sauveur, *et que s'il m'en* coûte quelque chose, ce n'est

pas, comme à lui, jusqu'à verser du sang. Je me dirois, et je dois en effet me le dire sans cesse, que si je ne puis vivre sur la croix, j'y puis mourir; et qu'il vaut mieux y mourir, que de vivre et de mourir sans pénitence.

SECOND POINT.

Pourquoi Jésus-Christ a-t-il tant souffert? Autre considération non moins solide, ni moins touchante. Il a souffert parce qu'il s'y étoit engagé pour la gloire de son Père et pour le salut des hommes. C'étoit un engagement libre dans son principe et pleinement volontaire. Il pouvoit ne pas accepter la condition qui lui avoit été prescrite, de souffrir et de mourir, s'il vouloit sauver le monde et réparer l'injure faite à Dieu. Mais l'honneur de son Père lui étoit trop cher, et il s'intéressoit trop à notre salut, pour ne sacrifier pas à l'un et à l'autre son sang et sa vie. Voilà de quelle manière il avoit contracté de lui-même une obligation si rigoureuse. En conséquence du consentement qu'il y avoit donné, cette loi à laquelle il eût pu ne se pas soumettre, étoit devenue pour lui comme un devoir indispensable, et c'est ainsi qu'*il s'est fait obéissant jusques à la mort et à la mort de la croix*[1].

[1] *Philip.* 2.

Quand il n'y auroit que la qualité de chrétien dont je suis revêtu, elle suffiroit pour m'engager à vivre dans une continuelle pratique de la mortification de mes sens. En nous appelant au christianisme, Jésus-Christ nous a dit à tous sans exception : *Quiconque veut venir après moi, qu'il se renonce soi-même, et qu'il porte sa croix tous les jours ; sans cela l'on ne peut être mon disciple* [1]. Or c'est là la vie d'un simple chrétien, que doit être la vie d'un religieux? Car outre l'engagement commun et général que nous avons tous comme chrétiens, à une vie pénitente et mortifiée, j'en ai un particulier comme religieux, et je n'y puis manquer sans démentir ma profession. Mon état est essentiellement un état de pénitence; et en l'embrassant, j'ai voulu, ou j'ai dû vouloir embrasser tout ce qui s'y trouve inséparablement attaché. En prononçant mes vœux, j'ai spécialement promis de suivre Jésus-Christ, et par conséquent de marcher dans la même voie que lui, qui est une voie de souffrance et de renoncement aux aises de la vie. J'y marche en effet, et je ne puis plus me dispenser désormais d'y marcher, ou volontairement, ou malgré moi. Ma parole est donnée; et de force *ou de gré*, il faut vivre comme les autres,

[1] *Luc.* 9.

observer la même règle et pratiquer les mêmes austérités.

Peut-être par ma lâcheté et par la recherche de certaines commodités, puis-je, non pas absolument secouer le joug de la mortification religieuse, mais le diminuer; et c'est ce que je n'ai que trop fait depuis bien des années. Mais qu'est-il arrivé de là? Deux choses dont je ne saurois assez gémir : c'est que j'ai perdu tout le mérite de ce qu'il y a dans ma règle de plus austère et de plus mortifiant; et d'ailleurs, que j'en ai perdu toute la douceur. Car il y a dans la mortification même une douceur secrète et très sensible, mais qui n'est que pour les ames vraiment mortifiées : or ce n'est pas l'être, que de se ménager autant que je fais, au milieu même des rigueurs et des mortifications dont il n'est plus en mon pouvoir de m'exempter.

Heureux engagement de la religion! Elle me fournit tous les moyens de satisfaire à Dieu pour mes péchés, de purifier mon ame devant Dieu, d'avoir part aux souffrances du Fils de Dieu. Non seulement elle me les fournit, ces moyens si salutaires, mais elle m'y assujettit. C'est une pénitence journalière, habituelle, toujours présente. Toute autre pénitence qui *seroit purement* de mon choix, me pourroit *être suspecte*, parce que je craindrois, ou

qu'elle ne fût pas suffisante, ou qu'elle ne fût pas conforme aux desseins de Dieu, mais je ne puis me défier de celle-ci, puisque je ne l'ai prise que par la vocation divine, et que c'est Dieu même qui me l'a marquée. Qu'il en soit éternellement béni, et que j'en sache utilement profiter !

TROISIÈME POINT.

Enfin, comment Jésus-Christ a-t-il souffert? Avec une patience invincible, et avec une constance inaltérable. Sa patience en fit, selon la figure du Prophète, comme un agneau à qui l'on enlève sa toison, sans qu'il fasse nulle résistance; ou comme une brebis qu'on mène à l'autel pour y être immolée, et qui s'y laisse conduire sans se plaindre. Quel silence garda-t-il devant Pilate qui le condamna? Dit-il une parole contre les Juifs qui le traînoient au milieu de Jérusalem, lié et garrotté; contre les soldats qui le déchiroient de fouets dans le prétoire, ou qui lui enfonçoient une couronne d'épines dans la tête; contre les bourreaux qui lui perçoient de clous les pieds et les mains, et qui l'attachoient à la croix? On eût cru qu'il *étoit insensible* : mais voilà l'effet de la patience *dans les maux* qui affligent le corps et dans les

plus violentes douleurs. Ce n'est pas qu'on ne les ressente, et même très vivement : mais si l'on n'est pas toujours maître d'arrêter quelques plaintes que la nature arrache et qui lui sont une espèce de soulagement, du moins l'esprit de mortification et de patience en étouffe une grande partie, et modère l'autre.

Avec cet esprit de patience et de mortification, je ne ferois point tant de retours sur moi-même aux moindres infirmités qui m'arrivent, et je n'aurois point tant de compassion de moi-même. Je ne témoignerois point tant ce que je souffre, et je n'en parlerois point en des termes si vifs, ni avec tant d'exagération. Je ne m'épancherois point en tant de murmures, ni avec tant d'aigreur, dès qu'il me manque quelque chose. Je ne m'épargnerois point tant, ni ne voudrois point tant l'être. Je me soumettrois à tout, j'endurerois tout sans rien dire ; ou je dirois seulement comme saint Paul, que je dois être tout revêtu de la mortification de mon Sauveur. Voilà comment je parlerois, et ce que je penserois : mais pourquoi est-ce que je parle et que je pense tout autrement? c'est que je ne sais guère ce que c'est que la vraie mortification, et que je ne l'ai guère dans le cœur.

Mais ce que je sais encore moins, c'est de

joindre à la patience évangélique et à
cation religieuse, une ferme et in
constance. La patience du Fils de I
démentit pas un moment jusques a
soupir, qu'il rendit sur la croix. C'ét
devoit consommer son sacrifice, et i
que la mort qui dût mettre fin à ses
On veut bien quelquefois mortifier s
l'on est disposé à souffrir; mais de
dans cette sainte disposition, et de so
relâche cet état, c'est de quoi il y a p
ples.

Où sont maintenant ces religieu
mis de leur corps, qu'ils portoien
jusqu'au tombeau la même haine
et qu'ils ne cessoient de le persécu
cessant de vivre? Saint François rec
même en mourant qu'il avoit traité l
un excès de rigueur : hélas! ne tomb
tous les jours dans un excès tout
peine ai-je fait quelque effort pou
mes sens et leur ai-je une fois refus
demandoient, que je me crois en d
dédommager dans la suite et de cor
à toutes leurs foiblesses. La plus lég
modité me suffit pour m'interdire to
de pénitence, et pour m'accorder
gements dont je me passerois fo

s prendre un peu plus sur moi, et que je oulusse point tant me flatter. Plus j'avance mes années, plus je me persuade que je retrancher de la sévérité de ma règle, nme si à tout âge l'on n'étoit pas également gieux. Il est vrai qu'il y a des égards à avoir des mesures à garder; mais ces mesures ont s bornes, et souvent on ne leur en donne oint. Ah! ne comprendrai-je jamais quel est bonheur d'un religieux, qui après avoir vé-u dans la mortification, a l'avantage d'y mou-ir, et expire comme Jésus-Christ entre les bras de la croix!

CONCLUSION.

Dieu rédempteur du monde, Seigneur, puisque c'est par la croix que vous m'avez sauvé, comment puis-je autrement me sauver moi-même, et quand je le pourrois, comment le voudrois-je? En vous faisant mon Sauveur, vous vous êtes fait mon guide dans le chemin du salut, et par conséquent je ne puis prétendre à ce salut que vous m'avez mérité, qu'autant que je vous suivrai dans la voie de la croix que vous m'avez enseignée.

Mais supposant même que je pusse prendre une autre route, y pourrois-je consentir? Toute ma raison, toute ma religion ne s'élèveroit-elle pas contre moi? Quoi, Seigneur, je vois votre sacré corps, ce *corps innocent, meurtri*, déchiré de coups, et je *voudrois flatter* une chair aussi criminelle que

mienne, et n'avoir pour elle que de l'indulgence! Je vous vois abreuvé de fiel et de vinaigre, et je voudrois contenter mes appétits; je me plaindrois qu'on ne leur accordât pas ce qu'ils désirent! Je vous vois finir votre vie dans le plus cruel supplice, et je voudrois passer mes jours dans une vie aisée et douce!

Hé, Seigneur, le disciple, et même le serviteur et l'esclave, doit-il donc être mieux traité que le maître? Quand, après m'être bien épargné, moi chrétien, moi religieux, moi dévoué à vous par tant de titres, je paroîtrai devant votre tribunal, comment soutiendrai-je l'affreuse différence qui se trouvera entre vous et moi? Comment la puis-je dès maintenant soutenir, et que faut-il autre chose pour me combler de confusion, qu'un regard vers vous et vers votre croix? Ou plutôt, Seigneur, que faut-il autre chose pour me ranimer, pour réveiller en moi l'esprit de mortification et de pénitence, pour me revêtir d'une force toute nouvelle, et pour affermir contre les plus rudes combats des sens et de la nature toute ma constance? Non, mon Dieu, je ne sais plus rien, ni ne veux plus rien savoir désormais comme votre apôtre, que Jésus crucifié. Voilà toute ma science. Ce seroit peu de la posséder en spéculation, si je ne la réduisois en pratique. Vous contempler sur la croix, Seigneur, c'est un moyen de sanctification: mais porter soi-même sa croix et la bien porter, c'est la sanctification même et la plus sublime perfection.

CONSIDÉRATION.

SUR LA LECTURE.

La lecture a été de tout temps un des exercices les plus ordinaires et les plus recommandés, non seulement aux personnes religieuses, mais en général à toutes les personnes de piété, même dans le monde. Elle a servi à la conversion d'une infinité de pécheurs, et c'est elle encore qui sert de nourriture à la vraie dévotion, et qui contribue extrêmement à l'entretenir. Mille exemples l'ont fait connoître, et voilà pourquoi dans tous les ordres religieux l'on a pris soin de marquer un temps particuculier pour cette pratique si salutaire. Or, comme il y a de mauvais livres, qu'il y en a d'indifférents, et qu'il y en a enfin de bons, il faut de même raisonner des lectures. Il y en a de mauvaises, qui sont défendues; il y en a d'indifférentes, qui sont tolérées; et il y en a *de bonnes, qui sont* prescrites et ordonnées. *C'est par rapport à ces* trois caractères, que

nous pouvons considérer tout ce qui regarde la lecture.

PREMIER POINT.

Lectures mauvaises et défendues. Il y en a de deux sortes. Les unes sont mauvaises ou du moins dangereuses par rapport aux mœurs, et les autres le sont par rapport à la foi et à la vraie piété. Les premières qui peuvent corrompre les ames et les porter au vice, ne sont pas communes dans les maisons religieuses, et c'est un article sur lequel il y a peu de réflexion à faire. Mais pour les lectures capables d'altérer la foi, et d'éloigner du droit chemin d'une solide piété, elles ne sont que trop fréquentes, et l'on ne peut user là-dessus de trop de vigilance ni de trop de précaution. Combien y a-t-il de livres qui se répandent, et qui sont évidemment remplis d'erreurs condamnées par l'Église? Combien y en a-t-il dont la doctrine est au moins très suspecte, et dont le poison est d'autant plus à craindre, qu'il est plus subtil et plus caché? Combien sont pleins de maximes, qui ne tendent qu'à décréditer d'anciennes et de bonnes pratiques, et qu'à les abolir pour en substituer de nouvelles? On peut dire certainement que ce sont là de mau-

les lectures. Aussi l'Église en a-t-elle très
pressément défendu quelques-unes ; et quoi-
'elle ne se soit pas si formellement expliquée
r les autres, parce qu'il en faudroit venir à
; trop longues discussions, ses ministres et
s vrais pasteurs s'en sont assez déclarés pour
lle, et ont pris soin de découvrir aux ames
idèles le venin qu'on leur présentoit.

Lectures surtout nuisibles aux personnes du sexe, qui n'ayant pas certaines connoissances, se laissent plus aisément préoccuper et surprendre. Et c'est une réponse bien frivole que ce qu'elles disent ordinairement pour leur défense, savoir, qu'elles ne remarquent rien que d'édifiant dans ces lectures qu'on voudroit leur interdire, et qu'elles n'en voient pas la contagion. Voilà comment elles raisonnent ; et c'est justement raisonner, comme si prenant une liqueur empoisonnée, elles se croyoient en sûreté, parce qu'elles n'y aperçoivent rien que d'agréable à la vue et au goût. Il seroit à souhaiter qu'elles la vissent, cette contagion ; car alors elles seroient plus en état de s'en préserver. Mais ne la voyant pas, et étant néanmoins d'ailleurs averties qu'il y en a, la sagesse leur dicte-t-elle autre chose, sinon *qu'elles doivent absolument* rejeter ce qu *pourroit, sans* qu'elles y prissent garde,

infecter et les égarer? Ce n'est point tout
ainsi que la plupart en usent. Dès-là que
tains livres ont cours dans le monde, on
les voir; et par un fonds de malignité qui
est naturel, c'est assez que ce soit des li
notés et proscrits, pour piquer davantag
curiosité et pour la redoubler. En vain
supérieurs sages et vigilants prennent des
sures pour leur fermer l'entrée dans une c
munauté: on sait les soustraire à leur vigil
et les faire venir dans ses mains. On les li
crètement, mais assidûment, et l'on en re
son ame comme de la nourriture la plus
quise.

Ce qu'il y a de merveilleux, c'est que
cela se fait sans scrupule, malgré les cond
nations les plus formelles et les plus rig
reuses des puissances ecclésiastiques. I
s'uniroient toutes, et lanceroient tous l
anathèmes, qu'on ne reviendroit pas de
préjugés et de son entêtement. En vérité p
on croire alors qu'on soit conduit par l'Es
de Dieu? Peut-on espérer que Dieu répand
bénédiction sur de semblables lectures? p
on s'assurer qu'on n'ait rien à craindre
rien à se reprocher du côté de la conscien
et si l'on se le persuade, n'est-ce pas une
plus grossières illusions?

Il seroit bien plus religieux d'observer les règles suivantes, et de s'y attacher inviolablement: 1° de ne lire aucun livre contre le gré des supérieurs; 2° de consulter sur chaque livre qu'on lit, ou qu'on auroit dessein de lire, un directeur éclairé et d'une doctrine éprouvée; 3° de mortifier une démangeaison extrême qu'ont des personnes religieuses, de voir tout ce qui s'écrit et qui se débite, se figurant qu'elles sont en état d'en juger, et qu'il n'y a là dessus pour elles, ni peine à se faire, ni risque à courir; 4° de s'abstenir généralement de toute lecture suspecte; car il suffit qu'elle soit suspecte. Or, peut-on ignorer que bien des ouvrages dont on est si curieux, sont au moins des livres suspects, et très suspects? Si l'on avoit suivi ces principes en plusieurs communautés, la foi y seroit plus pure, l'esprit des saints fondateurs s'y seroit mieux conservé; les partis ne s'y seroient point élevés, et l'union des cœurs y auroit été par là même beaucoup mieux cimentée et mieux entretenue; on n'auroit point lieu de déplorer les brèches qui s'y sont faites à l'ancienne discipline et à l'exacte régularité, comme à la solide piété des premiers temps.

SECOND POINT.

Lectures indifférentes et tolérées. Il y a des livres qui ne sont ni mauvais ni bons, par rapport à la foi et aux mœurs. Ce sont des ouvrages d'esprit, dont les sujets ne regardent ni les vérités de la religion, ni les devoirs de la piété. On les lit pour passer le temps, et par une espèce de récréation, sans y chercher aucun fruit pour l'édification de son ame, mais aussi sans y craindre aucun danger. Dans les maisons bien régulières, et où l'observance est encore dans sa première vigueur, on ne s'arrête guère à ces sortes de lectures. Ce sont des amusements peu profitables, surtout pour des filles qui se sont dévouées au service de Dieu, et qui n'ont nul besoin de cultiver certains talents, ni d'acquérir certaines connoissances. L'oraison, la méditation des choses saintes, le chant du cœur, quelque lecture édifiante, quelques conférences entre elles et quelques conversations sages et utiles ; du reste le travail, selon les différentes fonctions où l'obéissance les emploie : voilà l'occupation qui leur convient, et ce qui doit remplir toute leur *journée.*

Aussi la règle n'en marque-t-elle pas com-

munément davantage. Cependant, par une tolérance qui peu-à-peu s'est introduite, et qui ne croît que trop, la plupart des personnes qui conduisent les communautés, n'ont pas cru devoir se roidir contre ces lectures jusqu'à les défendre absolument et à les proscrire. Ainsi le silence des supérieurs, et je ne sais quel usage, semblent les autoriser.

Mais si l'on n'a pas assez d'empire sur soi-même pour se refuser ces vains délassements d'esprit et pour s'en priver, du moins doit-on prendre garde à bien des désordres où l'on tombe sur cela, et à bien des abus qui s'y commettent. 1° Dès qu'une fois on y a pris goût, on y donne trop de temps. D'une lecture à laquelle quelques moments devroient suffire, on se fait un exercice journalier et habituel, car le goût est toujours accompagné de quelque passion; et quand la passion de lire s'est emparée d'un esprit, on ne connoît plus de bornes et l'on ne garde plus de mesures. 2° Ce qui arrive de là, c'est qu'on s'entête tellement d'une lecture qui plaît, qu'on en néglige ses pratiques ordinaires et ses devoirs; on en retranche une partie, et l'on s'acquitte précipitamment du reste. Si pendant le jour on ne peut se ménager tout le temps qu'on souhaiteroit, on le prend sur son repos pendant la nuit;

et pourvu que l'on se contente, on n'a égard, ni à la règle qu'on viole, ni même à sa santé qu'on endommage. 3° Ce qu'il y a encore de très pernicieux, c'est que par ces lectures profanes dont on se laisse vainement repaître l'imagination, et dont on se fait, ou une étude ou un divertissement, on vient à se dégoûter peu à peu des livres spirituels; on ne les lit plus que par manière d'acquit et que pour ne les pas abandonner tout-à-fait: mais à peine en a-t-on parcouru des yeux quelques pages, qu'on retourne incessamment aux autres, et qu'on y porte toute son attention. Les meilleurs ouvrages, et les plus remplis, non seulement de religion, mais de sens et de raison, ne paroissent rien en comparaison de ceux-ci. On ne les croit propres que pour des commençants et pour des novices, et, par un renversement dont gémissent toutes les personnes sages, on préfère, comme disoit l'Apôtre, de frivoles discours à la plus saine doctrine, et des fables à la vérité. 4° Encore tire-t-on de là une espèce de gloire. On se pique d'un discernement plus juste et plus fin pour reconnoître les livres bien écrits et pour en juger; on se charge la mémoire de divers endroits *qu'on a recueillis*, et qu'on récite bien ou mal, *mais toujours* avec une certaine ostentation:

on acquiert ainsi le nom de fille habile, ou l'on prétend l'acquérir; on en est jaloux, et l'on ne se souvient pas que la plus belle science d'une ame religieuse, est de savoir s'humilier, s'avancer dans les voies de Dieu, et se sanctifier. Or, voilà ce qu'on n'apprend guère dans ces livres qu'on recherche avec tant de soin; et toute autre science néanmoins sans celle-là, n'est que vanité.

TROISIÈME POINT.

Bonnes lectures, et expressément ordonnées. Deux choses contribuent à rendre une lecture utile et salutaire: la qualité du livre qu'on lit, et la manière dont on le lit. Quant à la qualité du livre, quoiqu'il y ait sans doute des livres de piété beaucoup meilleurs les uns que les autres, chacun dans le choix qu'on en doit faire, peut se consulter soi-même, et suivre là dessus son attrait. Quelques-uns aiment mieux des livres qui les instruisent, et d'autres préfèrent les livres qui les affectionnent et qui les touchent. Ceux-là prennent plus de goût aux histoires et aux vies des Saints, qui leur mettent devant les yeux des exemples à imiter; et ceux-ci en ont plus pour les traités spirituels, qui leur développent le fond des matières

et qui les convainquent par des raisonnements. Quoiqu'il en soit, il importe peu, ce semble, à quelle sorte de livres on s'attache, pourvu que ce soient de bons livres, c'est-à-dire des livres orthodoxes, édifiants, et dont on puisse tirer du profit pour son avancement et sa perfection.

Mais il ne suffit pas de les lire, il faut les bien lire; car souvent tout dépend de la manière, et il y a en toutes choses une méthode qui leur donne plus d'efficace et plus de vertu. Lire à la hâte et comme en courant, c'est s'exposer à ne rien retenir d'une lecture, et à n'en recevoir nulle impression, puisqu'il n'est pas possible qu'on y fasse alors toute l'attention nécessaire. Les viandes prises avec trop d'avidité et trop vite, causent ordinairement à la santé plus de dommage que de bien. Lire trop chaque fois et hors de mesure, c'est se remplir l'esprit d'une infinité d'idées qu'il ne peut plus arranger, et dont il ne lui reste qu'une vue confuse et superficielle. L'excès de nourriture, quelque saine qu'elle soit, charge un estomac et le met hors d'état de la digérer. Lire pour remarquer certaines sentences, ou de l'Écriture ou des Pères, certaines pensées nouvelles et moins communes, c'est faire de sa lecture *une étude: or,* toute étude dessèche le cœur et *le distrait. Lire,* et s'arrêter en lisant, à la

beauté du style et à la pureté du langage, c'est prendre le change et s'amuser à des fleurs, au lieu de cueillir les fruits.

De tout ceci il est aisé de conclure comment on doit faire la lecture spirituelle, et quelles règles il y faut observer. C'est, 1° de s'adresser d'abord à Dieu, et d'élever vers lui le cœur, pour lui demander les lumières de son Esprit; car il n'y a que Dieu qui donne l'accroissement, surtout à sa parole, soit lue, soit entendue. 2° De lire posément et de bien peser les choses, afin qu'elles puissent mieux s'imprimer, et qu'elles s'insinuent doucement dans l'ame, comme une rosée qui tombe goutte à goutte et qui pénètre ainsi la terre. 3° Pour cela, de lire peu chaque jour; estimant beaucoup plus une courte lecture, faite avec réflexion, qu'une autre, plus longue, mais aussi plus légère et mal digérée. 4° De demeurer à certains endroits dont on se sent plus frappé, de les repasser et de les goûter, faisant un retour sur soi-même et se les appliquant. De cette sorte la lecture devient une espèce de méditation; et c'est un avis très sage que donnent les maîtres de la vie dévote, aux personnes qui ne sont point encore versées dans la pratique de l'oraison, et qui *veulent s'y former*, de commencer par ces *lectures, et de se* contenter d'en tirer quelques

bonnes résolutions. 5° De relire de temps en temps certains livres généralement estimés, et dont on a connu soi-même l'utilité et la solidité. C'est une erreur dont se laissent prévenir bien des personnes, de ne vouloir jamais lire deux fois le même livre, et de se persuader qu'ayant plu dans une première lecture, il ennuiera dans la seconde. Un livre solide est comme une riche mine, où l'on trouve toujours à creuser et à profiter. Voilà tout ce qui regarde l'exercice de la lecture spirituelle : c'est à nous de mettre en œuvre un moyen de sanctification aussi efficace que celui-là, et qui nous est si aisé et si présent.

HUITIÈME JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION.

DE LA VIE NOUVELLE DE JÉSUS-CHRIST DANS SA RÉSURRECTION.

Quomodo Christus surrexit à mortuis, ita et nos in novitate vitæ ambulemus. — ***Comme Jésus-Christ est ressuscité d'entre les morts, il faut aussi que nous marchions dans une vie nouvelle.*** Rom., chap. 6.

PREMIER POINT.

Jésus-Christ n'étoit pas descendu dans le tombeau pour y demeurer; et s'il avoit subi la loi de la mort, c'étoit pour triompher ensuite de la mort même, et pour la soumettre à son empire. Or, ce qu'il y a d'abord de bien remarquable dans la résurrection de cet Homme-Dieu, c'est que ce fut lui-même qui se ressuscita.

Le Prophète avoit dit de lui qu'il seroit libre

entre les morts [1]; c'est-à-dire, qu'il mourroit quand il voudroit et comme il voudroit; mais qu'il sauroit aussi se dégager des liens de la mort au moment qu'il avoit marqué, et qu'il ne seroit pas moins puissant pour se ressusciter lui-même, qu'il l'auroit été pour ressusciter les autres. Voilà ce qui s'accomplit dès le troisième jour depuis sa passion. Sans nul secours que cette vertu divine et toute miraculeuse, qu'il avoit exercée sur tant de sujets et fait éclater en tant d'occasions, l'heure venue, et dès le grand matin, il ouvre le sépulcre où son corps étoit enfermé: il le ranime, et le tire du sein de la terre; il paroît au milieu des soldats qui le gardoient, et il les saisit d'une telle épouvante qu'aucun d'eux n'ose faire le moindre effort pour lui résister et pour l'arrêter. *O mort, où est ta victoire? ô mort, où est ton aiguillon? Je serai moi-même ta mort* [2]; et après avoir étendu ta domination et porté tes coups jusque sur moi, ainsi que je l'ai permis, il faut à présent que tu cèdes malgré toi à mon souverain pouvoir. Paroles du prophète Osée et de l'apôtre saint Paul, que l'Église applique à ce Dieu vainqueur de la mort, et qui nous font connoître par quelle vertu il opéra ce grand miracle de sa propre résurrection.

[1] *Ps.* 87. — [2] *II* Cor. 15.

Ce seroit dans moi la plus grossière de toutes les erreurs et une présomption insoutenable, si je prétendois être en état moi-même de me ressusciter selon l'esprit et selon Dieu. Aussi foible que je le suis, comment oserai-je me flatter de pouvoir, sans la grâce de mon Dieu, vaincre mes mauvaises habitudes et me défaire de toutes mes imperfections ? L'exemple de Jésus-Christ ne doit point en cela me servir de règle, et là-dessus il n'y a nulle comparaison à faire. Mais cette grâce de Dieu supposée, comme un principe nécessaire et absolument requis; cette grâce sur laquelle je puis compter par la miséricorde du Seigneur, et qui, bien loin de se refuser à moi, vient au contraire de redoubler auprès de moi ses sollicitations, et s'est fait sentir dans ces saints jours plus fortement que jamais : il est certain du reste, que je dois agir avec elle, que j'y dois coopérer, et qu'en ce sens, c'est de moi qu'il dépend de consommer l'ouvrage de ma résurrection spirituelle et de ma sanctification.

La résurrection de Jésus-Christ fut pour lui une victoire : voudrois-je que la mienne n'en fût pas une pour moi ? De même que le corps du Sauveur étoit lié dans le tombeau, j'ai mes liens *qu'il faut briser* : ce sont mes inclinations *naturelles et mes* passions. De même que ce

corps étoit couvert d'une grosse pierre, j'ai une pierre pesante à lever : c'est le penchant de mon cœur, et la lâcheté où j'ai si long-temps vécu et qui m'est devenue habituelle. Autour de ce corps, il y avoit une garde ennemie, qui veilloit sans cesse pour empêcher qu'on ne l'enlevât : et outre les ennemis invisibles de mon salut et de ma perfection, qui n'ont que trop d'attention et de vigilance pour me retenir, combien d'autres ennemis ai-je encore à craindre? Certaines considérations humaines, certains exemples, certaines railleries et certains discours, certaines amitiés et certaines liaisons, certaines coutumes, certaines occasions fréquentes et engageantes dont il m'est si difficile de me défendre, en un mot tout ce qui m'a servi jusques à présent d'obstacle, et que je n'ai pas eu la force de surmonter. Mais malgré toutes les difficultés et tous les obstacles, le Fils de Dieu ne tarda pas à exécuter la parole qu'il avoit donnée à ses apôtres de ressusciter et de se faire voir encore à eux : et sans aller plus loin, pendant cette retraite que je vais finir, j'ai tant fait de promesses à Dieu, je lui ai donné tant de paroles, je lui ai tant *protesté de* fois que, par un changement réel *et véritable*, je voulois vivre dans la suite *comme une* ame ressuscitée. Or, voici le temps

de lui montrer que je suis fidèle, et c'est dès ce jour qu'il faut mettre en pratique tout ce que j'ai résolu et tout ce que j'ai promis. Y suis-je bien déterminé? J'en jugerai par l'effet. Ah! Seigneur, mon courage m'abandonnera-t-il, lorsqu'il est question de le faire paroître? Vous ne me manquerez pas, mon Dieu : malheur à moi si je venois à vous manquer!

SECOND POINT.

Jésus-Christ, en se ressuscitant, reprit une vie toute nouvelle : car ce fut désormais une vie glorieuse, et toute différente de celle qu'il avoit menée jusque-là sur la terre. Ce Dieu Sauveur, sujet auparavant à toutes les misères d'une vie obscure et pauvre, et à toutes les ignominies et toutes les douleurs de la plus cruelle passion, parut tout brillant de lumière: tellement que la gloire de son corps surpassa la plus vive splendeur du soleil. C'étoit dans sa première vie un corps foible, sensible, capable de toutes les infirmités humaines; mais dans cette seconde vie, il est revêtu d'une force qui le met hors d'atteinte à toutes les foiblesses de notre nature, et qui le rend invulnérable à tous *les traits de ses* persécuteurs. Sa clarté éblouit *les yeux, son agilité* le transporte dans un mo-

ment d'un lieu à un autre; et avec ce don de subtilité, qui en fait comme un corps spirituel, rien ne l'arrête. Il passe au travers des murailles, et il pénètre partout. Ainsi peut-on dire que ce mystère fut pour Jésus-Christ une espèce de transfiguration, mille fois encore plus éclatante que celle du Thabor.

Si je veux que ma résurrection soit véritable, et aussi parfaite qu'elle le doit être, il faut qu'elle me transforme de la même sorte, et qu'elle produise en moi les mêmes changements. Et qu'y a-t-il en effet dans toute ma vie, qui n'ait besoin d'être réformé et renouvelé ? Saint renouvellement, soit intérieur, soit extérieur ! Renouvellement intérieur et dans l'esprit : c'est ce qu'il y a de plus important et de plus difficile. Car il me seroit aisé, après une retraite, de garder certains dehors, et de prendre un air plus composé et des manières en apparence plus religieuses; mais tout cela, que seroit-ce si le cœur n'y répondoit pas, et s'il demeuroit toujours le même ? Il faut donc que je règle ses désirs, que je purifie ses sentiments, que je rectifie ses vues et ses intentions, que je rabaisse ses enflures et ses hauteurs, que je ranime ses lenteurs et ses lâchetés. Il faut que je le détrompe de tant de fausses idées et de tant d'erreurs dont il se laisse prévenir;

que je le dégage de mille petites attaches, qui, tout innocentes qu'elles paroissent, ne sont ni de Dieu, ni selon Dieu; que je le déprenne de cet amour-propre qui le domine, et dont il est si esclave; en un mot, il faut que j'en fasse un cœur tout nouveau.

De ce renouvellement du cœur, suivra le renouvellement extérieur. Je m'attacherai de point en point à ma règle, et je m'acquitterai avec fidélité de tous mes exercices. Autant que ma conduite a pu mal édifier la communauté et y causer de scandale, autant y donnerai-je d'édification, lorsqu'on me verra agir avec tout une autre exactitude et tout une autre ardeur. Je me soumettrai à tout, je passerai par-dessus tout. Que dis-je, mon Dieu, et en sera-t-il ainsi? Hélas! ces sentiments coûtent peu au pied d'un oratoire, et dans une méditation où votre grâce me touche; mais dans la pratique, ce n'est pas là l'ouvrage d'une simple méditation, ni même d'une seule retraite. Du moins cette retraite en sera le fondement, et je sortirai de ma solitude en de si saintes résolutions. Ce sera beaucoup de les avoir bien imprimées dans mon cœur. Je les renouvellerai de jour en jour; et de jour en jour elles contribueront à *me renouveler moi-même.*

TROISIÈME POINT.

La résurrection de Jésus-Christ eût été beaucoup moins parfaite, s'il n'eût pas repris, avec une vie glorieuse et nouvelle, une vie enfin immortelle. Mais *Jésus-Christ ressuscité ne meurt plus*[1]. Oracle de l'Apôtre, qui s'est déjà vérifié depuis tant de siècles, et qui se vérifiera dans tous les siècles des siècles. Les morts qui sortirent de leurs sépulcres au moment que ce Dieu-Homme expira sur la croix, ne ressuscitèrent que pour quelque temps, et demeurèrent encore sujets à la mort; mais ce premier-né d'entre les morts, quittant une fois le tombeau, n'y devoit plus rentrer, et en effet n'y rentrera jamais.

Bienheureuse immortalité, qui me représente une des vertus les plus nécessaires, mais en même temps les plus difficiles et les plus rares, qui est la persévérance. Il y en a bien peu qui pour quelques jours, et même pour quelques semaines, ne profitent de la retraite. On en sort tout renouvelé, et comme ressuscité. Ce qu'on a promis à Dieu, on l'observe; et sans se borner, ni à des paroles, ni à des sentiments, on en vient aux œuvres. Mais que cette résurrection, que cette conversion est sujette à de

[1] *Rom. 6.*

prompts retours ! N'est-ce pas ce que j'ai tant de fois éprouvé ; et sans juger des autres, n'en ai-je pas eu dans moi de fréquents exemples ? Quel fruit ai-je retiré de tant de retraites, et quelle différence y a-t-il de ce que je suis maintenant à ce que j'étois dans les années précédentes ? Peut-être même seroit-il à souhaiter que je fusse au moins tel présentement, que j'ai été en d'autres temps de ma vie : car au lieu d'avancer et de m'élever, peut-être n'ai-je fait que déchoir d'année en année, et que de me relâcher davantage.

Quoi qu'il en soit, d'où vient que j'ai si peu profité d'un moyen si saint, et dont l'usage m'a été si ordinaire ? Ce n'est pas que dans chaque retraite, je n'aie été éclairé et touché de Dieu. Combien de fois, dans la sincérité de mon repentir et l'ardeur de ma prière, lui ai-je dit intérieurement, comme David : *C'est maintenant, mon Dieu, que je vais commencer* [1] ? Hélas ! je l'ai dit, et j'ai en effet commencé ; mais je n'ai pas achevé. Le poids de la nature m'a rentraîné dans mes premières voies, et fait retomber dans la même langueur. En sera-t-il donc de même encore de cette retraite ? Il me semble que je suis actuellement en d'assez bonnes dispositions ; mais combien dureront-elles ?

[1] *Ps.* 76.

Quelle espérance puis-je avoir d'y être constant, et de m'y maintenir? Ou plutôt, pourquoi ne l'espérerois-je pas? Malgré les vicissitudes de ma vie, le bras de Dieu n'est point raccourci, ni la source de ses grâces n'est point épuisée. Si ma volonté est changeante, il y a des moyens pour la fixer, et c'est à quoi je dois appliquer désormais tous mes soins. Pour peu que je veuille examiner quels ont été les principes de mes rechutes, je les découvrirai aisément : or, c'est à cela qu'il faut mettre ordre. J'y trouverai des difficultés; mais Dieu m'aidera. Si dans le passé j'avois eu plus de courage à les vaincre, je jouirois maintenant de mes travaux et du fruit de mes combats. N'est-il pas temps de me déterminer tout de bon et de prendre un parti ferme? Les années s'en vont, et peut-être suis-je plus près du terme que je ne pense. Est-ce trop de donner à Dieu ce qui me reste encore jusque-là? Il n'y aura d'élus que ceux qui auront persévéré jusques à la fin.

CONCLUSION.

Mettez, Seigneur, le comble à votre victoire. Employez à tirer mon ame de l'état de tiédeur où je languis, la même puissance qui a tiré votre corps du tombeau où la mort l'avoit réduit. Ne puis-je pas dire que l'un est un aussi grand miracle que l'autre? Vo*tre seule* vertu, sans qu'aucun y concourût avec vous,

vous a ressuscité selon la chair; mais afin que votre grâce me ressuscite selon l'esprit, vous voulez qu'il m'en coûte, et que je la seconde. Il est bien juste, mon Dieu, que je fasse pour cela quelque effort, et que je contribue, autant qu'il est en moi, à une résurrection qui m'est si nécessaire et si avantageuse. Elle m'engagera à une vie toute nouvelle; mais n'est-ce pas par ma faute, que ce sera pour moi une nouvelle vie? Car combien y a-t-il d'années que je devrois m'y être accoutumé et m'en être fait une sainte habitude?

Grâces à votre miséricorde, il est encore temps, Seigneur, de l'embrasser, et la résolution en est prise. Oui, mon Dieu, il faut désormais que tout revive et que tout se renouvelle dans moi : mon esprit, mon cœur, toute ma conduite. Il faut que ce soit une résurrection, une réformation entière. Point de composition, ni de milieu. Je n'envisage plus l'avenir. Je n'examine plus si je serai toujours ce que je suis à cette heure; si j'aurai toujours les mêmes sentiments, et si je les suivrai toujours. Quand j'y fais attention, ma foiblesse naturelle m'étonne, et comment aurai-je toujours la force de la surmonter? Vous y pourvoirez, Seigneur, et si je me défie de moi-même, ce ne doit être que pour redoubler ma confiance en vous et en votre secours tout-puissant. Vous ne me le refuserez point dès que j'aurai recours à vous, et que je vous le demanderai. Or, avec votre secours, de quoi ne viendrai-je point à bout? Non, ne pensons point tant à ce qui arrivera dans la suite; mais pensons bien au présent, parce que le présent me *servira de préparation pour toute la suite, et qu'il me disposera* à la sanctifier.

SECONDE MÉDITATION.

DU RETOUR DE JÉSUS-CHRIST AU CIEL DANS SON ASCENSION.

Quæ sursum sunt quærite, ubi Christus est in dextera Dei sedens; quæ sursum sunt sapite, non quæ super terram. — *Cherchez les choses du Ciel, où Jésus-Christ est assis à la droite de Dieu; goûtez les choses du Ciel, et non point celles de la terre.* Colos., chap. 3.

PREMIER POINT.

J'ai commencé ma retraite par la méditation de la fin dernière pour laquelle j'ai été créé, et l'ascension de Jésus-Christ me donne lieu de méditer encore aujourd'hui le même sujet. Car dans cette ascension glorieuse, ce que le Fils de Dieu nous fait d'abord connoître, c'est le terme où nous devons aspirer, qui est le Ciel. Depuis sa résurrection il ne s'étoit fait voir à ses disciples que de temps en temps, tantôt aux uns, tantôt aux autres. Mais en ce dernier jour, où il avoit enfin résolu de quitter la terre, il

les assembla tous, et il voulut qu'ils le vissent tous sortir de ce monde et remonter à son Père. Que prétendoit-il leur faire entendre par là? Sa principale vue fut de les convaincre sensiblement de cette grande vérité, qu'après avoir passé dans cette vie mortelle un certain nombre d'années, c'est au Ciel que doit se terminer notre course, et que dès le temps présent nous y devons tourner toutes nos pensées et toutes nos espérances.

Il leur avoit fait là-dessus de fréquentes leçons; mais ils n'en paroissoient néanmoins encore que foiblement persuadés. Il leur falloit donc une dernière leçon plus courte, plus persuasive que tous les discours, et ce fut de les rendre eux-mêmes témoins de son ascension, et de s'élever en leur présence à cette demeure céleste où il les appeloit. A ce spectacle, tous leurs doutes s'évanouirent. Tout ce qu'il leur avoit dit du royaume de Dieu se retraça vivement dans leur souvenir: savoir, que ce royaume étoit leur véritable patrie; qu'il y avoit des places pour chacun d'eux, et qu'il les alloit préparer; qu'il devoit les précéder comme leur chef, et qu'étant ses membres, ils devoient un jour le suivre; par conséquent, qu'il ne les laissoit *sur la terre* que comme dans un lieu de *passage, et qu'ils* ne devoient s'y regarder que

comme des étrangers et des voyageurs. Toutes ces pensées se réveillèrent, et les touchèrent de telle sorte, qu'ils en conçurent un parfait mépris du monde, et n'eurent plus désormais de prétentions ni de vues que pour cette autre vie, dont ils avoient dans la personne de leur maître un gage si assuré.

Or, tout cela ne m'est pas moins propre qu'à eux, et toutes les assurances que leur donna Jésus-Christ, il me les donna dès-lors à moi-même. Il est donc vrai que le Ciel doit être toute mon attente, et que je n'ai point d'autre terme à me proposer. Je le crois, car c'est un point de foi; mais comment est-ce que je le crois? En ai-je une certaine conviction qui se fait sentir à l'ame, qui la saisit et la possède toute entière? Si je suis bien attaché à ce grand principe de religion, et si j'en suis bien prévenu, pourquoi est-ce que j'en tire si peu de conséquences, lorsqu'il a des conséquences qui s'étendent si loin?

Car la vérité de ce principe une fois reconnue, je ne dois plus tendre que vers le Ciel; je ne dois plus en toutes choses et par préférence à toutes choses, envisager que le Ciel; *je ne dois* plus, aussi bien que l'Apôtre, *avoir de conversation que dans le Ciel*[1]. Tout ce qui

[1] *Philip.* 3.

se fait sur la terre, et qui n'a de rapport qu'à la terre, quelque part d'ailleurs que j'y puisse avoir, me doit être indifférent, ou plutôt ne doit rien être pour moi. Et en effet, dès que la terre n'est qu'un passage, quel intérêt dois-je prendre à tout ce que j'y aperçois? J'y vois bien des mouvements; j'y vois des grandeurs et des pompes humaines, des fortunes et des prospérités dont l'éclat éblouit les yeux. Dans mon état même et dans la profession religieuse, je vois des degrés, des places, des distinctions, une diversité d'emplois, qui tout obscurs qu'ils sont selon le monde, ne laissent pas quelquefois d'exciter des sentiments tout mondains et de former divers intérêts tout naturels. Mais là dessus qu'ai-je à dire que ce que disoit un grand Saint : *Tout cela n'est point mon Dieu;* tout cela n'est point le Ciel, ni mon terme. Ainsi je dois être insensible à tout cela, je n'en dois tenir nul compte. En quelle innocence et en quel dégagement de cœur m'entretiendroit une telle disposition! Je vivrois en vrai religieux, parce que je vivrois en homme vraiment mort au monde, et comme ces solitaires de l'ancienne loi, *dont le monde n'étoit pas digne* [1]. Quelle étoit leur continuelle occupation? de considérer le *Ciel et* d'y adresser tous leurs vœux.

[1] *Hebr.* 11.

Voilà ce qu'ils faisoient dans leurs déserts et dans leurs cavernes; qu'ai-je à faire autre chose dans ma solitude et dans la maison de Dieu.

SECOND POINT.

Ce ne seroit point assez que le Ciel fût notre terme, si le bonheur qui nous y est promis, n'avoit pas de quoi combler tous nos désirs. Mais c'est un bonheur parfait, puisqu'il consiste dans la possession même du souverain bien, qui est Dieu. Aussi quel empressement témoigna le Sauveur du monde et quelle ardeur de retourner dans son royaume! Quelles idées en donnoit-il à ses apôtres, en les disposant à son départ, et les consolant de la perte qu'ils alloient faire de sa présence visible? Il leur représentoit cette béatitude céleste comme un repos inaltérable, où ils seroient exempts de tous les troubles et de tous les maux de cette vie; comme une gloire éternelle, que nul événement, ni nul changement ne leur pourroit jamais enlever; comme l'assemblage de tous les biens, où rien ne leur manqueroit et où ils seroient pleinement rassasiés. Il y a lieu de croire que le jour même qu'il se sépara d'eux, il leur retraça toutes ces pensées et leur confirma ces grandes promesses. De sorte qu'après qu'une nuée l'eût dérobé à leur vue, ils ne lais-

sèrent pas de rester sur la montagne, ne pouvant plus retirer du ciel leurs regards ni les abaisser vers la terre, tant ils étoient épris des beautés de ce bienheureux séjour, qu'ils ne voyoient pas encore, mais dont ils avoient néanmoins l'esprit tout rempli, et qui seul leur sembloit digne de leur attention.

C'est le même royaume qui m'est destiné, c'est la même gloire. Je n'en puis avoir maintenant qu'une connoissance imparfaite, car nul homme en ce monde n'a vu, ni entendu, ni compris ce que Dieu prépare à ses élus. Mais la foi m'en apprend assez. Cette seule vue même de la foi, et ces hautes espérances qu'elle me donne, ont eu déjà assez de vertu sur moi, pour me faire renoncer au monde et à tous ses biens. J'ai cédé aux mondains tous les héritages temporels dans l'attente de l'héritage éternel, et en cela *j'ai choisi la meilleure part*[1], comme Madeleine. Mais après un tel choix, qui m'a coûté tout ce que je possédois sur la terre, ou tout ce que j'y pouvois un jour posséder, ne suis-je pas bien à plaindre, si ne m'étant réservé que le Ciel, je m'occupe de quelque autre chose, et si je suis sensible à quelque autre chose?

Or, voilà toutefois ce que je suis dans la pratique, et ce que je fais : car, en vérité, n'ai-je

[1] *Luc.* 10.

pas encore l'esprit et le cœur tout terrestres ? Où se portent plus communément mes réflexions, mes affections, toutes mes prétentions ? Les anges reprochèrent aux apôtres qu'ils s'arrêtoient trop à contempler le Ciel ; et il fallut qu'ils leur fissent une espèce de violence pour les tirer de cette profonde contemplation où ils demeuroient. Hélas ! j'ai bien un autre reproche à me faire, et je puis bien me dire, tout au contraire : Pourquoi tant d'attention à de vains objets, indignes de m'attacher, comme ils sont incapables de me contenter ? Il faut à mon ame un bonheur solide et un plein repos : mais où est-il ? où l'ai-je cherché jusques à présent ? l'y ai-je trouvé ? puis-je compter de l'y trouver jamais ? Toute ma vie se passe donc et se passera, si je n'y prends garde, en de frivoles amusements, car puis-je autrement appeler tout ce qu'on regarde, surtout dans la religion, comme de petites fortunes et de prétendus avantages? Encore si ce n'étoit que de simples amusements; mais n'a-ce pas été souvent pour moi, et n'est-ce pas pour bien d'autres, par les inquiétudes et les embarras que tout cela cause, de vrais tourments ? Qu'heureuse dès ce monde est l'ame *qui, détachée* de tout bonheur humain et *présent, ne soupire* qu'après le bonheur à venir,

et se met ainsi en état d'en goûter par avance la divine onction et les saintes douceurs!

TROISIÈME POINT.

Après nous avoir donné à connoître, et le terme où nous sommes appelés, et le bonheur qui nous y est proposé, il restoit de nous apprendre à quelle condition cette souveraine félicité nous est promise, et par quelle voie nous y pouvons parvenir. Or, c'est enfin ce que nous enseigne le Fils de Dieu dans ce mystère. Il monte au Ciel, et il y entre comme dans une place de conquête. Pour l'emporter, il a fallu qu'il versât son sang et qu'il donnât sa vie. Vérité que nous déclarent bien sensiblement les cicatrices de ses plaies, qu'il conserve toujours sur son sacré corps, tout glorieux qu'il est, et au milieu même de son triomphe. En nous les montrant, il nous dit : Voilà le prix que m'a coûté le royaume que je vais posséder, et voilà comment vous devez l'acheter, et à quel titre vous le devez posséder vous-mêmes; car vous ne l'aurez point autrement que moi.

Qui peut se plaindre d'une loi si raisonnable, et qui peut aspirer à la même couronne que Jésus-Christ, sans vouloir la mériter comme lui? Cependant que fais-je pour cette éternité bien-

heureuse ? Ce n'est pas que je ne mène une vie assez contraire aux sens et assez dure ; car toute vie religieuse est par elle-même une croix. Mais si ce n'est pas purement pour Dieu, ni en vue de la récompense qu'il m'a préparée que je porte cette croix, quoi que j'aie à souffrir, c'est, par rapport au Ciel, comme si je ne souffrois rien, et quoi que je fasse, c'est comme si je ne faisois rien. Je ne marche point proprement après Jésus-Christ, et la malédiction de saint Bernard tombe sur moi : *Malheur à l'ame qui porte la croix de Jésus-Christ, et qui néanmoins ne suit pas Jésus-Christ*[1] *!* Or dans tous mes devoirs et dans les exercices de mon état, quel esprit me fait agir ? Est-ce un vrai dessein d'accomplir les volontés de Dieu et d'obtenir sa gloire ? Sans cela il seroit bien à craindre que la vie religieuse ne fût point pour moi la voix du Ciel.

Mais pour qui l'est-elle ? pour une ame fervente, plus religieuse encore d'esprit et de cœur que d'habit et de nom. C'est pour la vie éternelle qu'elle a embrassé la pauvreté de Jésus-Christ, son obéissance, ses humiliations, sa mortification ; et cette espérance qu'elle n'oublie jamais, lui fait soutenir avec constance toute l'austérité et toute la sainteté de sa pro-

[1] Bern.

fession. Et est-il en effet une pensée plus touchante et plus capable de l'animer que celle-ci : je tiens la même route que Jésus-Christ pour arriver au même terme. Autant d'observances que je pratique religieusement et constamment, ce sont autant de pas pour m'avancer vers ce saint héritage, et autant de degrés pour m'y élever. Dans cette vue à quoi ne se résout-on pas, et que trouve-t-on dans la religion de trop rigoureux et de trop pénible? Quelle estime conçoit-on pour un état qu'on regarde comme la porte du royaume de Dieu? Serois-je moi-même si tiède et si négligent, si j'avois toujours cette réflexion bien imprimée dans le souvenir? O quel comble de consolation pour un religieux, quand, après s'être revêtu des livrées de son Sauveur pauvre et souffrant, il entrera en partage de la même béatitude et de la même immortalité que son Sauveur glorieux et triomphant!

CONCLUSION.

Qu'est-ce que l'homme, Seigneur, et qui suis-je pour avoir part à votre gloire, et pour régner éternellement avec vous dans l'assemblée de vos élus? Vous êtes un Dieu vraiment magnifique dans vos dons, et non moins fidèle dans toutes vos paroles. Ce n'est pas seulement pour vous-même que vous *êtes rentré dans le sein* de votre Père ; c'est pour moi, *et pour m'y recevoir* au temps et au jour marqué par

votre Providence. Vous me l'avez ainsi annoncé, et c'est sur votre promesse si authentique et si infaillible, que j'attends ce suprême bonheur. Mais, dans une telle attente, comment puis-je, Seigneur, rester sur la terre? Qu'y a-t-il dans le monde qui puisse me retenir? Ou si, jusques à la fin de ma course, je demeure encore nécessairement selon le corps dans cette vie mortelle, tout mon cœur n'est-il pas déjà avec vous dans le Ciel, et n'y doit-il pas être?

Ah! mon Dieu, voilà ma confusion et ma condamnation. Malgré les divines espérances que vous me donnez, mon cœur est encore tout humain: car ce n'est pas seulement aux gens du monde, dissipés par le bruit du monde, et enivrés de ses douceurs, mais c'est à moi-même que convient le reproche de votre Prophète, lorsqu'en votre nom et inspiré de votre Esprit, il s'écrioit: *Enfants des hommes, jusques à quand votre cœur sera-t-il dans un si profond appesantissement? Jusques à quand vous attacherez-vous à la vanité qui passe, et au mensonge qui vous séduit* [1]? Je ne puis trop le reconnoître, ni trop m'en humilier: l'état religieux, quoique saint d'ailleurs, et très saint, n'est pas néanmoins exempt de vanités et d'illusions à quoi l'on se laisse surprendre. Vous m'en détromperez, Seigneur, et vous m'en détacherez: je vous le demande. Vous me ferez comprendre ces trois points essentiels, qui ne doivent jamais partir de mon esprit: l'un, qu'il n'y a que le bonheur du Ciel que je puisse compter pour un bonheur véritable; l'autre, que ce bonheur ne doit point être seulement un don de votre miséricorde, mais la récompense de mes œuvres; enfin, que ce n'est

[1] *Ps. 4.*

point précisément le mériter que d'être religieux, mais d'agir en religieux. Suivant ces maximes je réglerai toute ma conduite, et je trouverai bien à y changer.

TROISIÈME MÉDITATION.

DE LA DESCENTE DU SAINT-ESPRIT, OU DE L'AMOUR DE DIEU.

Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum Sanctum, qui datus est nobis. — *La charité de Dieu s'est répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit, qui nous a été donné.* Rom., chap. 5.

PREMIER POINT.

Toutes les créatures nous annonçoient les perfections de Dieu; et toutes les créatures étoient à notre égard autant de bienfaits de Dieu, dont nous étions, comme nous le sommes encore, redevables à sa Providence, et dont il ne cessoit point de nous combler. Ainsi elles *nous excitoient* toutes à l'amour de Dieu. *Mais, après tout*, cette voix des créatures ne

touchoit point encore assez nos cœurs, et rien, à ce qu'il semble, n'étoit capable de les émouvoir et de les engager. Quel est donc le moyen le plus excellent que Dieu a pris pour inspirer aux hommes son amour? ç'a été de nous envoyer le Saint-Esprit, qui est lui-même personnellement et substantiellement l'amour de Dieu. Aussi, comment est-ce que descendit ce divin Esprit? en forme de feu; pour nous donner à connoître qu'il étoit tout amour par son ardeur, et qu'il venoit embraser de cette même ardeur toutes les ames.

Or ce n'est pas pour cette fois seulement qu'il s'est communiqué sur la terre. Il s'y communique tous les jours, et il y a même des temps particuliers où il se fait sentir, et où ce feu céleste agit dans une ame avec plus de force. Tel est le temps de la retraite. Ce fut à la fin de la retraite que firent les apôtres dans le cénacle, que cet Esprit d'amour leur fut envoyé; et si je me suis bien acquitté de celle que je viens de faire, j'ai lieu de penser que je l'ai reçu tout de nouveau. Mais en veux-je un témoignage solide? je le connoîtrai par mon amour pour Dieu: car recevoir le Saint-Esprit et *aimer Dieu*, c'est une même chose; et il faut *que j'aime* Dieu à mesure que j'aurai reçu *l'Esprit de Dieu*.

Que dis-je, et pourquoi parler de mesure où il n'y en doit point avoir? C'est sans mesure que Dieu nous donne son Esprit, c'est donc sans mesure que nous devons aimer Dieu. Non, mon Dieu, point de bornes dans mon amour pour vous, puisqu'il n'y en a point dans tout ce qui vous rend si aimable pour moi. Vous êtes un Dieu infini; ma charité doit donc être, en sa manière, une charité infinie. Quelque étendue qu'elle puisse avoir, elle n'ira jamais au delà de ce que vous méritez; et c'est ce que votre Esprit, si j'en suis animé, me représente continuellement au fond de mon ame. Il me retrace toutes vos grandeurs, toutes vos vertus, toutes vos perfections; et de là il me fait bientôt conclure qu'à quelque degré d'amour que je me porte, je ne puis excéder en vous aimant. Dans tout le reste il peut y avoir de l'excès. Je puis user dans les rencontres de trop de circonspection et de prudence, je puis prendre garde aux choses avec trop d'attention et trop de vigilance, je puis même aller trop loin dans la pratique de la mortification et de la pénitence; mais je ne puis trop, Seigneur, vous aimer. Sur ce point, l'Esprit de charité est insatiable, et ne dit jamais, *c'est assez.*

Hélas! je ne le dis, moi, que trop et qu'en

trop d'occasions. Au moindre acte d'amour que je forme ou que je crois former pour Dieu dans un bon moment où le Saint-Esprit me fait goûter l'attrait de sa grâce et la douceur de sa divine onction, je m'imagine déjà être ravi au troisième Ciel, et avoir marqué à Dieu l'attachement le plus parfait. Mais cette étincelle n'est pas long-temps à s'éteindre. Ah ! un cœur perd-il si aisément le souvenir de ce qu'il aime, et y pense-t-il si rarement? Tout homme sur cela est inexcusable; mais, entre tous les autres hommes, un religieux est sur cela même encore plus coupable : car, dans la religion, il y a beaucoup moins d'objets qui me détournent de Dieu; et m'étant séparé du monde, que me reste-t-il autre chose que Dieu? Heureux partage que je ne puis assez estimer! Si je n'en suis pas content, que faut-il pour me satisfaire, et que trouverai-je qui puisse me contenter? *Bien avare est une ame à qui Dieu ne suffit pas!* [1] mais en même temps, bien malheureuse et bien criminelle est cette ame qui n'a que Dieu et qui ne s'attache pas à Dieu!

SECOND POINT.

C'est dans le cœur que l'Esprit d'amour vient *d'abord se* répandre : c'est là qu'il établit sa de-

[1] *Aug.*

meure; et là même aussi qu'il commence à faire sentir ses plus merveilleuses opérations; car l'amour, avant toutes choses, consiste dans l'affection. Que n'inspire-t-il point à l'ame? de quoi ne la dégage-t-il point? à quoi ne l'élève-t-il point? On le vit dans les apôtres. Le premier effet de la descente du Saint-Esprit sur eux, fut de purifier leurs cœurs; de sorte qu'il n'y resta plus la moindre attache qui ne vînt immédiatement de Dieu, et qui ne les portât directement et uniquement à Dieu; car ils comprirent dès lors ce qu'a dit depuis un grand Saint: *Qu'un cœur aime d'autant moins Dieu, qu'il aime quelque chose avec Dieu, s'il ne l'aime pas pour Dieu.* [1]

De là s'ensuivit le second effet de la présence de ce même Esprit d'amour dont les apôtres furent remplis. Plus un cœur est pur et libre de tout attachement aux objets visibles, plus le divin amour le touche intérieurement, l'excite, l'embrase. Dès qu'un feu n'a plus d'obstacle qui l'arrête, quel incendie ne cause-t-il pas? Et comment aussi les apôtres sortirent-ils du cénacle? comme des hommes transportés; jusque-là qu'on les croyoit pris de vin, tant ils parurent animés et hors d'eux-mêmes. Voilà ce qu'ont éprouvé tant de Saints. Tout ce que l'amour

[1] *Aug.*

profane a de plus vif et de plus pénétrant, n'est point comparable aux mouvements affectueux, qui les ravissoient. Ils en tomboient en de saintes défaillances, et ils en perdoient jusqu'à l'usage de leurs sens. *Si vous rencontrez mon bien-aimé*, disoit cette fidèle épouse des cantiques, *Faites-lui connoître l'état où je suis et la langueur où me réduit mon amour* [1]

C'est ainsi qu'ils étoient disposés. Or n'ai-je pas comme eux un cœur capable d'aimer Dieu? D'où vient donc que ce cœur qu'il n'a fait que pour lui, est néanmoins toujours à son égard si froid et si peu sensible? De tout ce qui a rapport à Dieu, rien ne l'affectionne, rien ne l'émeut; ni oraisons, ni offices divins, ni sacrements, ni entretiens spirituels, ni lectures de piété. On a beau me dire que dans l'amour de Dieu la sensibilité n'est point nécessaire: cela est vrai; mais il n'est pas moins vrai que si mon cœur était bien vide des choses humaines, et bien solidement à Dieu, je me trouverois en de tout autres dispositions, et j'aurois de tout autres sentiments. Ah! j'ai tant de vivacité, et quelquefois je me laisse si aisément attendrir sur de vains sujets! n'y aura-t-il que Dieu pour qui je serai tout de glace? ne lui *suis-je pas assez* redevable? ne m'a-t-il pas fait

[1] *Cantic. 5.*

assez de grâces, et ne m'en fait-il pas assez chaque jour? n'a-t-il pas pour moi des caractères assez touchants? Ces titres qu'il porte de père, de créateur, de conservateur, de rédempteur, mille autres, sont-ils trop peu engageants pour m'attirer? Toutes ces idées ne me sont-elles pas assez présentes, et que vois je autour de moi qui ne m'annonce incessamment les miséricordes infinies de mon Dieu? Elles sont incompréhensibles : mais, Seigneur, plus elles sont au-dessus de tout ce que j'en puis penser, plus l'indifférence de mon cœur me devient par là même inconcevable, et plus je dois me la reprocher devant vous et m'en confondre.

TROISIÈME POINT.

Mais encore qu'est-ce qu'aimer Dieu, et tout mon amour doit-il se borner à des affections et à des sentiments? Afin de m'instruire là-dessus, il me suffit de considérer ce que Dieu fait pour nous dans ce mystère. Il nous aime, et pour nous témoigner son amour, il ne se contente pas de nous avoir donné son Fils, il fait encore descendre sur nous son *Esprit. Il nous le* donne, et en nous le donnant, *il se donne* lui-même à nous. Voilà le

caractère de l'amour de mon Dieu pour
aussi vile créature que je le suis. Rien ne
coûte dès qu'il s'agit de mes intérêts, et il
rien de si grand et de si divin, dont il ne
fasse part.

Faut-il bien des raisonnements pour
prendre de quel retour je dois user envers
et comment je le dois aimer. Il ne m'a pas s
lement aimé de cœur, mais en œuvres : ou p
tôt, parce qu'il m'a aimé véritablement e
cœur, son amour n'a point été oisif, ma
s'est fait connoître par les effets les plus m
veilleux et les plus éclatants. Si donc je l'a
y a-t-il rien que je lui puisse refuser; rien
qu'il est question de le servir et de lui pla
que je doive épargner? Car sans cela, sans c
pleine fidélité à suivre ses divines volonté
à pratiquer généralement et ponctuellen
tout ce qu'il demande de moi, comme
demande de moi, autant qu'il le demand
moi, en vain je dis que je l'aime : ce ne
que des paroles, et rien de plus.

Aussi l'amour de Dieu est-il *l'accompli
ment de toute la loi.* Accomplissement de t
la loi, parce qu'il n'y a pas un point dan
loi, ni si petit que l'amour de Dieu nous la
négliger, ni si relevé dont l'amour de Die
nous fasse soutenir la pratique. Que n

bien commencé à aimer Dieu ! Dès-là toutes les difficultés qui m'arrêtent depuis long-temps, et tous les obstacles seroient tout-à-coup levés. Je m'étonne de ce que les Saints ont entrepris pour Dieu, et de ce qu'ils ont soutenu jusques au dernier jour de leur vie. Mais il n'y a rien là qui me doive surprendre, quand je pense qu'ils aimoient Dieu. Je vois encore dans le même ordre et sous la même règle que moi, de saintes ames vivre dans une régularité, et agir en tout avec un zèle et une persévérance que j'aurois peine à croire, si je n'en étois témoin. D'où leur vient cette ferveur sans relâche et cette fermeté inébranlable? de l'amour de Dieu. Au lieu de la surprise où je suis en leur voyant faire ce qu'ils font, je devrois bien plus m'étonner qu'ils aimassent Dieu et qu'ils ne fissent pas tout cela. De là même je dois voir si j'ai lieu de me flatter en quelque sorte d'avoir jusques à présent aimé Dieu. Peut-être lui ai-je assez de fois protesté que je l'aimois; mais à juger de mes paroles par mes œuvres, puis-je compter sur toutes mes protestations? Réflexion bien humiliante et bien terrible! Car je ne puis être aimé de Dieu, si je ne l'aime. Ah! mon Dieu, que ce soit du moins *aujourd'hui et pour jamais*, que ce saint amour s'allume dans mon cœur!

CONCLUSION.

Divin Esprit, charité essentielle et toujours subsistante, source intarissable de ce sacré feu qui brûle les anges bienheureux et tous les élus de Dieu, descendez, ouvrez mon ame, et venez vous-même l'embraser. Si elle se tient encore fermée, faites-lui une salutaire violence. Vous pénétrez partout, et il ne vous faut qu'un trait pour enflammer tout un cœur et le consumer. C'est donc par vous que je puis sortir de ma retraite, comme les âpotres sortirent du cénacle; avec le même amour, et par conséquent avec la même résolution, la même activité, la même force. Dans toute la suite de leurs années, rien désormais ne les put séparer de la charité de Jésus-Christ, et de la charité de Dieu. Qui m'en séparera moi-même? Car c'est maintenant, ô Esprit d'amour! que je me livre tout entier à vous, pour m'attacher à mon Dieu d'un lien indissoluble et d'un amour éternel. Que voudrois-je encore lui dérober de ma vie; et ce que je lui déroberois, à qui le donnerois-je?

Hélas! Seigneur, je n'ai jusques à présent que trop partagé mon cœur entre vous et d'autres objets; mais n'étant pas à vous uniquement, il n'y étoit point du tout. Car vous êtes un Dieu jaloux, et vous voulez un amour sans réserve. Vous le méritez bien, ô mon Dieu! et je suis bien indigne de vos grâces, si tant de grâces que j'ai reçues de votre main libérale *et paternelle*, ne suffisent pas pour m'apprendre à *vous aimer*. Eh! Seigneur, l'ai-je su jusques à ce *jour? Mais* que devois-je néanmoins savoir autre

chose? Avec cela seul, j'aurois su tout le reste, c'est-à-dire, que j'aurois su remplir tous les devoirs de mon état et en pratiquer toutes les vertus. C'est ce que votre Esprit m'enseignera. Plaise au Ciel qu'il m'inspire toujours; et plaise surtout au Ciel que j'en suive toujours les divines inspirations, et que jamais je n'en éteigne dans mon ame les saintes ardeurs!

CONSIDÉRATION.

SUR L'USAGE ET LA FRÉQUENTATION DES SACREMENTS.

PREMIER POINT.

Entre les sacrements, il y en a deux dont l'usage nous peut être plus fréquent et plus commun; savoir, celui de la pénitence par la confession, et celui de la divine eucharistie par la communion. Aussi est-ce de l'un et de l'autre qu'on entend parler, quand on exhorte les ames chrétiennes et religieuses à la fréquentation des sacrements. Jésus-Christ les a établis dans son Église, comme deux sources abondantes de toutes les grâces; et c'est à nous d'en retirer tout le fruit qu'il s'est proposé en les instituant pour notre sanctification.

Ils ont chacun leur vertu propre. Le sacrement de pénitence est comme un baptême, qui nous purifie et qui nous lave de toutes les taches de nos péchés. Le sacrement de l'eucharistie est comme une manne et un pain qui nourrit notre ame; qui l'engraisse, selon le terme de l'Écriture; qui la fait croître et l'entretient dans une étroite union avec Dieu. Or le Saint-Esprit nous témoigne que le juste même tombe et pèche jusques à sept fois le jour: d'où il s'ensuit que nous avons donc sans cesse besoin d'être purifiés, et par conséquent que nous devons souvent recourir à la pénitence et à son sacrement. De plus, nous ne pouvons ignorer quelle est toujours notre foiblesse, malgré toutes les résolutions que nous avons formées au saint tribunal et dans le sacrement de pénitence. D'où suit encore cette autre maxime, qu'il nous faut un aliment solide pour nous soutenir dans le chemin de la perfection, et pour nous aider à y faire continuellement de nouveaux progrès. Cet aliment, c'est l'adorable eucharistie, et de là nous devons juger combien il nous importe de ne nous en tenir pas long-temps éloignés, mais d'en approcher *autant qu*'il nous est permis, et d'y participer.

Voilà pourquoi les maîtres de la vie spiri-*tuelle ont tant* recommandé la fréquente con-

fession et la fréquente communion. Ils recommandent l'une et l'autre aux fidèles en général; mais en particulier, et à bien plus forte raison, aux personnes religieuses. La fréquente confession est un moyen très efficace, non seulement pour obtenir la rémission des fautes actuelles dont nous nous rendons coupables, et pour nous maintenir par là dans l'innocence et la pureté du cœur, mais pour nous faire acquérir la connoissance de nous-mêmes; pour nous faire prévoir les occasions dangereuses et personnelles que nous avons à éviter, et pour nous apprendre à les prévenir; pour empêcher que nos imperfections, par une malheureuse prescription, ne se tournent en habitude, et qu'elles ne s'enracinent. Car tout cela et bien d'autres avantages, c'est ce que produit la grâce du sacrement dans les ames qui y sont plus assidues, surtout quand la fréquente communion s'y trouve jointe. Par cet usage ordinaire et fréquent de l'eucharistie, l'ame est comme transformée en Jésus-Christ. A chaque communion, elle reçoit de nouvelles lumières pour connoître ses devoirs; elle sent de nouvelles pointes, qui sont autant de remords de ses relâchements et de ses infidélités; et elle prend *de nouvelles* forces pour se relever et

pour redoubler le pas dans la voie sainte où Dieu l'appelle.

De tout ceci je dois tirer par rapport à moi une conséquence particulière, et qui m'est d'une grande importance. C'est que le fréquent usage de la confession et de la communion est un des plus sûrs préservatifs contre les attiédissements et les rechutes où ma fragilité, qui est extrême, m'a si souvent entraîné, et où j'ai infiniment à craindre qu'elle ne m'entraîne encore après cette retraite. Tant que je conserverai un certain zèle pour fréquenter les sacrements, et que j'y aurai un certain attrait, ce sera un des meilleurs signes à quoi je pourrai voir la bonne disposition de mon ame, de même qu'un bon appétit est communément une des marques les plus certaines de la bonne santé du corps. Si quelquefois la tentation me presse avec plus de péril, et que je me sente moins ferme que je n'étois, cette fréquentation des sacrements sera un frein pour me retenir. Ou s'il m'arrive enfin de déchoir en quelque chose et de m'échapper, ce sera une prompte ressource pour me ramener de mon égarement et pour me remettre dans l'ordre.

Mais tout au contraire, dès que je viendrai à *négliger les* sacrements, et que je les fréquenterai *moins*, peu à peu je dégénérerai et je

m'éloignerai de Dieu. Car c'est par là, dans la religion comme dans le monde, que l'on commence à se déranger. Une personne, outre ses confessions ordinaires, faisoit de temps en temps des revues. Elle avoit dans le mois, dans la semaine, certain nombre de communions réglées par un sage conseil. Mais dans la suite elle se relâche. De manquer une confession, une communion, ce n'est plus pour elle une peine. Elle se fait même de son relâchement un prétexte pour se tenir plus éloignée des saints mystères. Sa piété se refroidit, et dans peu son état est tel qu'il étoit avant sa retraite, et même plus mauvais. Dieu veuille que je ne l'éprouve pas moi-même tout de nouveau, après l'avoir déjà peut-être tant de fois éprouvé.

SECOND POINT.

L'USAGE des sacrements ne peut être utile qu'autant qu'il est saint; et il n'est saint qu'autant qu'on y apporte les dispositions convenables. On les connoît assez, surtout parmi les personnes religieuses. Mais on n'y est pas toujours aussi attentif qu'on le devroit; et pour descendre à quelques points particuliers, il y a dans l'usage du sacrement de pénitence deux extrémités à éviter.

L'une est une timidité trop scrupuleuse et

une crainte excessive d'y venir sans la préparation absolument requise. Car il faut convenir qu'il y a quelques ames timorées, qui portent là-dessus trop loin la vigilance et la précaution. Elles ne peuvent presque jamais se persuader qu'elles soient suffisamment disposées, soit à l'égard de l'examen qu'elles doivent faire de leurs fautes, soit à l'égard de la douleur qu'elles en doivent concevoir. D'où il arrive, que pour une confession de peu de jours, elles consument un temps infini à rechercher tous les sujets d'accusation qu'elles s'imaginent avoir, et à les arranger dans leur mémoire. En sont-elles venues à bout? il faut ensuite former l'acte de contrition, et c'est pour elles un autre embarras. Elles la veulent sentir cette contrition, et pour cela elles mettent leur esprit à la torture, et se dessèchent la tête. Enfin, après bien des efforts et bien des tourments, croient-elles pouvoir procéder à la déclaration de leurs péchés? nouvelle peine. Dès qu'il est question de parler, le trouble les saisit, et elles ne savent plus guère ce qu'elles disent. Longs discours sur des points où un mot suffiroit, répétitions perpétuelles, circonstances inutiles. Encore, après *être sorties* du tribunal, y reviennent-elles *bientôt*, parce qu'elles ont peur de ne s'être *pas assez* expliquées, et d'avoir omis plusieurs

choses. De sorte que la confession leur devient un fardeau des plus pesants, et un travail qui les fatigue, qui les dégoûte, et leur ôte toute dévotion. Le remède seroit de leur faire comprendre que la prudence chrétienne et les soins raisonnables qu'exige de nous l'Église, ne vont point jusqu'à de pareilles inquiétudes : mais parce que souvent elles ne sont pas même en état d'entendre là-dessus raison, le plus court et le meilleur conseil qu'elles aient à suivre, est de s'en rapporter au directeur en qui elles ont mis leur confiance, et de faire ponctuellement ce qu'il leur prescrit.

Outre cet excès d'une préparation trop scrupuleuse, il y en a un autre tout opposé et beaucoup plus dangereux; c'est celui d'une préparation trop superficielle et trop légère. Car il est vrai que les personnes même religieuses, qui approchent souvent du sacrement de pénitence, doivent prendre extrêmement garde à ne s'y pas tellement habituer, qu'elles ne donnent pas à chaque confession tout le temps et toute l'attention nécessaire. Il n'y va pas moins que d'un sacrilége; et ce seroit un étrange renversement, que bien loin de se purifier au saint tribunal, elles s'exposassent à en *sortir plus criminelles* devant Dieu, qu'elles n'y étoient venues. Les fautes qu'elles viennent

confesser peuvent n'être que vénielles; et par la miséricorde de Dieu, ce ne sont point en effet communément des fautes grièves : mais du reste, toutes vénielles que sont ces fautes, il y a une obligation étroite et sous peine de péché mortel, en les confessant, d'en avoir une vraie douleur, et d'être dans une vraie résolution de les éviter. Sans cela, confession nulle, et abus du sacrement. Désordre où l'on peut dire dans un sens, qu'une ame religieuse peut plus aisément tomber que les plus grands pécheurs. Car ses fautes, par leur légèreté, n'étant pas ordinairement d'une nature à faire beaucoup d'impression sur l'esprit et sur le cœur, elle a plus de sujet en quelque sorte de se défier de ses sentimens et de ses dispositions. C'est pourquoi plusieurs personnes vertueuses ont cette coutume très sage et très solidement fondée, de joindre toujours, ou en général, ou en particulier, aux fautes présentes dont elles s'accusent, quelques-uns des péchés passés, qui peuvent exciter davantage leur repentir et l'assurer. Quoi qu'il en soit de cette pratique, qui n'est après tout que de surérogation et de conseil, il est certain que la fréquente confession, si louable d'ailleurs et si avantageuse, a néanmoins ses dangers, et qu'il s'y peut quelquefois glisser des défauts très essentiels. C'est à moi

de voir quelle conduite sur cela j'ai tenue jusques à présent, et d'y remédier, si j'ai lieu de craindre qu'elle n'ait pas été telle qu'il convient.

TROISIÈME POINT.

La bonne confession dispose à la bonne communion; et je n'ignore pas quelles sont, outre cette première préparation, les autres dispositions requises pour paroître dignement à la table de Jésus-Christ. Ce que j'ai donc surtout à examiner, c'est la manière dont je m'acquitte d'une action si importante; et de quoi je dois rougir en la présence de Dieu c'est d'avancer si peu, quoique je mange si souvent le pain des anges et une viande toute divine. Une communion bien faite est plus que suffisante pour sanctifier une ame : et cependant après tant de communions je ne remarque en moi nul progrès, et je n'y vois au contraire qu'imperfections et qu'infidélités. D'où vient cela? ce ne peut être que de ma négligence et de ma tiédeur. Car il faut convenir, non pas à la honte de l'état religieux, lequel condamne toutes mes lâchetés, mais à ma propre confusion et à celle de bien d'autres comme moi, que *dans la religion* même, il n'y a que trop de

communions très imparfaites et dès là très infructueuses.

Je communie, mais combien de fois l'ai-je fait peut-être par un respect tout humain, ne voulant pas me séparer du reste de la communauté, ni par là me distinguer, regardant la communion comme une gêne, et n'y allant que par une espèce de contrainte?

Je communie, mais avec quelle réflexion, soit avant la communion, soit dans la communion même, soit dans l'action de grâces qui la doit suivre? La cloche m'appelle, et je marche sans avoir peut-être un moment pensé où je vais. Au milieu de la communauté assemblée, j'assiste au sacrifice de la messe avec un esprit distrait et sans dévotion. L'heure vient de se présenter à la sainte table : je m'y range à mon tour, après avoir précipitamment et confusément formé quelques actes. Enfin je reviens à ma place, et là je retombe tout à coup dans ma première indifférence, ne disant rien ou presque rien à Dieu. Le temps ordinaire est-il passé, je ne tarde guère à sortir, et de toute la journée je ne fais nulle attention à l'avantage que j'ai eu de participer au sacré mystère.

Je communie, mais avec quelle vue particulière et quel dessein? Au lieu de me proposer

dans chaque communion une fin, selon l'avis qu'en donnent les plus habiles directeurs : par exemple, au lieu de me proposer dans ma communion, et par ma communion, d'obtenir de Dieu la grâce, tantôt de mieux pratiquer telle vertu, tantôt de mieux supporter telle peine, tantôt de me corriger de telle habitude, tantôt de me fortifier contre telle foiblesse, tantôt de me ranimer dans l'exercice de la prière, tantôt de m'entretenir ou dans une régularité plus fervente, ou dans un esprit plus intérieur, ou dans une union plus intime avec Jésus-Christ, ainsi du reste; au lieu, dis-je, de tout cela, je n'ai dans toutes mes communions qu'une idée vague et sans terme; et ne les rapportant à rien, il arrive aussi que je n'en remporte rien.

La source du mal, c'est que je ne sais pas faire du don de Dieu toute l'estime qui lui est due; et c'est d'ailleurs que je m'intéresse bien peu à mon avancement spirituel, et que j'ai bien peu de zèle pour la perfection de mon ame. Car si je m'appliquois sérieusement à considérer la souveraine grandeur du maître qui vient en moi, sa bonté ineffable qui l'engage à se donner lui-même à moi, les *richesses inépuisables* qu'il apporte avec lui et *qu'il veut répandre* sur moi, comment irois-je

le recevoir ? Avec quel respect et quelle sainte frayeur? Avec quel bas sentiment de moi-même et quelle humilité ? Avec quelle reconnoissance? Avec quel amour ? Et si j'avois un vrai désir de me perfectionner et de m'élever, qu'oublierois-je de tout ce qui me peut rendre plus profitable un si riche trésor de grâces et un sacrement si salutaire ? Voilà sur quoi j'ai à me réformer; et en me réformant là-dessus, je prendrai l'un des plus puissants moyens de me réformer sur tout le reste de ma vie. Car ce sont deux choses incompatibles, que de bien communier et de ne pas bien vivre selon toute ma règle et tout l'esprit de ma vocation.

FIN DE LA RETRAITE ET DU VINGT-SEPTIÈME VOLUME.

TABLE DES MÉDITATIONS

ET DES CONSIDÉRATIONS

CONTENUES DANS CETTE RETRAITE.

MÉDITATION

PREMIER JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION.

SECONDE MÉDITATION.

TROISIÈME MÉDITATION.

CONSIDÉRATION.

SECOND JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION.

SECONDE MÉDITATION.

TROISIÈME MÉDITATION.

CONSIDÉRATION.

TROISIÈME JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION.

SECONDE MÉDITATION.

TROISIÈME MÉDITATION.

CONSIDÉRATION.

QUATRIÈME JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION.

SECONDE MÉDITATION.

CINQUIÈME JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION.

SECONDE MÉDITATION.

CONSIDÉRATION.

SEPTIÈME JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION.

SECONDE MÉDITATION.

TROISIÈME MÉDITATION.

CONSIDÉRATION.

HUITIÈME JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION.

SECONDE MÉDITATION.

TROISIÈME MÉDITATION.

CONSIDÉRATION.

FIN DE LA TABLE.

ŒUVRES

COMPLÈTES

)E BOURDALOUE.

TOME VINGT-HUITIÈME.

IMPRIMERIE DE BÉTHUNE,
RUE PALATINE, N° 5, A PARIS.

ŒUVRES
COMPLÈTES
DE BOURDALOUE,

COLLATIONNÉES

SUR LES MEILLEURES ÉDITIONS.

PENSÉES. I.



Imprimerie de Béthune.

A PARIS,
AU BUREAU, RUE PALATINE, N° 5,
PRÈS SAINT-SULPICE;
ET CHEZ GAUME FRÈRES,
RUE DU POT-DE-FER SAINT-SULPICE, N° 5.

1830.



AVERTISSEMENT.

Je m'acquitte de la parole que je donnai il y a quelques années, lorsque je fis paroître les Exhortations et les Instructions du Père Bourdaloue. Dans l'avertissement qui est à la tête de ces deux volumes d'Instructions et d'Exhortations, je m'engageai à un nouveau travail, sans savoir bien où il me conduiroit, ni si j'aurois de quoi remplir le dessein que je m'étois proposé. Quoi qu'il en soit, je promis de faire une nouvelle révision des manuscrits du Père Bourdaloue, et de recueillir tout ce que j'y trouverois de pensées détachées, de réflexions, de fragments qui seroient demeurés imparfaits, et qu'il n'auroit point employés dans ses sermons.

Car avant de composer un sermon, le Père Bourdaloue faisoit ce que font communément les prédicateurs, il jetoit d'abord sur le papier les différentes idées qui se présentoient à lui touchant la manière qu'il avoit en vue de

traiter. Il marquoit tout confusément et sans aucune liaison. Mais s'étant ensuite tracé le plan de son discours, il choisissoit ce qui lui pouvoit convenir, et laissoit le reste. Ce reste néanmoins, qu'il laissoit comme superflu, avoit son prix, et c'est de quoi il m'a paru que je pouvois former un recueil, sous le titre général de *Pensées sur divers sujets de Religion et de Morale.*

Cependant il y falloit mettre quelque ordre, et tellement distribuer ces pensées, que celles qui ont rapport à un même sujet fussent toutes réunies sous un titre particulier. Cela même ne suffisoit point encore : mais de ces pensées les unes étant bien plus étendues que les autres, il a fallu faire des premières comme autant d'articles ou de paragraphes, et ranger les autres indifféremment et sans suite, sous le simple titre de *Pensées diverses.* Tout cela, comme on le juge assez, demandoit que l'éditeur mît un peu la main à l'œuvre, pour disposer les matières, pour les lier ou les développer, pour les finir et leur donner une certaine forme : mais je n'ai rien fait à l'égard de ce recueil *de Pensées*, que je n'eusse déjà fait à l'égard *des Sermons*, Exhortations, Instructions, et *de la* Retraite spirituelle du même auteur.

Voilà tout le compte que j'ai à rendre de ces opuscules, qui commencent à voir le jour. Car ce ne sont ici proprement que des opuscules, mais où il me semble que l'illustre auteur dont ils portent le nom, ne sera point méconnoissable. Les hommes d'un génie supérieur se font partout reconnoître, et jusque dans les moindres choses ils gardent toujours leur caractère. Le public en jugera, et peut-être me saura-t-il gré de la constance avec laquelle je me suis appliqué depuis près de trente ans à lui donner une édition complète des Œuvres du Père Bourdaloue. Il n'y avoit rien à perdre d'un si riche fonds, et c'est beaucoup pour moi, si je puis penser qu'il n'ait point dépéri dans mes mains.

PENSÉES

SUR DIVERS SUJETS

DE RELIGION ET DE MORALE.

DU SALUT.

NÉCESSITÉ DU SALUT, ET L'USAGE QUE NOUS EN DEVONS FAIRE CONTRE LES PLUS DANGEREUSES TENTATIONS DE LA VIE.

ON parle du salut comme d'une affaire souverainement importante, et on a raison d'en parler de la sorte. Mais c'est trop peu dire : il faut ajouter que c'est une affaire absolument nécessaire; et ce fut l'idée que le Sauveur des hommes en voulut donner à Marthe, dans cette grande leçon qu'il lui fit : *Marthe, vous vous inquiétez et vous embarrassez de bien des choses; mais une seule chose est nécessaire* [1].

Ce n'est donc point seulement une affaire

[1] *Luc.* 17.

d'une importance extrême que le salut, mais une affaire d'une absolue nécessité. Entre l'un et l'autre la différence est essentielle. Qu'on me fasse entendre qu'une affaire m'est importante et très importante, je conçois précisément par là que je perdrai beaucoup en la perdant, sans qu'il s'ensuive néanmoins que dès lors tout sera perdu pour moi, et qu'il ne me restera plus rien. Mais que ce soit une affaire absolument nécessaire, et seule nécessaire, je conclus et je dois conclure, que si je venois à la perdre, tout me seroit enlevé, et que ma perte seroit entière et sans ressource : or, tel est le salut.

Affaire nécessaire, et seule nécessaire : nécessaire, puisque je ne puis me passer du salut ; seule nécessaire, puisque, hors le salut, il n'y a rien dont je ne puisse me passer. Je dis nécessaire, puisque je ne puis me passer du salut : car c'est dans le salut que Dieu a renfermé toutes mes espérances, en me le proposant comme fin dernière, et c'est de là que dépend mon bonheur pendant toute l'éternité. Je dis seule nécessaire, puisqu'il n'y a rien, hors le salut, dont je ne me puisse passer : car je puis me passer de tout ce que je vois dans le monde ; je puis me passer des richesses du monde, je puis me passer des honneurs et des

grandeurs du monde, je puis me passer des aises et des récréations du monde. Tout cela, il est vrai, ou une partie de tout cela peut m'être utile, par rapport à la vie présente, suivant l'état et la condition où je me trouve; mais enfin je puis me passer de cette vie présente et mortelle, et il faudra bien, tôt ou tard, que je la perde. Par conséquent, je n'ai de fond à faire que sur le salut: c'est là que je dois tendre incessamment, uniquement, nécessairement, à moins que, par un affreux désespoir, je ne consente à être immanquablement, pleinement, éternellement malheureux.

Terrible alternative: ou un malheur éternel, qui est la damnation, ou une éternelle béatitude, qui est le salut! Voilà sur quoi je suis obligé de me déterminer, sans qu'il y ait aucun tempérament à prendre. Le ciel ou l'enfer, point d'autre destinée. Si je me sauve, le ciel est à moi, et il ne me sera jamais ravi; si je me damne, l'enfer devient irrémissiblement mon partage, et jamais je ne cesserai d'y souffrir; car la mort n'est point pour nous un anéantissement: ce n'est point, comme pour la bête, une destruction totale. Au contraire, l'homme en mourant ne fait que changer de vie; d'une *vie courte et fragile*, il passe à une vie *immortelle et permanente*; vie qui doit être pour les

élus le comble de la félicité et le souverain bien; et vie qui sera pour les réprouvés la souveraine misère et l'assemblage de tous les maux. Ainsi Dieu, dans le conseil de sa sagesse, l'a-t il arrêté, et ses décrets sont irrévocables. Voilà ma créance, voilà ma religion.

De là même, affaire tellement nécessaire, qu'il ne m'est jamais permis, en quelque rencontre que ce soit, ni pour qui que ce soit, de l'abandonner. Un père peut sacrifier son repos et sa santé pour ses enfans; un ami peut renoncer à sa fortune, et se dépouiller de tous ses biens pour son ami; bien plus, il peut, en faveur de cet ami, sacrifier jusqu'à sa vie. Mais s'agit-il du salut, il n'y a ni lien du sang et de la nature, ni tendresse paternelle, ni amitié si étroite qui puisse nous autoriser à faire le sacrifice d'un bien supérieur à toute liaison humaine et à toute considération.

Plutôt que de consentir à la perte de mon ame, je devrois, s'il dépendoit de moi, laisser tomber les royaumes et les empires, je devrois laisser périr le monde entier. Et ce n'est point encore assez : car, selon les principes de la morale évangélique, et selon la loi de la charité que je me dois indispensablement à moi-même, non-seulement il ne m'est point libre de sacrifier, en quelque manière que ce puisse

être, mon salut, mais il ne m'est pas même permis de le hasarder et de l'exposer. Le seul danger volontaire, si c'est un danger prochain, est un crime pour moi; et quoi qu'il m'en pût coûter, ou pour le prévenir, ou pour en sortir, je ne devrois rien ménager ni rien épargner : fallût-il en venir à toutes les extrémités; fallût-il quitter père, mère, frères, sœurs; fallût-il m'arracher l'œil ou me couper le bras: pourquoi cela ? toujours par cette grande raison de la nécessité du salut, qui prévaut à tout et l'emporte sur tout.

Allons plus loin, et, pour nous faire mieux entendre, réduisons ceci à quelques points plus marqués et plus ordinaires dans la pratique. Je prétends donc que cette nécessité du salut, bien méditée et bien comprise, est, avec le secours de la grâce, le plus prompt et le plus puissant préservatif contre toutes les tentations dont nous pouvons être assaillis, chacun dans notre état. Mais sans embrasser trop de choses, et sans nous engager dans un détail infini, bornons-nous à certaines tentations particulières, plus communes, plus spécieuses, plus violentes qui naissent de la nécessité et du besoin où l'on peut se trouver en mille occasions, par rapport *aux biens* temporels et aux avantages *du siècle: je m'*explique.

1.

Il y a des extrémités fâcheuses où se trouvent réduites une infinité de personnes; et que fait alors l'ennemi de notre salut, ou, pour mieux dire, que fait la nature corrompue? que fait la passion et l'amour-propre, plus à craindre mille fois pour nous que tous les démons? C'est dans des conjonctures si critiques et si périlleuses, que tout concourt à nous séduire et à nous corrompre. Le prétexte de la nécessité nous devient une prétendue raison dont il est difficile de se défendre, et la conscience n'a point de barrières si fortes que cette nécessité ne puisse nous faire franchir. Par exemple, on manque de toutes choses, et pourvu qu'on voulût s'écarter des voies de l'équité et de la bonne foi, on ne manqueroit de rien; on auroit non-seulement le nécessaire, mais le commode, et on l'auroit abondamment. On voit déchoir sa famille de jour en jour, elle est sur le point de sa ruine; et pourvu qu'on voulût entrer dans les intrigues criminelles d'un grand, et seconder ses injustes desseins, on s'en feroit un patron qui la soutiendroit et l'élèveroit. On est embarqué dans une affaire de conséquence; c'est un procès dont la perte doit causer un dommage irréparable : il est entre les mains d'un juge accrédité dans sa compagnie, et au lieu de solliciter ce juge assez inutilement, si

l'on vouloit, aux dépens de la vertu, écouter de sa part d'autres sollicitations et y condescendre, on pourroit ainsi se procurer un arrêt favorable et un gain assuré. On a un ennemi dont on reçoit mille chagrins; c'est un homme sans raison et sans modération, qui nous butte en tout, qui nous persécute; et si l'on vouloit user contre lui de certains moyens qu'on a en mains, on seroit bientôt à couvert de ses atteintes. Quel empire ne faut-il pas prendre sur soi et sur les mouvemens de son cœur, pour ne pas succomber à de pareilles tentations et pour demeurer ferme dans son devoir?

Car, encore une fois, de quoi n'est-on pas capable, quand la nécessité presse, et à quoi n'a-t-elle pas porté des millions de gens, qui du reste avoient d'assez bonnes dispositions, et n'étoient de leur fonds ni vicieux ni méchants? De combien d'iniquités la pauvreté et l'indigence n'est-elle pas tous les jours le principe? combien a-t-elle fait de scélérats, de traîtres, de parjures, d'impies, d'impudiques, de ravisseurs du bien d'autrui, et de meurtriers qui sans cela ne l'auroient jamais été, qui ne l'ont été en quelque manière que malgré eux et qu'avec toutes les répugnances possibles; mais enfin *qui l'ont été*, parce qu'ils ont cru y être *forcés*? Non-seulement ils l'ont cru, mais de là

souvent ils se sont persuadés que jusque dans leurs crimes ils étoient excusables; et voilà ce qui rend encore la nécessité plus dangereuse. On se fait aisément de fausses consciences, on étouffe tous les remords du péché, on se dit à soi-même, que dans la situation où l'on est et dans toutes les circonstances qui l'accompagnent, il n'y a point de loi, et que tout est permis; on exagère cet état, dont on veut se prévaloir, et l'on prend pour dernière extrémité et pour nécessité absolue ce qui n'est que difficulté, qu'incommodité, que l'effet d'une imagination vive et d'une excessive timidité. Quoi qu'il en soit, tout cela mène à d'étranges conséquences, et les suites en sont affreuses.

Or quel est pour nous, en de semblables attaques, le plus solide appui et le soutien le plus inébranlable? le voici. C'est de se retracer fortement le souvenir de cette maxime fondamentale, *Il n'y a qu'une chose nécessaire*[1]; c'est de s'armer de cette pensée, selon la figure de l'Apôtre, comme *d'une cuirasse*, comme *d'un casque*, comme *d'un bouclier qui résiste aux traits les plus enflammés*[2] de l'esprit tentateur, et que rien ne peut pénétrer. C'est, dis-je, d'opposer nécessité à nécessité, la nécessité de *sauver son ame*, qui est une nécessité capitale

[1] *Luc.* 17. — [2] Ephes. 6.

et souveraine, à la nécessité de sauver sa fortune, de sauver ses biens, de sauver sa vie.

Car je dois ainsi raisonner : Il est vrai, je pourrois rétablir mes affaires, si je voulois relâcher quelque chose de cette intégrité si exacte et si sévère, qui n'est guère de saison dans le temps où nous sommes, et qui m'empêche de faire les mêmes profits que tant d'autres : mais en me rétablissant ainsi selon le monde, je me perdrois selon Dieu, je perdrois mon ame : or il la faut sauver. Il est vrai, si je ne me rends pas à telle proposition qu'on me fait, je choquerai le maître qui m'emploie; j'aliénerai de moi le protecteur qui m'a placé, et qui peut dans la suite me faire encore monter plus haut; je serai obligé de me retirer, et n'ayant plus personne qui s'intéresse pour moi, ni qui m'avance, je resterai en arrière; et que deviendrai-je ? Il n'importe : en acquiesçant à ce qu'on me demande, j'offenserois un maître bien plus puissant que tous les maîtres et tous les potentats de la terre, et pour conserver de vaines espérances, je sacrifierois un héritage éternel, je sacrifierois mon ame et je la damnerois: or il faut la sauver. Il est vrai, l'occasion est belle de me tirer de l'oppression où je suis et d'abattre cet homme qui ne cesse de me nuire et de me traverser; mais en me déli-

vrant des poursuites d'un ennemi qui, malgré toutes ses violences, et quoi qu'il entreprenne contre moi, ne peut après tout me faire qu'un mal passager, je me ferois un autre ennemi bien plus redoutable, qui est mon Dieu, et qui, de son bras vengeur, peut également et pour toujours porter ses coups sur les ames comme sur les corps. A quoi donc exposerois-je mon ame? or il la faut sauver. Il est vrai, ma condition est dure, et je mène une vie bien triste; je n'ai rien, et je ne vois point pour moi de ressource. On me fait les offres les plus engageantes, et si je les rejette, me voilà dans le dernier abandonnement et dans la dernière misère; mais d'ailleurs je ne les puis accepter qu'au préjudice de l'honneur, et surtout qu'au préjudice de mon ame: or il la faut sauver. Oui, il le faut, et à quelque prix que ce soit, et quelque peine qu'il y ait à subir. Il le faut, et quelque infortune, quelque décadence, quelque malheur qui en doive suivre par rapport aux intérêts humains. Il le faut, car c'est là le seul nécessaire, le pur nécessaire. Encore une fois, je dis le pur, le seul nécessaire, parce qu'en comparaison de ce nécessaire, rien n'est *proprement* ni ne doit être censé nécessaire; *parce que* dès qu'il s'agit de ce nécessaire, tout *autre chose*, qui s'y trouve en quelque sorte

opposée, cesse dès lors d'être nécessaire; parce que c'est à ce nécessaire que doivent se rapporter, comme à la règle primitive et invariable, toutes mes délibérations, toutes mes résolutions, toutes mes actions.

Ce fut ainsi que raisonna la chaste Susanne, lorsqu'elle se vit attaquée de ces deux vieillards qui voulurent la séduire, et qui la menaçoient de la faire périr, si elle ne consentoit à leur passion. Que ferois-je, dit-elle, dans le cruel embarras où je suis? quelque parti que je prenne, je ne puis éviter la mort: mais il vaut mieux que je périsse par vos mains, que de pécher en la présence de mon Dieu, et de périr éternellement par l'arrêt de sa justice. Ce fut ainsi que raisonna le généreux Éléazar, lorsque de faux amis le sollicitoient de manger des viandes défendues selon la loi, et de se garantir par là de la colère du prince. Ah! répondit ce zélé défenseur de la religion de ses pères, en obéissant au prince et en suivant le conseil que vous me donnez, je pourrois, pour le temps présent, me sauver du supplice où je suis condamné, et prolonger ma vie de quelques années; mais vif ou mort, je ne me sauverai pas des jugements formidables du Tout-Puissant; *et qu'y a-t-il de si* rigoureux que je ne doive *endurer, plutôt* que d'encourir sa haine, et de

renoncer à ses promesses? C'est ainsi que raisonnoit saint Paul, ce vaisseau d'élection, et ce docteur des nations. Il se représentoit tout ce qu'il y a de plus effrayant, de plus affligeant, de plus désolant. Il supposoit que la tribulation vînt fondre sur lui de toutes parts; qu'il fût accablé d'ennuis, pressé de la faim; tourmenté de la soif, environné de périls, comblé de malheurs; qu'il fût abandonné aux persécutions, aux croix, aux glaives tranchants; que, dans un déchaînement général, tout l'univers se soulevât contre lui, la terre, la mer, toutes les puissances célestes, toutes les puissances infernales, toutes les puissances humaines : il le supposait, et à la vue de tout cela, il s'écrioit : *Qui me séparera de la charité de Jésus-Christ*? Il alloit plus loin; et, par la force de la grâce qui le transportoit, s'élevant au-dessus de tous les événements, il osoit se répondre de lui-même, et ajoutoit : *Je le sais, et j'en suis certain, que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni le présent, ni l'avenir, ni ce qu'il y a de plus haut, ni ce qu'il y a de plus bas, ni quelque créature que ce soit, ne pourra me détacher de l'amour de Dieu, mon Seigneur et mon Sauveur* [1]. Voilà comment parloit ce grand apôtre. Et d'où lui venoit cette

[1] *Rom. 8.*

constance et cette fermeté insurmontable? c'est qu'il concevoit de quel intérêt et de quelle nécessité il étoit pour lui de sauver son ame, en se tenant toujours étroitement et inséparablement attaché au Dieu de son salut.

Ce sont là, dit-on, de beaux sentiments, ce sont de belles réflexions; mais, après tout, on ne vit pas de ces sentiments ni de ces réflexions, et cependant il faut vivre. Avec ces réflexions on ne fait rien; et toutefois, il faut avoir quelque chose, il faut faire quelque chose, il faut parvenir à quelque chose. J'en conviens, on ne vit pas de ces réflexions; mais de ces réflexions on apprend à mourir, si l'on ne peut vivre sans risquer le salut de son ame. Je l'avoue, avec ces réflexions on ne fait rien dans le monde, on n'amasse rien, on ne parvient à rien, mais de ces réflexions on apprend à se passer de tout, si l'on ne peut rien faire, ni rien amasser, ni parvenir à rien, sans exposer le salut de son ame. Disons mieux, on apprend de ces réflexions, que c'est tout faire que de faire son salut, que c'est tout gagner que d'amasser un trésor de mérites pour le salut, que c'est parvenir à tout que de parvenir au terme du salut. Voilà ce que ces réflexions ont appris à *tant de chrétiens* de l'un et de l'autre sexe: car, *malgré la corruption* dont tous les états du

monde ont été infectés, il y a toujours eu dans chaque état des fidèles de ce caractère, prêts à quitter toutes choses pour mettre en sûreté leur salut; il y en a eu, dis-je, et plaise au Ciel qu'il y en ait toujours! La nécessité du salut étoit-elle autre chose pour eux que pour nous? y étoient-ils plus intéressés que nous? Non, sans doute : c'étoit pour eux et pour nous la même nécessité: mais ils y pensoient beaucoup plus que nous; et en y pensant plus que nous ils la comprenoient aussi beaucoup mieux que nous. Pensons-y comme eux, méditons-la comme eux; nous la comprenons comme eux; et en la comprenant comme ils l'ont comprise, nous en ferons comme eux notre affaire essentielle, et nous y adresserons toutes nos prétentions et toutes nos vues.

Mais hélas! où les portons-nous? Quand je vois les divers mouvements dont le monde est agité, et qui sont ce qu'on appelle le commerce du monde; quand je vois cette multitude confuse de gens qui vont et qui viennent, qui s'empressent et qui se tourmentent, toujours occupés de leurs desseins, et toujours en action pour y réussir et les conduire à bout; n'ayant que cela dans l'esprit, ne travaillant que pour cela, n'aspirant qu'à cela : au milieu de ce tumulte, j'irois volontiers leur crier avec le Sage : Hom-

més dépourvus de sens, et aussi peu raisonnables que des enfants à peine formés et sortis du sein de leur mère[1], à quoi pensez-vous? que faites-vous? Hors une seule chose, tout le reste *n'est que vanité*[2]; et par une espèce d'ensorcellement, cette vanité vous charme, cette vanité vous entraîne, cette vanité vous possède aux dépens de l'unique nécessaire! je le dirois aux grands et aux petits, aux riches et aux pauvres, aux savants et aux ignorants. Malheur à quiconque ne m'écouteroit pas; et dès à présent, malheur à quiconque demeure là-dessus dans une indifférence et un oubli qu'on ne peut assez dépl orer!

Estime du salut, et de la gloire du ciel par la vue des grandeurs humaines.

C'est une morale ordinaire aux prédicateurs, d'inspirer du mépris pour toutes les pompes et toutes les grandeurs du monde. Ils en font les peintures les plus propres à les rabaisser dans notre estime et à les dégrader. De la manière qu'ils en parlent et dans les termes qu'ils s'en expliquent, ce ne sont que de vaines apparen-*ces, que des fant*ômes et des illusions qui nous

[1] *Sap.* 12. — [2] Eccles. 1.

séduisent, et dont nous devons, autant qu'il est possible, détourner nos regards. A Dieu ne plaise que je prétende en aucune sorte déroger à la vérité et à la sainteté de cette morale! Je l'ai prêchée comme les autres, en plus d'une rencontre, et je suis bien éloigné de la contredire, puisque ce seroit me contredire moi-même. Mais après tout, quoi que nous en puissions dire, il faut toujours convenir que ces grandeurs et ces pompes humaines, si méprisables d'ailleurs, ne laissent pas d'avoir quelque chose en effet de pompeux et de brillant, quelque chose de grand et de magnifique; et c'est par où il me semble non-seulement qu'il est permis, mais qu'il peut être très utile à un chrétien de les envisager, pourvu qu'on les envisage chrétiennement. Donnons jour à cette pensée.

Les cieux, dit le Prophète royal[1], nous *annoncent la gloire de Dieu, et le firmament*, dont il est l'auteur, *nous fait connoître l'excellence de l'ouvrier qui l'a formé.* Aussi est-ce en conséquence de ce principe, et conformément à cette parole du prophète, que l'apôtre saint Paul reprochoit aux sages de l'antiquité de n'avoir pas glorifié Dieu selon la connoissance qu'ils en avoient par ses ouvrages. Car toutes les choses *visibles*, ajoutoit ce docteur de gentils, tous

[1] *Psalm.* 18.

les êtres dont nos sens sont frappés, et qui se présentent à nos yeux avec leurs perfections, nous découvrent les perfections invisibles du souverain maître qui les a créés : tellement que les philosophes mêmes du paganisme ont été inexcusables de ne pas rendre à ces perfections divines qu'ils ne pouvoient ignorer le juste tribut de louanges qui leur étoit dû. Or voilà, par proportion et suivant la même règle, à quoi nous peut servir la vue de ce que nous appelons grandeurs et pompes du monde. Ce sont des images, quoique imparfaites, des grandeurs célestes, et de cette gloire qui nous est promise sous le terme du salut. Ce sont des ébauches où nous est représenté, quoique très-légèrement, ce que Dieu prépare à ses élus dans le séjour de la béatitude. Ce sont, pour ainsi parler, comme des essais de la magnificence du Seigneur, qui nous donnent à juger quelles richesses immenses il versera dans le sein de ses prédestinés, de quel éclat il les couronnera, de quelles délices et de *quels torrents de joie il les enivrera* [1], quand il lui plaira de les retirer de cette région des morts où nous sommes, et de les introduire dans la terre des vivants; quand il les fera sortir de ce désert où nous passons, et qu'il les *recevra dans la* bienheureuse Jérusalem; quand

[1] *Psalm.* 55.

il fera finir pour eux cet exil où nous languissons, et qu'il les établira dans leur glorieuse patrie; quand il leur ouvrira ses tabernacles éternels, qu'il en étalera à leurs yeux toutes les beautés, tous les trésors, qu'il les revêtira de sa divine clarté et les élèvera dans les splendeurs des saints; enfin, quand il les mettra en possession de ce salut, qu'ils ne voyoient auparavant *que sous des figures énigmatiques et comme dans un miroir*[1], mais dont ils connaîtront alors le prix, parce qu'ils le verront, et qu'ils commenceront à en jouir.

Voilà, dis-je, de quoi les pompes et les grandeurs du siècle nous tracent quelque idée, et une idée assez forte pour exciter tout notre zèle à la poursuite du salut, et à la conquête du royaume de Dieu. Car, d'une part, considérant ces grandeurs mortelles, et y en ajoutant même encore de nouvelles, autant que j'en puis imaginer, et, d'autre part, consultant la foi et méditant ces paroles du grand Apôtre, *que l'œil n'a jamais rien vu, que l'oreille n'a jamais rien entendu, que le cœur de l'homme n'a jamais rien pensé ni rien compris qui égale ce que Dieu destine à ceux qu'il aime, et dont il sera éternellement aimé*[2], quelle conséquence *dois-je tirer* de l'un et de l'autre? Je m'attache

[1] *I Cor.* 13. — [2] I Cor. 9.

au raisonnement de saint Chrysostôme, et je dis : Quelque mépris que je fasse de la terre et que j'en doive faire, il m'est toutefois évident que j'y vois des choses merveilleuses; il ne m'est pas moins évident qu'on m'en rapporte encore d'autres plus surprenantes et plus admirables; et si je veux laisser agir mon imagination et lui donner l'essor, que n'est-elle pas capable de se figurer au-dessus même et de tout ce que je vois, et de tout ce que j'entends? Cependant ni tout ce que je vois, ni tout ce que j'entends, ni tout ce que je puis me figurer, non-seulement selon les idées naturelles et raisonnables, mais par les fictions les plus excessives et les plus outrées, n'approche point de ce que j'espère après cette vie, et de ce que Dieu a fait pour moi dans un autre monde que celui-ci. Quand je vois tout cela, quand je l'entends, que je me le figure, j'en suis charmé : mais tout cela néanmoins n'est point la gloire que j'attends, tout cela ne peut être mis en comparaison avec la gloire que j'attends, tout cela n'est rien auprès de la gloire que j'attends; et si je multipliois tout cela, si je le redoublois, si je l'accumulois sans mesure, après y avoir épuisé toutes les puissances de mon ame et toutes les forces de mon esprit, tout cela seroit toujours infiniment au-dessous de la gloire

que j'attends. Qu'est-ce donc, mon Dieu, que cette gloire? qu'est-ce que ce salut? mais en même temps, Seigneur, qu'est-ce que l'homme? et à qui appartient-il qu'à un Dieu aussi libéral et aussi bon, aussi puissant et aussi grand que vous l'êtes, de nous récompenser de la sorte, et de nous glorifier, non seulement au-delà de tous nos mérites; mais au-delà de toutes nos connoissances et de toutes nos vues?

C'est ainsi que raisonnoit saint Chrysostôme, et c'est ainsi que, par la vue des pompes humaines et des grandeurs du monde, j'acquiers la connoissance la plus sensible et la plus parfaite que je puisse maintenant avoir du salut où j'aspire et de la gloire qui m'est réservée dans le ciel, si je suis assez heureux pour y parvenir. Ne pouvant connoître présentement cette gloire par ce qu'elle est, je la connois par ce qu'elle n'est pas; et la connoissance que j'en ai par ce qu'elle n'est pas, me dispose mieux que tout autre à la connoissance de ce qu'elle est.

Il ne s'agit donc point ici de déployer son éloquence en de vagues et de longues déclamations sur le néant de tout ce que nous voyons en ce monde, et de toutes les grandeurs dont nos yeux sont frappés. Avouons que ces grandeurs, quoique passagères, ont

du reste en elles-mêmes de quoi toucher nos sens, de quoi attirer nos regards, de quoi piquer notre envie, de quoi exciter nos désirs, de quoi allumer nos passions; avouons-le, encore une fois, et reconnoissons-le; mais pourquoi? afin qu'ensuite, montant plus haut, et nous disant à nous-même : Ce n'est point encore là le bonheur qui m'est proposé, ce n'est point encore le saint héritage où je prétends, nous concevions de cet héritage céleste et de ce bonheur souverain une idée plus noble et plus excellente. Quand saint Augustin voyoit la cour des empereurs de Rome, si superbe et si florissante, quand il assistoit à certaines cérémonies où ils se montroient avec plus d'appareil et plus de splendeur, il ne disoit pas avec dédain ni d'un air de mépris : Qu'est-ce que ce faste et cette abondance? qu'est-ce que ce luxe et cette somptuosité? qu'est-ce que cet amas prodigieux de biens et de richesses? A s'en tenir au premier aspect, ce spectacle lui remplissoit l'esprit, le surprenoit et l'attachoit; mais de là bientôt passant plus avant et s'élevant à Dieu : Si tout ceci, mon Dieu, s'écrioit-il, est si auguste, qu'est-ce de vous-même? et si toute cette pompe se voit *hors de vous*, que verra-t-on dans vous? *Telle devroit être* la méditation des grands.

n'y a personne à qui elle ne convienne; mais c'est aux grands que ce sujet est spécialement propre, parce qu'il leur est plus présent. Ils sont beaucoup plus souvent témoins et spectateurs de la grandeur et de la majesté royale; ils la voient de plus près que les autres, et ils la voient dans tout son lustre. Or, il leur seroit si utile et si facile tout ensemble de faire ce que faisoit Moïse au milieu de la cour de Pharaon. Le tumulte et le bruit du monde, les grandes et différentes scènes qui lui passoient continuellement devant les yeux, ne lui firent jamais perdre de vue l'Invisible, selon l'expression de saint Paul; mais il en conserva toujours l'image aussi vivement empreinte dans son esprit que s'il l'eût vu en effet, ce Dieu d'Israël qu'il adoroit au fond de son cœur, et vers qui il tournoit tous ses désirs comme vers la source de tous les biens, et le dispensateur de tous les dons.

O! qu'un grand, instruit des vérités du christianisme, et jugeant des choses selon les principes de la religion, feroit de salutaires et de solides réflexions, quand, dans une cour, comme sur un théâtre ouvert de toutes parts, *il voit* paroître tant de personnages de toutes *les sortes;* quand il voit tant de mondains et *de mondaines* que l'ambition rassemble, et qui,

tous à l'envi, cherchent à se montrer, à se signaler par la somptuosité et la dépense, à tenir les plus hauts rangs, à jouer les plus beaux rôles ; quand il voit certaines fortunes, et tout ce qui les accompagne, tout ce qui les décore ; surtout quand, après mille intrigues dont il ne lui est pas difficile de suivre les traces, et dont les ressorts ne peuvent être si secrets qu'il ne les aperçoive bien, il voit l'iniquité dominante, l'iniquité triomphante, l'iniquité honorée, accréditée, toute-puissante! S'il avoit alors une étincelle de foi, ou s'il la consultoit, cette foi où il a été élevé, et qu'il n'a peut-être pas perdue, que penseroit-il? que diroit-il? il entreroit dans le sentiment de saint Augustin; il admireroit la libéralité de Dieu jusques envers ses ennemis les plus déclarés. Mais, mon Dieu, concluroit-il, si c'est là sur la terre le partage des pécheurs, lors même qu'ils se tournent contre vous, qu'avez-vous donc préparé dans votre royaume pour ces bons et fidèles serviteurs qui ne s'attachent qu'à vous? Cette affluence, ce crédit, cette autorité, ces titres, ces dignités, ces trésors : voilà ce que vous abandonnez indifféremment au vice et au libertinage; *voilà ce que vous* accordez plus souvent qu'aux *autres, et plus* abondamment, à des réprouvés

et à des vases de colère; voilà, pour m'exprimer ainsi, ce que vous livrez en proie à toutes leurs convoitises et à toutes leurs injustices: ah! mon Dieu, que reste-t-il donc pour la vertu? que reste-t-il, ou plutôt, Seigneur, que ne reste-t-il point pour ces prédestinés en qui vous avez mis vos complaisances, et que vous avez choisis comme des vases de miséricorde?

Heureux qui sait envisager de la sorte les grandeurs du siècle présent, et qui de là apprend à estimer les espérances et la gloire du siècle futur! Il n'est point à craindre que ce présent l'attache, puisque c'est même de ce présent qu'il tire de puissans motifs pour porter tous ses vœux vers l'avenir. Quelque sensation que ce présent fasse d'abord sur son cœur, elle ne lui peut être nuisible, puisqu'au contraire elle ne sert qu'à lui donner une plus grande idée de l'avenir où il aspire, et où il ne peut arriver que par un détachement véritable et volontaire de ce présent. Ainsi, tout ce que ce présent étale à sa vue d'éclat, de charmes, d'attraits, bien loin de le détourner du salut, ne contribue qu'à l'affermir davantage dans cette maxime capitale: *Que sert-il à l'homme de gagner tout le monde, s'il vient à se perdre lui-même, et quel échange pourra le dédommager de la perte de son ame*[1]?

[1] *Matth.* 16.

Maxime sortie de la bouche de Jésus-Christ même, qui est la vérité éternelle; maxime assez connue dans une certaine spéculation, mais bien peu suivie dans la pratique. Car voici l'énorme renversement dont nous n'avons que trop d'exemples devant les yeux, et qui croît de jour en jour dans tous les états du christianisme. Parce que les sens, tout matériels et tout grossiers, ne sont susceptibles que des objets qu'ils aperçoivent et qui leur sont présents, c'est à ce présent que nous nous arrêtons. Au lieu de dire, comme saint Paul: *Nous n'avons point ici une demeure stable et permanente, mais nous en attendons une autre dans l'avenir* [1], à peine concevons-nous qu'il y ait un avenir au-delà de ce cours d'années que nous passons sur la terre, et dont la mort est le terme, à peine nous laissons-nous persuader qu'il y ait un autre bonheur, qu'il y ait d'autres biens et d'autres grandeurs que ces grandeurs et ces biens visibles dont nous pouvons jouir dans le temps: d'où il arrive que nous avons si peu de goût pour les choses du ciel, et pour tout ce qui a rapport au salut. On nous en parle, nous en parlons nous-mêmes: mais ce qu'on nous en dit, comment l'écoutons-*nous*, et nous-mêmes comment en

[1] *Hebr. 13, v. 14.*

parlons-nous? avec le même froid que si nous n'y prenions nul intérêt. Et il n'y a rien en cela de surprenant, *puisque l'homme sensuel et animal ne peut s'élever au-dessus de lui-même, ni pénétrer avec des yeux de chair dans les mystères de Dieu* [1].

C'est pour cela que la vue du monde nous devient si dangereuse et si pernicieuse. Non seulement elle pourroit nous être salutaire, mais elle devroit l'être dans la manière que je l'ai fait entendre. Elle l'a été, et elle l'est encore pour un petit nombre de chrétiens, accoutumés à juger de tout par les pures lumières de la foi, et non par l'aveugle penchant de la nature. Ils voient la figure de ce monde, ils la considèrent, mais comme une figure et non point autrement. Car ce n'est dans leur estime qu'une figure; mais de cette figure ils passent à la vérité qu'elle leur annonce, au bien réel et solide qu'elle leur découvre, à la suprême béatitude dont elle leur trace comme un léger crayon. Que ne regardons-nous ainsi le monde! que ne nous attachons-nous à contempler dans ce miroir ce qu'il nous représente des beautés inestimables et ineffables d'un *autre* monde où sont renfermées toutes nos *espérances!* C'est l'occupation la plus ordinaire

[1] *I Cor.* 2.

de ces ames fidèles et intérieures que l'esprit de Dieu conduit, et qui, sans se laisser prendre à ces dehors trompeurs, tournent à bien pour leur perfection et leur sanctification ce qui pervertit le commun des hommes. Car voilà quel est le principe de ce mortel assoupissement, et, si je l'ose dire, de cette stupide insensibilité où nous vivons à l'égard du salut.

Le prophète reprochoit aux Juifs qu'ils n'avoient tenu nul compte de cette terre promise que le Seigneur leur destinoit, parce que dans le désert où ils marchoient ils n'étoient attentifs qu'à ce qu'ils rencontroient sur leur route, et à ce qui pouvoit satisfaire leur sensualité. N'est-ce pas là notre état, et surtout n'est-ce pas là l'état d'une infinité de grands et d'opulents, qui semblent, à les voir agir, n'avoir été faits que pour cette vie, et y avoir établi leur dernière fin? Ce qui les occupe, ce n'est guère leur destinée éternelle; et pourvu que dans la voie qui leur est ouverte, rien ne leur manque de tout ce qu'ils y souhaitent, soit richesses, soit honneurs, soit douceurs et commodités, ils se mettent peu en peine du terme où ils doivent adresser tous leurs pas. Mais quel est-il donc ce terme, et sommes-nous *excusables de ne le pas savoir*, quand nous le pouvons apprendre de tout ce qui se présente

parlo
n'y p
de s
anim
ni p
myst

C'
devi
seule
mais
l'ai f
corc
cout
mièr
de l
ils la
non
estin
pass
bien
supr
un l
le m
temp
sent
autr
esp

dois donc, par proportion, désirer le
, comme je dois aimer Dieu. Parce que
est le souverain bien, je dois l'aimer sou-
nement, et parce que le salut est la sou-
ne béatitude, je le dois souverainement
er. Si, dans toute l'étendue de l'univers,
quelque chose que j'aime plus que Dieu,
à je suis coupable devant Dieu, parce
je déroge à la souveraineté de son être,
i préférant un être créé : et si, dans tous
iens de la terre, il y a quelque chose que
ésire plus que le salut, dès là je manque à
arité que je me dois, et je me rends cou-
e envers moi-même, parce que je me dé-
e moi-même, et que je préfère au souve-
bonheur de mon ame une félicité trom-
e et passagère. Ce n'est pas assez : si dans
l'univers il y a même quelque chose que
e autant que Dieu, je l'offense, je lui
utrage, et je n'accomplis pas le précepte
amour de Dieu, parce que Dieu étant par
ture au-dessus de tout, rien ne peut en-
en comparaison, ni ne doit être mis dans
egré d'égalité avec ce premier Être, cet
suprême; et si dans toute la terre il y a
que chose que je désire autant que le salut,
un renversement, c'est un désordre, par-
dans mon estime et dans mon cœur,

j'ôte au plus grand de tous les biens ce caractère de supériorité et d'excellence qui lui est essentiel, et qui ne se trouve ni ne peut se trouver dans aucun bien mortel et périssable.

Ce n'est pas tout encore, et quand je n'aimerois rien plus que Dieu, rien autant que Dieu, si j'aime avec Dieu quelque chose que je n'aime pas pour Dieu, je n'ai pas cette plénitude d'amour qui est due à Dieu, puisque mon amour est partagé; et d'ailleurs, en ce que j'aime avec Dieu, sans l'aimer pour Dieu, je n'honore pas Dieu comme fin dernière à qui tout doit être rapporté. De même quand je ne désirerois rien plus que le salut, rien autant que le salut, si je désire avec le salut quelque chose que je ne désire pas pour le salut et en vue du salut, je n'ai pas ce désir pur, ce plein désir que mérite un bien tel que le salut, c'est-à-dire un bien que je dois proprement regarder comme mon unique bien, puisque tout autre bien que je pourrois prétendre en ce monde, n'est un vrai bien pour moi que selon qu'il pourroit m'aider à parvenir au salut, comme au seul terme de mon espérance, et au seul comble de tous les biens.

Mais quoi! n'est-ce pas un bien qu'un *établissement* honnête et une fortune convenable *à ma condition?* n'est-ce pas un bien que tout

ce qui est nécessaire à l'entretien de la vie, et ne puis-je pas désirer tout cela? Oui, ce sont à des biens, et je puis les désirer; mais ce ne sont que des biens subordonnés au premier bien, qui est le salut; d'où il s'ensuit que je ne dois les désirer qu'avec cette subordination, et que suivant le rapport qu'ils peuvent avoir à ce bien supérieur. Or, en les désirant de la sorte, ce ne sont point absolument ces biens que je désire, mais c'est le salut que je désire dans ces biens et par ces biens, conformément au bon usage que je suis résolu d'en faire, tellement qu'il est toujours vrai de dire alors que je ne désire que le salut, et que je ne veux rien que le salut.

Ainsi il n'y a que le salut que je doive désirer directement, que je doive désirer formellement et expressément, que je doive désirer en lui-même et pour lui-même. Quand je demande à Dieu tout le reste, je ne dois le lui demander que sous condition, et qu'avec une véritable indifférence sur ce qu'il lui plaira d'en ordonner, lui témoignant mon désir, mais, du reste, me soumettant à sa sagesse et à sa providence pour juger si c'est un bon désir, si c'est un désir selon ses intentions et selon ses vues, s'il m'est *utile* que ce désir s'accomplisse, et s'il *en tirera sa gloire*; renonçant à ce désir si tout

cela ne s'y rencontre pas, le désavouant de cœur, et même priant Dieu que, bien loin de l'exaucer, il fasse tout le contraire, supposé que sa gloire et mon avantage spirituel y soient intéressés. Mais quand je lui demande mon salut, je le lui demande, ou je dois le lui demander de tout une autre manière : car je le dois demander déterminément, nommément, sans toutes ces conditions, puisqu'elles s'y trouvent déjà, et sans nulle indifférence sur le succès de ma prière. Expliquons-nous.

Quand je demande à Dieu mon salut, je ne lui dis pas simplement, ni ne dois pas lui dire : Seigneur, donnez-moi votre royaume, et daignez écouter là-dessus mon désir, si c'est un bon désir; mais je lui dis, et je lui dois dire : Donnez-moi, Seigneur, votre royaume, et rendez-vous là-dessus favorable à mon désir, parce que je sais que c'est un bon désir. Je ne lui dis pas, ni ne dois pas lui dire : Seigneur, donnez-moi votre royaume, et daignez écouter là-dessus mon désir, si c'est un désir selon vos intentions et selon vos vues; mais je lui dis, et je dois lui dire : Donnez-moi, Seigneur, votre royaume, et rendez-vous là-dessus favorable à mon désir, parce que je sais que c'est un désir selon vos vues et selon vos intentions. Je ne lui dis pas, ni ne dois pas lui dire : Seigneur,

donnez-moi votre royaume, et daignez écouter là-dessus mon désir, s'il m'est utile que ce désir s'accomplisse, et si vous en devez tirer votre gloire; mais je lui dis, et je dois lui dire: Donnez-moi, Seigneur, votre royaume, et rendez-vous là-dessus favorable à mon désir, parce que je sais qu'il m'est souverainement utile que ce désir s'accomplisse; que c'est dans l'accomplissement de ce désir qu'est renfermée toute mon espérance; que sans l'accomplissement de ce désir, il n'y a point pour moi d'autre bonheur; et parce que je sais encore que vous y trouverez votre gloire, puisque c'est dans le salut de l'homme que vous la faites particulièrement consister. Enfin, je ne lui dis pas, ni ne dois pas lui dire seulement: Seigneur, sauvez-moi, si c'est votre volonté; mais je lui dis, et je dois lui dire: Sauvez-moi, Seigneur, et je vous conjure, ô mon Dieu! que ce soit là votre volonté, une volonté spéciale, une volonté efficace. Si bien qu'il ne m'est jamais permis de renoncer à ce désir du salut, comme il ne m'est jamais permis de renoncer au salut même; mais, bien loin de laisser ce désir s'éteindre dans mon cœur, je dois sans cesse l'y entretenir et l'y rallumer.

Conséquemment à ce désir, Dieu veut donc *que j'aie recours* à lui. Il veut que je frappe

continuellement à la porte, et que, par des vœux redoublés, je lui fasse une espèce de violence pour l'engager à m'ouvrir et à me recevoir. Il veut que ce soit là le sujet de mes prières les plus fréquentes et les plus ardentes. Il ne me défend pas de lui demander d'autres biens; mais il veut que je ne les lui demande qu'autant qu'ils ne peuvent préjudicier à mon salut, qu'autant qu'ils peuvent concourir avec mon salut, qu'autant que ce sont des moyens pour opérer mon salut. Sans cela il rejette toutes mes demandes, parce qu'elles ne sont ni dignes de lui, qui a tout fait pour le salut de ses élus, ni dignes de moi, qu'il n'a créé et placé dans cette région des morts, que pour tendre à la terre des vivants et pour obtenir le salut.

C'est par le sentiment et l'impression de ce désir du salut, que le saint roi David s'écrioit si souvent, et disoit si affectueusement à Dieu: *Hé! Seigneur! quand sera-ce! quand viendra le moment que j'irai à vous, que je vous verrai, je vous possèderai, et je goûterai dans votre sein les pures délices de la béatitude céleste* [1]? Tout roi qu'il étoit, assis sur le trône de Juda, comblé de gloire et ne manquant d'aucun des avantages qui peuvent le plus

[1] *Psalm.* 41.

contribuer au bonheur humain, il se regardoit en ce monde comme dans un lieu d'exil. Il n'en pouvoit soutenir l'ennui, et il en témoignoit à Dieu sa peine : *Hélas ! que cet exil est long ! ne finira-t-il point, Seigneur ? et combien de temps languirai-je encore, avant que mon attente et mes souhaits soient remplis*[1] ? Et de là aussi ces transports de joie qui le ravissoient, dans la pensée que son heure approchoit, et que bientôt il sortiroit des misères de cette vie, pour passer à l'heureux séjour après lequel il soupiroit : *On me l'a annoncé, et ma joie est extrême : j'irai dans la maison de mon Seigneur et de mon Dieu*[2].

C'est de la même impression et du même sentiment de ce désir de salut, qu'étoient si vivement touchés ces anciens et fameux patriarches, que saint Paul nous représente plutôt comme des anges habitants du ciel, que des hommes vivant sur la terre. Ils y étoient comme s'ils n'y eussent point été ; ils y étoient comme des étrangers et des voyageurs ; tous leurs regards se portoient vers leur patrie et leur éternelle demeure ; ils la saluoient de loin, ils s'y élançoient par tous les mouvements de leur cœur, et rien n'en détournoit leurs yeux ni leur attention.

[1] *Psalm.* 119. — [2] Psalm. 121.

Désir du salut qui, dans les saints de la loi nouvelle, n'a pas été moins vif ni moins empressé que dans ceux de l'ancienne loi. Le grand Apôtre en est un exemple bien mémorable et bien touchant : la vie n'étoit pour lui qu'un esclavage et une triste captivité; et sans en accuser la Providence ni s'en plaindre, il ne laissoit pas de déplorer son sort et d'en gémir : *Malheureux que je suis!* Quel étoit le sujet de ces gémissements si amers et tant de fois réitérés? c'est que son ame, retenue dans un corps mortel, ne pouvoit jouir encore de sa béatitude. *Qui me délivrera de ce corps de mort* [1] *?* Qui détruira cette prison et qui brisera mes liens, afin que je prenne mon vol vers l'objet de tous mes vœux et le centre de mon repos? Dans une semblable disposition, il n'avoit garde de s'abandonner aux horreurs naturelles de la mort; mais par la force du désir dont il étoit transporté, il savoit bien les réprimer et les surmonter. Bien loin que la mort l'étonnât, il l'envisageoit avec une sorte de complaisance; et, bien loin de la fuir, il s'y présentoit lui-même, et la demandoit. *Mourir* c'étoit *un gain* [2] selon son estime, parce que c'étoit passer dans le sein de Dieu, et arriver

du salut.

[1] *Rom.* 7. — [2] Philipp. 1.

Si nous comprenions comme ce docteur des nations, et comme tant d'autres après lui, ce que c'est que le salut; si Dieu, pour un moment, daignoit faire luire à nos yeux un rayon de sa gloire, et de cette gloire qu'il nous prépare à nous-mêmes, qui peut exprimer quelle sainte ardeur, quel feu s'allumeroit dans nos cœurs? Du reste, sans avoir encore cette vue claire et immédiate qui n'est réservée qu'aux bienheureux dans le ciel; nous avons la foi pour y suppléer. Il ne tient qu'à moi de me rendre, avec cette lumière divine qui m'éclaire, plus attentif aux grandes espérances que la religion me donne, et dont je devrois uniquement m'occuper.

Je le devrois; mais comment est-ce que je satisfais à ce devoir? comment est-ce que l'on y satisfait dans tous les états du monde, et du monde même chrétien? Rien de plus rare que le désir du salut : pourquoi? parce que ce désir est étouffé presque dans tous les cœurs par mille autres désirs qui n'ont pour fin que la vie présente et que ses biens. Non-seulement on désire les biens de la vie avec le salut sans les désirer pour le salut; non-seulement on les désire autant que le salut, non-seulement même on les désire plus que le salut; *mais le dernier* degré de l'aveuglement et du

désordre, c'est que la plupart ne désirent que les biens de la vie, ne soupirent qu'après les biens de la vie, et ne pensent pas plus au salut que s'ils n'en croyoient point, ou n'en espéroient point. Est-ce en effet par un libertinage de créance qu'ils vivent dans une telle insensibilité à l'égard du salut? est-ce par une espèce d'enchantement et d'ensorcellement? Quoi qu'il en soit, si je considère toute la face du christianisme, qu'est-ce que j'y aperçois? j'y vois des gens affamés de richesses, des gens affamés d'honneurs, des gens affamés de plaisirs, et des plaisirs les plus grossiers. Voilà où s'étend toute la sphère de leurs désirs; voilà les bornes où ils les tiennent renfermés sans les porter plus loin, ni les élever plus haut.

Ce n'est pas que quelquefois dans les discours on ne reconnoisse l'importance du salut; ce n'est pas qu'on ne s'en explique en certains termes, et qu'on ne convienne qu'il n'est rien de plus désirable ni même de si désirable. Les plus mondains savent en parler comme les autres, et souvent mieux que les autres. Mais qu'est-ce que cela? un langage, des paroles affectées, et rien de plus : car sans nous en tenir aux paroles et aux expressions, mais examinant la chose dans la vérité, peut-on dire que nous désirons le salut, lorsque de tous les

sentiments et de tous les mouvements de notre cœur, il n'y en a pas un qui tende vers le salut? Nous aimons, mais quoi? est-ce ce qui nous conduit au salut? Nous haïssons, mais quoi? est-ce ce qui nous détourne du salut? Nous nous réjouissons, mais de quoi? est-ce des mérites que nous acquérons pour le salut? Nous nous affligeons, mais pourquoi? est-ce parce que nous avons souffert quelque dommage et fait quelque perte qui intéresse le salut? Parcourons ainsi de l'une à l'autre toutes nos passions et toutes nos affections, laquelle pourrons-nous marquer, quelle qu'elle soit, qui ait pour terme le salut, et où il ait aucune part? Je ne veux pas faire entendre par là que nous vivions dans une indolence qui ne s'affectionne à rien et que rien n'émeut : au contraire, toute notre vie se passe en désirs, et en désirs qui nous agitent, qui nous troublent, qui nous dévorent, qui nous consument : car telle est la vie de l'homme dans le monde, et telle est souvent même la vie de bien des hommes jusque dans la retraite; vie de désirs, mais de quels désirs? de désirs frivoles, de désirs terrestres, de désirs insensés, de désirs pernicieux, de ces désirs que formoient les Juifs, *et que Dieu* sembloit écouter, quand il *vouloit punir* cette nation indocile en les aban-

donnant à eux-mêmes et à la perversité de leur cœur.

Puissions-nous amortir tous ces désirs qui nous entraînent dans la voie de perdition ! Car voilà, dit l'Apôtre, où ils nous conduisent; et à quoi ils se terminent. Ils nous amusent pendant la vie, ils nous tourmentent, ils nous trompent, et par une suite immanquable ils nous damnent : effets trop ordinaires et que mille gens éprouvent, sans apprendre de là à se détromper; désirs qui nous amusent par les vains objets auxquels nous nous attachons, et les vaines espérances dont nous nous flattons; ou ce sont des biens qui nous sont refusés et que nous n'obtenons jamais malgré tous les soins que nous y apportons; ou, si nous sommes plus favorisés de la fortune, ce sont des biens dont nous découvrons bientôt, comme Salomon, la fausseté et la vanité : désirs qui nous tourmentent par les inquiétudes, les craintes, les soupçons, les impatiences, les dépits, les mélancolies et les chagrins où ils nous exposent. Interrogeons là-dessus une multitude innombrable de mondains ambitieux, de mondains intéressés, de mondains voluptueux; s'ils sont de bonne foi, ils conviendront *que ce qui leur ronge plus cruellement l'ame*, et ce qui fait leur plus grand sup-

plice dans la vie, ce sont les violents désirs que leur inspirent l'ambition, la cupidité, l'amour du plaisir, qui les dominent; désirs qui nous corrompent par les crimes où ils nous précipitent et qu'ils nous font commettre : car on veut les contenter, ces désirs déréglés; et si l'on ne le peut par les voies droites, on prend les voies détournées, qui sont les voies de l'iniquité et de l'injustice; de là même enfin, désirs qui nous damnent : au lieu que, par des avantages tout opposés, un vrai désir du salut sert à nous occuper solidement, à nous tranquilliser dans les événements les plus fâcheux et dans toutes les adversités humaines, à nous sanctifier et à nous sauver.

Ce désir du salut est, pour une ame fidèle, l'occupation la plus solide. Elle s'entretient de sa fin dernière; elle y fixe toutes ses pensées comme à son unique bien; elle en goûte par avance les douceurs toutes pures, et c'est comme un pain de chaque jour, qui la nourrit. Ce même désir du salut, en dégageant l'ame de tous les désirs du siècle, l'établit dans un repos presque inaltérable. A peine s'aperçoit-elle de tout ce qui se passe dans le monde, tant elle y prend peu d'intérêt, et tant elle est *au dessus de tous* les accidents et de toutes les *révolutions*. Elle n'a qu'un point de vue qui

est le ciel : hors de là rien ne l'inquiète, parce que hors de là elle ne tient à rien ni ne veut rien. Par une conséquence très naturelle, autant que ce désir du salut contribue au repos de l'âme chrétienne, autant contribue-t-il à sa sanctification : car si c'est un désir véritable, et tel qu'il doit être, c'est un désir efficace qui, dans la pratique, nous fait éviter avec un soin extrême tout ce qui peut nuire, en quelque sorte que ce soit, à notre salut, et nous applique sans relâche à toutes les œuvres capables de l'assurer et de le consommer. Or ces œuvres, ce sont des œuvres saintes et sanctifiantes, et voilà comment le désir du salut nous sauve.

Renouvelons-le dans nous, ce désir si salutaire; ne cessons point de le réveiller, de le ranimer par la fréquente méditation de l'importance infinie du salut. Que désirons-nous autre chose, et où devons-nous aspirer avec plus d'empressement et plus de zèle, qu'à un bien qui seul nous suffit, et sans quoi nul autre bien ne nous peut suffire?

INCERTITUDE DU SALUT, ET LES SENTIMENTS QU'ELLE NOUS DOIT INSPIRER, OPPOSÉS A UNE FAUSSE SÉCURITÉ.

AFFREUSE incertitude, Seigneur, où vous me laissez sur mon affaire capitale, sur la plus essentielle et même la seule affaire qui doive m'intéresser, sur l'affaire de mon salut! Je suis certain que vous voulez me sauver; je suis certain que je puis me sauver : mais me sauverai-je en effet, mais serai-je un jour dans votre royaume, au nombre de vos prédestinés, mais parviendrai-je à cette éternité bienheureuse pour laquelle vous m'avez créé, et qui est mon unique fin? Voilà mon Dieu, ce qui passe toute mon intelligence; voilà ce que toute la subtilité de l'esprit humain, ce que tous mes raisonnemens ne peuvent découvrir: car de tous les hommes vivant sur la terre, en est-il un qui sache s'il est digne de haine ou d'amour; et par conséquent, en est-il un qui sache s'il est dans une voie de salut ou dans une voie de damnation?

Je *ne puis* douter, Seigneur, que je n'aie *péché contre vous*, et péché bien des fois, et

péché en bien des manières, et péché jusqu'à perdre votre grâce : mais puis-je me répondre que j'y suis rentré, dans cette grâce, que j'ai fait une vraie pénitence, et que vous m'avez pardonné? en suis-je assuré? Quand même il en seroit ainsi que je le désire, et quand je pourrois me flatter de l'avantage d'être actuellement et parfaitement réconcilié avec vous, suis-je assuré de persévérer dans cet état? et si je m'y soutiens quelque temps, suis-je assuré d'y persévérer jusqu'au dernier moment de ma vie? suis-je assuré d'y mourir?

Tout cela, mon Dieu, ce sont pour moi d'épaisses ténèbres, ce sont des abîmes impénétrables. Dès que je veux entreprendre de les sonder, l'horreur me saisit et je demeure sans parole. Et qui n'en seroit pas effrayé comme moi, pour peu qu'on vienne à considérer l'importance de cette affaire, dont le succès est si incertain? Car de quoi s'agit-il? de tout l'homme, c'est-à-dire du souverain bonheur. Il s'agit, par rapport à moi, d'être mis un jour en possession d'une félicité éternelle, ou d'être condamné à un tourment éternel. Quelle sera la décision de ce jugement formidable? quel sera le terme de ma course? sera-ce une gloire sans mesure, ou une réprobation sans ressource? sera-ce le ciel ou l'enfer? Encore une fois,

dans ces pensées, mon esprit se trouble, mon cœur se resserre, toute ma force m'abandonne; et je reste interdit et consterné.

Ce nè sont point là, Seigneur, de ces craintes scrupuleuses, dont les ames timorées se tourmentent sans raison; ce ne sont point de vaines terreurs : combien y a-t-il de réprouvés qui, pendant un long espace de temps, avoient mieux vécu que moi et paroissoient être plus en sûreté que moi? Qui l'eût cru, qu'éloignés du monde et retirés dans les cloîtres et dans les déserts, ils y dussent jamais faire ces chutes déplorables qui les ont damnés? Suis-je moins en danger qu'ils n'y étoient, et ne seroit-ce pas la plus aveugle présomption, si j'osois me promettre que ce qui leur est arrivé ne m'arrivera pas à moi-même? Une telle témérité suffiroit pour arrêter le cours de vos grâces, et mon salut alors se trouveroit d'autant plus exposé, que j'en serois moins en peine et que je le croirois plus à couvert.

Je ne vous demande point, ô mon Dieu! qu'il vous plaise de me révéler l'avenir; je ne vous prie point de me faire voir quel doit être mon sort, et de tirer le voile qui me cache cet adorable, mais redoutable mystère de votre providence. C'est un secret où il ne m'appartient pas de m'ingérer, et qui n'est réservé

qu'à votre sagesse. En le dérobant à ma connoissance, et le tenant enseveli dans une si profonde obscurité, vous avez vos vues toujours saintes et toujours salutaires, si j'apprends à en profiter. Vous voulez me préserver de la négligence où je tomberois, si j'avois une certitude absolue de ma prédestination ou de ma réprobation. Car l'un et l'autre, ou plutôt l'assurance de l'un et l'autre, me porteroit à un relâchement entier. Que dis-je? l'assurance même de ma réprobation me précipiteroit dans le désespoir et dans les plus grands désordres. Vous voulez que *par de bonnes œuvres*, suivant l'avis du prince des apôtres, *je m'étudie de plus en plus à rendre sûre ma vocation et mon élection; de sorte que je sois pourvu abondamment de ce qui peut me donner entrée au royaume de Jésus-Christ* [1]. Vous voulez *que je m'humilie sans cesse sous votre main toute-puissante*, comme un criminel qui attend une sentence d'absolution ou de mort, et qui prosterné aux pieds de son juge, n'omet rien pour le toucher en sa faveur et pour obtenir grâce. Vous voulez que je vive dans un tremblement continuel, et dans une défiance de moi-même, qui m'accompagne partout, et qui me fasse prendre garde à tout. *Vous le* voulez, Seigneur, et c'est cela même

[1] Petr. 1. v. 10.

aussi que je vous demande. Par là, l'incertitude où je suis, toute effrayante qu'elle est, bien loin de m'être nuisible et dommageable, me deviendra utile et profitable.

Cependant, mon Dieu, je ne perdrai rien de ma confiance, et je n'oublierai jamais *que vous êtes le Dieu de mon salut*[1]. Dieu de mon salut, parce que je ne puis me sauver sans vous et que par vous; Dieu de mon salut, parce que vous voulez que je me sauve, et que vous-même vous voulez me sauver. Dieu de mon salut, parce que pour me sauver vous ne me refusez aucun des secours nécessaires, et que vous me mettez dans un plein pouvoir d'en user. Voilà, Seigneur, ce qui me rassure, et ce qui calme mes inquiétudes. Vous m'ordonnez de les jeter toutes dans votre sein, et de m'y retirer moi-même comme dans un asile toujours ouvert pour me recevoir. De là, sans présumer le vos miséricordes, je défierai tous les enne- ıis de mon ame, et je ne cesserai point de 're avec votre Prophète: *Le Seigneur est ma nière et il est ma défense*[2], de quoi dois-je alarmer? Quand je marcherois au milieu ; ombres de la mort, mon cœur n'en seroit nt ébranlé, parce que mon espérance étant s le Seigneur, il est auprès de moi. Je ne

[1] Psalm. 17. — [2] Psalm. 26.

veux de lui qu'une seule chose, et je la chercherai, je tâcherai de la mériter : c'est d'être avec lui pendant tous les siècles des siècles dans sa sainte maison et dans le séjour de sa gloire. C'est là que se portent tous mes désirs : tout le reste ne m'est rien.

Confiance chrétienne : mais qui, pour être chrétienne, doit avoir ses règles, et n'aller point au-delà des bornes. Car il est certain d'ailleurs qu'il y a des gens d'une sécurité merveilleuse, ou plutôt d'une présomption énorme touchant le salut. Ce ne sont point, il est vrai, des libertins et des impies; ce ne sont point des pécheurs scandaleux et plongés dans la débauche; ils n'enlèvent point le bien d'autrui, et ne font tort à personne; enfin je le veux, ce sont de fort honnêtes gens selon le monde. Mais sont-ce des apôtres? Bien loin de s'employer au salut et à la sanctification du prochain en qualité d'apôtres, à peine pensent-ils à leur propre sanctification, et à leur propre salut en qualité de chrétiens. Sont-ce des hommes d'oraison, accoutumés aux ravissements et aux extases? jamais ils n'eurent nulle connoissance ni le moindre usage de ces exercices intérieurs où l'ame *s'élève à* Dieu, et s'entretient affectueusement avec Dieu. Quelques pratiques com-

munes dont ils s'acquittent avec beaucoup de négligence et de tiédeur, voilà où se réduit tout leur christianisme. Sont-ce des pénitents ennemis de leur chair et exténués d'austérités et de jeûnes? ils ont toutes leurs commodités, ou du moins ils les cherchent; ils mènent une vie douce, tranquille et agréable; ils écartent tout ce qui pourroit leur être pénible et onéreux, et ils ne se refusent aucun des divertissements qui se présentent et qui leur semblent propres de leur état. Avec cela ils vivent en paix, sans crainte, sans inquiétude sur l'affaire du salut; et parce qu'ils ne s'abandonnent pas à certains désordres, ils ne doutent point que Dieu, selon leur expression, ne leur fasse miséricorde. Or, qu'ils écoutent un apôtre, et un des plus grands apôtres, un prédicateur de l'Évangile et le docteur des nations. Qu'ils écoutent un saint ravi jusqu'au troisième ciel, et qui, dans la plus sublime contemplation, avoit appris *des secrets dont il n'est permis à nul homme de parler.* Qu'ils écoutent un pénitent consumé de travaux, crucifié au monde et à qui le monde étoit crucifié : c'est saint Paul. Que dit-il de lui-même? *Je châtie mon corps, je le réduis en servitude :* pourquoi? *de peur qu'après avoir prêché aux autres, je ne sois réprouvé moi-même.* [1]

[1] *I Cor. 9. v. 17.*

J'avoue que je ne lis point, ou n'entends point ces paroles sans frayeur. Quel langage! quel sentiment! cet apôtre, ce maître des gentils, ce vaisseau d'élection, ce pénitent, Paul tremble; et mille gens dans le monde, tout au plus chrétiens, et chrétiens encore très imparfaits, se tiennent en assurance! Il tremble, et que craint-il? Est-ce seulement de déchoir en quelque chose de la perfection apostolique, et de ne parvenir pas dans le ciel à toute la gloire où il aspire? Ce n'est point de là de quoi il est question : mais il craint pour son salut, il craint pour son ame; il craint d'être condamné et rejeté parmi les réprouvés : et tant de gens dans le monde, n'observant qu'à demi les commandements de la loi, bien loin de tendre à sa perfection, n'ont pas le moindre trouble sur leur disposition devant Dieu, et se mettent comme de plein droit au rang des prédestinés! Il tremble, et où? et en quelles conjonctures? en quel ministère? c'est en prêchant la parole de Dieu; c'est en répandant la foi dans les provinces et dans les empires; c'est en s'exposant à toutes sortes de périls et de souffrances pour le nom de Jésus-Christ. Au milieu de tout cela et malgré tout cela, il est en peine de *son sort* éternel, et une infinité de gens dans *le monde*, occupés des affaires du monde, en-

gagés dans toutes les occasions du monde, jouissant de toutes les douceurs du monde, sont au regard de leur éternité dans un repos que rien n'altère! Il faut ou que saint Paul ait été dans l'erreur, ou que nous y soyons : c'est-à-dire, il faut que saint Paul, par une timidité scrupuleuse, et par l'effet d'une imagination trop vive, portât la crainte à un excès hors de mesure, ou que, par une aveugle témérité, nous nous laissions flatter d'une espérance ruineuse et mal fondée. Or, de soupçonner le grand Apôtre, inspiré de l'esprit de Dieu, d'avoir donné dans une pareille illusion, ce seroit un crime. C'est donc nous-mêmes qui nous abusons, et qu'est-ce de se tromper dans une affaire d'une telle conséquence?

A Dieu ne plaise que je tombe dans un si terrible égarement! pour m'en garantir, il n'y a point de vigilance que je ne doive apporter, ni de précaution que je ne doive prendre. Car ce ne sont point là de ces erreurs qu'on peut aisément réparer, ou dont les suites ne peuvent causer qu'un léger dommage. La perte pour moi seroit sans ressource, et pendant l'éternité toute entière, il ne me resteroit nul moyen de m'en relever. C'est donc à moi d'être incessamment *sur mes gardes*, et d'observer *tous mes pas, comme un homme qui, dans une nuit*

obscure, marcheroit à travers les écueils et les précipices, et se trouveroit à chaque moment en danger de faire une chute mortelle et sans retour. Toute mon attention ne suffira pas pour me mettre dans une pleine assurance, et, quoi que je fasse, j'aurai toujours sujet de craindre : car il sera toujours vrai, mon Dieu, que vos voies sont incompréhensibles, et vos jugements impénétrables. Mais après tout, vous aurez égard aux mesures que je prendrai, aux vœux que je vous présenterai, aux œuvres que je pratiquerai, et à tout ce que pourra me suggérer le zèle de mon salut, que vous avez confié à mes soins, et que vous avez fait dépendre, après votre grâce, de ma fidélité. Si ce n'est pas assez pour m'ôter toute défiance de moi-même, c'est assez pour affermir mon espérance en votre miséricorde, et pour la soutenir. Ce sage tempérament de défiance et d'espérance me servira de sauvegarde, et me préservera des deux extrémités que je dois également éviter; l'une est une défiance pusillanime, et l'autre une espérance présomptueuse. Par là j'attirerai sur moi la double bénédiction que le Prophète a promis au juste qui, tout ensemble, craint le Seigneur, et se confie *dans le Seigneur.*

VOLONTÉ GÉNÉRALE DE DIEU, TOUCHANT LE SALUT DE TOUS LES HOMMES.

DIEU veut-il me sauver? ne le veut-il pas? Si je m'attache à la vraie créance, qui est celle de l'Église, je décide sans hésiter, que Dieu veut mon salut, et qu'il le veut sincèrement, parce qu'il veut sincèrement le salut de tous les hommes.

Est-il rien qui nous ait été marqué en des termes plus exprès dans les divines Écritures? et qui en croirons-nous, si nous n'en croyons pas Dieu même, lequel s'en est expliqué tant de fois par ses sacrés organes et en tant de manières différentes? Il n'y a qu'à parcourir ces saintes lettres et qu'à les lire, mais sans préjugé et sans obtination, mais avec une certaine bonne foi et une certaine simplicité de cœur, mais dans la vue de s'instruire, et non point dans un esprit de contradiction et de dispute; voici les idées que nous en remporterons et que tout d'un coup nous nous formerons : *Que Dieu ne veut pas qu'aucun homme périsse* [1]; mais qu'il veut au contraire que tous se sauvent. Que c'est pour cela même qu'il use de *patience* envers les pécheurs qui s'éga-

[1] IV Petr. 3.

rent de la voie du salut, et que pour les y faire rentrer, *il les appelle tous à la pénitence*. Qu'à la vérité il y aura peu d'élus, c'est-à-dire qu'il y en aura peu qui parviendront au salut; mais que le nombre n'en sera si petit, que parce que les autres n'auront pas bien usé, comme ils le pouvoient, et comme ils le devoient, des grâces que Dieu, de toute éternité, leur avoit préparées, et des moyens qu'il leur avoit fournis dans le temps. Qu'entre les réprouvés il n'y en aura donc pas un seul qui puisse imputer à Dieu sa perte; mais qu'ils seront forcés de se l'imputer à eux-mêmes, en reconnoissant qu'il ne tenoit qu'à eux de se sauver, et que Dieu ne les a point laissé manquer des secours nécessaires pour arriver au bienheureux terme où il vouloit les conduire. Qu'il a envoyé son Fils pour être le Médiateur, le Rédempteur, le Sauveur de tout ce qu'il y a eu d'hommes dans le monde, et de tout ce qu'il y en aura jusqu'à la fin du monde: si bien que, de même qu'il fait luire son soleil sur les bons et sur les méchants, ou de même qu'il fait tomber la rosée du ciel sur les uns et sur les autres, de même il a voulu que le sang de Jésus-Christ *se répandît*, sans exception de personne, sur *tout le genre* humain, et qu'il effaçât toutes les *iniquités* de la terre.

Voilà, dis-je, ce que nous comprendrons à a simple lecture des divins oracles du Seigneur, et des saints livres où ils sont exprimés. Voilà ce qu'ils nous feront clairement entendre, quand nous les consulterons et que nous les prendrons dans le sens naturel qui se présente de lui-même. Il est bien étrange qu'il se trouve des gens qui, sur cela, deviennent ingénieux contre leur propre intérêt, et qui, par de vaines subtilités, cherchent à obscurcir des témoignages si formels et d'ailleurs si favorables.

Ne raisonnons point tant, ne soyons point si curieux d'innover, ni si jaloux de soutenir à nos dépens des doctrines particulières. La foi de nos pères nous suffit. Ce qu'ils ont cru de tout temps, nous devons le croire avec la même certitude. Car le moins que nous puissions penser d'eux et en dire, c'est assurément qu'ils avoient des lumières aussi relevées que les nôtres; qu'ils étoient aussi pénétrants que nous, aussi instruits que nous, aussi versés dans la connoissance des mystères de Dieu et et dans la science du salut. Or voyant dans l'Écriture, surtout dans l'Évangile et dans les épîtres des apôtres, des termes si précis et si marqués touchant la prédestination divine, et *le dessein que Dieu* a de sauver tout le monde, *ils se sont soumis* sans résistance à une vérité

qui leur étoit si authentiquement notifiée. Ils n'ont point eu recours, pour en éluder la force, à de frivoles distinctions. Ils n'ont point partagé le monde en deux ordres; l'un de ceux que Dieu a choisis et favorisés, l'autre de ceux qu'il a rejetés et entièrement délaissés. Ils auroient cru, par ce partage, faire injure à cette miséricorde infinie qui remplit tout l'univers, et en mal juger; ils auroient cru offenser le Dieu, le Créateur, le Père commun de tous les hommes; ils auroient cru se rendre homicides de leurs frères, en leur fermant ce sein paternel qui nous est ouvert, et d'où personne n'est exclus, si lui-même il ne s'en sépare. Suivons des guides si sûrs, et entrons dans leurs sentiments. Au lieu de nous arrêter à des contestations et à des questions sans fin, ne pensons comme eux qu'à profiter du don de Dieu. Goûtons-le dans le silence de la méditation; nous y trouverons non seulement l'appui le plus ferme et la ressource la plus solide, mais encore une des plus douces et des plus sensibles consolations.

Car, dans la vive persuasion où je suis que Dieu a voulu et qu'il veut le salut de tout le monde, m'appliquant à moi-même ce grand principe, j'en tire les plus heureuses conséquences.

J'adore la bonté de Dieu, je l'admire, j'y mets ma confiance; je me jette, ou pour mieux dire, je m'abîme dans le sein de cette providence universelle qui embrasse toutes les nations, toutes les conditions, tous les états. Je vais à Dieu, et dans un sentiment d'amour et de reconnoissance, je lui dis avec le Prophète: O mon Dieu! ô ma miséricorde! Je mesure sa charité, toute immense qu'elle est, ou je tâche de la mesurer. J'en prends, pour parler de la sorte après l'Apôtre, toutes les dimensions. J'en considère la hauteur, la profondeur, la largeur, la longueur. Toutes ces idées me confondent, et je ne puis assez m'étonner de voir que cette charité divine s'étend jusqu'à moi; jusqu'à moi vile poussière, jusqu'à moi créature ingrate et rebelle, jusqu'à moi pécheur de tant d'années et digne des plus rigoureux châtiments du Ciel.

Si je me sens assailli de la tentation, et que je tombe dans la défiance et en certains doutes qui me troublent au sujet de ma prédestination éternelle, je me retrace fortement dans l'esprit ce souvenir si consolant que Dieu veut me sauver : *Et pourquoi vous affligez-vous, mon ame,* me dis-je à moi-même, comme David? *Pourquoi vous alarmez-vous?* *Espérez en Dieu; vous le pouvez* : *car c'est votre*

Dieu, et il n'a pour vous que des pensées de paix [1]. Si le zèle de ma perfection s'allume dans moi, et que par la pratique des bonnes œuvres je travaille à m'enrichir pour le ciel, ce qui redouble ma ferveur, c'est de savoir, ainsi que s'exprime saint Paul, que je n'agis, *que je ne combats point à l'aventure;* mais que Dieu, qui désire mon salut plus que moi-même, accepte tout ce que je fais, qu'il l'agrée, qu'il l'écrit dans le livre de vie, et qu'il est disposé à m'en tenir un compte exact et fidèle.

Si les remords de ma conscience me reprochent les désordres de ma vie, et que la multitude, la grièveté de mes péchés m'inspirent un secret désespoir d'en obtenir le pardon; pour me rassurer, je repasse cette parole de Jésus-Christ même : *Ce ne sont point les justes que je suis venu appeler, mais les pécheurs* [2]. Touché de cette promesse, je m'anime, je m'encourage à entreprendre l'œuvre de ma conversion. Quelque difficile qu'elle me paroisse, nul obstacle ne m'effraie, rien ne m'arrête, parce que je me réponds de l'assistance de Dieu, qui, voulant me sauver, veut par conséquent m'aider de sa grâce, et me soutenir dans mon retour et dans toutes les rigueurs de ma pénitence. Tels sont, encore une fois,

[1] *Psalm.* 42. — [2] Matth. 19.

les effets salutaires de l'assurance où je dois être d'une volonté réelle et véritable dans Dieu de ma sanctification et de mon salut.

Mais, par une règle toute contraire, du moment que ma foi viendra à chanceler sur ce principe incontestable; du moment que cette volonté de Dieu touchant mon salut, et touchant le salut de tout autre homme, me deviendra douteuse et incertaine, où en serai-je? Tout mon zèle s'amortira, toute ma ferveur s'éteindra : plus de pénitence, plus de bonnes œuvres : et pourquoi? parce que je ne saurai si ma pénitence et toutes mes bonnes œuvres me pourront être de quelque avantage et de quelque fruit devant Dieu.

Est-il rien en effet qui doive plus déconcerter tout le système d'une vie chrétienne, que cette pensée? Dieu peut-être veut me sauver, mais peut-être aussi ne le veut-il pas. On m'exhortera à servir Dieu, à m'acquitter fidèlement des devoirs de la religion; mais moi je dirai : Que sais-je si tous les soins que je me donnerai pour cela, si toutes les violences que je me ferai, si toute ma fidélité et mon exactitude ne me seront point inutiles, puisque je ne sais si Dieu veut me sauver? On me représentera la gloire du Ciel, le bonheur des Saints, leur récompense éternelle; mais moi je dirai : Que

sais-je si je suis appelé à cette récompense, puisque je ne sais si Dieu veut me sauver? On me fera une peinture terrible des jugements de Dieu, de ses arrêts, de ses vengeances, de tous les tourments de l'enfer; mais moi je dirai: Que sais-je s'il est en mon pouvoir de l'éviter, cet enfer, et si mon sort n'est pas déjà décidé, puisque je ne sais si Dieu veut me sauver? A l'heure de ma mort, on me montrera le crucifix, et l'on me criera: Voilà, mon cher frère, voilà votre Seigneur, confiez-vous en ses mérites et dans la vertu de son sang; mais moi je dirai: Que sais-je si ce sang divin, ce précieux sang a été répandu pour moi? que sais-je si c'est le prix de ma rançon, puisque je ne sais si Dieu veut me sauver?

Je le dirai, ou du moins je le penserai. Or quel goût peut-on alors trouver dans toutes les pratiques du christianisme? Avec quelle ardeur peut-on s'y porter? à quelle tentation n'est-on pas exposé de quitter tout, d'abandonner tout au hasard, et de se laisser aller à sa bonne ou à sa mauvaise destinée? Hélas! de ceux-là même qui croient, comme l'Église, la vocation générale de tous les hommes au salut, il y en a tant néanmoins qu'on ne sauroit déterminer à en prendre le chemin et à y persévérer! que sera-ce de ceux qui ne voudront pas recon-

noître cette vocation, et qui douteront si Dieu s'est souvenu d'eux, ou s'il ne les a point oubliés?

Non, dit le Seigneur, *je n'ai point oublié mon peuple, non plus qu'une mère n'oublie point l'enfant qu'elle a mis au monde, et à qui elle a donné la vie*[1]. Dieu ne dit pas en particulier qu'il n'a point oublié celui-ci ni celui-là, parmi son peuple; mais il marque son peuple en général. Or, tout indigne que j'en puisse être, je suis de ce peuple de Dieu; je dis même de ce peuple choisi dont Dieu autrefois, et dans un sens plus étroit, disoit: *Vous serez mon propre peuple.* Les Juifs en étoient la figure; et comme entre toutes les nations ils furent la nation spécialement chérie du Seigneur, et appelée à la terre promise par une préférence de prédilection, c'est ainsi que Dieu, par une faveur singulière, a formé de nous un peuple chrétien, c'est-à-dire un peuple qu'il a distingué de tous les autres peuples, et sur qui il paroît avoir des vues de salut plus efficaces et plus expresses. Quand donc, ce qui n'est pas, et ce que je ne pourrois penser que par une erreur grossière; quand, dis-je, il y auroit quelque lieu de douter que Dieu voulût le salut de tant d'infidèles qui n'ont jamais reçu les

[1] *Isai.* 49.

mêmes lumières ni les mêmes dons que moi, dès-là qu'il a plu à la Providence de me faire naître de parents chrétiens, et comme dans le sein de la foi; dès-là qu'au moment de ma naissance j'ai eu l'avantage, par la grâce du baptême, d'être régénéré en Jésus-Christ, et je suis devenu, par un droit spécial, l'héritier de son royaume, dès-là même que, par une prérogative qui me sépare de tant d'hérétiques sortis de la voie droite et engagés dans une voie de séduction, je me trouve au milieu de l'Église en qui seule est la vérité, la vie, le salut : tout cela ne sont-ce pas, de la part de Dieu, des témoignages certains d'une volonté bien sincère de me sauver?

Il le veut; mais ce salut si important pour moi, le veux-je? Il est bien étrange que, dans une affaire qui me touche de si près, et qui m'est si essentielle, on puisse être en doute si je la veux véritablement, ou si je n'y suis pas insensible. Quoi qu'il en soit, parce que Dieu veut mon salut et le salut de tous les hommes, que n'a-t-il pas fait pour cela? S'est-il contenté d'une volonté de simple complaisance, sans agir et sans en venir aux moyens nécessaires? Du ciel même, et du trône de sa gloire, il nous a envoyé un Rédempteur; ce Fils unique, ce Dieu-Homme, il l'a livré à la mort, et à la

mort de la croix. Où n'a-t-il pas communiqué les mérites infinis de cette rédemption surabondante? A qui a-t-il refusé le sang de Jésus-Christ? et pour descendre encore à quelque chose de moins commun et de personnel par rapport à moi; dans son Église où il m'a adopté et dont je suis membre, quels secours ne me fournit-il pas? que d'enseignements pour m'instruire, que de ministres pour me diriger, que de sacrements pour me fortifier, que de grâces intérieures, que de pieuses pratiques pour me sanctifier! Voilà comment Dieu m'a aimé, voilà par où il me fait évidemment connoître qu'il veut mon salut, et qu'il le veut sincèrement. Or, encore une fois, est-ce ainsi que je le veux? je n'en puis mieux juger que par les effets: car si je le veux comme Dieu le veut, je dois par proportion y travailler comme Dieu y travaille; c'est-à-dire, que je dois user de tous les moyens qu'il me présente et n'en omettre aucun; que je dois éviter tout le mal qu'il me défend, et pratiquer tout le bien qu'il me commande; que je dois être dans une vigilance et dans une action continuelle, pour profiter de toutes ses grâces, et pour mériter le saint héritage qu'il me destine, non point seulement comme un *don* de sa pure libéralité, mais encore comme la récompense de mes œuvres.

Dire sans cela que je veux mon salut, c'est une contradiction; car vouloir le salut, et ne vouloir rien faire de tout ce qu'on sait indispensablement requis pour parvenir au salut, ne sont-ce pas dans une même volonté deux sentiments incompatibles, et qui se détruisent l'un l'autre? Hé! nous tromperons-nous toujours nous-mêmes, chercherons-nous toujours à rejeter sur Dieu ce que nous ne devons imputer qu'à nous-mêmes, et qu'à la plus lâche et la plus profonde négligence?

POSSIBILITÉ DU SALUT DANS TOUTES LES CONDITIONS DU MONDE.

QUAND un homme du monde dit qu'il ne peut se sauver dans son état, c'est une mauvaise marque : car un des premiers principes pour se sauver, est de croire qu'on le peut. Mais c'est encore pis, quand persuadé, quoique faussement, que dans sa condition il ne peut faire son salut, il y demeure néanmoins : car un autre principe, non moins incontestable, c'est que dès qu'on ne croit pas pouvoir se sauver dans un état, il le faut quitter. J'ai, *dites-vous*, des engagements indispensables qui

m'y retiennent; et moi, je réponds que si ce sont des engagements indispensables, ils peuvent dès-lors s'accorder avec le salut; puisque étant indispensables pour vous, ils sont pour vous de la volonté de Dieu, et que Dieu, qui nous veut tous sauver, n'a point prétendu vous engager dans une condition où votre salut vous devînt impossible. Développons cette pensée; elle est solide.

C'est un langage mille fois rebattu dans le monde, de dire qu'on ne s'y peut sauver : et pourquoi? parce qu'on est, dit-on, dans un état qui détourne absolument du salut. Mais comment en détourne-t-il? Est-ce par lui-même? cela ne peut être, puisque c'est un état établi de Dieu; puisque c'est un état de la vocation de Dieu; puisque c'est un état où Dieu veut qu'on se sanctifie; puisque c'est un état où Dieu, par une suite immanquable, donne à chacun des grâces de salut et de sanctification, et non seulement des grâces communes, mais des grâces propres et particulières que nous appelons pour cela grâces de l'état; enfin, puisque c'est un état où un nombre infini d'autres, avant nous, ont vécu très régulièrement, très chrétiennement, très saintement, et où ils ont *consommé, par* une heureuse fin, leur prédes*tination éternelle.* Reprenons, et de tous ces

points, comme d'autant de vérités connues, tirons, pour notre conviction, les preuves les plus certaines et les plus sensibles.

Un état que Dieu a établi. Car le premier instituteur de tous les états qui partagent le monde et qui composent la société humaine, c'est Dieu même, c'est sa providence. Il a été de la divine sagesse, en les instituant, d'y attacher des fonctions toutes différentes; et de là vient cette diversité de conditions, qui sert à entretenir parmi les hommes la subordination, l'assistance mutuelle, la règle et le bon ordre. Or, Dieu qui, dans toutes ses œuvres, envisage sa gloire, n'a point assurément été ni voulu être l'auteur d'une condition où l'on ne pût garder sa loi, où l'on ne pût s'acquitter envers lui des devoirs de la religion, où l'on ne pût lui rendre, par une pratique fidèle de toutes ses volontés, l'hommage et le culte qu'il mérite. Et comme c'est par là qu'on opère son salut, il faut donc conclure qu'il n'y a point d'état qui, de lui-même, y soit opposé, ni qui empêche d'y travailler efficacement.

Un état qui, établi de Dieu, est de la vocation de Dieu, c'est-à-dire qu'il y en a plusieurs que Dieu destine à cet état, puisqu'il veut, et *qu'il est* du bien public, que chaque état soit *rempli*. Que serviroit-il, en effet, d'avoir ins-

titué des professions, des ministères, des emplois, s'ils devoient demeurer vides, et qu'il ne se trouvât personne pour y vaquer? Mais d'ailleurs, comment pourrions-nous accorder, avec l'infinie bonté de Dieu notre créateur et notre père, de nous avoir appelés à un état où il ne nous fût pas possible d'obtenir la souveraine béatitude pour laquelle il nous a formés, ni de mettre notre ame à couvert d'une éternelle damnation?

Un état où Dieu veut qu'on se sanctifie et qu'on se sauve. C'est le même commandement pour toutes les conditions, et c'étoit à des chrétiens de toutes les conditions que saint Paul disoit, sans exception: *La volonté de Dieu est que vous deveniez saints* [1]. Voilà pourquoi il leur recommandoit à tous d'acquérir la perfection de leur état et leur promettoit au nom de Dieu, le salut comme la récompense de leur fidélité. D'où il est évident que Dieu nous ordonnant ainsi de nous sanctifier dans notre état, quel qu'il soit, et voulant que par la sainteté de nos œuvres nous nous y sauvions, la chose est en notre pouvoir, suivant cette grande maxime, que Dieu ne nous ordonne jamais rien qui soit au-dessus de nos forces.

Un *état aussi* où Dieu ne manque point de

[1] *I Thess. 4.*

nous donner des grâces de salut et de sanctification. Grâces communes et grâces particulières; grâces communes à tous les états; grâces particulières et conformes à l'état que Dieu, par sa vocation, nous a spécialement destiné: les unes et les autres, capables de nous soutenir dans une pratique constante des obligations de notre état; capables de nous assurer contre toutes les occasions, toutes les tentations, tous les dangers où peut nous exposer notre état; capables de nous avancer, de nous élever, de nous perfectionner selon notre état. De sorte que, partout et en toutes conjonctures, nous pouvons dire, avec l'humble et ferme confiance de l'Apôtre : *Je puis tout par le secours de celui qui me fortifie* [1].

Un état enfin où mille autres avant nous se sont sanctifiés et se sont sauvés. Les histoires saintes nous l'apprennent : nous en avons encore des témoignages présents; et quoique dans ces derniers siècles le déréglement des mœurs soit plus général que jamais, et qu'il croisse tous les jours, il est certain néanmoins que si Dieu nous faisoit connoître tout ce qu'il y a de personnes qui vivent actuellement dans la même condition que nous, nous y trouverions un assez grand nombre de gens de bien, dont

[1] Philip. 4.

la vue nous confondroit. Il est difficile que nous n'en connoissions pas quelques-uns, ou que nous n'en ayons pas entendu parler. Que ne faisons-nous ce qu'ils font? que n'agissons-nous comme ils agissent? que ne nous sauvons-nous comme ils se sauvent? Sommes-nous d'autres hommes qu'eux, ou sont-ils d'autres hommes que nous? Avons-nous plus d'obstacles à vaincre, ou les moyens de salut nous manquent-ils? Reconnoissons-le de bonne foi: l'essentielle et la plus grande différence qu'il y a entre eux et nous, n'est ni dans l'état, ni dans les obstacles, ni dans les moyens, mais dans la volonté. Ils veulent se sauver, et nous ne le voulons pas.

De là qu'arrive-t-il? parce qu'ils veulent se sauver, et qu'ils le veulent bien, ils se font des peines et des engagements de leur état autant de sujets de mérite pour le salut; et parce que nous ne voulons pas nous sauver ou que nous ne le voulons qu'imparfaitement, nous nous faisons, de ces mêmes engagements et de ces mêmes peines, autant de prétextes pour abandonner le soin du salut. Je sais que pour se conduire en chrétien dans son état, que pour n'y pas échouer, et pour se préserver de certains écueils qui s'y rencontrent par rapport *au salut*, *on a* besoin de réflexion, d'attention

sur soi-même, de fermeté et de constance : or, c'est ce qui gêne, et ce qu'on voudroit s'épargner. Au lieu donc de tout cela, on pense avoir plutôt fait de dire qu'on ne peut se sauver dans son état; on tâche de se le persuader, et peut-être en vient-on à bout. Mais trompe-t-on Dieu ? et quand un jour nous paroîtrons devant son tribunal, et que nous lui rendrons compte de notre ame, que lui répondrons-nous, lorsqu'il nous fera voir que cette prétendue impossibilité qui nous arrêtoit, n'étoit qu'une impossibilité supposée, qu'une impossibilité volontaire, qu'une lâcheté criminelle de notre part, qu'une foiblesse qui, dès le premier choc, se laissoit abattre, et qui, bien loin de nous justifier en ce jugement redoutable, ne doit servir qu'à nous condamner ?

Mais pour mieux pénétrer le fond de la chose, je demande pourquoi nous ne pourrions par allier ensemble les devoirs de notre état et ceux de la religion ? Notre état, je le veux, nous engage au service du monde; mais ce service du monde, autant qu'il convient à notre condition, n'est point contraire au service de Dieu. Car, quoi que nous puissions alléguer, trois vérités sont indubitables. 1° Que *les devoirs* du monde et ceux de la religion *ne sont* point incompatibles. 2° Qu'on ne s'ac-

quitte jamais mieux des devoirs du monde, qu'en s'acquittant bien des devoirs de la religion. 3° Qu'on ne peut même satisfaire à ceux de la religion sans s'acquitter des devoirs du monde : et voilà de quelle manière nous pouvons et nous devons pratiquer cette excellente leçon du Sauveur des hommes : *Rendez à César*, c'est-à-dire au monde, *ce qui est à César, et rendez à Dieu ce qui appartient à Dieu*[1]. L'un n'est point ici séparé de l'autre. Par où nous voyons, selon la pensée et l'oracle de notre divin maître, qu'il n'est donc point impossible de servir tout à la fois, et conformément à notre état, Dieu et le monde, Dieu pour lui-même, et le monde en vue de Dieu.

J'ai ajouté, et c'est une vérité fondée sur la raison et sur l'expérience, qu'on ne s'acquitte jamais mieux de ce qu'on doit à son état et au monde, qu'en s'acquittant bien de ce qu'on doit à Dieu, parce qu'alors tout ce qu'on fait pour son état et pour le monde, on le fait pour Dieu et dans l'esprit de Dieu : or, le faisant dans l'esprit de Dieu et pour Dieu, on le fait avec une conscience beaucoup plus droite, avec un zèle plus pur et plus ardent, avec plus d'assiduité, de régularité, de probité. Un troisième et *dernier principe*, non moins vrai que

[1] *Matth.* 22.

les deux autres, c'est qu'on ne peut même s'acquitter pleinement de ce qu'on doit à Dieu, si l'on ne s'acquitte de ce qu'on doit à son état et au monde, puisque, dès qu'on le doit au monde et à son état, Dieu veut qu'on y satisfasse, et que c'est là une partie de la religion.

De tout ceci, concluons que si notre état nous détourne du salut, ce n'est point par lui-même, mais par notre faute : car, bien loin que de lui-même ce soit un obstacle au salut, c'est, au contraire, la voie du salut que Dieu nous a marquée. Nous devons tous aspirer au même terme, mais nous n'y devons pas tous arriver par la même voie. Chacun a la sienne : or la nôtre, c'est l'état que Dieu nous a choisi; et en nous y appelant, il nous dit : *Voilà votre chemin, c'est par là que vous marcherez* [1]. Tout autre ne seroit point si sûr pour nous, dès qu'il seroit de notre choix, sans être du choix de Dieu.

Comment donc et en quel sens est-il vrai qu'on ne peut se sauver dans son état? c'est par la vie qu'on y mène et qu'on y veut mener, laquelle ne peut compatir avec le salut : mais on y peut vivre autrement; mais on peut et *on doit* autrement s'y comporter.

[1] *Isai.* 30.

Cet état expose à une grande dissipation par la multitude d'affaires qu'il attire, et cette dissipation fait aisément oublier les vérités éternelles, les pratiques du christianisme, le soin du salut. Le remède, ce seroit de ménager chaque année, chaque mois, chaque semaine, et même chaque jour, quelque temps pour se recueillir et pour rentrer en soi-même. Ce temps ne manqueroit pas, et on sauroit assez le trouver, si l'on y étoit bien résolu ; mais pour cela, il faudroit prendre un peu sur soi, et c'est à quoi on ne s'est jamais formé. On se livre à des occupations tout humaines, on s'en laisse obséder, on en a sans cesse la tête remplie, le souvenir de Dieu s'efface, et on pense à tout, hors à se sauver.

Cet état donne des rapports qui obligent de voir le monde, de converser avec le monde, d'entretenir certaines habitudes, certaines liaisons parmi le monde : et personne n'ignore combien pour le salut il y a de risques à courir dans le commerce du monde. Le préservatif nécessaire, ce seroit d'abord de retrancher de ces liaisons et de ce commerce du monde ce qui est de trop ; ensuite, de se renouveler souvent, et de se fortifier par l'usage de la prière, de la confession, de la communion, de la lecture des bons livres : mais on ne veut point de

toutes ces précautions, et on ne s'en accommode point. On se porte partout indifféremment et sans discernement ; tout foible, et tout désarmé, pour ainsi dire, qu'on est, on va affronter l'ennemi le plus puissant et le plus artificieux : on suit le train du monde, on est de toutes ses compagnies, on en prend toutes les manières, et est-il surprenant alors que dans un air si corrompu l'on s'empoisonne, et qu'au milieu de tant de scandales, on fasse des chutes griéves et mortelles ? Je passe bien d'autres exemples, et j'avoue qu'en se conduisant de la sorte dans son état, il n'est pas possible de s'y sauver ; mais consultons-nous nous-mêmes, et rendons-nous justice. Qui nous empêche d'user des moyens que nous avons en main pour mieux régler nos démarches et mieux assurer notre salut ? Ne le pouvons-nous pas ? or, de ne l'avoir pas fait lorsqu'on le pouvoit, lorsqu'on le devoit, lorsqu'il s'agissoit d'un si grand intérêt que le salut, quel titre de réprobation !

Il n'est donc point question, pour nous sauver, de changer d'état ; et souvent même, comme nous l'avons déjà observé, ce changement pourroit préjudicier au salut, parce que le *nouvel état* qu'on embrasseroit ne seroit point *proprement*, ni selon Dieu, ni selon notre

état : c'est-à-dire que ce ne seroit point l'état qu'il auroit plu à Dieu de nous assigner dans le conseil de sa sagesse.

Il n'est point question de renoncer absolument au monde, et de nous ensevelir tout vivants dans des solitudes; pour n'être occupés que des choses éternelles, et pour ne vaquer qu'aux exercices intérieurs de l'ame. Cela est bon pour un petit nombre à qui Dieu inspire cette résolution, et à qui il donne la force de l'exécuter : mais après tout, que seroit-ce de la société humaine, si chacun prenoit ce parti? à quoi se réduiroit le commerce des hommes entre eux? et sans ce commerce, comment pourroit subsister l'ordre et la subordination du monde? Ainsi, rien de plus sage ni de plus raisonnable que la règle de saint Paul, lorsque écrivant aux fidèles nouvellement convertis, il leur disoit : *Mes frères, demeurez dans les mêmes conditions où vous étiez quand il a plu à Dieu de vous appeler*[1]; comme s'il leur eût dit : Dans ces conditions, vous pouvez être chrétiens et vivre en chrétiens; car ce n'est point précisément à la condition que la qualité de chrétien est attachée. Or, vivant en chrétiens et pratiquant dans vos conditions l'Évangile de Jésus-Christ, vous vous sauverez, puis-

[1] *I Cor.* 7.

que c'est de cette vie chrétienne et de cette fidèle observation de la loi, que le salut dépend.

Voilà ce qu'une infinité de mondains ne veulent point entendre, parce qu'ils veulent avoir toujours de quoi s'autoriser dans leur vie mondaine, et que pour cela ils ne veulent jamais se persuader qu'ils puissent vivre chétiennement dans leurs conditions. Ils sont merveilleux dans les idées qu'ils se forment et dans les discours qu'ils tiennent en certaines rencontres. Il semble qu'ils aient leur salut extrêmement à cœur, et qu'ils soient dans la meilleure volonté de s'y employer; mais bien entendu que ce sera toujours dans un autre état que celui où ils se trouvent. O si je vivois, disent-ils, dans la retraite, et que je n'eusse à penser qu'à moi-même! O si je ne voyois plus tant de monde, et que je pusse ne m'occuper que de Dieu! Mais le moyen d'être, au milieu même du monde, continuellement en guerre avec le monde, pour se défendre de ses attraits, pour agir contre ses maximes, pour se soutenir contre ses exemples, pour ne se laisser pas surprendre à ses illusions, ni emporter par le torrent qui en entraîne tant d'autres? Quel moyen? si l'on me le demande, je répondrai que la chose est difficile; mais j'ajouterai qu'en matière de salut, à raison de son importance, il

n'y a point de difficulté qui puisse nous servir de légitime excuse. Je dirai plus : car ces difficultés à vaincre et ces efforts à faire, ce sont les moyens de salut propres de notre état. Chaque condition a des peines et la Providence l'a ainsi réglé, afin que, dans notre condition, nous eussions chacun des sujets de mérite, par la pratique de cette abnégation évangélique en quoi consiste le vrai christianisme, et par conséquent le salut.

VOIE ÉTROITE DU SALUT, ET CE QUI PEUT NOUS ENGAGER PLUS FORTEMENT A LA PRENDRE.

L'ÉVANGILE de Jésus-Christ est au-dessus de la raison ; mais on peut dire en même temps qu'il n'est rien de plus raisonnable : c'est la droiture et la vérité même. Il ne déguise point, il ne flatte point. Ce qui se peut faire sans peine, il le représente tout aussi aisé qu'il l'est, et ce qui porte avec soi quelque difficulté, il le propose comme difficile, et ne cherche point à l'adoucir par de faux tempéraments.

C'est ce que nous voyons au regard du salut : car au lieu que dans la conduite ordinaire, on ne découvre pas d'abord à un homme tous *les obstacles* qui pourroient le détourner d'une

entreprise, et qu'au contraire on lui en cache une partie, afin de ne le pas étonner dès l'entrée de la carrière, et de ne lui pas abattre le cœur, l'Évangile n'use point de ces réserves touchant le salut; il s'explique sans ménagement, et tout d'un coup il nous déclare que c'est une affaire qui demande les plus grands efforts.

Le Sauveur des hommes n'a rien omis pour nous le faire entendre. Il a mille fois insisté sur ce point; et de toutes les vérités évangéliques, il semble que ce soit là celle dont il ait plus à cœur que nous fussions instruits, tant il l'a souvent répétée, et tant il a employé de termes, de figures, de tours différents à l'exprimer dans toute sa force. S'il parle de la voie du salut, il ne se contente pas de dire qu'elle est étroite; mais, par une exclamation qui marque jusque dans ce Dieu-Homme une espèce d'étonnement, il s'écrie : *Que cette voie est étroite!* S'il parle du royaume que son Père nous a préparé, et dont la puissance n'est autre chose que le salut, il nous avertit qu'*on ne l'emporte que par violence.*

Si, pour nous donner de ce salut des idées sensibles, il use de comparaisons, il nous le fait concevoir comme un somptueux édifice, mais qui coûte des frais immenses à bâtir;

comme un trésor caché, mais qu'on ne trouve qu'à force de remuer la terre, et de creuser; comme une pierre précieuse, mais qu'on n'achète qu'en se défaisant de tout le reste et le vendant; comme une moisson abondante, mais qu'on ne recueille que dans la saison des fruits, et lorsque, par un travail assidu, on a cultivé le champ du père de famille; comme un riche salaire, mais qu'on ne reçoit que le soir, et qu'après avoir porté tout le poids de la chaleur et du jour; comme une ample récompense, mais de quoi? d'une ferveur dans la pratique de la justice chrétienne, et d'un zèle semblable à une soif et à une faim dévorante; d'un détachement au-dessus de tout intérêt temporel et humain; d'une pureté d'ame et d'une innocence de mœurs, exempte des moindres taches; d'une pénitence austère, et d'une mortification ennemie de toutes les commodités et de tous les plaisirs des sens; d'une douceur que rien n'émeut ni n'aigrit, dont rien ne trouble la paix, et qui s'applique partout à la maintenir; d'une charité bienfaisante et toute miséricordieuse toujours prête à prévenir le prochain, à le soulager et à l'aider; d'une patience inaltérable dans les maux de la vie, et même au milieu des persécutions et des malédictions : car *voilà le précis* des enseignements que Jésus-

Christ, notre guide et notre maître, nous a tracés, autant par ses exemples que par ses paroles, sur l'affaire du salut : voilà le chemin qu'il nous a ouvert. Il n'y en a point d'autre, ni jamais il n'y en aura.

Or nous ne sentons que trop de combien d'épines ce chemin est semé, et combien il est rude à tenir, surtout dans l'extrême foiblesse où nous sommes. C'est pourquoi le Fils de Dieu ne nous a pas dit simplement : Entrez dans ce chemin, mais, *efforcez-vous d'y entrer*, mais, excitez-vous, animez-vous, et prenez à chaque pas un courage tout nouveau pour y avancer et y persévérer. Les apôtres n'en ont point autrement parlé. Dans toutes leurs épîtres, ils ne nous prêchent que la fuite du monde, que la retraite, que le recueillement intérieur, que la défiance de nous-mêmes, que la pénitence, que l'abnégation, qu'une guerre continuelle de l'esprit contre la chair, que la mort de tous les appétits déréglés et de tous les désirs du siècle. La nature a beau se plaindre et murmurer, les élus de Dieu ne se sont jamais flattés là-dessus, et n'ont point imaginé de voie plus douce par où ils crussent pouvoir atteindre au port du salut.

On me dira que cette morale est bien sévère : *eh! qui en* doute? nous en convenons; nous

ne prenons point, en l'annonçant, de circuit ni de détour; nous sommes prêts, ainsi qu'il nous est ordonné, de la publier sur les toits. Mais du reste, avec toute sa sévérité, cette morale subsiste toujours telle que nous l'avons reçue, et toujours elle subsistera. Tout cela est rigoureux, il est vrai; mais il n'est pas moins vrai, quelque rigoureux que tout cela soit, qu'il ne nous est pas permis d'en rien retrancher; il n'est pas moins vrai que quiconque refuse de s'assujettir à tout cela, est dans la voie de perdition, et qu'il n'y a point de salut pour lui; il n'est pas moins vrai que de prétendre modérer tout cela, expliquer tout cela par des interprétations favorables à la cupidité de l'homme et à nos inclinations sensuelles, c'est se tromper soi-même, et tromper ceux qu'on entraîne dans la même erreur; et qu'en se trompant ainsi soi-même et trompant les autres, on se damne et on les damne avec soi. Voilà ce qui ne peut être contesté, dès qu'on a quelque teinture de la morale chrétienne; et comme les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre l'Église de Jésus-Christ, je puis ajouter que jamais tous les artifices ni tous les prétextes de notre amour-propre *ne prévaudront* contre ces principes évangéliques, et contre les obligations étroites qu'ils

nous imposent. Le ciel et la terre passeront, mais la parole du Seigneur ne passera point. Or, il nous a dit en venant parmi nous : *Ce n'est point la paix ni un repos oisif que je vous apporte; mais je viens vous mettre le glaive à la main*[1]; je viens vous apprendre à vaincre tous les ennemis de votre salut, et surtout à vous vaincre vous-mêmes. N'espérons pas de changer cet ordre de la divine sagesse; mais ne pensons, pour nous y conformer, qu'à nous changer nous-mêmes.

On me demandera qui pourra donc se sauver? Qui le pourra? ceux qui pratiqueront l'Évangile. On ira plus loin, et on me demandera qui le pourra pratiquer, cet Évangile dont la morale est si pure, et la perfection si relevée? Qui le pourra? ceux qui, par une volonté ferme et inébranlable, aidée de la grâce, s'y seront fortement déterminés. Mais on ne s'en tiendra pas encore là, et l'on me demandera enfin, qui pourra se déterminer à une vie aussi régulière, et aussi laborieuse que l'Évangile nous la prescrit? Qui le pourra? ceux qui, par une solide et fréquente réflexion, se seront bien rempli l'esprit et bien convaincus de l'importance du salut. Car, quoique je l'aie déjà remarqué plus d'une fois, je le redis et je ne

[1] Matth. 10.

puis trop le redire, c'est de là que tout dépend; c'est-à-dire, de cette vive persuasion, de cette vue toujours présente, de cette idée du salut comme de l'affaire capitale, comme de l'unique affaire, comme d'une affaire qui seule, ou par son succès, doit faire notre bonheur souverain, ou par sa perte, notre souverain malheur. Voilà le ressort qui remuëra toutes les puissances de notre ame; voilà, après la grâce du Seigneur, le premier mobile d'où nous recevrons ces grandes impressions auxquelles rien ne résiste. Tellement que quelques combats qu'il y ait à soutenir, et quelques nœuds qu'il y ait à rompre, quelques charmes que le monde présente à nos yeux pour nous attirer et nous attacher, rien désormais ne nous touchera, ne nous ébranlera, ne nous retiendra : pourquoi? parce que dans notre estime, nous ne mettrons rien en parallèle avec le salut.

Expliquons ceci par un exemple familier : la comparaison est très naturelle. Le feu prend dans une maison, il s'allume de toutes parts, il se communique, il croît, l'embrasement est général; chacun pense à soi, tous prennent la fuite, on se sauve par où l'on peut et comme l'on peut. Cependant un homme profondément *endormi ne sent* pas le péril où il est d'être *consumé par les* flammes et d'y périr; on court

à lui, on l'éveille, il ouvre les yeux, il voit tout en feu. A ce moment que fait-il? délibère-t-il à se sauver? prend-il garde s'il lui sera facile de s'échapper? un premier mouvement l'emporte, et ne lui donne pas le loisir de rien examiner. S'il faut grimper sur un mur, s'il faut se précipiter d'un lieu élevé, s'il faut passer à travers la flamme, point de moyen qu'il ne tente. Pour éviter un danger, il se jette dans un autre, et pour se garantir de la mort qui le menace, il s'expose sans hésiter à mille morts. D'où lui vient cette ardeur, cette agitation, cette résolution? c'est qu'il y va de la vie, et que de tous les biens de ce monde nul ne lui est si cher que la vie, parce qu'il sait que le fondement de tous les biens de cette vie, c'est la vie même.

Belle image d'un chrétien qui revient de l'assoupissement où il étoit à l'égard du salut, et qui commence à bien connoître la conséquence infinie d'une telle affaire, après en avoir mûrement considéré le fond, le danger, les obstacles, toutes les suites. Il se voit au milieu du monde comme au milieu du feu : passions ardentes qui dévorent les cœurs, fausses maximes qui corrompent les esprits, objets flatteurs qui fascinent les yeux, sales plaisirs qui amollissent les sens, exemples qui entraînent,

occasions qui surprennent, discours libertins, scandales publics, intérêts sordides, injustices, craintes, engagements de la coutume, esclavage du respect humain, excès de la débauche, profanation des plus saints lieux, abus, sacriléges et impiétés : que dirai-je ? et peut-on avoir assez peu de connoissance pour ne savoir pas combien le monde est perverti, et combien il est capable de nous pervertir nous-mêmes ?

Comment se défendre de cette contagion répandue partout, et comment se mettre à couvert de ses atteintes ? comment, assailli de tous côtés, et assiégé de tant d'ennemis, leur faire face et en triompher ? comment repousser leurs attaques, éviter leurs surprises, parer à tous leurs traits ? en un mot, sur le penchant d'une ruine toujours prochaine, comment assurer tous ses pas, et sauver son ame ? Comment ? laissez agir ce chrétien éclairé de la lumière de Dieu et fortifié de sa grâce. C'est assez qu'il se soit bien imprimé dans le souvenir l'excellence du salut ; c'est assez qu'il en ait connu le prix ; tant que cette pensée l'occupera, qu'elle le frappera, et que pour la conserver, il la renouvellera souvent et la rappellera, j'ose dire qu'alors il sera comme invincible. Il réprimera les passions les plus violentes, il détruira les habitudes les plus en-

racinées, il se roidira contre toute considération humaine, contre le torrent de la coutume, contre la chair et le sang, contre les objets les plus corrupteurs et les attraits des plaisirs les plus séduisants; il s'adonnera aux exercices de la religion, sans en négliger aucun, ni par mépris, ni par délicatesse, ni par une vaine crainte des raisonnements du public; il les pratiquera fidèlement, exactement, constamment; et parce que cette assiduité est un joug, et pour plusieurs même, en mille conjonctures, un joug très pesant, il se captivera, il se surmontera, il s'élèvera au-dessus de lui-même, jamais la peine ne l'étonnera.

A t-elle étonné tant de solitaires, quand ils se sont confinés dans les déserts et retirés dans les plus sombres cavernes? A-t-elle étonné tant de religieux, quand ils se sont cachés dans l'obscurité du cloître et soumis à toutes ses austérités! A-t-elle étonné tant de vierges chrétiennes, quand elles ont sacrifié tous les agréments de leur sexe, et qu'elles ont porté sur leur corps toutes les mortifications de Jésus-Christ? A-t-elle étonné tant de martyrs, quand ils se sont immolés comme des victimes, et livrés aux plus cruels tourments? Il s'agit *pour nous* du même salut, dont l'espérance *leur donnoit* cette force supérieure et victo-

rieuse. Fallût-il donc l'acheter par les mêmes sacrifices, nous y devons être disposés. Mais le sommes-nous en effet? et, quoi que nous en disions, peut-on nous en croire, lorsqu'on nous voit céder honteusement et si vite aux moindres difficultés? Car le christianisme, aussi bien que le monde, est plein de ces faux braves qui, loin du péril, témoignent une assurance merveilleuse, et à qui tout fait peur dans l'occasion.

Bizarre contradiction de notre siècle! jamais dans les entretiens, dans les paroles, dans les leçons de morale, on n'a plus rétréci le chemin du salut parce que les leçons et les paroles n'engagent à rien, et jamais en même temps on ne l'a plus élargi dans la pratique et dans les œuvres, parce que ce sont les œuvres qui coûtent et que c'est la pratique qui mortifie. Ne cherchons, ni par une vigueur outrée, à le rétrécir jusqu'à le rendre impraticable, ni ni par un relâchement trop facile, à l'aplanir et à l'élargir jusqu'à lui ôter toute sa sévérité et tout son mérite : l'un nous conduiroit au désespoir, et l'autre nous perdroit par une trompeuse confiance.

Prenons le juste milieu de l'Évangile, et, sans donner dans aucune extrémité, souvenons-*nous que la voix* du ciel n'est point si étroite

qu'on n'y puisse marcher; mais aussi qu'elle l'est assez pour demander toute notre constance, et pour exercer toute notre vertu.

Cependant, pour la consolation de ceux à qui le zèle de leur salut inspire de suivre cette voie et d'y avancer, voici ce que j'ajoute, et ce que je puis appeler le miracle de la grâce. Car une expérience de tous les siècles depuis Jésus-Christ, l'auteur et le consommateur de notre foi, a fait connoître que cette voie, tout épineuse qu'elle est, devient d'autant plus douce qu'on y cherche moins de douceurs, et qu'on s'assujettit avec moins de ménagements et moins de réserve à ses austérités les plus mortifiantes. Comment cela se fait-il? c'est aux ames qui l'éprouvent à nous en instruire, ou plutôt, c'est un de ces secrets dont saint Paul disoit qu'il n'est permis à nul homme de les expliquer. Mais tout impénétrable qu'est ce mystère, il n'en est pas moins réel ni moins véritable. Car, de quelque manière que ce puisse être, et en quelque sens que nous puissions l'entendre, il faut que la parole de Jésus-Christ s'accomplisse : c'est une parole divine, et par conséquent infaillible. Or cet adorable maître nous a dit que son joug est doux et son *fardeau léger*, et en nous invitant à le prendre il nous a promis que nous y trouverons la paix.

Ces termes de joug, de fardeau, marquent de la difficulté et de la pesanteur, mais avec toute sa pesanteur, ce fardeau devient léger, et ce joug devient doux, dès que c'est le joug et le fardeau du Seigneur; pourquoi? parce que la grâce y répand toute son onction, et qu'il n'est rien de si pesant ou de si amer dont cette onction céleste n'adoucisse l'amertume, et qu'elle ne fasse porter avec une sainte allégresse.

On en est surpris, et, pour ainsi dire, on ne se comprend pas soi-même, tant on se trouve différent de soi-même. Au premier aspect de la voie étroite du salut, tous les sens s'étoient révoltés, et à peine se persuadoit-on qu'on y pût faire quelques pas; mais du moment qu'on y est entré avec une ferme confiance, les épines, si j'ose user de ces figures, se changent en fleurs, et les chemins les plus raboteux s'aplanissent: *Ah! Seigneur*, s'écrioit un grand saint, *vous m'avez heureusement trompé*. En m'enrôlant dans votre milice, je m'attendois, selon les principes de votre Évangile, à des assauts et à une guerre où je craignois que ma foiblesse ne succombât. Je me figurois une vie triste, pénible, ennuyeuse, sans repos, sans goût; et jamais mon cœur ne fut plus content, ni mon esprit plus calme et plus libre. Combien d'autres ont rendu le même témoignage? mais le

mal est qu'on ne les en croit pas, et qu'on ne veut pas se convaincre par une épreuve personnelle et par son propre sentiment.

SOIN DU SALUT, ET DE L'EXTRÊME NÉGLIGENCE AVEC LAQUELLE ON Y TRAVAILLE DANS LE MONDE.

CHERCHEZ *premièrement le royaume de Dieu et sa justice* [1]. En ce peu de paroles, le Sauveur du monde nous donne une juste idée de la conduite que nous devons tenir à l'égard du salut. Ce salut, ce royaume de Dieu, c'est dans l'éternité que nous le devons posséder, c'est à la mort que nous le devons trouver; mais c'est dans la vie que nous le devons chercher. Si donc je ne le cherche pas dans la vie, je ne le trouverai pas à la mort; et si j'ai le malheur de le pas trouver à la mort, je ne le trouverai jamais; et dans l'éternité j'aurai l'affreux désespoir d'avoir pu le posséder, et de ne le pouvoir plus.

C'est, dis-je, dans la vie qu'il le faut chercher : car l'unique voie pour y arriver et pour le trouver, ce sont les bonnes œuvres, c'est la *sainteté*. Or ces bonnes œuvres, où les peut-

[1] Luc. 12.

on pratiquer? en cette vie et non en l'autre. Cette sainteté, où la peut-on acquérir? dans le temps présent et non dans l'éternité, sur la terre, non dans le ciel. En effet, il y a cette différence à remarquer entre le ciel et la terre: la terre fait les Saints, mais elle ne fait pas les bienheureux; et au contraire, le ciel fait les bienheureux, mais il ne fait pas les Saints. Supposez de tous les Saints celui que Dieu aura élevé au plus haut point de gloire dans le ciel, tout l'éclat de sa gloire n'ajoutera pas un seul degré à sa sainteté : cet état de gloire couronnera sa sainteté, confirmera sa sainteté, consommera sa sainteté; mais il ne l'augmentera pas; il la rendra plus durable, puisqu'il la rendra éternelle, mais il ne la rendra ni plus méritoire, ni plus parfaite.

C'est donc dès maintenant et sans différer, que nous devons donner nos soins à chercher le royaume de Dieu : mais encore, comment le faut-il chercher? *Premièrement;* c'est-à-dire que nous devons faire du salut notre première affaire : pourquoi? parce que c'est notre plus grande affaire. Règle divine, puisque c'est le Fils même de Dieu qui nous l'a tracée; règle la plus droite, la plus équitable, puisqu'elle est fondée *sur la nature des choses*, et qu'il est *bien juste que le principal* l'emporte sur l'ac-

cessoire; règle fixe et inviolable; puisque c'est une loi émanée d'en haut, et un ordre que Dieu a établi et qu'il ne changera jamais. Mais nous, toutefois, nous prétendons renverser cet ordre, nous entreprenons de contredire cette loi, nous voulons substituer à cette règle une règle tout opposée. Car Jésus-Christ nous dit : Cherchez d'abord le royaume de Dieu, et pour ce qui est du vêtement, de la nourriture, des biens de la vie, n'en soyez point en peine. Vous pouvez vous en reposer sur votre Père céleste, qui vous aime, *et qui vous donnera toutes ces choses par surcroît*[1]. Mais nous, au contraire, nous disons : Cherchons d'abord les biens de la vie; et pour ce qui regarde les biens de l'éternité, le royaume de Dieu, le salut, n'en soyons point en peine, mais confions-nous en la miséricorde du Seigneur : il est bon, il ne nous abandonnera pas.

Nous le disons, sinon de bouche, du moins en pratique, et c'est ainsi que raisonnèrent les conviés de l'Évangile. Ils étoient invités à un grand repas; il falloit, pour y assister, certains habits de cérémonie, certains préparatifs; mais eux, tout occupés de leurs affaires temporelles, ils crurent qu'ils y devoient vaquer préférablement à l'invitation qu'on leur avoit faite. Ils

[1] Luc. 12.

ne doutèrent point qu'ils n'eussent sur cela de bonnes raisons pour s'excuser; et, plein de confiance, l'un dit : Je me marie, et il faut que j'aille célébrer les noces; l'autre dit : J'ai acheté une terre, et je ne puis me dispenser de l'aller voir; un autre dit : J'ai à faire l'essai de cinq paires de bœufs qu'on m'a vendues. Tous conclurent enfin qu'ils avoient des choses plus pressées que ce repas dont il s'agissoit, et répondirent que ce seroit pour une autre fois. Or, qu'est-ce que ce grand repas? Dans le langage de l'Écriture, c'est le salut. Dieu nous y appelle, et nous y appelle tous. Il ne se contente pas, pour nous y convier, de nous envoyer ses ministres et ses serviteurs, mais il nous a même envoyé son Fils unique. On nous avertit que de la part du maître tout est prêt, et qu'il ne reste plus que de nous préparer nous-mêmes, et de nous mettre en état d'être reçus au festin. Mais que répondons-nous? J'ai d'autres affaires présentement, dit un mondain; et quelles sont-elles ces autres affaires? l'affaire de mon établissement, ajoute-t-il, l'affaire de mon agrandissement, les affaires de ma maison; en un mot, tout ce qui regarde ma fortune temporelle.

Pour ces affaires humaines, que ne fait-on pas! et cette fortune temporelle, à quel prix

ne l'achète-t-on pas ! Est-il moyen qu'on imagine, est-il moyen, quelque pénible et quelque fatigant u 'il soit, qu'on ne mette en œuvre pour se pousser, pour s'avancer, pour se distinguer, pour s'enrichir, pour se maintenir, soit à la cour, soit à la ville? Il semble que le monde ait alors la vertu de faire des miracles, et de rendre possible ce qui, de soi-même, paroîtroit avoir des difficultés insurmontables, et être au-dessus des forces de l'homme. Ils donnent de la santé aux foibles, et leur fait soutenir des travaux, des veilles, des contentions d'esprit capables de ruiner les tempéraments les plus robustes. Il donne de l'activité aux paresseux, et leur inspire un feu et une vivacité qui les porte partout, et que rien ne ralentit. Il donne du courage aux lâches, et malgré les horreurs naturelles de la mort, il les expose à tous les orages de la mer, et à tous les périls de la guerre. Il donne de l'industrie aux simples, et leur suggère les tours, les artifices, les intrigues, les mesures les plus efficaces pour parvenir à leurs fins et pour réussir dans leurs entreprises. Voilà comment on cherche les biens du monde, et comment on croit les devoir chercher. De sorte *que si l'on* vient à bout de ses desseins, quoi *qu'il en ait* coûté, on s'estime heureux, et l'on

ne pense point à se plaindre de tous les pas qu'il a fallu faire; et que si les desseins qu'on avoit formés échouent, ce n'est point de toutes les fatigues qu'on a essuyées que l'on gémit, mais du mauvais succès où elles se sont terminées. Tant on est persuadé de cette fausse et dangereuse maxime, que pour les affaires du monde on ne doit rien épargner, et qu'elles demandent toute notre application.

Cependant que fait-on pour le salut? et quand il s'agit du royaume de Dieu, à quoi se tient-on obligé, et quelle diligence y apporte-t-on? Les uns en laissent tout-à-fait le soin, et tout le soin que les autres en prennent, se réduit à quelque extérieur de religion, pratiqué fort à la hâte, et très imparfaitement. On ne s'en inquiète pas davantage, comme si cela suffisoit, et que Dieu dût suppléer au reste. En vérité, est-ce ainsi que le Sauveur des hommes nous a avertis de chercher ce royaume fermé depuis tant de siècles, et dont il est venu nous tracer le chemin et nous ouvrir l'entrée? Il veut que nous le cherchions comme un trésor : or, avec quelle ardeur agit un homme qui se propose d'amasser un trésor? on est attentif à la moindre espérance du gain, sensible *à la plus* petite perte, prudent pour *discerner tout* ce qui peut nous servir ou nous

nuire, courageux pour supporter tout le travail qui se présente, tempérant pour s'interdire tout divertissement, toute dépense qui pourroit arrêter nos projets et diminuer nos profits. Il veut que nous le cherchions comme une perle précieuse : or, cet homme de l'Évangile qui a découvert une belle perle, ne perd point de temps, court dans sa maison, vend tout ce qu'il a, se défait de tout pour acheter cette perle dont il connoît le prix, et qu'il craint de manquer. Il veut que nous le cherchions comme notre conquête : or, à quels frais, à quels hasards, à quels efforts n'engage pas la poursuite et la conquête d'un royaume? Il veut que nous le cherchions comme notre fin et notre dernière fin : or, en toutes choses la fin, et surtout la fin dernière, doit toujours être la première dans l'intention; on ne doit viser que là, aspirer que là, agir que pour arriver là.

Et voilà pourquoi notre adorable maître ne nous a pas seulement dit : *Cherchez le royaume de Dieu;* mais il ajoute, *et sa justice.* Qu'est-ce que cette justice, sinon ces œuvres chrétiennes, cette sainteté de vie sans quoi l'on ne peut prétendre au royaume éternel? Car je viens de le dire, et je ne puis trop le répéter, ce royaume n'est que pour les Saints.

Il n'est ni pour les grands, ni pour les nobles, ni pour les riches, ni pour les savants : disons mieux, il est pour les grands, et pour les nobles, et pour les riches, et pour les savants: et pour tous les autres, pourvu qu'à la grandeur, qu'à la noblesse, qu'à l'opulence, qu'à la science, qu'à tous les avantages qu'ils possèdent, ils joignent la sainteté. Tous ces avantages sans la sainteté, seront réprouvés de Dieu, et la sainteté sans aucun de ces avantages, sera couronnée de Dieu.

Mais cette justice, cette sainteté de vie, ce mérite des œuvres, c'est ce qui ne nous accommode pas, et ce que nous mettons, dans le plan de notre conduite, au dernier rang. Du moment qu'on veut nous en parler, une foule de prétextes se présentent pour nous tenir lieu d'excuses, ou de prétendues excuses; on est trop occupé, on n'a pas le temps, on a des engagements indispensables et à quoi l'on peut à peine suffire, on est incommodé, on est d'une complexion délicate, on est dans le feu de la jeunesse, on est dans le déclin de l'âge; en un mot, on a mille raisons, toutes aussi spécieuses, mais en même temps aussi fausses les unes que les autres.

Ce *qu'il y a* de plus déplorable, c'est qu'on *se croit par là* bien justifié devant Dieu, lors-

qu'on ne l'est pas. Ces conviés qui s'excusèrent, ne doutèrent point que le maître qui les avoit invités ne fût très content d'eux et de ce qu'ils lui alléguoient pour ne se pas trouver à son repas. Mais il en jugea tout autrement : il en fut indigné, et déclara sur l'heure, *que jamais aucun de ces gens-là ne paroîtroit à sa table.* [1] Tel est, de la part de Dieu, le jugement qui nous attend. Dès que nous refusons de travailler à notre salut, et d'y travailler solidement, il nous rejette par une réprobation anticipée, et nous exclut de son royaume. Quel arrêt ! quelle condamnation ! Malheur à l'homme qui s'y expose. Ah ! nous avons des affaires: mais du moins, pour ne rien dire de plus, comptons le salut au nombre de ces affaires, et regardons-le comme une occupation digne de nous.

Non-seulement elle en est digne, mais, par comparaison avec celle-là, nulle ne mérite nos soins, et tout ce que nous donnons de temps à toute autre affaire, au préjudice de celle-là, ou indépendamment de celle-là, ne peut être qu'un temps perdu. Je ne dis pas que c'est toujours un temps perdu pour le monde, mais pour le salut : or, étant perdu pour le salut, *tout* autre emploi que nous en faisons n'est *plus qu'un* amusement frivole, et tout autre

[1] *Luc.* 12.

fruit que nous en retirons n'est que vanité et illusion.

SUBSTITUTION DES GRACES DU SALUT; LES VUES QUE DIEU S'Y PROPOSE, ET COMME IL Y EXERCE SA JUSTICE ET SA MISÉRICORDE.

DANS l'ordre du salut, il y a de la part de Dieu des substitutions terribles; c'est-à-dire, que Dieu abandonne les uns, et qu'il appelle les autres, que Dieu dépouille les uns, et qu'il enrichit les autres; que Dieu ôte aux uns les grâces du salut, et qu'il les transporte aux autres. Mystère de prédestination certain et incontestable. Mystère qui, tout rigoureux qu'il paroît et qu'il est en effet, ne s'accomplit néanmoins que selon les lois de la plus droite justice, et que par le jugement de Dieu le plus équitable. Enfin, mystère où Dieu fait tellement éclater la sévérité de sa justice, qu'il nous découvre en même temps tous les trésors de sa miséricorde, et les ressources inépuisables de sa providence : de sorte qu'à la vue de ce grand mystère, je puis bien dire comme le Prophète : *Le Seigneur a parlé, et voici deux choses que j'ai entendues tout à la fois* [1], sa-

[1] *Psalm. 61.*

voir, que le Dieu que j'adore est également redoutable par son infinie puissance, et aimable par sa souveraine bonté.

I. Mystère certain et incontestable, mystère de foi. Toute l'Écriture, surtout l'Évangile, les Épîtres des apôtres, nous annoncent cette vérité, et les exemples les plus mémorables l'ont confirmée jusque dans ces derniers siècles : *Le royaume de Dieu vous sera enlevé*, disoit le Sauveur du monde aux Juifs, *et il sera donné à un peuple qui en produira les fruits* [1]. Le même Sauveur, et au même endroit, en proposant la parabole de la vigne, ajoutoit: *Que fera le maître à ses vignerons qui se sont révoltés contre lui? Il fera périr misérablement ces misérables, et il louera sa vigne à d'autres, qui la cultiveront et prendront soin de la faire valoir* [2]. N'est-ce pas aussi selon cette conduite de Dieu, que saint Paul et saint Barnabé eurent ordre d'aller prêcher l'Évangile aux Gentils, et qu'ils se retirèrent de la Judée en prononçant cette espèce de malédiction : *Puisque vous rejetez la parole du salut, et que vous vous jugez indigne de la vie éternelle, voilà que nous nous tournons vers les nations; car le Seigneur nous l'a ainsi ordonné* [3].

Il y auroit cent autres témoignages à pro-

[1] *Matth.* 21. — [2] *Ibid.* — [3] Act. 13.

duire les plus évidents, et qui nous marquent deux sortes de substitutions : substitutions générales et substitutions particulières. Substitutions générales d'une nation à une autre nation. Les Gentils ont pris la place des Juifs : *Ceux qui étoient enveloppés des plus épaisses ténèbres et assis à l'ombre de la mort, ont vu s'élever sur eux le plus grand jour, et ont été éclairés de la plus brillante lumière*[1] ; tandis que le peuple choisi de Dieu, que les enfants de la promesse sont tombés dans l'aveuglement le plus profond, et dans un abandonnement qui s'est perpétué de génération en génération, et d'où ils ne sont jamais revenus. Vengeance divine dont nous n'avons pas seulement la preuve dans cette nation réprouvée, mais ailleurs. On a vu des provinces, des royaumes, des empires, où la vraie Église de Jésus-Christ dominoit, et où la plus pure et la plus fervente catholicité formoit des milliers de saints, perdre tout-à-coup la foi de leurs pères, et se précipiter dans tous les abîmes où l'esprit de mensonge les a conduits, pendant que cette même foi, proscrite et bannie, passoit au-delà des mers, et portoit le salut à des sauvages et à des infidèles. Voilà, dis-je, ce que l'on a vu, et de quoi nous avons encore devant les yeux

[1] *Isai. 19.*

les tristes monuments. Plaise au Ciel de ne nous pas enlever un si riche talent, et que nous ne servions pas d'exemple à ceux qui viendront après nous, comme nous en servent ceux qui nous ont précédés. Le danger est plus à craindre et plus pressant que nous ne le croyons; puissions-nous y prendre garde! Substitutions particulières, d'un homme à un autre homme. Dans l'ancienne loi, Jacob eut la bénédiction qui, par le droit d'aînesse, appartenoit à son frère Ésaü : figure si familière à l'apôtre saint Paul, et qu'il met si souvent en œuvre. Dans la loi nouvelle, saint Matthias succéda à Judas, déchu de l'apostolat; entre quarante martyrs sur le point de consommer leur sacrifice, un fut vaincu et manqua de constance, mais dans le moment même un autre fit le quarantième, et emporta la couronne. Ce n'est pas pour une fois que des solitaires, que des pénitents, que des justes se sont pervertis, et qu'en même temps des mondains, des pécheurs scandaleux, des impies ont été touchés, ont ouvert les yeux, non seulement sont revenus à Dieu, mais se sont élevés à la plus haute sainteté. On est encore quelquefois témoin de certaines chutes qui étonnent, et *d'autre part* on entend aussi parler de *certaines conversions* qui ne paroissent pas moins

surprenantes. Chacun en juge selon sa pensée, et chacun prétend en connoître les véritables causes; mais si nous pouvions approfondir les secrets de Dieu, nous trouverions souvent que cela s'est fait par un transport de grâces que celui-là a rejetées, et dont celui-ci a profité.

Quoi qu'il en soit, n'oublions jamais l'avis que saint Paul donnoit aux Romains, de ne se laisser point enfler des dons qu'ils avoient reçus, mais de se tenir toujours dans une crainte humble et salutaire. Si nous pouvons croire avec quelque confiance que nous marchons dans le chemin du salut et de la perfection chrétienne, humilions-nous à la vue de tant d'autres qui, après y avoir passé de longues années, et y avoir fait incomparablement plus de progrès que nous, ont eu le malheur d'en sortir, et de s'engager dans la voie de perdition, où ils ont péri. Et si nous voyons un pécheur plongé dans toutes les abominations du vice et du libertinage, ne pensons point avoir droit de le mépriser; mais humilions-nous encore à la vue de tant d'autres aussi corrompus, et, pour ainsi dire, aussi perdus que lui, qui ont eu le bonheur de se reconnoître, de se relever, d'acquérir, par la ferveur de leur pénitence, un fonds de mérites que nous n'avons pas, et de parvenir dans le Ciel à un point de

gloire où nous ne pouvons guère espérer d'atteindre. Voilà le grand sentiment que nous avons à prendre, et dont nous ne devons point nous départir. Mais avançons.

II. Mystère qui, tout rigoureux qu'il paroît, et qu'il est en effet, ne s'accomplit néanmoins que selon les lois de la plus droite justice, et que par le jugement de Dieu le plus équitable. Quand dans une cour on voit la décadence d'un grand que le prince éloigne de sa personne, qu'il bannit de sa présence, qu'il dégrade de tous les titres d'honneur qui l'illustroient et le distinguoient, ce renversement de fortune, cette disgrâce répand dans les cœurs une terreur secrète. On se regarde l'un et l'autre; et dans la surprise où l'on se trouve, on mesure toutes ses paroles, et l'on n'ose d'abord s'expliquer. Mais si l'on apprend ensuite les justes sujets qu'a eus le maître de frapper de son indignation ce favori, ce courtisan, et de retirer de lui ses dons, on revient alors de l'étonnement où l'on étoit, on impute à la personne son propre malheur, et l'on traite la conduite du prince, non point de sévérité, mais de punition légitime et raisonnable.

Image parfaite de ce qui se passe entre Dieu et l'homme. Quand on nous dit que Dieu délaisse une ame, et qu'il ne lui donne plus, comme

autrefois, ses soins paternels; qu'il ne fait plus descendre sur cette terre stérile et déserte, ni la rosée du Ciel pour l'amollir, ni les rayons du soleil pour l'éclairer; qu'il n'y croît plus que des ronces et des épines. Quand nous entendons cette affreuse malédiction que Dieu lance contre son peuple : *Vous ne serez plus mon peuple, et je ne serai plus votre Dieu*[1]; quand nous lisons au livre des Rois cette triste parole de Samuel à Saül, *Le Seigneur vous a renoncé*[2], et que là même nous voyons comment l'esprit de Dieu sort de ce prince malheureux, et va susciter David pour occuper le trône d'Israël. Quand nous pensons à cette menace prononcée par le Fils de Dieu : *Plusieurs viendront de l'orient et de l'occident*, et tout étrangers qu'ils sont, *ils auront place au festin avec Abraham, Isaac et Jacob dans le royaume des Cieux; mais les enfants du royaume seront jetés dehors dans les ténèbres*[3]. Et quand enfin tout cela se vérifie à nos yeux, c'est-à-dire, quand nous sommes témoins de la corruption et du débordement des mœurs où se sont précipités des gens dont la vie, il y a quelques années, étoit très régulière, très chrétienne, très édifiante, et que nous faisons cette réflexion, qu'il a fallu, pour en venir à

[1] *Osée.* 1. — [2] I Reg. 25. — [3] Matth. 8.

de telles extrémités, qu'ils aient été étrangement abandonnés de Dieu, ces idées nous effraient. Nous nous figurons Dieu comme un juge formidable, nous tremblons sous sa main toute-puissante, nous adorons ses jugements; mais autant que nous les révérons, autant nous les redoutons. On ne peut disconvenir qu'ils ne soient à craindre, et il est bon même que nous soyons touchés de cette crainte salutaire dont le Prophète royal souhaitoit d'être pénétré jusque dans la moelle de ses os. Mais après tout, nous avons d'ailleurs de quoi nous rassurer; et voici comment. Car, suivant les principes de la religion, cette soustraction de grâces ne vient pas de Dieu primitivement, pour m'exprimer de la sorte, mais de nous-mêmes. Que veut dire cela! c'est que Dieu ne soustrait à l'homme la grâce, qu'après que l'homme, par sa résistance, s'en est rendu formellement indigne; c'est que Dieu ne cesse de communiquer à l'homme son esprit, qu'après que l'homme, par une obstination volontaire et libre, lui a fermé l'entrée de son cœur; c'est que Dieu n'abandonne l'homme et ne le retranche du nombre des justes, qu'après que l'homme a lui-même abandonné Dieu, et qu'il s'est livré à *son sens* réprouvé et aux ennemis de son salut.

Il ne tenoit qu'à cet homme d'écouter la

voix de Dieu, de suivre la grâce de Dieu, d'être fidèle aux inspirations de l'esprit de Dieu, de demeurer, avec l'assistance d'en haut, inviolablement attaché à Dieu; et Dieu alors l'eût toujours soutenu, lui eût toujours été présent par une protection constante, lui eût toujours fourni de nouveaux secours : car ne plaise au Ciel que jamais nous donnions dans cette erreur si hautement condamnée par l'Église, savoir, qu'il y ait des justes que Dieu laisse manquer de grâces nécessaires, lors même qu'ils veulent agir, et qu'ils s'efforcent d'obéir à ses divines volontés, selon l'état et le pouvoir actuel où ils se trouvent! Si donc Dieu interrompt, à notre égard, le cours de sa providence spirituelle, et laisse tarir pour nous les sources du salut, nous n'en pouvons accuser que nous-mêmes. Il a abandonné les Juifs; mais n'avoit-il pas, auparavant, recherché mille fois cette ingrate nation, et n'avoit-il pas employé mille moyens pour vaincre leur opiniâtreté, et pour amollir la dureté de leur cœur? *Jérusalem, Jérusalem, toi qui verses le sang des prophètes, et qui lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants comme sous mes ailes, et tu ne l'as pas voulu! Voilà que votre maison va être* déserte[1]. San

[1] *Luc.* 23.

insister sur bien d'autres exemples assez connus, quoique éloignés de nous, il abandonne tous les jours une infinité de pécheurs; mais si nous pouvions pénétrer dans le secret de leurs ames, nous verrions combien, avant que d'en venir là, il fait d'efforts pour les attirer à lui et pour les gagner : *Je vous ai appelés, et vous vous êtes rendus sourds à ma parole; je vous ai tendu les bras, et vous avez négligé de vous rendre à mes invitations; vous avez méprisé mes conseils, et vous n'avez tenu nul compte de mes avertissements ni de mes menaces : c'est pourquoi je vous méprise moi-même*[1]. Or, qu'y a-t-il en cela de la part de Dieu que de raisonnable? La conséquence que nous en devons tirer, c'est de prendre bien garde à nous, de redoubler chaque jour notre attention, de conserver chèrement le don de Dieu si nous l'avons; de ne nous mettre jamais au hasard de perdre un talent si précieux; de nous souvenir que nous le portons dans des vases très fragiles, et que c'est néanmoins toute notre richesse et tout notre salut. Allons encore plus loin, et achevons.

III. Mystère où Dieu fait tellement éclater la sévérité de sa justice, qu'il nous découvre en même temps tous les trésors de sa miséri-

[1] *Prov.* I.

corde, et les ressources inépuisables de sa providence. Car, je l'ai déjà dit, et c'est à quoi nous devons faire présentement une réflexion toute nouvelle; il n'en est pas de notre Dieu comme de ces maîtres intéressés qui reprennent leurs dons pour les avoir et pour les garder. Ce qu'il enlève d'une part, il le rend de l'autre; mais à qui le rend-il? à ceux que sa miséricorde choisit pour faire valoir ce que d'autres possédoient inutilement et ce qu'ils dissipoient. De sorte que les dons de Dieu, si je l'ose dire ainsi, ne font que changer de mains. Substitution où nous ne pouvons assez admirer, ni les adorables conseils de sa sagesse, ni les soins paternels de son amour. Et d'abord, c'est par de telles substitutions qu'il remplit le nombre de ses élus; car il veut que ce nombre soit complet : *Et faudra-t-il donc*, disoit l'Apôtre, *parce que quelques-uns ont été incrédules, que par leur obstination la parole de Dieu demeure sans effets*[1]? Faudra-t-il que les favorables desseins qu'il a plu à son infinie bonté de former sur le salut des hommes, soient arrêtés et renversés? non, sans doute; mais au défaut de l'un, il appellera l'autre; l'étranger deviendra l'héritier, et l'esclave succèdera au fils, lequel étoit né libre. Quand le père

[1] *Rom.* 3.

de famille apprend que ceux qu'il avoit invités à son festin ont refusé d'y venir, il ne veut pas pour cela que tous les apprêts qu'il a faits soient perdus; mais il ordonne sur l'heure à son serviteur d'aller dans toutes les rues de la ville, et de lui amener les pauvres, les paralytiques, les aveugles, les boiteux; et quand, malgré tout ce qu'on a pu ramasser de monde, on lui rapporte encore qu'il y a des places qui restent, il donne un nouvel ordre qu'on cherche hors de la ville, dans les chemins et le long des haies, et qu'on presse les gens d'entrer : pourquoi? *Afin*, dit-il, *que ma maison se remplisse* [1]. C'est ainsi que les anges rebelles ayant laissé, par leur chute, comme un grand vide dans le Ciel, Dieu leur a substitué les hommes, ne voulant pas que la damnation de ces esprits réprouvés interrompît le cours de ses largesses, ni qu'elle mît des bornes à sa miséricorde. Or, ce qui est vrai des anges à l'égard des hommes, l'est pareillement d'un homme à l'égard d'un autre homme.

De plus, c'est par ces mêmes substitutions que Dieu tourne le mal à bien, et que le péché sert au salut des pécheurs et à leur sanctification. Ce pécheur abusoit de telle grâce, et Dieu l'a transportée à cet autre, aussi pécheur,

[1] *Luc.* 5.

peut-être même plus pécheur que lui, mais qui, dans l'heureux moment où la grâce vient tout de nouveau le solliciter, cède enfin à l'attrait, et le suit, se reconnoît, se convertit, comble de consolation toutes les personnes qui s'intéressent à son salut. Cet olivier sauvage, enté sur l'olivier franc dont les branches ont été rompues, produit des fruits au centuple, et d'excellents fruits. Ce pénitent efface tout le passé par la ferveur de sa pénitence; il s'avance, il se perfectionne, il se fait un saint: voilà l'œuvre du Seigneur, voilà le miracle de sa droite, voilà ce qui répand l'édification sur la terre, et la joie dans toute la cour céleste. Ajoutez que souvent dans ces substitutions, la perte d'un petit nombre de pécheurs est plus que suffisamment, et même plus qu'abondamment compensée par le grand nombre des autres que Dieu prend de là occasion de sauver. Qu'étoit-ce que le peuple juif en comparaison de toutes les nations du monde? Or parce que cette petite contrée n'a pas reçu la loi évangélique, à quelles nations et en quels lieux les apôtres ne l'ont-ils pas prêchée? ils se sont dispersés dans le monde entier; ils y ont fait retentir le nom de Jésus-Christ; ils y ont procuré *le salut* d'une multitude innombrable *d'élus. Maison* d'Israël, ouvre les yeux, et vois

en quelle solitude tu es restée; il n'y a plus pour toi ni temple, ni autel, ni prophète : mais du levant au couchant, du midi au septentrion, que de prédicateurs ont été envoyés, que de ministres ont été consacrés, que d'autels ont été érigés, que de temples ont été construits en l'honneur du Dieu immortel ! Quelle moisson, quelle récolte, que tant d'ames qui l'ont connu, qui l'ont glorifié, qui se sont dévoués à lui et à son Fils unique, leur Messie et leur Sauveur? tant il est vrai, et tant le Prophète a eu sujet de dire, *que les miséricordes du Seigneur sont au-dessus de ses jugements.*

Mais ce n'est pas encore tout, et il me semble que dans les substitutions dont je parle, et dont je tâche, autant qu'il m'est permis, de développer le profond mystère, je découvre quelques traits de la miséricorde divine à l'égard même du pécheur, que Dieu prive de certaines grâces pour les répandre ailleurs. Car ces grâces, par l'abus que ce pécheur en faisoit, ne servoient qu'à le rendre plus criminel et plus redevable à la justice de Dieu; si bien que, dans un sens, il vaut mieux pour lui de ne les point avoir, que de les tourner à sa ruine et à sa condamnation. Donnons à Dieu la gloire qui *lui est due*, reconnoissons en toutes choses la *droiture et* la sainteté de ses voies. Si, dans la

vue des déréglements de notre vie, nous craignons qu'il ne nous ait abandonnés, ne nous abandonnons point nous-mêmes; c'est-à-dire, ne nous persuadons point qu'il n'y ait plus de retour à espérer, ni de Dieu à nous, ni de nous à Dieu. Tant que nous vivons en ce monde, il y a toujours un fonds de grâces dont nous pouvons user. Avec ce fonds de grâces, tout petit qu'il est, nous pouvons gémir, prier, réclamer la bonté divine; et pourquoi le Seigneur ne nous écouteroit-il pas? Heureux le fidèle qui met toute son étude et toute son application à se pourvoir pour le salut; qui ne peut souffrir sur cela le moindre déchet; qui, bien loin de se laisser ravir ce qu'il possède, le fait croître chaque jour, et ajoute mérites sur mérites. Il doit souhaiter le salut de tous les hommes, il le doit demander à Dieu, et c'est ce que la charité nous inspire; mais avant le salut des autres, il doit demander le sien, et le souhaiter par préférence : car, en matière de salut, voilà le premier objet de notre charité.

Ah! quel sera le mortel dépit, quelle sera la consternation de tant de réprouvés au jugement de Dieu, quand il leur montrera les places qu'il leur destinoit, et dont ils seront éternellement exclus! Quand, dis-je, un ecclésiastique verra en sa place un laïque; quand un

religieux verra en sa place un homme du siècle; quand un chrétien verra en sa place un infidèle. Nous sommes si jaloux de garder chacun nos droits et nos rangs dans le monde; soyons-le mille fois encore plus de les pouvoir garder un jour dans le Ciel.

Petit nombre des élus; de quelle manière il faut l'entendre, et le fruit qu'on peut retirer de cette considération.

Il est constant que le nombre des élus sera le plus petit, et qu'il y aura incomparablement plus de réprouvés. Or c'est une question que font les prédicateurs; savoir, s'il est à propos d'expliquer aux peuples cette vérité, et de la traiter dans la chaire, parce qu'elle est capable de troubler les ames, et de les jeter dans le découragement. J'aimerois autant qu'on me demandât s'il est bon d'expliquer aux peuples l'Évangile, et de le prêcher dans la chaire. Hé! qu'y a-t-il en effet de plus marqué dans l'Évangile, que ce petit nombre des élus? qu'y a-t-il que le Sauveur du monde, dans ses divines instructions, nous ait déclaré plus authentiquement, nous ait répété plus souvent, nous ait fait plus

ormellement et plus clairement entendre? *Beau-oup sont appelés, mais peu sont élus*[1] : c'est insi qu'il conclut quelques-unes de ses paraoles! *Le chemin qui mène à la perdition est arge et spacieux*, dit-il ailleurs : *le grand nomre va là. Mais que la voie qui conduit à la ie est étroite! il y en a peu qui y marchent. Faites effort pour y entrer*[2]. Est-il rien de plus précis que ces paroles? Voilà ce que le Fils de Dieu enseignoit publiquement; voilà ce qu'il nculquoit à ses disciples, ce qu'il représentoit ous différentes figures, qu'il seroit trop long le rapporter. Sommes-nous mieux instruits ue lui de ce qu'il convient ou ne convient pas 'annoncer aux fidèles? Prêchons l'Évangile, t prêchons-le sans en rien retrancher ni en ien adoucir; prêchons-le dans toute son étenlue, dans toute sa pureté, dans toute sa sévéité, dans toute sa force. Malheur à quiconque 'en scandalisera; il portera lui-même, et lui eul, la peine de son scandale.

On dit : Ce petit nombre d'élus, cette vérité ait trembler; mais aussi l'Apôtre veut-il que ous opérions notre salut avec crainte et avec remblement. On dit : C'est une matière qui rouble les consciences; mais aussi est-il bon e *les troubler* quelquefois, et il vaut mieux

[1] *Matth.* 2. — [2] Matth. 7.

les réveiller en les troublant, que de les laisser s'endormir dans un repos oisif et trompeur. Enfin, dit-on, l'idée d'un si petit nombre d'élus décourage et désespère : oui, cette idée peut décourager et peut même désespérer quand elle est mal conçue, quand elle est mal proposée, quand elle est portée trop loin, et surtout quand elle est établie sur de faux principes et sur des opinions erronées. Mais qu'on la conçoive selon la vérité de la chose ; qu'on la propose telle qu'elle est dans son fond, et non point telle que nous l'imaginons; qu'on la renferme en de justes bornes, hors desquelles un zèle outré et une sévérité mal réglée peuvent la porter; qu'on l'établisse sur de bons principes, sur des maximes constantes, sur des vérités connues dans le christianisme : bien loin alors qu'elle jette dans le découragement, rien n'est plus capable de nous émouvoir, de nous exciter, d'allumer toute notre ardeur, et de nous engager à faire les derniers efforts pour assurer notre salut, et pour avoir place parmi la troupe bienheureuse des prédestinés. Il s'agit donc présentement de voir comment ce sujet doit être touché, quels écueils il y faut éviter, et selon quels principes il y faut raisonner, afin de le rendre utile et profitable.

Je l'avoue d'abord, et je m'en suis assez ex-

pliqué ailleurs, il y a certaines doctrines suivant lesquelles on ne peut prêcher le petit nombre des élus sans ruiner l'espérance chrétienne, et sans mettre ses auditeurs au désespoir. Par exemple, dire qu'il y aura peu d'élus parce que Dieu ne veut pas le salut de tous les hommes; parce que Jésus-Christ, Fils de Dieu, n'a pas répandu son sang ni offert sa mort pour le salut de tous les hommes; parce qu'il ne donne pas sa grâce, ni ne fournit pas les moyens de salut à tous les hommes; parce qu'il réserve à quelques-uns ses bénédictions, qu'il épanche sur eux avec profusion toutes ses richesses et toutes ses miséricordes, tandis qu'il laisse tomber sur les autres toute la malédiction attachée à ce péché d'origine qu'ils ont apporté en naissant: je le sais, encore une fois, et j'en conviens, débiter dans une chaire chrétienne de pareilles propositions, et s'appuyer sur de semblables preuves, pour conclure précisément de là que très peu entreront dans l'héritage céleste, et parviendront à la vie éternelle, c'est scandaliser tout un auditoire, et ralentir toute sa ferveur en renversant toutes ses prétentions au royaume de Dieu. Chacun dira ce que les apôtres dirent au Sauveur du monde, et le dira avec bien plus de sujet qu'eux: *Si cela est de la sorte, qui est-ce qui pourra être*

sauvé[1]? Aussi l'Église a-t-elle foudroyé de si pernicieuses erreurs, et a-t-elle cru devoir prévenir par ses anathèmes de si funestes conséquences.

Pour ne pas donner dans ces extrémités, et pour prendre le point juste où l'on doit s'en tenir, si j'entreprenois de faire un discours sur le petit nombre des élus, voici, ce me semble, quel en devroit être le fond. Je poserois avant toutes choses les principes suivants:

1. Que nous avons tous droit d'espérer que nous serons du nombre des élus. Droit fondé sur la bonté et sur la miséricorde de Dieu, qui nous aime tous comme son ouvrage, et dont la providence prend soin de tous les êtres que sa puissance a créés; droit fondé sur les promesses de Dieu, qui nous regarde tous, surtout comme chrétiens : car c'est à nous, aussi bien qu'aux fidèles de Corinthe, que saint Paul disoit : *Ayant donc, mes très chers frères, de telles promesses de la part du Seigneur, purifions-nous de toute souillure, et achevons de nous sanctifier dans la crainte de Dieu* [2]. Droit fondé sur les mérites infinis de Jésus-Christ, auxquels nous participons tous, et en vertu desquels nous pouvons et nous devons tous le reconnoître comme notre Sauveur;

[1] Matth. 19. — [2] II Cor. 1.

droit fondé sur la grâce de notre adoption, puisque nous tous qui avons été baptisés en Jésus-Christ, *us avons acquis un pouvoir spécial de devenir enfants de Dieu* [1]. Or, tous les enfants ont droit à l'héritage du père, et par conséquent, en qualité d'enfants de Dieu, nous avons tous droit à l'héritage de Dieu;

2. Que non-seulement nous sommes tous en droit, mais dans une obligation indispensable d'espérer que nous serons du nombre des élus. Comment cela? c'est que Dieu nous commande à tous d'espérer en lui, de même qu'il nous commande à tous de croire en lui et de l'aimer. L'espérance en Dieu est donc pour nous d'une obligation aussi étroite que la foi et que l'amour de Dieu. Or, être obligé d'espérer en Dieu, c'est être obligé d'espérer le royaume de Dieu, la possession éternelle de Dieu, la gloire et le bonheur des élus de Dieu; de sorte qu'il ne nous est jamais permis, tant que nous vivons sur la terre, de nous entretenir volontairement dans la pensée et la créance formelle que nous serons du nombre des réprouvés: pourquoi? parce que dès lors nous ne pourrions plus pratiquer la vertu d'espérance, ni en accomplir le commandement;

3. *Qu'il n'y* a point même de pécheur qui

[1] *Joan.* 1.

ne doive conserver cette espérance, qui ne commette un nouveau péché quand il vient à perdre cette espérance, qui ne se rende coupable du péché le plus énorme, ou plutôt qui ne mette le comble à tous ses péchés, quand il renonce tout à-fait à cette espérance, et qu'il l'abandonne. Car, comme je l'ai déjà fait remarquer, on peut être actuellement pécheur et être un jour au nombre des élus : témoin saint Pierre, témoin saint Paul, témoin Madeleine. Ce n'est pas, à Dieu ne plaise, en demeurant toujours pécheur, mais en se convertissant. Or il n'y a point de pécheur dont Dieu ne veuille la conversion : *Ce n'est point la mort des pécheurs que je demande ; mais je veux qu'ils se convertissent et qu'ils vivent*[1]. Il n'y a point de pécheur que Jésus-Christ ne soit venu chercher et racheter : *Lorsque nous étions encore pécheurs et ennemis de Dieu, nous avons été réconciliés par son Fils*[2]. Il n'y a point de pécheur qui ne doive réparer ses péchés par une vie pénitente : *Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous*[3]. Donc, tout cela étant essentiellement lié avec l'espérance en Dieu, il n'y a point de pécheur qui ne la doive toujours garder dans son cœur, quelque pécheur qu'il soit du reste et en quelque abîme qu'il se trouve plongé.

[1] Ezech. 33. — [2] Rom. 5. — [3] Luc. 13.

Ces principes supposés comme autant de maximes incontestables, j'examinerois ensuite, non point s'il y aura peu d'élus, puisque Jésus-Christ nous l'a lui-même marqué expressément dans son Évangile, mais pourquoi il y en aura peu ; et il ne me seroit pas difficile d'en donner la raison, savoir, qu'il y en a peu et fort peu qui marchent dans la voie du salut, et qui veuillent y marcher. Je ne dis pas qu'il y en a peu qui puissent y marcher, car une autre vérité fondamentale que j'établirois, c'est que nous le pouvons tous avec la grâce divine, qui ne nous est point pour cela refusée ; que tous, dis-je, nous pouvons, chacun dans notre état, accomplir ce qui nous est prescrit de la part de Dieu pour mériter la couronne, et pour assurer notre salut. Sur quoi je reprendrois et je conclurois, que si le nombre des élus sera petit, même dans le christianisme, c'est par la faute et la négligence du grand nombre des chrétiens ; que c'est par leur conduite toute mondaine, toute païenne, toute contraire à la loi qu'ils ont embrassée, et à la religion qu'ils professent.

De là, prenant l'Évangile et entrant dans le détail, je dirois : A qui est-ce que le salut est promis? à ceux qui se font violence : Depuis le *temps de Jean-Baptiste jusques à présent, le*

royaume des cieux se prend par force, et ceux qui y emploient la force, le ravissent[1]; à ceux qui se renoncent eux-mêmes, qui portent leur croix, qui la portent chaque jour, et qui consentent à la porter : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il prenne sa croix, qu'il la porte tous les jours et qu'il me suive*[2]; à ceux qui observent les commandements, surtout les deux commandements les plus essentiels, qui sont l'amour de Dieu et la charité du prochain : *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, et votre prochain comme vous-même; faites cela, et vous vivrez*[3]; à ceux qui travaillent pour Dieu, qui agissent selon Dieu, qui pratiquent les bonnes œuvres, et font en toutes choses la volonté de Dieu : *Ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur, n'entreront pas tous dans le royaume des cieux : mais celui qui fera la volonté de mon Père céleste, celui-là entrera dans le royaume des cieux*[4]; à ceux qui mortifient leurs passions, qui surmontent les tentations, qui s'éloignent des voies du monde et de ses scandales, qui se préservent du péché, qui se maintiennent dans l'ordre, dans la règle, dans l'innocence, ou qui se relèvent au moins par la pénitence, et y persé-

[1] Matth. 11. — [2] Matth. 16. — [3] Luc. 10. — [4] Matth. 7.

vèrent jusqu'à la mort. Voilà le caractère des élus; mais sans cela ce seroient immanquablement des réprouvés. Or y en a-t-il beaucoup parmi les chrétiens mêmes, à qui ces caractères conviennent? Là-dessus je renverrois à l'expérience : c'est la preuve la plus sensible et la plus convaincante. Sans juger mal de personne en particulier, ni damner personne, il suffit de jeter les yeux autour de nous, et de parcourir toutes les conditions du monde, pour voir combien il y en a peu qui fassent quelque chose pour gagner le ciel, peu qui sachent profiter des croix de la vie, et qui les reçoivent avec soumission, peu qui donnent à Dieu ce qui lui est dû, qui l'aiment véritablement, qui le servent fidèlement, qui cherchent à lui plaire en accomplissant ses saintes volontés; peu qui s'acquittent envers le prochain des devoirs de la charité, qui en aient dans le cœur les sentiments, et qui dans la pratique en exercent les œuvres; peu qui veillent sur eux-mêmes, qui fuient les occasions dangereuses, qui combattent leurs passions, qui résistent à la tentation de l'intérêt, à la tentation de l'ambition, à la tentation du plaisir, à la tentation de la vengeance, à la tentation de l'envie, à toutes les autres, et qui ne tombent, en y succombant, dans mille péchés; peu qui revien-

nent de leurs égarements, qui se dégagent de leurs habitudes vicieuses, qui fassent, après leurs désordres passés, une pénitence solide, efficace, durable. Et quel est aussi le langage ordinaire sur la corruption des mœurs? ce ne sont point seulement les gens de bien, mais les plus libertins qui en parlent hautement. N'entend-on pas dire sans cesse que tout est renversé dans le monde, que le déréglement y est général, qu'il n'y a ni âge, ni sexe, ni état, qui en soit exempt; qu'on ne trouve presque nulle part ni religion, ni crainte de Dieu, ni probité, ni droiture, ni bonne foi, ni justice, ni charité, ni honnêteté, ni pudeur; que ce n'est partout, ou presque partout, que libertinage, que dissolution, que mensonge, que tromperies, qu'envie de s'agrandir et de dominer, qu'avarice, qu'usure, que concussions, que médisances, qu'un monstrueux assemblage de toutes les iniquités? Voilà comment on nous représente le monde, voilà quelle peinture on en fait, et comment on s'en explique. Or, parler de la sorte, n'est-ce pas rendre un témoignage évident du petit nombre des élus?

Et si l'on se retranchoit à me dire que c'est *la mort*, après tout, qui décide du sort éternel *des hommes*, que ce n'est ni du commence-

ment, ni même du cours de la vie, que dépend absolument le salut, mais de la fin, et que tout consiste à mourir dans des dispositions chrétiennes : il est vrai, répondrois-je, mais on ne peut guère espérer de mourir dans ces dispositions chrétiennes, qu'après y avoir vécu ; et puisqu'il y en a très peu qui y vivent, je conclurois qu'il y en a très peu qui y meurent. Car il me seroit aisé de détruire la fausse opinion des mondains, qui se persuadent que, pour bien finir et pour mourir chrétiennement, il n'est question que de recevoir dans l'extrémité de la maladie les derniers sacrements de l'Église, et de donner certains signes de repentir. Ah ! qu'il y a là dessus d'illusions ! A peine oserois-je déclarer tout ce que j'en pense !

Non, certes, il ne s'agit point seulement de les recevoir ces sacrements si saints en eux-mêmes et si salutaires, mais il faut les recevoir saintement, c'est-à-dire qu'il faut les recevoir avec une véritable conversion de cœur, et voilà le point de la difficulté. Je n'entreprendrois pas d'approfondir ce terrible mystère, et j'en laisserois à Dieu le jugement. Mais, du reste, n'ignorant pas à quoi se réduisent la plupart *de ces conversions* de la mort, de ces conver-*sions précipitées*, de ces conversions commen-

cées, exécutées, consommées dans l'espace de quelques moments où l'on ne connoît plus guère ce que l'on fait; de ces conversions, qui seroient autant de miracles, si c'étoient de bonnes et de vraies conversions, et sachant combien il y entre souvent de politique, de sagesse mondaine, de cérémonie, de respect humain, de complaisance pour des amis ou des parents, de crainte servile et toute naturelle, de demi-christianisme, je m'en tiendrois au sentiment de saint Augustin, ou plutôt à celui de tous les Pères, et je dirois en général, *qu'il est bien à craindre que la pénitence d'un mourant, qui n'est pénitent qu'à la mort, ne meure avec lui, et que ce ne soit une pénitence réprouvée.* A ce nombre, presque infini de faux pénitents à la mort, j'ajouterois encore le nombre très considérable de tant d'autres que la mort surprend, qu'elle enleve tout d'un coup, qui meurent sans sacrements, sans secours, sans connoissance, sans aucune vue ni aucun sentiment de Dieu. Et de tout cela, je viendrois, sans hésiter, après le Sauveur du monde, à cette affreuse conséquence : *Beaucoup d'appelés et peu d'élus* [1].

Cette importante matière, traitée de la sorte, ne doit produire aucun mauvais effet, et en

[1] *Matth.* 22.

peut produire de très bons. Elle ne doit désespérer personne, puisqu'il n'y a personne qui ne puisse être du petit nombre des élus. Je dis plus, et quand il y en auroit quelques-uns que ce sujet désespérât, qui sont-ils? ceux qui ne veulent pas bien leur salut, ceux qui ne sont pas déterminés, comme il le faut être, à tout entreprendre et à tout faire pour leur salut, ceux qui prétendent concilier ensemble et accorder une vie molle, sensuelle, commode, et le salut, une vie sans œuvres, sans gêne, sans pénitence, et le salut, l'amour du monde, et le salut, les passions, les inclinations naturelles, et le salut; ceux qui cherchent à élargir, autant qu'ils peuvent, le chemin du salut, et qui ne sauroient souffrir qu'on le leur propose aussi étroit qu'il l'est, parce qu'ils ne sauroient se résoudre à tenir une route si difficile. Ceux-là, j'en conviens, à l'exemple de ce jeune homme qui vint consulter le Fils de Dieu, s'en retourneront tout tristes et tout abattus : mais cette tristesse, cet abattement, ils ne pourront l'attribuer qu'à eux-mêmes, qu'à leur foiblesse volontaire, qu'à leur lâcheté; et tout bien examiné, il vaudroit mieux, si je l'ose dire, les désespérer ainsi pour quelque *temps, que* de les laisser dans leur aveu*glement et leurs* fausses préventions sur l'af-

faire la plus essentielle, qui est le salut.

Quoi qu'il en soit, tout auditeur sage et chrétien profitera de cette pensée du petit nombre des élus, et saisi d'une juste frayeur, il apprendra : 1. à redoubler sa vigilance, et à se prémunir plus que jamais contre tous les dangers où peut l'exposer le commerce de la vie; 2. à ne pas demeurer un seul jour dans l'état du péché mortel, s'il lui arrive quelquefois d'y tomber, mais à courir incessamment au remède, et à se relever par un prompt retour; 3. à se séparer de la multitude, et par conséquent du monde, à s'en séparer, dis-je, sinon d'effet, car tous ne le peuvent pas, au moins d'esprit, de cœur, de maximes, de sentiments, de pratiques; 4. à suivre le petit nombre des chrétiens vraiment chrétiens, c'est à-dire des chrétiens réglés dans toute leur conduite, fidèles à tous leurs devoirs, assidus au service de Dieu, charitables envers le prochain, soigneux de se perfectionner et de s'avancer par un continuel exercice des vertus, dégagés de tout intérêt humain, de toute ambition, de tout attachement profane, de tout ressentiment, de toute fraude, de toute injustice, de tout ce qui peut blesser la conscience et la corrompre; 5. à prendre résolument et généreusement la voie étroite, puisque c'est

l'unique voie que Jésus-Christ est venu nous enseigner ; à s'efforcer, selon la parole du même Sauveur, et à se roidir contre tous les obstacles, soit du dedans, soit du dehors, contre le penchant de la nature, contre l'empire des sens, contre le torrent de la coutume, contre l'attrait des compagnies, contre les impressions de l'exemple, contre les discours et les jugements du public, n'ayant en vue que de se sauver, ne voulant que cela, ne cherchant que cela, n'étant en peine que de cela ; 6. enfin, à réclamer sans cesse la grâce du Ciel, à recommander sans cesse son ame à Dieu, et à lui faire chaque jour l'excellente prière de Salomon : *Dieu de miséricorde, Seigneur, donnez-moi la vraie sagesse,* qui est la science du salut, *et ne me rejetez jamais du nombre de vos enfants* [1], qui sont vos élus. Oui, mon Dieu, souvenez-vous de mon ame, souvenez-vous du sang qu'elle a coûté. Elle vous doit être précieuse par là. Sauvez-la, Seigneur, ne la perdez pas, ou ne permettez pas que je la perde moi-même : car si jamais elle étoit perdue, c'est de moi-même que viendroit sa perte. Je la mets, mon Dieu, sous votre protection toute-puissante, mais en même temps, je veux, à quelque prix que ce soit, la conser-

[1] *Sap.* 9.

ver : je redoublerai pour cela tous mes efforts, je n'y épargnerai rien. Telle est ma résolution, Seigneur, et puisque c'est vous qui me l'inspirez, c'est par vous que je l'accomplirai.

Heureux le prédicateur qui renvoie ses auditeurs en de si saintes dispositions! Son travail est bien employé, et tout sujet qui fait naître de pareils sentiments, ne peut être que très solide et très utile.

PENSÉES DIVERSES SUR LE SALUT.

J'ENTENDS dire assez communément dans le monde, au sujet d'un homme qui, après avoir passé toute sa vie dans les affaires humaines, quitte une charge, se démet d'un emploi, et se retire: *Il n'a plus rien maintenant qui l'occupe; il va penser à son salut.* Il y va penser? Hé quoi! il n'y a donc point encore pensé? il a donc attendu jusqu'à présent à y penser? il a donc vécu depuis tant d'années dans un danger continuel de mourir sans avoir pris soin d'y penser? le salut étoit donc pour lui une de ces affaires auxquelles on ne pense que lorsqu'il ne reste plus rien autre chose à quoi penser? Quel aveuglement! Quel renversement!

Il fera bien néanmoins d'y penser; car il

vaut mieux, après tout, y penser tard, que de n'y penser jamais : mais en y pensant, qu'il commence par se confondre devant Dieu, de n'y avoir pas pensé plus tôt. Qu'il tienne pour perdu le temps où il n'y a pas pensé, l'eût-il employé dans les plus grands ministères, et eût-il paru dans le plus grand éclat. Qu'il comprenne que, si les autres affaires ont leur temps particulier, l'affaire du salut est de tous les temps, et que tout âge est mûr pour le ciel. Qu'il admire la patience de Dieu, qui ne s'est point lassé de ses retardements. Surtout qu'il agisse désormais, qu'il redouble le pas, et qu'il se souvienne *que la nuit approche* [1], et que plus le jour baisse, plus il doit hâter sa marche. Ce ne sera pas en vain : le juste, dont parle le Sage, dans l'étroit espace d'une première jeunesse, *fournit une ample carrière et anticipe un long avenir* [2] : pourquoi le mondain revenu du monde, en reprenant la voie du salut, quoique dans une vieillesse déjà avancée, ne pourroit-il pas, selon le même sens, rappeler tout le chemin qu'il n'a pas fait ?

Il est de la foi que nous ne serons jamais damnés *que pour* n'avoir pas voulu notre salut,

[1] *Joan. 9.* — [2] Sapient. 4.

et que pour ne l'avoir pas voulu de la manière dont nous pouvions le vouloir ; tellement que Dieu aura le plus juste sujet de nous reprocher ce défaut de volonté, et d'en faire contre nous un titre de condamnation. N'est-ce pas, en effet, se rendre digne de toutes les vengeances divines, que de perdre un si grand bien, lorsqu'il n'y a qu'à le vouloir pour se l'assurer ? Mais est-il donc possible qu'il y ait un homme assez ennemi de lui-même et assez perdu de sens, pour ne vouloir pas être sauvé ? Il est vrai, nous voulons être sauvés, mais nous ne voulons pas nous sauver. Or, Dieu, qui veut notre salut, et qui nous ordonne de le vouloir, ne veut pas simplement que par sa grâce nous soyons sauvés, mais qu'avec sa grâce nous nous sauvions.

Fausse ressource du mondain ; *Dieu ne m'a pas fait pour me damner.* Non, sans doute ; mais aussi Dieu ne vous a pas fait pour l'offenser. Vous renversez toutes ses vues : de quoi vous plaignez-vous s'il change à votre égard tout l'ordre de sa providence ? Quoiqu'il ne vous ait pas fait pour l'offenser, vous l'offensez ; ne vous étonnez plus que quoi-*qu'il ne vous ait pas fait pour vous damner, il vous damne.*

Ce n'est point un paradoxe, mais une vérité certaine, que nous n'avons point d'ennemi plus à craindre que nous-même : comment cela? parce que nul ennemi, quel qu'il soit, ne nous peut faire autant de mal, ni causer autant de dommage, que nous le pouvons nous-mêmes. Que toutes les puissances des ténèbres se liguent contre moi, que tous les potentats de la terre conjurent ma ruine, ils pourront me ravir mes biens, ils pourront tourmenter mon corps, ils pourront m'enlever la vie, et là-dessus je ne serai pas en état de leur résister; mais jamais ils ne m'enlèveront malgré moi ce que j'ai de plus précieux, qui est mon ame. Ils auront beau s'armer, m'attaquer, fondre sur moi de toutes parts et m'accabler, je la conserverai, si je veux : et indépendamment de toutes leurs violences, aidé du secours de Dieu, je la sauverai. Car il n'y a que moi qui puisse la perdre, d'où il s'ensuit que je suis donc plus redoutable pour moi que tout le reste du monde, puisqu'il ne tient qu'à moi de donner la mort à mon ame, et de l'exclure du royaume de Dieu.

D'autant plus redoutable que je me suis toujours présent à moi-même, parce que je me porte *partout* moi-même, et avec moi toutes *mes passions*, toutes mes convoitises,

toutes mes habitudes et mes mauvaises inclinations. Aussi, quand je demande à Dieu qu'il me défende de mes ennemis, je lui demande, ou je dois surtout lui demander qu'il me défende de moi-même. Et de ma part, pour me mettre moi-même en défense, autant qu'il m'est possible, je dois me comporter envers moi, comme je me comporterois envers un ennemi que j'aurois sans cesse à mes côtés, et dont je ne détournerois jamais la vue, dont j'observerois jusqu'aux moindres mouvements, sur qui je tâcherois de prendre toujours l'avantage, sachant qu'il n'attend que le moment de me frapper d'un coup mortel. *Celui qui hait son ame dans la vie présente*, disoit en ce sens le Fils de Dieu, *la gardera pour la vie éternelle* [1]. Triste, mais salutaire condition de l'homme, d'être ainsi obligé de se tourner contre soi-même, et de ne pouvoir se sauver que par une guerre perpétuelle avec soi-même, que par la haine de soi-même!

Nous disons quelquefois à Dieu, dans l'ardeur de la prière : *Seigneur, ayez pitié de mon ame.* Les plus grands pécheurs le disent à certains moments où les pensées et les sentiments

[1] *Joan.* 12.

de la religion se réveillent dans eux, et où ils voient le danger et l'horreur de leur état : Ah! Seigneur, ayez pitié de mon ame. Mais Dieu, par la parole du Saint-Esprit, et par la bouche du Sage, nous répond : *Ayez-en pitié vous-même de cette ame* que j'ai confiée à vos soins, *et qui est votre ame* [1]. Je l'ai formée à mon image, je l'ai rachetée de mon sang, je l'ai enrichie des dons de ma grâce, je l'ai appelée à ma gloire, je veux la sauver; et si elle s'écarte de mes voies, des voies de ce salut éternel que je lui ai proposé comme sa fin dernière et le terme de ses espérances, je n'omets rien pour la ramener de ses égarements, pour la relever de ses chutes, pour la purifier de ses taches, pour la guérir de ses blessures, pour la ressusciter par la pénitence, et pour lui rendre la vie. N'est-ce pas là l'aimer? n'est-ce pas en avoir pitié? Mais vous, vous la défigurez, vous la profanez, vous la sacrifiez à vos passions, vous la perdez, et tout cela par le péché. N'est-ce donc pas à vous-même qu'on doit dire : *Ayez pitié de votre ame.* Ayez-en pitié d'autant plus que c'est la vôtre. Quand ce seroit l'ame d'un étranger, l'ame d'un infidèle et d'un païen, l'ame de votre ennemi, vous devriez être sensible à sa perte, et vous

[1] *Miserere animæ tuæ.* Eccl. 30.

souvenir que c'est une ame pour qui Jésus-Christ est mort. Mais outre cette raison générale, il y en a une beaucoup plus particulière à votre égard, dès que c'est de votre ame, que c'est de vous-même qu'il s'agit. *Est-il rien de plus misérable qu'un misérable qui n'est pas touché de sa misère, et qui n'a nulle pitié de lui-même*[1]?

Un courtisan veut s'avancer, faire son chemin, s'élever à une fortune après laquelle il court et où il a porté ses vues; il ne s'embarrasse guère si les autres se poussent et s'ils réussissent dans leurs projets. C'est leur affaire, dit-il, et non la mienne, *chacun y est pour soi.* Voilà comment on parle, au regard de mille affaires, comment on pense, et ce n'est pas toujours sans raison : car dans une infinité de choses, c'est à chacun en effet de penser à soi, et les intérêts sont personnels. Or si cela est vrai dans les affaires humaines, combien l'est-il plus dans l'affaire du salut? *Chacun y est pour soi.* C'est-à-dire qu'à l'égard du salut chacun gagne ou perd pour soi-même, et ne gagne ou ne perd que pour soi-même, indépendamment de tous les autres. Si je me sauve, quand tout le monde, hors moi,

[1] *Quid miserius* misero non miserante seipsum! Aug.

se damneroit, je n'en serois pas moins heureux, et si je me damne, quand tout le monde, hors moi, se sauveroit, je n'en serois pas moins malheureux. Non pas que nous ne puissions et que nous ne devions, par une charité et des secours mutuels, contribuer au salut les uns des autres; mais dans le fond, ce qui nous sauvera, ce ne sont ni les prières, ni les soins, ni les mérites d'autrui, mais nos propres mérites unis aux mérites de Jésus-Christ. Qu'on m'oppose donc, tant qu'on voudra, la multitude, la coutume, l'exemple; qu'on me dise : C'est-là l'usage du monde, c'est ainsi que le monde vit et qu'il agit ; ne pouvant réformer le monde, je le laisserai vivre comme il vit, et agir comme il agit; mais moi j'agirai, et je vivrai comme il me semblera plus convenable au salut de mon ame, et, sans égard à tous les discours, je me contenterai de répondre en deux mots : *Chacun y est pour soi.*

Nous sommes admirables, quand nous prétendons rendre un grand service à Dieu de nous appliquer à l'affaire de notre salut, et d'y donner nos soins. Il semble que Dieu nous en soit bien redevable : comme si c'étoit son intérêt, et *non pas* le nôtre. Eh! mon Dieu, *pour qui donc* est-ce que je travaille, en tra-

vaillant à me sauver? n'est-ce pas pour moi-même? et à qui en revient tout l'avantage? n'est-ce pas à moi-même? Car qu'est-ce devant vous, Seigneur, et pour vous, qu'une aussi vile créature que moi? qu'est-ce que tout l'univers avec moi? Depuis que vous avez précipité du ciel des légions d'anges, et qu'ils sont devenus des démons; depuis que vous avez frappé de vos anathèmes tant de pécheurs qui brûlent actuellement dans l'enfer, et qui doivent y brûler éternellement, en êtes-vous moins grand, ô mon Dieu! en êtes-vous moins glorieux et moins puissant? Et quand le monde entier seroit détruit, et que je me trouverois enseveli dans ses ruines; quand, par un juste jugement, vous lanceriez sur tout ce qu'il y a d'hommes, et sur moi comme sur les autres, toutes vos malédictions, l'éclat qui vous environne en recevroit-il la plus légère atteinte, et en seriez-vous moins riche, moins heureux? O bonté souveraine! sans avoir nul besoin de moi, vous ne voulez pas que je me perde, et vous me faites de la charité que je me dois à moi-même, un commandement exprès; vous m'en faites un mérite et un sujet de récompense.

On est si jaloux dans la vie, et surtout à

cour, de certaines distinctions! on veut être du petit nombre, du nombre des favoris, du nombre des élus du monde, et moins il y a de gens qui s'élèvent à certains rangs et à certaines places, plus on ambitionne ces degrés d'élévation, et plus on fait d'efforts pour y atteindre. Si le grand nombre y parvenoit, on n'y trouveroit plus rien qui distinguât, et cet attrait manquant, on n'auroit plus tant d'ardeur pour les obtenir, et l'on rabattroit infiniment de l'idée qu'on en avoit conçue. Il faut du choix, de la singularité, pour attirer notre estime, et pour exciter notre envie. Chose étrange! il n'y a que l'affaire du salut où nous pensions et où nous agissions tout autrement. Car à l'égard du salut il y a le grand nombre et le petit nombre. Le grand nombre, exprimé par ces paroles du Fils de Dieu, *plusieurs sont appelés ;* le petit nombre, marqué dans ces autres paroles du même Sauveur, *peu sont élus*. Le grand nombre, c'est-à-dire tous les hommes en général, que Dieu appelle au salut, et à qui il fournit pour cela les moyens nécessaires, mais dont la plupart ne répondent pas à cette vocation divine, et ne cherchent que les biens visibles et présents. Le *petit nombre*, c'est-à-dire en particulier les vrais chrétiens et les gens de bien,

qui se séparent de la multitude, renoncent aux pompes et aux vanités du siècle, et, par l'innocence de leurs mœurs, par la sainteté de leur vie, tendent sans cesse vers le souverain bonheur, et travaillent à le mériter. En deux mots, le grand nombre, qui sont les pécheurs et les réprouvés; le petit nombre, qui sont les justes et les prédestinés. Mais voici le désordre : au lieu d'aspirer continuellement à être de ce petit nombre des amis de Dieu, de ses élus et de ses saints, nous vivons sans peine, et nous demeurons d'un plein gré, parmi le grand nombre des pécheurs et des réprouvés de Dieu. Nous pensons comme le grand nombre, nous parlons comme le grand nombre, nous agissons comme le grand nombre, et la seule chose où il nous est non seulement permis, mais expressément enjoint de travailler à nous distinguer, est justement celle où nous voulons être confondus dans la troupe et suivre le train ordinaire.

O hommes, si jaloux des vains honneurs du siècle, apprenez à mieux connoître le véritable honneur, et à chercher une distinction digne de vous! Le salut, le rang de prédestiné, voilà pour vous le seul objet d'une solide et sainte ambition.

DE LA FOI,

ET DES VICES

QUI LUI SONT OPPOSÉS.

ACCORD DE LA RAISON ET DE LA FOI.

Un homme du monde qui fait profession e christianisme, et à qui l'on demande compte e sa foi, dit : Je ne raisonne point, mais je eux croire. Ce langage bien entendu peut re bon : mais dans un sens assez ordinaire, marque peu de foi, et même une secrète dis- osition à l'incrédulité; car qu'est-ce à dire, ne raisonne point? Si ce prétendu chrétien voit bien là-dessus démêler les véritables ntiments de son cœur, ou s'il les vouloit ttement déclarer, il reconnoîtroit que sou- nt cela signifie : Je ne raisonne point, parce ie si je raisonnois, je ne croirois rien; je ne isonne point, parce que si je raisonnois, ma

raison ne trouveroit rien qui la déterminât à croire; je ne raisonne point, parce que si je raisonnois, ma raison même m'opposeroit des difficultés qui me détourneroient absolument de croire. Or penser de la sorte et être ainsi disposé, c'est manquer de foi : car la foi, je dis la foi chrétienne, n'est point un pur acquiescement à croire, ni une simple soumission de l'esprit, mais un acquiescement et une soumission raisonnables; et si cette soumission, si cet acquiescement n'étoient pas raisonnables, ce ne seroit plus une vertu. Mais comment sera-ce un acquiescement, une soumission raisonnable, si la raison n'y a point de part[1]?

Il faut donc raisonner, mais jusqu'à certain point et non au-delà. Il faut examiner, mais sans passer les bornes que l'Apôtre marquoit aux premiers fidèles quand il leur disoit : *Mes frères, en vertu de la grâce qui m'a été donnée, je vous avertis tous sans exception de ne porter point trop loin vos recherches dans les matières de la foi, mais d'user sur cela d'une grande retenue, et de n'y toucher que très sobrement*[2]. Quelles preuves, quels motifs me rendent la religion que je professe, et conséquemment tous les mys-

[1] *Rationabile obsequium vestrum.* Rom. 12. — [2] *Rom.* 13.

tères qu'elle m'enseigne, évidemment croyables? voilà ce que je dois tâcher d'approfondir, voilà ce que je dois étudier avec soin et bien pénétrer, voilà où je dois faire usage de ma raison, et sur quoi il ne m'est pas permis de dire : Je ne raisonne point. Car sans cet examen et cette discussion exacte, je ne puis avoir qu'une foi incertaine et chancelante, qu'une foi vague, sans principes et sans consistance. Aussi est-ce pourquoi le Prince des apôtres, saint Pierre, *nous ordonne de nous tenir toujours prêts à satisfaire ceux qui nous demanderont raison de ce que nous croyons et de ce que nous espérons* [1]. Il veut que nous soyons toujours là-dessus en état de répondre, de justifier le sage parti que nous suivons, de faire voir qu'il n'en est point de mieux établi, et de produire les titres légitimes qui nous y autorisent et nous y attachent inviolablement.

Mais quel est le fond de ces grands mystères que la religion me révèle, et qui nous sont annoncés dans l'Évangile? en quoi consistent-ils? comment s'accomplissent-ils? c'est là que la raison doit s'arrêter, qu'elle doit réprimer sa curiosité naturelle, et qu'il ne m'est plus seulement permis, mais expressément enjoint de dire : Je ne raisonne point, je crois. En effet,

[1] *I Petr.* 3.

il me suffit de savoir que je dois croire tout cela, que je crois prudemment tout cela, que je serois déraisonnable et criminel de ne pas croire tout cela, m'étant enseigné par une religion dont les plus forts raisonnements, et les arguments les plus sensibles me font connoître l'incontestable vérité. C'est là, dis-je, tout ce qu'il me faut; et, si je voulois aller plus avant, si, par une présomption semblable à celle de saint Thomas dans le temps de son incrédulité, je disois comme lui : *A moins que je ne voie, je ne croirai point* [1]; dès lors je perdrois la foi, je l'anéantirois, et j'en détruirois tout le mérite. Je l'anéantirois : pourquoi? parce qu'il est essentiel à la foi de ne pas voir, et de croire ce qu'on ne voit pas. J'en détruirois tout le mérite : pourquoi? parce qu'il n'y a point de mérite à croire ce qu'on a sous les yeux, ce qui nous est présent et qui nous frappe les sens, ce qu'on voit clairement et distinctement : on n'est point libre sur cela, on n'est point maître de sa créance pour la donner ou pour la refuser, on est persuadé malgré soi; on est convaincu sans qu'il en coûte ni effort, ni sacrifice. Et c'est en ce sens que le Sauveur des hommes a dit : *Heureux ceux qui n'ont point vu, et qui ont cru* [2].

[1] Joan. 20. — [2] *Ibid.*

Tel est donc l'accord que nous devons faire de la raison et de la religion. La raison éclairée d'en haut, fait comme les premiers pas, ou met comme les préliminaires en nous convaincant que la religion vient de Dieu : que de tous les articles qu'elle contient, il n'y en a pas un qui n'ait été révélé de Dieu, soit dans l'Écriture, soit dans la tradition expliquée et proposée par l'Église; que Dieu étant absolument incapable d'erreur ou de mensonge, il s'ensuit que tout ce qu'il a prononcé est souverainement vrai; enfin, que la religion ne nous annonçant que la parole de Dieu, et ne nous l'annonçant qu'au nom de Dieu, elle est par conséquent également vraie, et demande une adhésion parfaite de notre esprit et de notre cœur. Voilà où la raison agit, et ce que nous découvrons à la faveur de ses lumières. Mais ce principe posé en général, la religion prend ensuite le dessus; elle propose ses vérités particulières; et, toutes cachées qu'elles sont, elle y soumet la raison, sans lui laisser la liberté d'en percer les ombres mystérieuses. Si, par son indocilité naturelle et par son orgueil, la raison y répugne, la religion, par le poids de son autorité et par un commandement exprès, la réduit sous le joug et la *tient captive*. Si la raison ose dire : *Comment ceci, ou*, comment cela? C'est assez, lui

répond la religion, d'être instruit que ceci ou cela est, et de n'en pouvoir douter selon les règles de la prudence. Or, on n'en peut douter prudemment, puisque, selon les règles de la prudence, on ne peut douter que Dieu ne l'ait ainsi déclaré. Cette réponse, ce silence imposé à la raison, l'humilie; mais c'est une humiliation salutaire, qui empêche la raison de s'égarer, de s'émanciper, de tourner, suivant l'expression de saint Paul, à tout vent de doctrine, èt qui la contient dans les justes limites où elle doit être resserrée, et d'où elle ne doit jamais sortir. De cette sorte, notre foi est ferme, sans rien perdre néanmoins de son obscurité; et elle est obscure, sans rien perdre non plus de sa fermeté.

II. Développons encore la chose; et, pour la rendre plus intelligible et lui donner un nouveau jour, mettons-la dans une espèce de pratique. Je suppose un chrétien surpris d'une de ces tentations qui attaquent la foi, et dont les ames les plus religieuses et les plus fidèles ne sont pas exemptes elles-mêmes à certains moments. Car il y a des moments où une ame, quoique chrétienne, est intérieurement aussi *agitée* par rapport à la foi, que le fut saint *Pierre* sur les eaux de la mer, quand Jésus-*Christ* lui dit : *Homme de peu de foi*, pourquoi

avez-vous douté[1] ? Cependant on ne doute pas, on croit, mais d'une foi troublée, d'une foi presque chancelante, et l'impression est si vive en quelques rencontres, qu'il semble qu'on ne croit rien, et qu'on ne tient à rien. Épreuve difficile à soutenir, mais que Dieu permet pour épurer notre foi même et pour la perfectionner. Il a ses vues en cela, et, bien qu'il paroisse nous délaisser, ce sont pour nous des vues de salut, parce qu'il sait que tout contribue à la sanctification de ses élus, et qu'au lieu de dégénérer et de tomber, c'est dans une foiblesse apparente que la vertu se déploie avec plus de force et qu'elle s'avance.

Or, en de pareilles conjonctures, dans lesquelles je puis me trouver aussi bien que les autres, que fais-je, ou que dois-je faire ? Après avoir imploré l'assistance divine, après m'être écrié comme le prince des apôtres en levant les mains au ciel : *Seigneur, sauvez-nous, autrement nous allons périr*[2], je fais un retour sur moi-même, et pour me fortifier, j'appelle tout ensemble à mon secours, et ma raison et ma religion. L'une et l'autre me prêtent, pour ainsi dire, la main, et concourent à calmer mes inquiétudes et à me rassurer.

Ma raison me rappelle ces grands motifs qui

[1] *Matth.* 14. — [2] *Ibid.*

m'ont toujours déterminé à croire, et m'ont paru jusqu'à présent les plus propres à m'affermir dans la foi où j'ai été élevé. Par exemple, elle me présente ce vaste univers et cette multitude innombrable d'êtres visibles qui le composent. Elle m'en fait admirer la diversité, la beauté, l'immense étendue, l'arrangement, l'ordre, la liaison, la dépendance mutuelle, l'utilité, la durée depuis tant de siècles et leur perpétuité. Elle me fait comtempler les cieux qui roulent sur nos têtes, et dont les mouvements si rapides sont toujours si réglés : ces astres qui nous éclairent, ce nombre prodigieux d'étoiles qui brillent dans le firmament, cette variété de saisons qui, par des révolutions si constantes et si merveilleuses, se succèdent tour-à-tour et partagent le cours des temps. Elle me fait parcourir de la pensée, plutôt que de la vue, ces longs espaces de terres et de mers, qui sont comme le monde inférieur au-dessous du monde céleste. Que de richesses j'y aperçois? que de productions différentes, et de toutes les espèces ! quelle fécondité ! quelle abondance ! Y manque-t-il rien de tout ce qui peut servir, non seulement à l'entretien nécessaire ou commode, mais à la splendeur et à l'éclat, mais à la somptuosité et à la magnificence, mais aux douceurs et aux délices de la

ie? Sans égard à bien d'autres preuves, que
e passe, et sur lesquelles ma raison pourroit
nsister, en voilà d'abord autant qu'il faut
pour m'attacher à la foi d'un Dieu toujours
existant et toujours vivant, l'Être souverain,
le principe de toutes choses, et l'auteur de tant
de merveilles. Car discourant en moi-même,
et jugeant selon les règles d'une droite raison,
et selon le sens ordinaire et le plus universel,
j'observe d'un premier coup d'œil, qu'un ou-
vrage si bien assorti dans toutes ses parties, et
d'une structure au-dessus de tout l'artifice
humain, ne peut être le pur effet du hasard.
Que ce firmament, ces cieux, ces astres, cette
terre, ces mers, que tout cela et tout ce que
nous voyons, ne s'est point fait de soi-même,
ne s'est point arrangé de soi-même, ne se remue
point de soi-même, ne subsiste point par soi-
même, sans qu'aucune intelligence supérieure
y préside, ni jamais y ait présidé. Le sentiment
qui me vient donc là-dessus et qui me touche,
pour peu que j'y fasse attention, est de recon-
noître une première cause et un premier moteur,
un ouvrier par excellence, une puissance su-
prême de qui tout est émané et qui ordonne
tout, qui dispose tout, qui donne à tout l'im-
pression, qui anime et soutient tout. Or cet
excellent ouvrier, cette puissance primitive,

essentielle, indépendante, toujours subsistante, c'est ce que nous appelons Dieu, et ce que nous devons honorer comme Dieu.

Je dis honorer comme Dieu; et de degré en degré, la même raison qui me guide me porte plus avant, et me fait passer de la connoissance de Dieu à la connoissance du culte que je lui dois rendre, et qu'il a droit d'exiger de moi. Culte religieux : et qu'y a-t-il de plus raisonnable, soit dans le Créateur, que d'attendre de ses créatures les justes hommages qui lui appartiennent, et de les leur demander; soit dans les créatures, que de glorifier, selon qu'elles en sont capables, le Créateur de qui elles ont reçu l'être; que d'ajouter foi à ses oracles, de se conformer à ses volontés, de pratiquer sa loi, de lui offrir leur encens, et de se dévouer pleinement à son service? En cela consiste la religion : mais parce que dans la multiplicité des religions qui, par l'égarement des esprits, se sont introduites parmi les hommes, il y en a nécessairement de fausses, et que Dieu réprouve, puisqu'elles se contredisent les unes les autres; il est question d'en chercher une véritable, et d'examiner de plus si celle-là même n'est pas l'unique véritable. Or entre celles qui règnent actuellement dans le monde, je trouve la religion chrétienne, et à la lueur

de ma seule raison, j'y découvre des caractères de vérité si marqués, qu'ils doivent convaincre tout esprit sensé, solide, docile, qui ne s'obstine point à imaginer des difficultés, ni à faire naître de vaines disputes.

Quand il n'y auroit point d'autre témoignage que celui des miracles de Jésus-Christ, ce seroit une preuve plus que suffisante. Ce nouveau législateur paroît sur la terre; il y prêche son Évangile, qui est la loi chrétienne; et, pour autoriser sa prédication, il se dit envoyé de Dieu. Il est évident que si c'est Dieu qui l'envoie, et que ce soit au nom de Dieu qu'il parle, tout ce qu'il enseigne est vrai, et que nous sommes obligés de souscrire à sa doctrine. Car il faudroit ne pas avoir la plus légère notion de Dieu, pour se persuader qu'il pût attester le mensonge et le confirmer. Ce qui reste donc à Jésus-Christ, c'est de prouver sa mission; mais comment l'entreprend-il? par les miracles qu'il opère. *Les choses que je fais*, dit-il, *rendent témoignage de moi; si vous ne m'en croyez pas sur ma parole, croyez-en mes œuvres*[1]. Et il est encore certain que ces œuvres miraculeuses étant au dessus des forces de la nature, et ne pouvant procéder que de la vertu d'en haut, si Jésus-Christ a fait réelle-

[1] *Joan.* 12.

ment des miracles, surtout certains miracles, et qu'il les ait faits pour affirmer qu'il est le Messie, on ne peut plus lui contester cette qualité, ni douter qu'il ne soit venu de la part de Dieu. Autrement Dieu seroit l'auteur de l'imposture, en lui communiquant un pouvoir dont il se seroit prévalu pour tromper les peuples, et abuser de leur crédulité.

Or, que Jésus-Christ ait fait des miracles, et des miracles du premier ordre, et des miracles en très grand nombre, et des miracles les plus éclatants, et des miracles dont la fin principale étoit de se faire connoître comme l'envoyé de Dieu; qu'il ait chassé des corps les démons et délivré les possédés; qu'il ait exercé sur les éléments un empire absolu, et qu'ils aient obéi à sa voix; qu'il ait commandé à la mer, apaisé ses flots, calmé les tempêtes; qu'il ait guéri toutes sortes de maladies, rendu la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, l'usage de la langue aux muets, le sentiment et le mouvement aux paralytiques, la vie aux morts; enfin que, par le prodige le plus singulier et le plus inouï, il se soit ressuscité lui-même après avoir été mis à mort, et enfermé dans le tombeau, c'est de quoi une raison éclairée et dégagée de tout préjugé ne peut refuser de convenir. Il n'y a qu'à considérer mûrement et par ordre toutes

les circonstances dont ces faits se trouvent revêtus, leur variété, leur éclat, le temps, les occasions, les lieux, les campagnes, les places publiques où ils se sont passés, la multitude de gens qui en ont été spectateurs, ou qui, sur le récit qu'ils en entendoient, comme de miracles avérés et tout récents, embrassoient la foi et formoient ces troupes de chrétiens si célèbres par leur zèle et leur sainteté; les qualités irréprochables des témoins qui les ont vus, qui les ont rapportés, qui les ont publiés jusqu'aux extrémités de la terre, qui les ont transmis à la postérité dans leurs Évangiles, qui les ont soutenus sans se démentir jamais, et en ont défendu la vérité aux dépens de leur fortune, de leur repos, de leur vie : il n'y a, dis-je, qu'à faire une discussion exacte de chacun de ces points, et d'autres que je n'ajoute pas; il n'y a qu'à les bien peser, et on avouera que, de tous les faits historiques, nuls ne sont plus solidement appuyés, ni plus à couvert de la censure. Mais, encore une fois, cette perquisition, à qui doit-elle appartenir, et du ressort de qui est-elle, si ce n'est du ressort de la raison? C'est à la raison d'éclaircir d'abord tout cela, de le vérifier, et d'en tirer des preuves *authentiques* en faveur de la religion.

III. Cependant, après m'être convaincu par

mour, lui fait encore le sacrifice de son esprit par la foi. En sacrifiant à Dieu son corps par la pénitence, il honore Dieu comme souverainement équitable; en sacrifiant à Dieu son cœur par l'amour, il honore Dieu comme souverainement aimable, et en sacrifiant à Dieu son esprit par la foi, il honore Dieu comme souverainement infaillible et véritable.

Avantages par rapport à Dieu : mais de plus, à prendre la chose par rapport à l'homme et à sa tranquillité, il ne lui doit pas être moins avantageux d'avoir une règle qui seule arrête les vicissitudes perpétuelles de sa raison, lorsqu'elle est abandonnée à elle-même. Or cette règle, c'est la foi. En effet, sans une foi soumise, toutes les lumières de ma raison, au lieu de me rassurer dans le choix d'un parti, et de me mettre l'esprit en repos, ne serviront au contraire qu'à me jeter chaque jour dans de nouveaux embarras, et à me causer de nouvelles agitations. Car on sait combien la raison humaine, dès qu'on lui donne l'essor, est variable dans ses vues, et combien elle est féconde en idées toujours nouvelles que l'imagination lui suggère. De sorte qu'aujourd'hui nous pensons d'une façon et demain d'une autre, qu'aujourd'hui un sentiment nous plaît, et que demain nous le rejetons, qu'aujourd'hui

une difficulté nous fait de la peine, et qu'elle n'est pas plutôt résolue qu'un autre doute vient bientôt après nous troubler : ce qui est surtout vrai en matière de religion, et ce qui est encore plus commun aux esprits vifs et pénétrants, aux prétendus sages et aux savants du siècle, qu'à des esprits simples et bornés. D'où il arrive que nous demeurons dans une perplexité où l'on se prête à tout ce qui se présente, et l'on ne tient à rien. Saint Augustin nous le témoigne assez en parlant de lui-même. Il cherchoit la vérité, il en faisoit son étude, il y employoit toute sa philosophie : mais après bien des recherches, et après être tombé dans les erreurs les plus grossières, il étoit toujours flottant et incertain, et ne trouvoit rien où il crût pouvoir se reposer : pourquoi? parce qu'il ne prenoit point d'autre guide que sa raison, et qu'elle ne lui suffisoit pas pour tenir son esprit en arrêt, et pour le guérir de ses inquiétudes. De là tant de changements, tant de mouvements inutiles, tant de systèmes différents dont il se laissa préoccuper, et dont il ne revint que lorsqu'il pensa sérieusement à se convertir et à embrasser la foi. En quels termes s'explique-t-il là-dessus dans ses Confessions, et déplore-t-il *l'aveuglement* où il avoit vécu pendant *plusieurs années* ! Quelles actions de grâces

rend-il à Dieu, d'avoir rompu le charme d'une science profane qui lui fascinoit les yeux, et de l'avoir réduit à la sainte ignorance d'une foi souple et docile!

Car si la raison se soumet à la foi, si, dans une parfaite intelligence, elles se donnent mutuellement le secours qu'elles doivent recevoir l'une de l'autre, voilà le moyen prompt et immanquable de pacifier mon ame et de me prémunir contre toutes les attaques dont je puis être assailli au sujet de la religion. De quelque doute que je sois combattu malgré moi, soit par la malice de l'esprit tentateur, soit par les discours d'une troupe de libertins, soit par les révoltes involontaires de ma raison et de son indocilité naturelle, je n'ai point de réplique plus courte ni plus décisive à faire, que celle de Jésus-Christ même au démon qui le vint tenter dans le désert : *Il est écrit*. Oui, il est écrit qu'il y a un premier être, et qu'il n'y en a qu'un, éternel, invisible, tout-puissant, par qui le monde a été créé, et par qui il est conservé et gouverné. Il est écrit que, dans cet être adorable et cette suprême divinité, il y a tout à la fois, et sans confusion, une unité de substance, et une trinité de personnes. Il est écrit que, de cette trinité de personnes, Père, Fils, et Saint-Esprit, le

Fils, égal à son Père et envoyé de son Père, est venu sur la terre pour la rédemption des hommes; que, tout Dieu qu'il est et qu'il n'a jamais cessé d'être, il s'est fait homme lui-même, il a vécu parmi nous, il est mort sur une croix, il est ressuscité et monté au ciel. Il est écrit que ce nouveau législateur et ce sauveur, voulant demeurer avec nous jusqu'à la consommation des siècles, nous a laissé sa chair sacrée et son précieux sang sous les apparences du pain et du vin; que nous offrons l'un et l'autre en sacrifice, et que l'un et l'autre, pour le soutien de nos ames, nous sert, comme sacrement, de nourriture et de breuvage. Il est écrit qu'il y aura un jugement où nous serons tous appelés, et que, dès maintenant, il y a une béatitude céleste, où les bons seront à jamais récompensés, et un enfer, où les pécheurs seront condamnés à un tourment sans mesure et sans fin : ainsi des autres articles qui me sont proposés comme des points de créance. Or, du moment que tout cela est écrit, c'est-à-dire, que tout cela m'est révélé de Dieu ou de la part de Dieu, et que cette révélation m'est tellement notifiée par des motifs de crédibilité, qu'il seroit contre le bon sens de n'en vouloir pas convenir, *je ne demande* rien de plus. Je rends à la foi,

par mon obéissance, l'hommage qui lui est dû; je lui laisse prendre l'ascendant et exercer son empire. Dès qu'elle parle, je l'écoute, je me tais, je crois, parce que je me sens assuré de tout ce qu'elle me dit. Autant qu'il me vient à l'esprit de questions, d'objections, de raisonnements où je me perds et que je ne puis démêler, autant de fois que j'ai recours au sentiment de l'Apôtre, et je me contente avec lui de m'écrier : *O profondeur de la sagesse et de la science de Dieu! que ses jugements sont incompréhensibles, et que ses voies sont au-dessus de ce qu'on en peut découvrir! car qui a pénétré dans les pensées du Seigneur, et qui est entré dans son conseil*[1]*?* Suivant ces principes et y demeurant ferme, je résous dans un mot toutes les difficultés, je dissipe tous les doutes, je me débarrasse de mille réflexions dangereuses et pernicieuses, du moins très importunes et inutiles, j'agis en paix, et n'ai d'autre soin que de vivre chrétiennement selon les maximes et sous la direction de la foi.

Mais comment croire ce que l'on ne comprend pas? Esprit humain, ne te feras-tu point justice? ne connoîtras-tu point ta foiblesse, et pour la connoître, ne te consulteras-tu point toi-même et ta propre raison? Car, à ne

[1] *Rom.* 11.

sulter même que la raison, qui ne voit pas,
oins qu'on ne soit dépourvu de toute lu-
re, combien il est déraisonnable et peu
enable de ne vouloir pas croire une chose,
e qu'elle est au-dessus de nos connois-
es, et qu'on ne la peut comprendre? Hé!
bien de choses existent dans toute l'éten-
de l'univers, combien se passent sous nos
c et nous sont certaines, sans que nous les
prenions? Parce que nous ne les compre-
s pas, en sont-elles moins vraies? Parce
n n'a pas compris jusqu'à présent comme
iit le flux et le reflux de la mer, est-il un
me assez insensé pour douter de ce mou-
ent des eaux si régulier et si constant? Com-
ons-nous bien les ouvrages de la nature,
ombien y en a-t-il qui échappent à nos
endues découvertes et à toute notre péné-
on? Jugeons de là si nous devons être
ris que les mystères de Dieu soient hors
otre portée, et que nous ne puissions y
ndre, et jugeons encore de là même si
une juste conséquence de dire : Je ne
point croire que cela soit, puisque je n'y
ois rien.

Dieu ne plaise que je pense de la sorte,
ie j'ose, Seigneur, m'ingérer dans des
s qui me sont présentement inconnus.

Ce seroit une présomption; et selon la menace de votre Saint-Esprit, en voulant contempler de trop près votre majesté, je m'exposerois à être accablé de votre gloire. Le jour viendra, je l'espère ainsi de votre miséricorde, il viendra cet heureux jour où j'entrerai dans votre sanctuaire éternel, où vous vous montrerez à moi dans tout votre éclat, où je vous verrai face à face. D'une foi ténébreuse, vous me ferez passer à une clarté sans nuage et toute lumineuse. Mais jusque là, jusqu'à ce jour de la grande révélation, vous me mettez à l'épreuve, et vous voulez que je vous cherche dans la nuit et par des voies sombres. Ce n'est pas, Seigneur, que vous réprouviez les lumières de ma raison; au contraire, vous me l'avez donnée comme un flambeau pour me guider : mais après en avoir fait l'usage convenable, vous m'ordonnez de lui fermer les yeux, de la réprimer, de l'assujettir, et de l'accorder par cette sujétion même avec la foi, qui doit avoir toujours la supériorité sur elle et la dominer. Vous l'avez ainsi réglé, Seigneur, et pour l'honneur de votre parole, et pour mon salut. De bon cœur j'y consens. Je crois ce qu'il vous a plu de me faire annoncer, et je le crois précisément parce que vous me l'avez dit : *Je crois*, mon Dieu, mais en

ıême temps j'ajoute, comme ce père de l'É-angile, *fortifiez mon peu de foi*[1]; car il me emble, en certaines conjonctures, qu'elle st bien foible cette foi, pour laquelle néanıoins je dois être en disposition de répandre ıon sang. Vous la soutiendrez, ou vous me outiendrez moi-même contre les plus violents ssauts, et vous ne permettrez pas qu'un fonds i nécessaire et si précieux me soit enlevé.

LA FOI SANS LES OEUVRES, FOI STÉRILE ET SANS FRUIT.

I. SOMMES-NOUS chrétiens? ne le sommesıous pas? Si nous ne le sommes pas, pourquoi ıffectons-nous de le paroître, pourquoi en ›ortons-nous le nom? c'est une hypocrisie et ın mensonge. Mais si nous le sommes, que ı'en pratiquons-nous les œuvres? et n'est-ce ›as une contradiction énorme, d'être chrétien lans la créance, et païen ou plus que païen lans les mœurs?

Voilà le triste état du christianisme : en voilà .e désordre le plus universel. Je dis le plus ıniversel; et pour en venir à la preuve, toute fondée sur l'expérience, nous devons distin-

[1] *Marc*. 9.

guer trois sortes de chrétiens : des chrétiens seulement de nom, des chrétiens de pure spéculation, et des chrétiens tout à la fois de créance et d'action. Chrétiens seulement de nom, et rien de plus : c'est un certain nombre de libertins qui, dans le sein même de la religion, vivent sans religion, renonçant au baptême où ils ont été régénérés, et à la foi qu'ils y ont reçue. Non pas qu'ils s'en déclarent hautement, ni qu'ils fassent une profession ouverte d'impiété : ils gardent toujours quelques dehors ; ils ne produisent leurs sentiments qu'en termes équivoques, ou qu'en présence de quelques libertins comme eux ; leur apostasie est secrète : mais enfin, par la corruption de leur cœur, ils en sont venus à douter de tout et à ne rien croire : *Ils ont encore l'apparence d'hommes vivants, et ils sont morts*[1]. Chrétiens de pure spéculation, autre caractère : c'est-à-dire qu'ils n'ont pas perdu l'habitude et le don de la foi : ils ne contestent aucune de ses vérités, et ils les respectent toutes ; ils pensent bien : mais s'il faut passer à la pratique, c'est là que leur foi se dément, ou qu'ils la démentent eux-mêmes par l'inutilité de leur vie, et souvent même par les plus honteux déréglements. Enfin, chrétiens de créance et d'action :

[1] *Apoc.* 3.

ce sont les vrais chrétiens, d'autant plus chrétiens que l'esprit de la foi dont ils sont remplis, les porte à une pratique plus excellente et plus constante de tous leurs devoirs; et par un heureux retour, d'autant plus animés et plus touchés de cet esprit de foi, qu'ils le mettent plus constamment et plus excellemment en œuvre, et qu'ils s'adonnent avec plus de soin à tous les exercices d'une piété agissante et fervente : car, de même que la foi vivifie les œuvres, on peut dire que les œuvres vivifient la foi. Ils croient, et pour cela ils agissent; et parce qu'ils agissent, leur foi croît à mesure, et devient toujours plus ferme et plus vive.

Or, de ces trois espèces de chrétiens, il est évident que le plus grand nombre est de ceux que j'ai appelés chrétiens de spéculation, et qui tiennent le milieu entre les premiers et les derniers. Il est vrai qu'il y a dans le monde et parmi nous des impies en qui la foi est absolument éteinte. Bien loin d'avoir aucun sentiment de Dieu, ils ne reconnoissent ni Dieu ni loi, ou si l'aveuglement dans lequel ils sont plongés, n'a pu effacer de leur esprit toute idée d'un Dieu premier moteur de l'univers, du moins, à l'exemple de ces philosophes dont *parle saint Paul*, ne le glorifient-ils pas comme

Dieu, et traitent-ils de superstition populaire l'obéissance et le sacré culte que nous lui rendons selon l'Évangile et les enseignements de Jésus-Christ. Mais il faut, après tout, convenir que ce n'est point là l'état le plus commun. Il n'y en a toujours que trop, je le sais, hélas! et j'en gémis : mais du reste, ce libertinage entier et complet, n'est répandu que dans une petite troupe de gens qui n'osent même le découvrir, ou qui tombent dans le mépris, et se diffament en le laissant apercevoir. Il est vrai, d'ailleurs, que la foi n'est point non plus tellement affoiblie, ni altérée dans tout le christianisme, qu'il n'y ait encore, jusqu'au milieu du siècle, de parfaits chrétiens qui, par la divine miséricorde, et le secours de la grâce, soutiennent dignement la sainteté de leur profession, aussi fidèles et aussi religieux dans la conduite, qu'ils le sont dans la doctrine; remplissant avec une régularité édifiante toutes leurs obligations, et confessant Jésus-Christ par leur bonne vie et leurs exemples, comme ils le confessent de cœur par leurs sentiments, et de bouche par leurs paroles. Nous en devons bénir Dieu; mais ce qu'on ne sauroit en même temps assez déplorer, c'est que les chrétiens de ce caractère soient si rares, et qu'à peine nous en puissions compter un entre mille. Ce n'est

pas d'aujourd'hui que cette décadence a commencé dans l'Église ; mais pour peu qu'on ait de zèle, on ne peut voir sans une amère douleur combien le mal augmente tous les jours, et combien la charité de ces derniers siècles se refroidit d'un temps à l'autre.

Reste donc de conclure que la foi de la plus grande partie des chrétiens se réduit toute à un simple acquiescement de l'esprit, sans effets, sans fruits, et que c'est là le renversement le plus général. Car quelques plaintes que forment, au sujet de la foi, les personnes zélées, et de quelque manière que s'énoncent les prédicateurs dans leurs discours, quand ils s'écrient qu'il n'y a plus de foi sur la terre, et qu'elle y est abolie, quand ils s'adressent à Dieu comme le Prophète, et qu'ils lui demandent : Seigneur, qui est-ce qui croit à la parole que nous annonçons, et où trouve-t-on de la foi ? quand à la vue de ce déluge de vices qui se sont débordés de toutes parts, et qui infectent tant d'ames, du moins à la vue de l'extrême tiédeur et de l'affreuse inutilité où s'écoulent, jusqu'à la mort, toutes nos années, ils en attribuent la cause à un défaut absolu de foi : ces expressions, qu'une sainte ardeur inspire, ne doivent point être prises à la lettre *ni dans toute* la rigueur de leur sens. Ce seroit

outrer la chose, et pour ne rien exagérer, il me semble que tout ce qu'il y a de réel en tout cela, c'est que la loi subsistant encore dans le fond, ce n'est plus, par la dépravation et le malheur des temps, qu'une racine infructueuse, et que ce sacré germe, dont les productions autrefois étoient si merveilleuses, si promptes, si abondantes, n'opère plus ou presque plus : pourquoi? parce que ce n'est plus qu'une foi languissante ou comme endormie, parce que nous ne la faisons entrer, ni dans nos délibérations, ni dans nos résolutions, ni dans nos actions; parce que, sans l'effacer de notre cœur, nous l'effaçons de notre souvenir, et que ses vérités, quelque importantes et quelque touchantes qu'elles soient, ne nous étant jamais présentes à la pensée, elles ne doivent faire sur nous nulle impression. D'où il arrive que dans le plan de notre vie, elles ne servent ni à nous détourner du mal, ni à nous porter au bien, quoiqu'elles nous aient été surtout révélées pour l'un et pour l'autre.

II. Je dis que c'est pour nous détourner du mal et pour nous porter au bien, que nous ont été révélées les vérités de la foi. Car si Dieu nous a donné la foi, ce n'est point seulement afin que notre foi soit pour nous une règle de créance, mais une règle de conduite. Avant

même la création du monde, dit l'apôtre, *Dieu nous a choisis en Jésus-Christ, et il nous a appelés, afin que nous fussions saints et sans tache devant ses yeux*[1]. Voilà *ce peuple parfait* que le divin précurseur vint d'abord, selon la parole de Zacharie, *préparer au Seigneur*, et à qui le Seigneur lui-même a voulu mettre ensuite les derniers traits. De là ces grandes maximes et ces principes de morale dont toute la loi évangélique est composée. Notre adorable maître ne s'est pas contenté de les enseigner aux hommes et de nous les expliquer, mais il a voulu, pour notre exemple, les pratiquer. Que dis-je? il a plus fait; et pour nous montrer combien il avait à cœur cette pratique, et combien il la jugeoit essentielle dans la religion, avant que d'enseigner, il a commencé par pratiquer. De là même, ces leçons si fréquentes, ces exhortations des apôtres, lorsqu'ils instruisoient les fidèles, et qu'ils les formoient au christianisme. De quoi leur parloient-ils plus souvent? des bonnes œuvres. Que leur recommandoient-ils plus fortement? les bonnes œuvres. Que leur reprochoient-ils plus vivement? leurs négligences et leurs relâchements dans les bonnes œuvres: c'étoit-là presque l'unique sujet de

[1] *Ephes. 1.*

leurs épîtres et de leurs prédications. Car sans rapporter en particulier tous les points dont ils leur enjoignoient une pratique journalière et assidue, voilà, dans une vue générale, ce qu'ils prétendoient leur marquer en les conjurant de se comporter toujours d'une manière digne de leur vocation, de chercher en toutes choses le bon plaisir de Dieu, d'achever l'ouvrage que la grâce avoit commencé dans eux, et de faire en sorte que rien ne manquât à leur perfection et à leur sanctification, afin que rien ne manquât à leur salut éternel et à leur gloire. Tels étoient les enseignements de ces premiers prédicateurs de la foi : pleinement instruits des intentions du Fils de Dieu, et suivant le même esprit, ils réprouvoient une foi lâche et nonchalante, et ne canonisoient qu'une foi vigilante, entreprenante, édifiante.

Et certes comment l'entendons-nous, si nous nous flattons d'obtenir la vie bienheureuse par la foi sans les œuvres de la foi ? Est-ce à la foi seule que Jésus-Christ a promis son royaume ? Est-ce la foi seule qui nous justifie ? La foi est le fondement de la sainteté chrétienne, et les œuvres en doivent être le complément : ôtez donc les œuvres, je suis en droit de vous dire, comme l'apôtre saint Jacques : *Si quelqu'un a la foi et qu'il n'ait point les œu-*

vres, de quoi cela lui servira-t-il? est-ce que la foi le pourra sauver[1]?

On m'opposera la parole de saint Paul, et l'exemple d'Abraham tiré du quinzième chapitre de la Genèse, où il est dit qu'Abraham crut, et que sa foi lui fut imputée à justice. Il est vrai, Abraham et tant d'autres, soit patriarches, soit prophètes de l'ancienne loi, se sont rendus par la foi recommandables auprès de Dieu; mais par quelle foi? consultons le même saint Paul, et il nous l'apprendra; c'est au chapitre onzième de son épître aux Hébreux, où il décrit avec une éloquence toute divine, ce que la foi inspira de plus héroïque et de plus grand à ces hommes incomparables.

En effet, sans vouloir ici les nommer tous, et sans en faire un dénombrement trop étendu, quelle fut la foi d'Abraham? il crut: mais il ne se borna pas à croire, ou plutôt, parce qu'il crut et qu'il crut efficacement et d'une foi parfaite, il quitta sa patrie ainsi qu'il lui étoit ordonné, il s'éloigna de ses proches, il offrit son fils unique, il se mit en devoir de l'immoler, et ne ménagea rien pour rendre hommage à Dieu et lui témoigner son obéissance. Quelle fut la foi de Moïse? il crut: mais il ne se contenta pas de croire, ou plu-

[1] *Jac. 2.*

tôt, parce qu'il crut et qu'il crut vivement et d'une foi pratique, il renonça à toutes les espérances humaines, il sacrifia dans une cour étrangère les titres les plus pompeux et la plus riche fortune, il se réduisit dans une condition humble et dans un état de souffrance, s'estimant plus heureux d'être affligé avec le peuple de Dieu que de goûter les fausses douceurs du péché parmi les idolâtres. Quelle fut la foi d'un Gédéon, d'un Jephté, d'un David, de tant de glorieux combattants et de zélés israélites ? Ils crurent : mais ils ne s'estimèrent pas quittes de tout en croyant, ou plutôt, parce qu'ils crurent, et qu'ils crurent bien et d'une foi courageuse, les uns s'exposèrent à mille périls pour la cause du Seigneur, lui soumirent les nations ennemis, et subjuguèrent les royaumes, les autres passèrent par les plus rudes épreuves, endurèrent pour le Dieu de leurs pères et pour sa loi les plus rigoureux traitements, et périrent par le tranchant de l'épée; d'autres, séparés du monde, confinés dans des déserts, cachés dans de sombres cavernes, menèrent la vie la plus austère, et ressentirent toutes les misères de la pauvreté et de l'indigence : tous se regardant sur la terre comme *des étrangers*, et n'ayant nulle prétention, *nul intérêt* temporel qui les attachât, ne s'em-

ployèrent qu'à chercher sans cesse, et par les vœux de leur cœur, et par le mérite de leurs œuvres, cette cité céleste que la foi leur faisoit entrevoir de loin et où elle les appeloit. Car telle est en abrégé la peinture que l'Apôtre nous a tracée de ces saints de la première alliance. C'est ainsi que la foi agissoit dans eux, ou qu'ils agissoient par la foi, persuadés qu'ils ne pouvoient sans cela espérer l'accomplissement des promesses qui leur avoient été faites, ni entrer en possession de l'héritage qui leur étoit destiné.

Les saints de la loi nouvelle en ont-ils jugé autrement à l'égard d'eux-mêmes ? ont-ils pensé que cette loi de grâce leur donnât un privilége particulier, et qu'indépendamment des œuvres, la qualité de chrétien leur fût un titre suffisant pour être admis au rang des élus ? Si c'étoit là leur morale, et s'ils ne comptoient que sur la foi, pourquoi se consumoient-ils de veilles et de travaux ? pourquoi s'exténuoient-ils d'abstinences, de jeûnes, de mortifications ? pourquoi se refusoient-ils tous les plaisirs des sens, et faisoient-ils à leur corps une guerre si cruelle ? qu'étoit-il nécessaire qu'ils s'exerçassent continuellement en des pratiques d'humilité, de patience, de charité ? que leur importoit-il d'être si assidus à la prière et à l'oraison, et d'y pas-

ser presque les journées entières et les nuits? que ne sortoient-ils de leurs retraites ? que ne se répandoient ils dans le monde ? que ne se donnoient-ils plus de relâche et plus de repos? Mais encore après tant d'œuvres saintes, après s'être épuisés pour la gloire de Dieu, pour le service du prochain, pour leur propre sanctification et leur progrès personnel; après avoir amassé d'immenses trésors, comment ne se qualifioient-ils que de serviteurs inutiles? comment, à les en croire, se trouvoient-ils les mains vides, et déploroient-ils avec autant de confusion que d'amertume de cœur leurs besoins spirituels et leur dénûment extrême ? d'où leur venoit ce tremblement dont ils étoient saisis au sujet de leur salut, et au souvenir des arrêts du Ciel ? Ils avoient tout entrepris, tout exécuté, tout soutenu, et il sembloit néanmoins qu'ils n'eussent rien fait. Ne nous en étonnons pas : c'est qu'ils étoient convaincus de l'indispensable nécessité des œuvres pour rendre leur foi salutaire, et qu'ils craignoient de ne pas remplir sur cela toute la mesure qui leur étoit prescrite.

Avons-nous moins à craindre qu'eux, et sommes-nous moins exposés à cette malédiction dont le Fils de Dieu frappa le figuier stérile ? *Il s'approcha de ce figuier, il y chercha des fruits; mais n'y voyant que des feuilles :*

Que jamais, dit-il, *tu ne portes de fruit*, *et que personne jamais ne mange rien qui vienne de toi* [1]. L'effet suivit de près l'anathème : le figuier dans l'instant même perdit tout son suc, et sécha jusque dans ses racines. Ce ne fut plus qu'un bois mort et propre à brûler. Figure terrible ! Quand le souverain juge viendra, ou qu'il nous appellera à lui pour décider de notre éternité, ce qu'il examinera dans nous, ce qu'il y cherchera, ce ne sera pas seulement la foi que nous aurons conservée, mais les œuvres qui l'auront accompagnée : ainsi nous le déclare le grand Apôtre dans les termes les plus exprès : *Nous paroîtrons tous devant le tribunal de Jésus-Christ*, *afin que chacun reçoive selon le bien qu'il aura pratiqué*, *ou selon le mal qu'il aura commis* [2]. L'Apôtre ne dit pas précisément que nous recevrons selon que nous aurons cru ou que nous n'aurons pas cru, mais selon que nous aurons agi, ou que nous n'aurons pas agi conformément à notre croyance.

Et n'est-ce pas aussi ce que nous voyons clairement exprimé dans la sentence ou de salut ou de damnation, que prononcera le Fils de Dieu, soit à l'avantage des justes en les glorifiant, soit à la ruine des pécheurs en les réprouvant ! Que dira-t-il aux uns ? *Venez* : vous

[1] *Matth*, 21. — [2] II Cor. 1.

qui êtes bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde: car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger, et le reste. Que dira-t-il aux autres? *Retirez-vous, maudits, et allez au feu éternel, parce que j'ai été pressé de la faim, et que vous n'avez pas eu soin de me nourrir*[1]. Il n'est point là parlé de la foi, non pas qu'elle ne soit supposée, et que dans le jugement qui sera porté, ou en notre faveur ou contre nous, elle ne doive avoir toute la part qu'elle mérite, mais enfin il n'en est point fait mention. Il n'est point dit aux prédestinés, *Vous êtes bénis de mon Père*, parce que vous avez été soumis aux vérités de mon Évangile, comme il n'est point dit aux réprouvés, *Allez, maudits, au feu éternel*, parce que vous avez été incrédules : mais il semble que tous les motifs de ce double jugement ne soient pris que de la pratique, ou de l'omission des œuvres chrétiennes. *J'ai eu soif, et vous m'avez donné, ou ne m'avez pas donné à boire; je n'avois point de logement, et vous m'avez recueilli, ou ne m'avez pas recueilli chez vous; j'étois malade, et vous m'avez, ou ne m'avez pas assisté*[2]. Tout cela ne regarde en apparence que les œuvres de miséricorde, mais comprend en général

[1] *Matth*. 25. — [2] *Ibid*.

:s autres, qui y sont sous-entendues.
ιin donc, je pourrois dire alors à Dieu :
r, j'étois chrétien et j'avois la foi, si je
ajouter que j'ai mis en œuvre cette foi,
profité de cette foi, que cette foi m'a
:xciter et à entretenir ma ferveur dans
:e de toutes les vertus, qu'avec cette
ıar les grandes considérations que cette
ıentoit continuellement à mon esprit,
ıis détaché du monde, j'ai combattu
sions, j'ai mortifié mes sens, j'ai jeûné,
, j'ai fait l'aumône, je n'ai rien omis
mes devoirs; si, dis-je, ces mérites de
me manquent, Dieu produisant contre
te foi même que j'ai reçue sur les sacrés
et que j'ai professée, n'aura de sa part
'autre réponse à me faire, que celle de
re de l'Evangile au serviteur paresseux :
ıt serviteur, pourquoi n'avez-vous pas
é votre talent ? pourquoi l'avez-vous
nutilement dans vos mains, au lieu de
re à profit, afin qu'à mon retour j'en
ıe quelque intérêt ?
:st-ce que ce talent, sinon la foi ? qu'est-
ce serviteur paresseux, sinon un de ces
ns oisifs et négligents, qui tiennent leur
nme ensevelie, et en qui elle paroît

' *Ce serviteur* paresseux, quoique seu-

lement paresseux et sans avoir dissipé son talent, fut traité de méchant serviteur, et par cette raison seule, il fut condamné et rejeté du maître; et ce chrétien négligent et oisif, quoique seulement oisif et négligent, sans s'être écarté de la foi, sera traité de mauvais chrétien, et par ce titre seul, Dieu le jugera coupable et le renoncera. Coupable, parce que la foi, dans les vérités qu'elle nous révèle, lui fournissant les plus puissants motifs pour allumer tout son zèle et pour l'engager à une vie toute sainte, il y aura été insensible et n'y aura pas fait l'attention la plus légère. Coupable, parce que la foi lui dictant elle-même qu'exclusivement aux œuvres elle n'étoit pas suffisante pour lui assurer un droit à l'héritage céleste, il ne l'aura point écoutée sur un article aussi important que celui-là, et n'en aura tenu nul compte. Coupable, parce que la foi étant une grâce, et l'une des grâces les plus précieuses, il en falloit user, puisque les grâces divines ne nous sont point données à d'autre fin; et que n'en ayant fait aucun emploi, il ne se sera pas conformé aux vues de Dieu sur lui, et n'aura pas rempli ses desseins. Coupable, parce qu'ayant eu la foi dans le cœur, et l'ayant même confessée de bouche, il l'aura démentie dans la pratique; qu'il l'aura contredite et tenue dans une espèce

de servitude ; qu'il aura résisté à ses connoissances et à ses lumières ; qu'il l'aura déshonorée, en la dépouillant de sa plus belle gloire, qui est la sainteté des œuvres ; qu'il l'aura scandalisée devant les libertins, en leur faisant dire que, pour être chrétien, on n'en est pas plus homme de bien. Enfin coupable, par comparaison avec tout ce qu'il y aura eu avant lui et après lui de chrétiens fervents, appliqués, laborieux, qui n'avoient pas pourtant une autre foi que la sienne ; et même coupable par comparaison avec une multitude innombrable d'infidèles et d'idolâtres en qui la foi eut fructifié au centuple et dont elle eût fait autant de saints, s'ils eussent été éclairés comme lui de l'Évangile.

Voilà pourquoi Dieu le réprouvera, et lui fera entendre cette désolante parole : *Je ne vous connois point.* Non pas qu'à l'égard des chrétiens il en soit tout-à-fait de même qu'à l'égard du serviteur paresseux. Le maître, en condamnant ce serviteur inutile, lui fit enlever le talent qu'il lui avoit confié ; mais en réprouvant ce lâche chrétien, Dieu lui laissera l'excellent caractère dont il l'avoit honoré. Jusque dans l'enfer, ce sera toujours un chrétien ; mais *il ne le sera plus* que pour sa honte, que pour *son supplice,* que pour son désespoir. Cette

glorieuse qualité de chrétien qu'il aura si longtemps oubliée, quand il étoit pour lui d'un souverain intérêt d'y penser, il ne l'oubliera jamais, lorsqu'il en voudroit perdre l'idée, et que le souvenir qu'il en conservera ne pourra plus servir qu'à le tourmenter. Quels regrets fera-t-elle naître dans son cœur, quand elle lui remettra les prétentions qu'elle lui donnoit au royaume de Dieu, et que par une indolence molle où il se sera endormi, il se verra déchu de toutes ses espérances ? A quels reproches l'exposera-t-elle de la part de tant de gentils réprouvés comme lui, mais sans avoir été revêtus du même caractère, ni avoir eu le même avantage que lui ? Eh quoi ! vous êtes devenu semblable à nous ! vous avez encouru le même sort ! Que vous demandoit-on de si difficile ? et comment avez-vous perdu un bien dont votre foi vous découvroit le prix inestimable, et que vous pouviez acquérir à si peu de frais ?

III. Que peuvent dire à cela ces honnêtes gens du siècle, qui passent pour chrétiens, et qui le sont en effet, mais dont la foi, toute renfermée au dedans, ne se produit presque jamais au dehors par aucun acte de christianisme, ni aucune des œuvres les plus ordinaires de la religion? Car voilà où la foi en est réduite, même parmi ceux qui, dans le

monde, ont une réputation mieux établie, et font voir dans leur conduite plus de régularité et plus de probité. Telle est la vie de tant de femmes, en qui je conviens qu'il n'y a rien à reprendre par rapport à la sagesse et à l'honneur de leur sexe. Telle est la vie de tant d'hommes qui, dans l'estime publique, sont réputés hommes d'ordre et de raison, droits, intègres, ennemis du vice, et ne se portant à nul excès. Je veux bien là dessus leur rendre toute la justice qu'ils méritent; je ne formerai point contre eux des accusations fausses et mal fondées; je ne leur imputerai ni libertinage, ni débauche, ni passions honteuses ni commerces défendus, ni colères, ni emportements, ni fraudes, ni usurpations, ni concussions. Que sur tous ces sujets et sur d'autres ils soient hors d'atteinte, j'y consens; mais je ne les tiens pas dès de lors assurés de leur salut. Si d'une part j'ai quoi espérer pour eux, je ne vois d'ailleurs que trop à craindre, et en voici la raison : car ne nous laissons point abuser d'une erreur d'autant plus dangereuse, qu'elle est plus apparente et plus spécieuse, et ne pensons point que tout le mérite absolument requis pour le salut, consiste à éviter certains péchés. Dieu, *dans sa loi, ne nous* a pas dit seulement : *Abstenez-vous de* ceci ou de cela, mais il nous a

dit de plus, faites ceci et faites cela. Le père de famille ne reprit d'aucune action mauvaise ces ouvriers qu'il trouva dans la place publique; mais il les blâma de perdre leur temps, et de demeurer là sans occupation. *Allez*, leur dit-il, *dans ma vigne* [1], et travaillez-y; car sans travail vous ne gagnerez rien, et vous ne devez être récompensés que selon la mesure de votre ouvrage. Tellement que nous ne serons pas moins responsables à Dieu du bien que nous aurons omis, que du mal que nous aurons commis.

Or, qu'on me dise quel bien pratiquent la plupart des chrétiens, et même de ces chrétiens que je reconnois volontiers pour gens d'honneur, et à qui j'accorde sans peine la louange qui leur appartient. Ils sont de bonnes mœurs, ils s'en félicitent, ils en font gloire; mais ces bonnes mœurs, à quoi vont-elles, et où se réduisent-elles? Sont-ce des gens pieux et religieux, qui s'adonnent, autant que leur état le permet, à la prière, qui assistent aux offices divins, qui se rendent assidus au sacrifice de nos autels, qui fréquentent les sacrements, qui se nourrissent de saintes lectures, qui écoutent la parole de Dieu, qui chaque jour se rendent compte à eux-mêmes de la disposition de

[1] Matth. 20.

leur conscience, et qui, après certaines distractions indispensables et certaines affaires où leur condition les engage, aient leur temps marqué pour se recueillir et pour vaquer au soin de leur ame! Sont-ce des gens charitables, qui par un esprit de religion s'intéressent aux misères et aux besoins d'autrui, et soient même pour cela disposés à relâcher tout ce qu'ils peuvent de leurs intérêts propres; qui, suivant la maxime de l'Apôtre, *pleurent avec ceux qui pleurent*, et, sans se piquer d'une maligne jalousie, *se réjouissent avec ceux qui ont sujet de se réjouir* [1]; qui selon leurs facultés contribuent au soulagement des pauvres et à la consolation des affligés, s'appliquent à les connoître, se faisant instruire de ce qu'ils souffrent et de ce qui leur manque, les visitant eux-mêmes autant qu'il convient, et ne dédaignant pas dans les rencontres de leur porter les secours nécessaires; qui, dans toutes leurs paroles et dans toutes leurs manières d'agir, prennent soigneusement garde à n'offenser personne, et du reste ne pensent aux injures qu'on leur fait que pour les pardonner : doux, humbles, patients, affables à tout le monde, et ne cherchant, à l'égard de tout le monde, que les *sujets* de *faire* plaisir et d'obliger?

[1] *Rom.* 12.

Sont-ce des gens mortifiés et détachés d'eux-mêmes, qui répriment leurs désirs, qui, captivent leurs sens, qui crucifient leur chair, qui par un sentiment de pénitence et en vue de cette abnégation évangélique, dont le Fils de Dieu a fait le point capital et comme le fondement de sa loi, renoncent aux commodités et aux aises de la vie, se retranchent tout superflu, et se bornent précisément au nécessaire ?

Hé! que dis-je? connoissent-ils cette morale? la comprennent-ils ? en ont-ils même quelque teinture ? Que je la leur propose, et que j'entreprenne de les y assujettir, ils me prendront pour un homme outré, pour un zélé indiscret, pour un homme sauvage venu du désert. C'est néanmoins la morale de Jésus-Christ, et c'est à cette morale que le salut est promis : il n'est point promis à une vie douce et toute humaine, quelque innocente au dehors qu'elle paroisse. Je consulte l'Évangile, et voici ce que je lis : *Entrez par la porte étroite, faites effort. Le royaume de Dieu ne s'emporte que par violence, n'y a que ceux qui emploient la force qui le ravissent. Marchez*, c'est-à-dire agissez, *tandis que le jour vous éclaire. L'arbre qui ne produit point de bons fruits*, sera coupé et jeté *au feu.* Enfin, *celui qui ne porte pas sa croix*,

et ne la porte pas tous les jours, ne peut être mon disciple ni digne de moi. Tout cela est court, précis, décisif : c'est Jésus-Christ qui parle, et qui nous donne des règles infaillibles pour juger si nous serons sauvés ou réprouvés. Toute vie conforme à ces principes est une vie de salut, mais toute vie aussi qui leur est opposée doit être une vie de réprobation.

Et qu'on ne demande point en quoi cette vie est criminelle, et pourquoi, sans être une vie licencieuse et vicieuse, c'est toutefois une vie réprouvée de Dieu. Je ne m'engagerai point ici dans un long détail, ni en des questions subtiles et abstraites : je n'ai en général autre chose à répondre, sinon que cette vie dont on fait consister la prétendue innocence à s'abstenir de certains excès et de certains désordres scandaleux, n'a point précisément par là les caractères de prédestination marqués dans les textes incontestables et irréprochables que je viens de rapporter. Vivre de la sorte, ce n'est certainement point entrer par la porte étroite, ni tenir un chemin rude et difficile. Ce n'est point avoir de grands efforts à faire pour gagner le ciel, ni user de grandes violences. Ce n'est point profiter du temps que Dieu nous donne, ni *faire de nos* années un emploi tel que Dieu *le veut pour notre* avancement dans ses voies

et notre perfection. Ce n'est point être de ces bons arbres qui s'enrichissent de fruits, et remplissent par leur fertilité les espérances du maître. En un mot, ce n'est point vivre selon l'Évangile, puisque ce n'est ni se renoncer soi-même, ni porter sa croix, ni suivre Jésus-Christ. Or, quiconque ne vit pas selon l'Évangile, ne peut arriver au terme où l'Évangile nous appelle, et je conclus, sans hésiter, qu'il est hors de la route, qu'il s'égare, qu'il se damne! Ce raisonnement me suffit, et je n'en dis pas davantage. Malgré toutes les justifications qu'on peut imaginer, je ne me départirai jamais de ce principe fondamental et inébranlable. Si tant de chrétiens du siècle et de chrétiennes n'en sont point troublés, leur fausse confiance ne m'empêche point de trembler pour eux, et de trembler pour moi-même. Qu'ils raisonnent comme il leur plaira : s'ils n'ouvrent pas les yeux, et qu'ils s'obstinent à ne vouloir pas reconnoître la fatale illusion qui les séduit, j'aurai pitié de leur aveuglement; mais je ne cesserai point de prier en même temps le Seigneur qu'il me garde bien d'y tomber.

LES OEUVRES SANS LA FOI, OEUVRES INFRUCTUEUSES ET SANS MÉRITE POUR LA VIE ÉTERNELLE.

L'APÔTRE saint Jacques a dit : Faites-moi voir vos œuvres et je jugerai par là de votre foi; mais, sans blesser le respect dû à la parole du saint Apôtre, ne pourroit-on pas en quelque manière, renverser la proposition, et dire aussi : Faites-moi voir votre foi, et je jugerai par là de vos œuvres; c'est-à-dire que je connoîtrai, par le caractère de votre foi, si les œuvres que vous pratiquez sont véritablement de bonnes œuvres, si ce sont des œuvres chrétiennes, des œuvres saintes devant Dieu, des œuvres que vous puissiez présenter à Dieu, et qui vous tiennent lieu de mérites auprès de Dieu.

Car il ne faut point considérer nos œuvres précisément en elles-mêmes, pour savoir si elles sont bonnes ou mauvaises, si Dieu les accepte, ou s'il les méprise et les rejette; mais, pour faire cette distinction, on doit examiner *le principe.* Or le principe de toute bonne *œuvre, de toute* œuvre méritoire et recevable

au tribunal de Dieu, c'est la foi, puisque la foi, selon l'expresse décision du concile de Trente, est la racine de toute justice; d'où il s'ensuit que cette racine étant altérée et gâtée, les fruits qu'elle produit doivent s'en ressentir, et que ce ne peuvent être de bons fruits.

Gardons-nous toutefois de donner dans une erreur condamnée par l'Église, et en effet très condamnable, qui est de traiter de péché tout ce qui ne vient pas de la foi. Ce seroit outrer la matière et s'engager dans des conséquences hors de raison. Non seulement les œuvres des infidèles n'ont pas toutes été des péchés, mais plusieurs ont été de vrais actes de vertus, et ont mérité, même de la part de Dieu, quelque récompense. Leurs vertus n'étoient que des vertus morales; mais, après tout, c'étoit des vertus. Dieu ne les récompensoit que par des grâces temporelles; mais enfin ces grâces temporelles étoient des récompenses, et Dieu ne récompense point le péché. Leurs œuvres pouvoient donc être moralement bonnes sans la foi; mais elles ne l'étoient ni ne pouvoient l'être de cette bonté surnaturelle qui nous rend héritiers du royaume de Dieu et cohéritiers de Jésus-Christ. Or c'est de ce genre de mérite que je *parle*, quand je dis que *sans la foi il n'y a point de bonnes œuvres*.

Ainsi, comme les œuvres sont d'une part les preuves les plus sensibles de la foi, de même est-il vrai d'autre part que c'est la foi qui fait le discernement des œuvres : tellement que toutes bonnes qu'elles peuvent être de leur fonds et devant les hommes, elles ne le sont auprès de Dieu et par rapport à la vie éternelle qu'il nous a promise, qu'autant qu'elles procèdent d'une foi pure, simple et entièrè. Car, selon le témoignage de l'Apôtre, il n'est pas possible de plaire à Dieu sans la foi; et la disposition nécessaire pour approcher de Dieu, est, avant toutes choses, de croire qu'il y a un Dieu, et de se soumettre à tout ce qu'il nous a révélé ou par lui-même ou par son Église.

De là il est aisé de juger si c'est toujours raisonner juste que de dire : Ces gens-là sont gens de bonnes œuvres, réglés dans leurs mœurs, irréprochables dans leur conduite, de la morale la plus sévère, n'ayant autre chose dans la bouche, et ne prêchant autre chose : par conséquent, ce sont des hommes de Dieu, ce sont des gens parfaits selon Dieu. Tout cela est beau, ou plutôt tout cela est spécieux et apparent; mais, après tout, les hérétiques ont été tout cela, ou ont affecté de le paroître : *témoin un Arius*, témoin un Pélage et tant *d'autres. On relevoit* leur sainteté, on canoni-

soit leurs actions, on les proposoit comme de grands modèles; mais, avec tout cela, ce n'étoient certainement pas des hommes de Dieu, parce qu'avec tout cela c'étoient des gens révoltés contre l'Église, attachés à leurs sens, entêtés de leurs opinions; en un mot, des gens corrompus dans leur foi.

On a néanmoins de la peine à se persuader que des hommes qui vivent bien ne pensent pas bien, et qu'étant si réguliers dans toute leur manière d'agir, ils s'égarent dans leur créance; mais voilà justement un des pièges les plus ordinaires et les plus dangereux dont les hérésiarques et leurs fauteurs se soient servis, pour inspirer le venin de leurs hérésies et pour s'attirer des sectateurs. Piège que saint Bernard, sans remonter plus haut, nous a si naturellement et si vivement représenté dans la personne de quelques hérétiques de son temps. Que disoit-il d'Abailard? *C'est un homme tout ambigu, et dont la vie est une contradiction perpétuelle. Au-dehors c'est un Jean-Baptiste, mais au-dedans c'est un Hérode* [1]. Que disoit-il d'Arnauld de Bresse? *Plût à Dieu que sa doctrine fût aussi saine que sa vie est austère! Il ne mange ni ne boit, et il est de ces gens que l'Apôtre nous a* marqués, lesquels ont tout

[1] *Bern. epist. ad Magistrum.*

l'extérieur de la piété, mais qui n'en ont pas le fond ni les sentiments[1]. *Ses paroles*, ajoutoit le même saint docteur, en parlant du même Arnauld, *ses paroles coulent comme l'huile, et en ont, ce semble, l'onction ; mais ce sont des traits empoisonnés : car ce qu'il prétend, par des discours si polis et de si belles apparences de vertu, c'est de s'insinuer dans les esprits et de les gagner à son parti.* Que disoit-il de Henri, écrivant à un homme de qualité? *Ne vous étonnez pas qu'il vous ait surpris. C'est un serpent adroit et subtil. A le voir, il ne paroît rien en lui que d'édifiant ; mais ce n'est là qu'une vaine montre, et dans l'intérieur il n'y a point de religion*[2].

Ces exemples suffisent pour nous faire comprendre combien on doit peu compter sur certaines œuvres d'éclat et sur certaine réputation de sainteté, qui souvent ne sont que des signes équivoques, et d'où l'on ne peut conclure avec assurance qu'un homme marche dans la voie droite, ni que ce soit un bon guide en matière de foi. Aussi est-ce encore l'avis que donnoit saint Bernard aux peuples de Toulouse. C'étoit un temps de ténèbres, où l'hérésie cherchoit à se répandre ; mais, pour les préserver d'une

[1] *Bern. epist. ad Episcopum constantiensem.* — [2] *Idem. epist. ad Hildefonsum.*

peste si contagieuse, il leur enjoignoit de ne pas recevoir indifféremment toute sorte de prédicateurs, et de n'en admettre chez eux aucun qu'ils ne connussent. Car ne vous y fiez pas: *Ne vous en tenez précisément, ni à ce qu'ils vous diront, ni au zèle qu'ils vous témoigneront, ni à la haute perfection de la morale qu'ils vous prêcheront. Ils vous tiendront un langage tout divin, et vous parleront comme des anges venus du ciel: mais de même qu'on mêle secrètement le poison dans les plus douces liqueurs, avec les expressions les plus chrétiennes, ils feront couler leurs nouveautés, et ils vous les présenteront sous des termes enveloppés et pleins d'artifices. Faux prophètes, loups ravissants déguisés en brebis* [1].

Cependant les simples se laissent surprendre. Ils voient des hommes, quant à l'extérieur, recueillis, modestes, zélés, laborieux, charitables, fidèles à leurs devoirs et rigides observateurs de la discipline la plus étroite. Cette régularité les charme, et ils se feroient scrupule d'entrer là-dessus en quelque défiance, et de former le moindre soupçon désavantageux. On a beau leur dire que ce n'est pas là l'essentiel; que c'est la foi qui en doit décider; que si la *foi* manque, ou qu'elle ne soit pas telle qu'elle

[1] *Bern. epist. ad Tolosanos.*

doit être, tout le reste n'est rien; ils prennent ce qu'on leur dit pour des calomnies, pour des jalousies de partis, pour des préventions et de faux jugements. Ainsi le Sauveur du monde s'élevoit contre les Pharisiens et démasquoit leur hypocrisie; mais en vain: le peuple, touché de leur air pénitent et dévot, de leurs longues prières, de leurs abstinences, de leur exactitude aux plus légères pratiques de la loi, s'attachoit à eux, les admiroit, les révéroit, les combloit d'éloges, et, malgré tous les avertissements du Fils de Dieu, ne vouloit point d'autres maîtres ni d'autres conducteurs.

Mais après tout, cette vie exemplaire ne fait-elle pas honneur à la religion, et ce zèle des bonnes œuvres n'est-il pas utile à l'Église? A cela, je fais une réponse qui paroîtra d'abord avoir quelque chose de paradoxe, mais dont on reconnoîtra bientôt la solidité et l'incontestable vérité, pour peu qu'on entende ma pensée. Car je soutiens qu'il y a des personnes, et en assez grand nombre, qui dans un sens feroient beaucoup moins de mal à la religion, et s'en feroient beaucoup moins à eux-mêmes, par une vie licencieuse et scandaleuse, que par leur sainteté prétendue et par l'éclat de leur zèle. *Beaucoup moins* de mal à la religion: *pourquoi? parce* que dès qu'on les verroit

sujets à des désordres grossiers, on perdroit en eux toute confiance, et qu'ils se trouveroient par là moins en état de séduire les esprits, et d'établir leurs dogmes erronés. Au lieu de les suivre, on s'éloigneroit d'eux, et le mépris où ils tomberoient les décréditeroit absolument, et leur ôteroit tout autorité pour appuyer le mensonge. Beaucoup moins de mal à eux-mêmes : comment? parce que tôt ou tard, l'horreur de leurs désordres pourroit les toucher, les réveiller, leur inspirer des sentiments de repentir et les ramener. Les exemples en sont assez communs. De grands pécheurs ouvrent les yeux, écoutent les remontrances qu'on leur fait, reviennent de leurs égarements; et plus même ils sont grands pécheurs, plus il est quelquefois aisé de les émouvoir, en leur représentant les excès où ils se sont abandonnés, et les abîmes où la passion les a emportés.

Mais des gens au contraire dont la vie est exempte de certains vices, et qui d'ailleurs s'adonnent à mille pratiques très chrétiennes en elles-mêmes, et très pieuses, voilà ceux auxquels il est plus difficile de se détromper et d'apercevoir l'illusion qui les aveugle et qui les perd. A force de s'entendre canoniser, ils se persuadent sans peine qu'ils sont tels en effet qu'on les vante de tous côtés. Cette bonne idée

qu'ils conçoivent d'eux-mêmes, les entretient dans la fausse idée dont ils se sont laissés prévenir, que sur la doctrine ils ont les vues les plus justes, et qu'ils sont les défenseurs de la vérité. Ils se regardent comme les appuis de la foi, et ils croient rendre service à Dieu, en tenant ferme contre l'Église même de Dieu, contre toute autorité et toute puissance supérieure, soit laïque, soit ecclésiastique. De cette sorte, ils s'obstinent dans un schisme dont ils sont les principaux agents, ils y vivent en paix, et ils meurent dans une opiniâtreté insurmontable, d'autant plus malheureux qu'il leur en coûte plus pour se perdre, et qu'ils se damnent à plus grands frais. Ce qui leur manque, ce ne sont pas les œuvres, mais la foi. Ils font tout ce qu'il faut faire pour se sanctifier, mais n'ayant pas le fondement de toute la sainteté, qui est la foi, je veux dire l'obéissance, la docilité, la pureté de la foi, avec tout ce qu'ils font, ils ne se sanctifient pas. Ils ne bâtissent que sur le sable, ou, selon la figure de saint Paul, l'édifice qu'ils construisent n'est qu'un édifice de paille. De sorte qu'au jour du Seigneur ils seront de ces prophètes dont il est parlé dans l'Évangile, et qui se présentant à Dieu pour être jugés, lui diront : *Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en votre*

nom? n'avons-nous pas chassé en votre nom les démons? n'avons-nous pas fait des miracles? mais à qui Dieu répondra : *Je ne vous connois point; retirez-vous de moi, mauvais ouvriers, ouvriers d'iniquité*[1].

II. Il y a encore d'autres œuvres faites sans la foi, quoique faite avec la foi. Je m'explique. Œuvres faites avec la foi : car dans le fond on est chrétien, on est catholique, on ne rejette aucune de ces décisions, et on les reçoit toutes purement et simplement. Mais d'ailleurs, œuvres faites sans la foi, parce que la foi n'y a point de part, que la foi n'y entre point, que ce n'est point la foi qui les inspire, qui les dirige, qui les anime. Tout chrétien qu'on est, on agit en païen, je ne dis pas en païen sujet aux vices et au déréglement des mœurs où conduisoit de lui-même le paganisme; mais je dis en honnête et sage païen. C'est-à-dire qu'on agit, non point sur la foi, ni par des vues de religion, mais par la seule raison, mais par une probité naturelle, mais par un respect humain, mais par la coutume, l'habitude, l'éducation, mais par le tempérament, l'inclination, le penchant.

On rend la justice, parce qu'on est droit naturellement et équitable; on sert le prochain,

[1] *Matth.* 7.

parce qu'on est naturellement officieux et bienfaisant ; on assiste les pauvres, parce que naturellement on est sensible aux misères d'autrui, et qu'on a le cœur tendre et affectueux ; on prend soin d'un ménage, et on s'applique à bien conduire une maison, parce que naturellement on est rangé et qu'on aime l'ordre ; on remplit toutes les fonctions de son ministère, de son emploi, de sa charge, parce que l'honneur le demande, parce que la réputation y est engagée, parce qu'on veut toujours se maintenir en crédit et sur un certain pied ; on s'occupe d'une étude, on passe les journées et souvent même les nuits dans un travail continuel, parce qu'on veut s'instruire et savoir, qu'on veut réussir et paroître, qu'on veut s'avancer et parvenir : ainsi du reste, dont le détail seroit infini.

Tout cela est bon en soi ; mais, dans le motif, tout cela est défectueux. Il est bon de rendre à chacun ce qui lui est dû, de protéger l'innocence et de garder en toutes choses une parfaite équité. Il est bon de se prêter la main les uns aux autres, de se prévenir par des offices mutuels, et d'obliger autant qu'on peut tout le monde. Il est bon de consoler les affligés, de compatir à leurs peines et de les secourir dans leurs besoins. Il est bon de veiller

sur des enfants, sur des domestiques, sur toute une famille, d'en administrer les biens et d'en ménager les intérêts. Il est bon, dans une dignité, dans une magistrature, dans un négoce, de vaquer à ses devoirs, et de s'y adonner avec une assiduité infatigable. Que dirai-je de plus ? Il est bon de cultiver ses talents, de devenir habile dans sa profession, de travailler à enrichir son esprit de nouvelles connoissances : encore une fois, il n'y a rien là que de louable; mais voici le défaut capital : c'est qu'il n'y a rien là qui soit marqué du sceau de la foi, et par conséquent du sceau de Dieu. Or le sceau de Dieu, le sceau de la foi ne s'y trouvant point, ce ne peut être, pour m'exprimer ainsi, qu'une monnoie fausse dans l'estime de Dieu, et de nulle valeur par rapport à l'éternité. Car on peut nous dire alors ce que disoit le Sauveur des hommes : Qu'attendez-vous dans le royaume du ciel, et quelle récompense méritez-vous? *Hé, les païens ne faisoient-ils pas tout ce que vous faites*[1]? qu'avez vous au-dessus d'eux, puisque vous n'agissez point autrement qu'eux, ni par des principes plus relevés ?

En effet, il y a eu dans le paganisme, comme parmi nous, des juges intègres, déclarés, sans

[1] Matth. 6.

acception de personne, en faveur du bon droi, et assez généreux pour le défendre aux dépens de leur fortune et même au péril de leur vie. Il y a eu d'heureux naturels, toujours disposés à faire plaisir et ne refusant jamais leurs services. Il y a eu des ames compatissantes, qui, par un sentiment de miséricorde, s'attendrissoient sur toutes les calamités, ou publiques, ou particulières, et pour y subvenir, répandoient leurs dons avec abondance. Il y a eu des hommes d'une droiture inflexible, d'une fermeté inébranlable, d'un désintéressement à toute épreuve, d'un courage que rien n'étonnoit, d'une patience que rien n'altéroit, d'une application que rien ne lassoit, d'une attention et d'une vigilance à quoi rien n'échappoit. Il y a eu des femmes d'une régularité parfaite et d'une conduite irrépréhensible. Que de vertus! mais quelles vertus? vertus morales, et rien au-delà. Elles méritoient les louanges du public, elles méritoient même de la part de Dieu quelques récompenses temporelles, et les obtenoient; elles étoient bonnes pour cette vie, mais sans être d'aucun prix pour l'autre, parce que la foi ne les vérifioit pas, ne les sanctifioit pas, ne les consacroit pas.

Telles sont les vertus d'une infinité de chré-

tiens, telles sont leurs œuvres. Leur voix est la voix de Jacob; mais leurs mains sont les mains d'Esaü; c'est-à-dire qu'ils ont la foi, mais comme s'ils ne l'avoient point, puisque dans toutes leurs actions ils ne font nul usage de leur foi. A considérer dans la substance les œuvres qu'ils pratiquent, ce sont des œuvres dignes de la foi qu'ils professent, et ce seroient des œuvres dignes de Dieu, si la foi les rapportoit à Dieu; mais c'est à quoi ils ne pensent en aucune sorte. Ils consultent, ils délibèrent, ils forment des desseins, ils prennent des résolutions, ils les exécutent; dans le plan de vie où leur condition les engage, ils se trouvent chargés d'une multitude d'affaires, et pour y suffire ils se donnent mille mouvements, mille soins, mille peines; ils ont, selon le cours des choses humaines et selon les conjonctures, leurs contradictions, leurs traverses à essuyer; ils ont leurs chagrins, leurs ennuis, leurs dégoûts, leurs adversités, leurs souffrances à porter. Ample matière, riche fonds de mérites auprès de Dieu, si la foi, comme un bon levain, y répandoit sa vertu, si, dis-je, toutes ces délibérations et tous ces desseins étoient dirigés par des maximes de foi, si toutes ces fatigues et tous ces mouvements étoient soutenus par des considérations divines et de foi; si toutes

ces souffrances et toutes ces afflictions étoient prises, acceptées, offertes en sacrifice, et présentées par un esprit de foi. Tout profiteroit alors pour la vie éternelle, et rien ne seroit perdu.

Je dis rien, quelque peu de chose que ce soit : car voilà quel est le propre et l'efficace de la foi, quand elle opère par la charité et par une intention pure et chrétienne. On ne peut mieux la comparer qu'à ce grain évangélique, qui de tous les légumes est le plus petit; mais qui, semé dans une bonne terre, croît, s'élève, pousse des branches, se couvre de feuilles et devient arbre. Partout où la foi se communique, étant accompagnée de la grâce, et partout où elle agit, elle y imprime un caractère de sainteté, et attache aux moindres effets qu'elle produit un droit spécial à l'héritage céleste. Ne fut-ce qu'un verre d'eau donné au nom de Jésus-Christ, c'est assez pour obtenir dans l'éternité une couronne de gloire. Les apôtres passèrent toute une nuit à pêcher, et ils ne prirent rien : pourquoi? parce que Jésus-Christ n'étoit pas avec eux, mais du moment que cet Homme-Dieu parut sur le rivage, et que par son ordre et en sa présence ils se remirent au travail, la pêche qu'ils firent fut *si abondante* que leurs filets se rompoient de

6*

toutes parts, et qu'ils eurent beaucoup de peine à la recueillir. Image sensible où nous devons également reconnoître, et l'inutilité de toutes nos œuvres pour le salut, si la foi, animée de la charité et de la grâce, n'en est pas le principe et comme le premier moteur; et leur excellence, si ce sont les fruits d'une foi vive et agissante, et si c'est par l'impression de la foi que nous sommes excités à les pratiquer.

Étrange aveuglement que le nôtre, quand nous suivons d'autres règles en agissant, et que nous nous conduisons uniquement par la politique du siècle et par la prudence de la chair! Combien vois-je tous les jours de personnes de l'un et de l'autre sexe, de tout âge et de tout état, qui, dans les occupations et les embarras dont ils sont sans cesse agités, ne se donnent ni repos ni relâche, qui, du matin au soir, obligés d'aller, de venir, de parler, d'écouter, de répondre, de veiller à tout ce qui est de leur intérêt propre ou de leur devoir, mènent une vie très-fatigante; qui, dans le commerce du monde, sont exposés à des déboires très-amers, à des contre-temps très-désagréables, à des revers très-fâcheux, à des coups et à des événements capables de déconcerter toute la fermeté de leur ame; qui, par

la délicatesse de leur complexion, ou le dérangement de leur santé, sont affligés de fréquentes maladies, d'infirmités habituelles, souvent même de douleurs très aiguës? Or en quoi ils me paroissent tous plus à plaindre, et ce qu'il y a pour eux sans contredit de plus déplorable, c'est que tant de pas, de courses, de veilles, d'inquiétudes, de tourments d'esprit; que tant d'exercices du corps très pénibles, et quelquefois accablants, que tant d'accidents, d'infortunes, de mauvais succès, de pertes, de contrariétés, de tribulations, d'humiliations, de désolations, de foiblesses et de langueurs, que tout cela, dis-je, et mille autres choses, qui leur deviendroient salutaires avec le secours de la foi, ne leur soient, au regard du salut, d'aucun profit, parce que tout abîmés dans les sens, ils ne savent point user de leur foi, et qu'ils ne la mettent jamais en œuvre. Sans rien faire plus qu'ils ne font, et sans rien souffrir au-delà de ce qu'ils souffrent, ils pourroient, par le moyen de cette foi bien épurée et bien employée, amasser d'immenses richesses pour un autre monde que celui-ci, et grossir chaque jour leur trésor; au lieu que se bornant aux vues profanes d'une nature aveugle, et aux vains raisonnements d'une sèche *philosophie*, toutes leurs années s'écoulent

sans fruit, et qu'à la fin de leurs jours ils n'ont rien dans les mains dont ils puissent tirer devant Dieu quelque avantage. Heureux donc le chrétien qui fait toujours la sainte alliance, et des œuvres avec la foi, et de la foi avec les œuvres !

LA FOI VICTORIEUSE DU MONDE.

Ne craignez point, disoit Jésus-Christ à ses apôtres, *j'ai vaincu le monde*[1]. Il l'a en effet vaincu : et par où ? par la foi qu'il est venu nous enseigner, et par la sainte religion qu'il a établie sur la terre. *Aussi*, écrivoit saint Jean aux premiers fidèles, *quelle est, mes frères, cette victoire qui nous a fait triompher du monde ? c'est notre foi*[2]. Pour bien entendre ceci, il faut, selon la belle observation de saint Augustin, distinguer dans le monde trois choses qui nous perdent : ses erreurs, ses douceurs et ses rigueurs. Les erreurs du monde nous séduisent, ses douceurs nous corrompent, et ses rigueurs ou ses persécutions nous inspirent une crainte lâche, et nous tyrannisent par un respect humain dont nous ne pouvons presque nous défendre. Or la religion, je dis la vraie

[1] Joan. 16. — [2] I Joan. 3.

religion, qui est la religion chrétienne, nous élève au-dessus de tout cela, et nous en rend victorieux. Elle nous détrompe des erreurs du monde, elle nous dégoûte des douceurs du monde, elle nous fortifie contre les rigueurs du monde.

I. Le monde est rempli d'erreurs, et même d'erreurs les plus sensibles et les plus grossières. Ce sont mille fausses maximes dont il se fait autant de vérités prétendues, et autant de principes incontestables. Quelles sont, par exemple, les maximes de tant de mondains ambitieux, qui mettent la fortune à la tête de tout, et qui, se la proposant comme leur fin, concluent qu'il y faut parvenir à quelque prix que ce puisse être? Quelles sont les maximes de tant de mondains intéressés, qui se font de leurs richesses une divinité, et qui, pensant ne valoir dans la vie qu'à proportion de ce qu'ils possèdent, regardent le soin d'amasser et de grossir leurs revenus, comme une affaire capitale à laquelle toutes les autres doivent céder? Quelles sont les maximes de tant de mondains abandonnés à leurs plaisirs, qui s'imaginent n'être sur la terre que pour se divertir et pour flatter leurs sens, et qui, livrés à des passions honteuses, ne connoissent point de plus grand bonheur que de les contenter

en toutes les manières et de vivre au gré de leurs désirs? Mais surtout à quelles maximes la prudence humaine et la politique n'a-t-elle pas donné cours? Voilà les règles de conduite que suit le monde, et où il se croit bien fondé. Qui voudroit en appeler et les contredire, passeroit pour un esprit foible, sans connoissance, et, si je l'ose dire, pour un imbécille qui n'est bon à rien, pour un insensé. Ce sont néanmoins des règles, ce sont des maximes où l'on ne voit, à les bien examiner, ni saine raison, ni humanité, ni charité, ni honnêteté, ni probité, ni bonne foi, ni justice, ni équité. Or la religion nous détrompe de toutes ces erreurs : comment cela? parce que raisonnant sur des principes tout opposés à ceux dont le monde se laisse prévenir et aveugler, elle en tire des conséquences et des maximes toutes contraires.

Car sur quels principes sont établies tant de maximes erronées et absolument fausses dont le monde est infatué? sur l'amour de soi-même, sur l'attachement aux plaisirs, sur la cupidité, la sensualité; sur l'intérêt, l'ambition, la politique; sur toutes les inclinations de la nature corrompue et toutes les passions du cœur. De telles racines, il n'est pas surprenant qu'il vienne des fruits infectés et gâtés : et du men-

songe, que peut-il naître autre chose que le mensonge? Mais la religion a des vues bien différentes, et appuie ses raisonnements et ses décisions sur des principes bien plus solides et plus relevés, qui sont : un attachement inviolable à Dieu et à la loi de Dieu, l'amour du prochain, et même des ennemis, le renoncement à soi-même et au monde, le désintéressement, la fidélité, la droiture du cœur, la mortification des sens, la sanctification de son ame et le zèle de son salut. De cette opposition de principes suit une opposition entière de maximes et de règles de vie. Ainsi un chrétien, c'est un homme qui juge des choses et qui en pense tout autrement que le monde; et voilà la première victoire que la religion a remportée, et qu'elle remporte tous les jours, en faisant revenir une infinité de mondains des opinions du monde, et leur en découvrant l'illusion et le danger. Le monde se récrie contre ces vérités, et les rejette comme de vaines imaginations; mais un chrétien instruit de sa religion, s'en tient à l'oracle de saint Paul : *Qu'il a plu à Dieu de sauver les hommes par cela même qui paroît au monde égarement et folie*[1].

Je dis par cela même qui paroît égarement d'esprit, mais qui, bien loin de l'être, est plus-

[1] *I Cor.* 1.

tôt la souveraine sagesse. Car à bien examiner tous les principes et toutes les maximes de l'Évangile, on n'y trouvera rien que de conforme à la raison la plus éclairée et la plus juste dans ses vues. Aussi voyons-nous que dès que le feu de la passion commence à s'amortir dans un homme, et qu'il est plus en état de discerner le bien et le mal, le vrai et le faux, parce qu'il a les yeux plus ouverts, et qu'il considère les objets d'un sens plus rassis, c'est alors que ces maximes et ces principes évangéliques contre lesquels il se récrioit tant, lui semblent beaucoup mieux fondés qu'il ne vouloit se le persuader. La foi qui se réveille dans son cœur les lui représente dans un jour tout nouveau pour lui. Plus il s'applique à en rechercher les motifs, à en suivre les conséquences, à en observer les salutaires effets, plus il y découvre de solidité et de vérité. Il est surpris de l'aveuglement où il étoit; du moins il commence à se défier de ses anciens préjugés; et la lumière dont il aperçoit les premiers rayons, perçant peu à peu au travers des nuages qui l'obscurcissoient, et se répandant avec plus de clarté, cet homme enfin, par un changement qu'on ne peut attribuer *qu'à* la vertu de la foi et de la grâce qui l'accompagne, se déclare, comme saint Paul, un

des plus zélés défenseurs des vérités mêmes qu'il attaquoit auparavant, et qu'il combattoit avec plus d'obstination. Triomphe qui honore la religion, et dont elle profite pour faire d'autres conquêtes et pour convaincre les plus incrédules et les soumettre. Ainsi l'exemple de Saul élevé dans le judaïsme et l'un des plus ardents persécuteurs de l'Église, mais devenu, par une conversion éclatante, apôtre de Jésus-Christ et le docteur des Gentils, étoit un argùment sensible contre les Juifs, et leur faisoit admirer malgré eux l'efficace et le pouvoir de la foi chrétienne.

II. Comme le monde par ses erreurs aveugle l'esprit, c'est par ses douceurs qu'il gagne et qu'il pervertit le cœur. Dans l'un il agit par voie de séduction, et dans l'autre par voie d'attrait et de corruption. Ce que nous appelons douceurs du monde, c'est ce que saint Jean appelle concupiscence des yeux, concupiscence de la chair, et orgueil de la vie; c'est-à-dire, que sous ce terme nous comprenons tout ce qu'il y a dans le monde qui peut éblouir les yeux, charmer les sens, piquer la curiosité, nourrir l'amour-propre, rendre la vie aisée, commode, agréable, molle et délicieuse. Voilà par où le monde, *dans tous les temps*, s'est acquis un empire si *absolu sur les* cœurs des hommes, voilà par où

il nous attire, ou plutôt par où il nous enchante et nous entraîne. Ce n'est pas que souvent on ne connoisse la bagatelle et le néant de tout cela : on en est détrompé selon les vues de l'esprit; mais par une espèce d'ensorcellement, tout détrompé qu'on est de ces fausses douceurs du monde, on y trouve toujours un certain goût dont on a toutes les peines imaginables à se déprendre. En vain la raison veut-elle venir au secours : nous avons beau raisonner et faire les plus belles réflexions, toutes nos réflexions et tous nos raisonnements n'empêchent pas que ce goût ne se fasse sentir, et qu'il ne nous emporte par une espèce de violence.

Il n'y a que la religion à qui il soit réservé de le bannir de notre cœur, ou de l'y étouffer. Comment cela? 1. par l'esprit de pénitence qu'elle nous inspire. Car elle nous fait souvenir sans cesse que nous sommes pécheurs, et cette vue fréquente de nos péchés, et des justes châtiments qui leur sont dus, nous remplit d'une sainte haine de nous-mêmes, et nous donne ainsi du dégoût pour tout ce qui flatte notre sensualité, comme étant peu convenable à des pénitents. 2. Par l'estime des biens éternels, où elle nous fait porter toutes nos prétentions et tous nos désirs. Le cœur occupé de

la haute idée que nous concevons de cette béatitude qui nous est promise, se dégage peu à peu de tous les objets mortels, et devient comme insensible à tout ce que le monde peut lui offrir de plus attrayant. *Que tout ce que je vois sur la terre me paroît méprisable et insipide*, s'écrioit un grand saint, *quand je lève les yeux au Ciel*[1] *!* Bien d'autres avant lui l'avoient pensé de même, et bien d'autres l'ont pensé après lui. 3. Par les consolations divines que l'esprit de religion répand dans les ames vraiment chrétiennes. Consolations cachées aux mondains, parce que l'homme sensuel, dit le grand Apôtre, ne peut comprendre ce qui est de Dieu. Consolations spirituelles d'autant plus relevées au-dessus de tous les plaisirs des sens, que l'esprit est plus noble que le corps. Consolations si douces et si abondantes que le cœur en est quelquefois comme inondé et enivré. A peine les Saints les pouvoient-ils soutenir, tant ils en étoient comblés et transportés. aint François Xavier s'écrioit en s'adressant Dieu : *C'est assez, Seigneur, c'est assez.* Sainte hérèse tenoit le même langage, et demandoit e Dieu interrompît pour quelque temps le urs de ces douceurs dont elle étoit toute nétrée. D'autres en tomboient dans des ex-

[1] *Ignat.*

tases et des défaillances où ils demeuroient les heures entières, et qui les ravissoient hors d'eux-mêmes. Le monde en jugera tout ce qu'il lui plaira. Ce qui est de certain, c'est qu'avec tous ses agréments et tous ses charmes, il n'a rien de comparable à ces saintes délices et à ces joies secrètes que la religion nous fait goûter. Une ame qui les a une fois ressenties, ne sent plus rien de tout le reste.

C'est la merveille qu'on a vue dans tous les temps, et dont nous sommes encore témoins. On a vu une multitude innombrable de personnes de tout sexe, de tout âge, de tout état, renoncer aux plaisirs du monde les plus engageants et les plus touchants. C'étoient de jeunes vierges à qui le monde présentoit dans un long cours d'années la fortune la plus riante. C'étoient des riches du siècle, des hommes opulents, des grands qui, dans leur grandeur et leur opulence, jouissoient ou pouvoient jouir de toutes les aises de la vie. Mais par quel prodige ont-ils méprisé tout cela, ont-ils quitté tout cela, se sont-ils volontairement dépouillés de tout cela? A ces richesses dont le monde est si avide, et où il fait presque consister tout son bonheur parce qu'il y trouve de quoi satisfaire toutes ses convoitises, ils ont préféré une pauvreté qui leur accordoit à peine le néces-

saire, ou pour la nourriture, ou pour le vêtement, ou pour la demeure. A cet éclat et à ces honneurs dont le monde est si jaloux, et dont il cherche à repaître si agréablement son orgueil, ils ont préféré l'obscurité de la retraite, si opposée à l'ambition naturelle, et se sont condamnés à vivre inconnus et dans l'oubli. A toutes les délicatesses et toutes les commodités du monde, ils ont préféré la pénitence du cloître et les plus dures pratiques de la mortification religieuse, aussi ennemis d'eux-mêmes et de leur chair, qu'on en est communément esclave et idolâtre. Qui leur a inspiré ce renoncement, ce détachement, et qui les a soutenus dans un genre de vie si contraire au penchant de la nature et à l'esprit du monde? c'est la foi dont ils étoient remplis et dont ils suivoient les divines impressions. En vain le monde étaloit-il devant eux ses pompes les plus brillantes, et en vain pour les attirer leur faisoit-il voir une carrière semé de fleurs: la foi dissipoit tous ces prestiges, et rien ne les touchoit que le grand sentiment de l'Apôtre: *Pour moi, Dieu me garde de me glorifier jamais en aucune autre chose, que dans la croix de notre Seigneur Jésus-Christ, par qui le monde m'est crucifié et je suis crucifié* au monde[1].

[1] *Galat. 6.*

les raisonnements du monde, contre tous ses mépris et tous ses efforts, peut-elle convenir avec une crainte pusillanime qui cède à la moindre parole, et qui asservit la conscience à de vains égards et à des intérêts tout profanes? Sont-ce là ces victoires que la foi a remportées avec tant d'éclat dans les premiers siècles de l'Église? a-t-elle changé dans la suite des temps; et si elle est toujours la même, pourquoi n'opère-t-elle pas les mêmes miracles? Car au lieu que la foi étoit alors victorieuse du monde, il n'est maintenant que trop ordinaire au monde de l'emporter sur la foi, d'imposer silence à la foi, de triompher de la foi. Nous n'en pouvons imaginer d'autre cause, sinon que la foi s'est affoiblie à mesure que l'iniquité s'est fortifiée; et parce que l'iniquité jamais ne fut plus abondante qu'elle l'est, ni plus dominante, de là vient aussi que la foi jamais ne fut plus languissante, ni moins agissante. Encore, combien y en a-t-il chez qui elle est absolument éteinte! et doit-on s'étonner, après cela, que cette foi qui produisoit autrefois de si beaux fruits de sainteté, soit si stérile parmi nous? Prions le Seigneur qu'il la ranime, qu'il la ressuscite, et qu'il lui fasse reprendre dans nous sa première vertu. Travaillons nous-mêmes à la réveiller par de fréquentes et de

solides réflexions. Confondons-nous de toutes nos foiblesses, et reprochons-nous amèrement devant Dieu l'ascendant que nous avons laissé prendre sur nous au monde, lorsqu'avec une étincelle de foi nous pouvions résister à ses plus violents assauts, et repousser tous ses traits. Le Fils de Dieu rendant raison à ses disciples pourquoi ils n'avoient pu chasser un démon, ni guérir un enfant qui en étoit possédé, leur disoit : *C'est à cause de votre incrédulité*[1] ; puis, usant d'une comparaison assez singulière : *Si votre foi*, ajoutoit le même Sauveur, *égaloit seulement un grain de sénevé, quelque petite qu'elle fût, elle vous suffiroit pour transporter les montagnes d'un lieu à un autre, et tout vous deviendroit possible.* Que seroit-ce donc, si nous avions une foi parfaite, et de quoi ne viendroit-on pas à bout ?

L'INCRÉDULE CONVAINCU PAR LUI-MÊME.

L'IMPIE ne peut se résoudre à croire les vérités de l'Évangile, tant elles lui semblent choquer le bon sens et la raison. Il les rejette avec le dernier mépris, et ne craint point de les traiter d'inventions humaines et de pures imaginations : car son impiété va jusque là, et s'il

[1] *Matth.* 17.

garde au dehors certaines mesures, et que dans les compagnies il n'ose pas s'expliquer si ouvertement ni en des termes si forts, il sait bien dans les entretiens particuliers se dédommager de son silence, et l'on n'est pas assez peu instruit pour ignorer quels sont ses discours devant d'autres libertins comme lui, dont la présence l'excite, bien loin de l'arrêter. A l'entendre, toute la religion n'est qu'une chimère, et tout ce qu'elle nous révèle ne sont que des visions. Il y trouve, à ce qu'il prétend, des difficultés invincibles, des contradictions évidentes, des impossibilités absolues. En un mot, dit-il d'un ton décisif, tous ces mystères sont incroyables. Il le dit, mais en le disant, il ne remarque pas, cet esprit rare, que par là il fournit des armes contre lui-même, et que de là il doit tirer pour sa conviction propre un argument personnel et des plus sensibles. Plus nos mystères lui semblent hors de toute croyance, plus il doit concevoir quel étonnant prodige ç'a été dans le monde, que des mystères, selon lui si incroyables, aient été crus néanmoins si universellement et qu'ils le soient encore.

Ceci ne suffit pas; mais, pour mieux convaincre l'impie par ses sentiments mêmes, et pour vous faire mieux sentir l'avantage qu'il me

onne et l'embarras où il s'engage lorsqu'il
rle si indignement des plus saints mystères
e notre foi, comme s'ils étoient opposés à toute
lumière naturelle, je veux raisonner quelque
mps avec lui, et entrer dans le détail de
ertaines circonstances qui serviront à fortifier
preuve qu'il me présente pour le combattre.
ar, encore une fois, je ne veux le combattre
ue par lui-même; et peut-être apprendra-t-il
devenir plus réservé dans ses paroles, et à
a craindre, plus qu'il ne fait, les consé-
uences.

Je lui permets donc d'abord de former sur
s mystères de la religion toutes les difficultés
u'il lui plaira, et de les grossir, de les exagé-
er. J'irai même, s'il est besoin, jusqu'à tolé-
er ses mauvaises plaisanteries, je les laisserai
asser, et là-dessus je n'entreprendrai point
e lui fermer la bouche; je consens qu'avec
es grandes exclamations, ou avec ses airs
ioqueurs, il me redise ce qu'il a dit cent fois :
Hé! qu'est-ce qu'un seul Dieu en trois per-
onnes, et que ces trois personnes dans un
eul Dieu? Hé! qui peut s'imaginer un Dieu
out esprit de sa nature et comme Dieu, mais
evêtu de notre chair et homme comme nous?
Quoi! ce Dieu qu'on me dit être d'une puis-
ance, d'une grandeur, d'une majesté infinie,

je me figurerai qu'il est descendu sur la terre, qu'il y a pris une nature semblable à la nôtre, qu'il est né dans une étable, qu'il a vécu dans la misère et dans la souffrance, enfin qu'il est mort dans l'opprobre et dans l'ignominie de la croix? Tout cela est-il digne de lui? tout cela est-il croyable? Tel est le langage de l'impie, et je ne rapporterai point tout ce que lui suggère son libertinage sur la morale chrétienne, sur la Providence divine, sur l'immortalité de l'ame, sur la résurrection future, sur le jugement général, sur les peines éternelles de l'enfer. Car il n'épargne rien, et il ne veut convenir de rien. Le moyen, à son avis, de se mettre ces fantômes dans l'esprit? et peuvent-ils entrer dans la pensée d'un homme raisonnable?

Il me seroit aisé, en lui accordant que les mystères de la religion sont au-dessus de la raison, de lui répondre en même temps et de lui faire voir que, bien loin d'être contre la raison, ils y sont au contraire très conformes. Je dis très conformes à une raison saine, à une raison épurée de la corruption du vice, à une raison dégagée de l'empire des sens et des passions, à une droite raison. Mais ce n'est point là présentement le sujet dont il s'agit entre lui et moi. Je me suis seulement proposé de lui

ontrer comment, en attaquant la vérité de nos ystères, et nous les représentant comme des ystères si rebutants et si difficiles à croire, en affermit par là même la foi; et que l'idée ı'il s'en fait pour les mépriser et pour en :iller, c'est justement ce qui le doit disposer y reconnoître quelque chose de surnaturel de divin.

Voici donc ma réponse, et à quoi je m'en ɜns. Je prends ce beau passage de saint Paul ıns la première épître à Timothée : *C'est un 'and mystère de piété qui a été manifesté ıns la chair, autorisé par l'esprit, vu des ıges, prêché aux Gentils, cru dans le monde, élevé à la gloire*[1]. Ce grand mystère, c'est mystère de Jésus-Christ Dieu et homme tout ısemble, et l'auteur de la loi nouvelle. Que : mystère ait été réellement et véritablement *anifesté dans la chair;* qu'il ait été *autorisé ır l'esprit céleste,* qui est l'esprit de Dieu; *ıe les anges l'aient vu*, et qu'enfin *il ait été ɜvé à la gloire*, voilà sur quoi l'impie se ré- iera contre moi, et s'inscrira en faux. Mais ıe ce même mystère, que ce grand mystère, que tous les mystères particuliers qui y ont pport, et qui font le corps de la religion, ent été prêchés aux Gentils, et surto'

[1] *I Tim.* 3.

vertu de cette prédication ils aient été crus dans le monde, je ne pense pas que ni lui, ni tout autre libertin comme lui, soit assez aveugle et assez dépourvu de connoissance, pour former sur cela le moindre doute. Ainsi j'avance, et pour mettre ma preuve dans tout son jour et toute sa force, je lui fais faire avec moi les observations suivantes, dont je le défie de me contester en aucune sorte la certitude et l'évidence.

1. Que ces mystères qu'il prétend incroyables, ont été crus néanmoins dans le monde. On les y a prêchés en y prêchant la loi chrétienne. On les a expliqués aux peuples, et on les en a instruits. Les peuples dociles et soumis ont reçu ces instructions, ont embrassé cette doctrine. La même foi les a unis entre eux dans une même Église, et telle a été l'origine et la naissance du christianisme.

2. Que ces mystères qu'il prétend incroyables, n'ont point seulement été crus dans un coin de la terre obscur et inconnu, ni par un petit nombre d'hommes, ramassés au hasard, et plus crédules que les autres, mais qu'ils ont été crus dans toutes les parties du monde. Les prédicateurs qui furent chargés d'annoncer *l'Évangile*, le portèrent, selon l'ordre exprès *de leur* maître, à toutes les nations. Dans l'o-

rient, l'occident, le midi, le septentrion, on entendit partout la parole du Seigneur, dont ils étoient les interprètes. Des troupes de prosélytes vinrent en foule pour être agrégés dans l'école de Jésus-Christ. Les disciples se multiplièrent, se répandirent de tous côtés; les villes, les provinces, les royaumes en furent remplis, et c'est ainsi qu'en très peu de temps s'élevèrent de nombreuses et florissantes chrétientés.

3. Que ces mystères, qu'il prétend incroyables, n'ont point non plus été crus seulement par le simple peuple, par des sauvages et des barbares, par des esprits grossiers et ignorants, mais par les plus grands génies, par les esprits du premier ordre, par des hommes d'une profonde érudition et d'une prudence consommée: il n'y a qu'à lire les ouvrages que les Pères nous ont laissés comme de sensibles monuments de la religion. A considérer précisément ces saints docteurs en qualité de savans, en qualité d'écrivains et d'auteurs, il faut n'avoir ni goût, ni discernement, pour ne point admirer l'étendue de leur doctrine, la pénétration de leurs vues, la sublimité de leurs pensées, la force de leurs raisonnements, la sagesse et la sainteté de leur morale, la beauté et l'énergie de leurs expressions, leurs tours même éloquents et pathétiques, ou ingénieux et spiri-

évangélique, c'est à quoi l'on ne se rend pas volontiers, et sur quoi l'on ne se laisse persuader qu'après avoir bien examiné les choses, et en avoir eu des preuves bien convaincantes.

6. Que ces mystères, qu'il prétend incroyables, ont été crus d'une foi si ferme et si efficace, que pour pratiquer ses maximes, pour vivre selon les règles de son esprit, ou pour la défendre et la soutenir, on a tout sacrifié, biens, fortune, grandeurs, plaisirs, repos, santé, vie. On sait les rudes combats que les chrétiens ont eu à essuyer dès la naissance de l'Église. On sait combien de sang ils ont versé, et comment ils ont été exilés, proscrits, enfermés dans des cachots, produits devant les juges, condamnés, livrés aux bourreaux pour les tourmenter en mille manières, par le glaive, les flammes, les croix, les roues, les chevalets, les bêtes féroces, les huiles bouillantes; par tout ce que la barbarie a pu imaginer de supplices et de tortures. Pourquoi se laissoient-ils ainsi opprimer, accuser, emprisonner, déchirer, brûler, immoler comme des victimes? pourquoi enduroient-ils tant d'opprobres et d'ignominies, tant de calamités et de misères? pourquoi, au milieu de tout cela, s'estimoient-ils heureux, et rendoient-ils à Dieu des actions

de grâces? Qui leur inspiroit ce courage et cette patience inaltérable? c'est qu'ils avoient les mystères de notre foi si profondément gravés dans l'ame, et qu'ils en étoient tellement touchés, que rien ne leur coûtoit, soit pour y conformer leur conduite, soit pour en attester la vérité par une généreuse confession.

7. Que ces mystères, qu'il prétend incroyables, ont été crus d'une foi si constante, que malgré tous les obstacles qu'elle a eus à surmonter, elle subsiste toujours depuis plus de seize cents ans, comme nous ne doutons point, selon la promesse de Jésus-Christ, qu'elle ne doive subsister jusqu'à la dernière consommation des siècles. Toutes les puissances infernales se sont soulevées contre elle; toutes les puissances humaines se sont liguées et ont conjuré sa ruine; la superstition et le libertinage l'ont combattue de toutes leurs forces. Mais de même que nous voyons les flots de la mer furieux et courroucés se briser à un rocher où ils viennent fondre de toutes parts, tout ce qu'on a fait d'efforts pour la détruire n'a pu l'ébranler et l'a plutôt affermie; de sorte qu'après d'immenses révolutions d'âges et de temps, qui auroient dû l'affoiblir, elle est toujours la même; qu'elle conserve toujours sur *les esprits le* même empire, qu'elle leur pre

tuels. Certainement ce n'étoient pas là de petits esprits, des esprits superstitieux, capables de donner sans examen dans l'illusion, ni à qui il fût aisé de faire accroire tout ce qu'on vouloit.

4. Que ces mystères, qu'il prétend incroyables, ont été crus, non point sur des préjugés de la naissance et de l'éducation, mais plutôt contre tous les préjugés de l'éducation et de la naissance. Pendant une longue suite d'années, qu'étoit-ce que le grand nombre des chrétiens? des Gentils nés dans le paganisme, élevés dans l'idolâtrie. Afin de les soumettre à la foi, il avoit fallu détruire toutes leurs préventions, et leur arracher du cœur des erreurs et des principes de religion directement opposés aux mystères qu'on leur enseignoit. Or qui ne voit pas combien ce changement étoit difficile, et quelle peine il devoit y avoir à détromper des gens préoccupés en faveur de leurs fausses divinités, et attachés à leurs anciennes observances, et à leurs pratiques? C'est cependant ce qui est arrivé. Les païens se sont convertis; les idolâtres ont renoncé au culte de leurs idoles; leurs prêtres et leurs sages ont eu beau se récrier, raisonner, disputer, la loi nouvelle a prévalu, et comme le jour dissipe les ténèbres, elle a effacé des esprits toutes les idées dont ils étoient prévenus.

5. Que ces mystères, qu'il prétend incroyables, ont été crus malgré toutes les répugnances de la nature, malgré toutes les révoltes de la raison et des sens. Révoltes de la raison : car quelque raisonnables en eux-mêmes et quelque certains que soient ces mystères, il faut après tout convenir que ce sont des mystères obscurs, des mystères tellement cachés sous le voile, que notre raison n'y pénètre qu'avec des peines extrêmes, et que souvent même, toute subtile qu'elle peut être, elle se trouve obligée de reconnoître son insuffisance et la foiblesse de ses lumières. Or nous sentons assez qu'il n'est rien à quoi elle répugne davantage qu'à s'humilier alors et à se soumettre, en croyant ce qu'elle ne voit ni ne connoît pas. Révoltes des sens : car sur ces mystères qui humilient et qui captivent la raison, est fondée une morale qui mortifie étrangement la chair. On croit avec moins de résistance des vérités qui s'accommodent à nos inclinations et à nos passions, des vérités au moins indifférentes, et qui dans leurs conséquences n'ont rien de pénible ni de gênant : mais des vérités en vertu desquelles on doit se haïr soi-même, réprimer ses désirs les plus naturels, embrasser la croix, la porter chaque jour sur son *corps, et se* revêtir de toute la mortification

Miracle d'autant plus grand pour lui, que ces mystères lui paroissent moins croyables. On les croit encore, et par la miséricorde infinie de mon Dieu, je les crois. C'est dans cette foi que je veux mourir, comme j'ai le bonheur d'y vivre. Car je la conserverai dans mon cœur: et qui l'en arrachera? Je connois mes imperfections et mes fragilités sans nombre. A comparer la sainteté de la foi que je professe, avec mes lâchetés et la multitude des offenses que je commets, je sens combien j'ai de quoi rougir devant Dieu et de quoi m'humilier : mais du reste, tout imparfait et tout fragile que je suis, ne présumant point de mes forces, ne comptant point sur moi-même, soutenu de ma seule confiance dans la grâce du souverain Seigneur en qui je crois et en qui j'espère, il me semble que pour cette foi que je chéris et que je garde comme mon plus riche trésor, je ne craindrois point de donner mon sang ni de sacrifier ma vie; il me semble que bénissant la divine Providence, qui, dans le christianisme, a fait heureusement succéder la tranquillité et la paix aux persécutions et aux combats, j'envie après tout le sort de ces chrétiens à qui la conjoncture des temps fournissoit des occasions si précieuses de signaler leur foi en présence des persécuteurs et des

tyrans. Telles sont, à ce qu'il me paroît, mes dispositions, ô mon Dieu! tels sont mes sentiments, ou tels ils doivent être.

Mais ce n'est pas tout : ce que je crois de cœur, je le confesserai de bouche, selon l'enseignement de l'Apôtre; et en cela même je suivrai l'exemple du Prophète, et je dirai comme lui : *J'ai cru, et voilà pourquoi j'ai parlé* [1]. Tout chrétien doit faire une profession publique de sa foi, et malheur à quiconque auroit honte de reconnoître Jésus-Christ devant les hommes, parce que dans le jugement de Dieu, Jésus-Christ le renonceroit devant son Père. Mais outre cette obligation commune, un devoir particulier m'engage, comme ministre du Dieu vivant et prédicateur de son Évangile, à prendre la parole. Cette foi que l'impie attaque, et ces mystères qu'il blasphème, parce qu'il les ignore, je les prêcherai, et à qui? aux grands et aux petits, aux princes et aux peuples, aux sages et aux simples, aux forts et aux foibles, à tous : car, dans la chaire sainte, c'est à tous que je suis redevable. Si je me taisois, mon silence me condamneroit, et je me tiendrois coupable de la plus criminelle prévarication, surtout dans un temps où l'impiété ose lever la tête plus que jamais et avec

[1] *Psalm.* 115.

plus d'audace. Au nom du Seigneur qui m'envoie, je la combattrai, et je la combattrai partout, quelque part que m'appelle mon ministère. L'impie m'écoutera sans s'étonner, il s'élèvera intérieurement contre moi, ou dans le secret de son ame il me regardera en pitié; mais moi, touché d'une bien plus juste compassion, j'aurai pitié de son aveuglement, de son entêtement, de sa témérité, de son ignorance sur des points dont à peine il peut avoir la plus légère teinture, et dont néanmoins il prétend avoir droit de juger avec plus d'assurance que les docteurs les plus consommés. Il tournera en risée tout ce que je dirai, et il ne le comptera que pour des idées populaires, que pour des rêveries; mais moi, dans le même esprit que saint Paul, et dans les mêmes termes, je lui répondrai: *Nous prêchons Jésus-Christ crucifié, qui est un sujet de scandale aux Juifs, qui paroît une folie aux Gentils, et qui est la force de Dieu et la sagesse de Dieu* [1]. Mais moi je lui répondrai, avec le même docteur des nations, *que c'est par la folie de la prédication évangélique, qu'il a plu à Dieu de sauver ceux qui croient en lui et en son Fils Jésus-Christ* [2]. Mais moi je lui répondrai, que la folie de la croix n'est folie que

[1] I Cor. 2. — [2] I Cor. 1.

pour ceux qui périssent[1]. Terrible parole ! *pour ceux qui périssent*, pour ceux qui se damnent, pour ceux qui par la dureté de leur cœur et par leur sens réprouvé, se précipitent, comme l'impie, dans un malheur éternel ! Il y fera telle attention qu'il lui plaira ; et pourquoi n'espérerois-je pas que le Père des miséricordes éclairera enfin cet aveugle, et que sa grâce triomphera de cette ame rebelle, et la soumettra ? Qu'il en soit ainsi que je le désire et que je le demande ; c'est un de mes vœux les plus sincères et les plus ardents.

NAISSANCE ET PROGRÈS DES HÉRÉSIES.

CE qui fait l'hérétique, ce n'est pas seulement l'erreur, mais l'entêtement et l'obstination dans l'erreur. Tout homme dès là qu'il est homme, est capable de se tromper et de donner dans une erreur dont les fausses apparences le surprennent et le séduisent : mais on ne peut pour cela le traiter d'hérétique, et il ne l'est point précisément par là. On peut bien dire que ce qu'il avance est une hérésie, que telle proposition, telle doctrine est contraire

[1] I Cor. 1.

aux principes de la foi, mais s'il ne s'y attache pas opiniâtrement, et qu'il soit disposé à se rétracter et à se soumettre, dès que le tribunal ecclésiastique et supérieur aura donné un jugement définitif qui décide la question, alors, pour parler ainsi, l'hérésie n'est que dans la proposition avancée, que dans la doctrine, sans être dans la personne. Aussi n'est-ce pas communément sur la personne que tombent les censures de l'Église, mais sur les sentiments erronés qu'elle condamne et qu'elle proscrit. On n'est donc proprement hérétique, qu'autant qu'on est opiniâtre, parce qu'on n'est rebelle à l'Église que par cette opiniâtreté qui résiste à l'obéissance, et que nulle autorité ne peut fléchir.

Dans la société même civile et dans l'usage ordinaire de la vie, ce caractère d'entêtement a des effets très pernicieux. Il cause des maux infinis, soit par rapport au bien public, soit par rapport au bien particulier. Par rapport au bien public, on a vu arriver les plus tristes malheurs dans un état par l'entêtement d'un grand, dans une ville par l'entêtement d'un magistrat, dans une maison par l'entêtement d'un maître, dans une famille par l'entêtement d'un père ou d'une mère, dans une communauté par l'entêtement d'un supérieur.

Rien de plus dangereux que l'entêtement en qui que ce soit, mais qu'est-ce surtout dans un homme revêtu de quelque pouvoir et constitué en quelque dignité! Par rapport au bien particulier, il y a mille gens qui se sont ruinés de fortune, de crédit, d'honneur, de réputation : par où? par un malheureux entêtement dont les plus sages conseils ne les ont pu guérir. Aussi, qu'avons-nous entendu dire en bien des rencontres, et qu'avons-nous dit nous-mêmes de certaines personnes? Ce sont des entêtés; leur entêtement les perdra. L'événement l'a vérifié, et c'est de quoi l'on pourroit produire plus d'un exemple.

Mais il ne s'agit point ici de ces sortes d'entêtements. Dès qu'ils ne regardent que les choses humaines et que notre conduite selon le monde, les conséquences, quoique très fâcheuses du reste et très déplorables, en sont toutefois beaucoup moins à craindre. L'entêtement le plus funeste et dont on doit plus appréhender les suites, c'est en matière de religion : car voilà d'où sont venues toutes les hérésies et toutes les sectes. Un homme se prévient de quelque pensée nouvelle et en fait sa doctrine, à laquelle il s'attache d'autant plus fortement qu'elle lui est plus propre. Cependant c'est une mauvaise doctrine, et la foi s'y

trouve intéressée. S'il étoit assez docile pour écouter là-dessus les avis qu'on lui donne, et pour entrer dans les raisons qu'on lui oppose, on le feroit bientôt revenir de son égarement; sa soumission le remettroit dans le chemin, arrêteroit le feu prêt à s'allumer, et l'affaire, en très peu de temps, seroit assoupie; mais il s'en faut bien que la chose ne prenne un si bon tour. C'est un esprit opiniâtre; on aura beau lui parler, il ne sera jamais possible de le réduire. Il s'élève, il s'enfle, il s'entête. Soit passion qui le pique, soit présomption qui l'aveugle, soit indocilité naturelle qui le roidit, tout cela souvent à la fois le rend intraitable. Quoi qu'on lui objecte, il a ses réponses qui lui paroissent évidentes et sans réplique. Quiconque ne s'y rend pas est, selon lui, dépourvu de toute raison. Plus donc on l'attaque vivement, plus il devient ardent à se défendre; plus on multiplie les difficultés, plus de sa part il multiplie les subtilités et les faux-fuyants. Pourquoi cela? c'est qu'il est déterminé, quelque chose qu'on lui dise à ne pas reculer. Ainsi toute son attention va, non point à examiner la force et la solidité des preuves qu'on lui apporte pour le convaincre, mais à trouver de nouveaux moyens et de nouveaux tours pour les éluder et pour se confirmer dans

ses idées. Car voilà ce que fait l'entêtement.

Du moins si ce novateur s'en tenoit à son entêtement personnel, sans le communiquer à d'autres : mais il veut s'appuyer d'un parti, il veut se faire une école, il veut avoir des disciples et des sectateurs. L'envie de dogmatiser, d'enseigner, d'être l'auteur et le chef d'une secte, est une espèce de démangeaison si naturelle, qu'on s'y laisse aisément aller ; et d'autre part, la nouveauté et la singularité en fait de doctrine, a pour une infinité d'esprits des charmes si engageants, qu'ils en sont d'abord infatués, et qu'ils s'y portent comme d'eux-mêmes. C'est une chose surprenante, de voir combien il faut peu de temps pour y attirer toutes sortes de personnes, hommes, femmes ; grands, petits ; ecclésiastiques, laïques; réguliers, séculiers; dévots, mondains. Il n'est point de gangrène si contagieuse que l'hérésie. Elle gagne sans cesse et se répand; ses progrès sont aussi prompts qu'ils sont imperceptibles, et elle n'a pas plutôt pris naissance, que toutes professions, toutes conditions, tous états s'en laissent infecter.

De là qu'arrive-t-il? c'est que ce qui n'étoit dans son origine que l'entêtement d'un *homme, qu'un* entêtement particulier, devient

désormais un entêtement commun, un entêtement de cabale. Or on peut dire que c'est alors qu'il est comme insurmontable, et l'expérience nous le fait assez connoître. Tant d'esprits préoccupés et unis ensemble se soutiennent par leur union même. C'est une société formée; il n'est plus moralement possible de la rompre. Si quelqu'un chancèle, il est bientôt obsédé de toute la troupe, qui s'empresse autour de lui, et n'omet rien pour l'affermir et le retenir. Que ne lui représente-t-on pas? la prétendue justice de la cause qu'il a embrassée, l'intérêt du parti où il s'est engagé, le triomphe qu'il donneroit à ses ennemis en l'abandonnant, et l'avantage qu'ils en tireroient, l'éclat d'une désertion qui le couvriroit de honte et qui l'exposeroit à de mauvais retours : enfin, promesses, espérances, reproches, menaces, faux honneur, tout est mis en œuvre. Ainsi s'anime-t-on les uns les autres, et se fortifie-t-on : c'est à qui s'entêtera davantage et qui marquera plus de zèle, c'est-à-dire plus d'aheurtement. Les morts ressusciteroient et se feroient entendre, qu'on ne les croiroit pas, ou un Ange descendroit exprès du ciel et emploieroit les plus puissants moyens, pour désabuser des gens que l'erreur a liés de la sorte et ligués pour sa défense,

qu'ils ne se rendroient pas, et ne reviendroient jamais de leurs préjugés.

Cependant, quelque soin que prenne de se cacher la secte naissante, on la découvre. C'est un feu secret, mais qui croît, et plus il s'allume, plus la flamme éclate. Les fidèles en sont alarmés; les pasteurs de l'Église, dépositaires de la vraie doctrine, réveillent leur zèle contre le mensonge qui cherche à s'établir; l'erreur est dénoncée, citée au souverain tribunal, et ses partisans, obligés de comparoître, ne peuvent éviter le jugement qui se prépare, ou pour leur justification, s'ils sont aussi orthodoxes qu'ils le prétendent, ou pour leur condamnation, si les dépositions de leurs adversaires se vérifient et se trouvent bien fondées. Or, en des conjonctures si critiques et dans une nécessité si pressante, que faire? De vouloir décliner, ce seroit se déclarer coupable, ce seroit se juger soi-même et se condamner. Il faut donc affecter d'abord une contenance assurée, accepter la dispute et s'y présenter, demander à être écouté et à produire ses raisons, du reste témoigner par avance une soumission feinte à ce qui sera décidé et prononcé. Mais tout cela, dans quelles vues? ou dans l'espérance de conduire si habilement l'affaire, de lui donner par mille

déguisements, mille explications et mille modifications, un si bon tour, qu'on obtiendra peut-être une décision favorable; ou dans la résolution, si le jugement n'est pas tel qu'on le veut, de l'interpréter néanmoins à sa manière, et s'il ne souffre absolument nulle interprétation, de le rejeter.

C'est ce que montre en effet l'évènement. L'Église, éclairée du Saint-Esprit, ne se trompe point ni ne se laisse point tromper. Au travers de tous les artifices, et parmi tous les détours, elle sait apercevoir l'erreur et la démêler. Elle la proscrit, elle la frappe de ses anathèmes, elle publie sa définition comme une loi émanée du centre de la vérité, et comme une règle que chaque fidèle doit suivre. Qui ne croiroit pas alors que toutes les questions sont finies, et que tous les esprits vont se réunir dans une heureuse paix et dans une même croyance? Mais qu'est-ce que l'entêtement, et de quoi n'est-il pas capable? C'est là tout au contraire que recommence une guerre d'autant plus vive de part et d'autre, que les uns sont plus piqués du mauvais succès qui, sans les réduire en aucune sorte ni les abattre, les humilie toutefois et les chagrine; et les autres, plus indignés de la mauvaise foi avec laquelle on refuse d'obéir pare-

ment et simplement à une sentence qui pouvoit et qui devoit terminer tous les différends.

Bien loin donc que toutes les questions cessent, on les multiplie à l'infini; on veut persuader au public que le jugement de l'Église ne tombe point sur la doctrine qui lui a été déférée. On veut persuader à l'Église même, qu'on entend mieux qu'elle le sens de ses paroles, et qu'on sait mieux ce qu'elle a dit ou ce qu'elle a eu en vue de dire; on veut lui faire accroire qu'elle n'a pas vu ce qu'elle a vu, et qu'elle a cru voir ce qu'elle ne voyoit pas. Si, pour réprimer une audace, ou pour confondre une obstination qui l'outrage, elle entreprend de s'expliquer tout de nouveau, elle a beau user des termes les plus formels, les plus précis, les plus clairs, on y trouve toujours de l'ambiguité, parce qu'on trouve toujours une signification étrangère et forcée à y donner. D'ailleurs même on dispute à l'Église ses droits, comme si elle excédoit son pouvoir, comme si les matières présentes n'étoient pas de son ressort : car il n'y a point de retranchement où l'on ne tâche de se sauver. Il ne reste plus, supposé que l'Église redouble ses efforts, et qu'elle porte les derniers coups, qu'à lever enfin le masque, qu'à lui *faire tête, et* qu'à se séparer. Triste dénouement

de tant d'intrigues, de contestations, d'agitations, qui ne manquent pas d'aboutir avec le temps à une division entière et à un schisme déclaré.

Telle a été la source de toutes les hérésies, et tel en a été le progrès. Il n'y a qu'à lire l'histoire de l'Église, et l'on verra depuis les premiers siècles jusqu'aux moins éloignés de nous, que les hérétiques et leurs fauteurs ayant tous été animés du même esprit et possédés du même entêtement, ils ont tenu tous la même conduite; qu'ils ont tous eu les mêmes procédés, tous employés les mêmes moyens, et mis en œuvre les mêmes artifices pour insinuer leurs pernicieuses nouveautés, pour les couvrir des plus belles apparences et des couleurs les plus spécieuses, pour leur donner des noms empruntés, et les retenir sous un faux-semblant de les abandonner; pour les perpétuer dans le monde chrétien, indépendamment de toutes les puissances, soit ecclésiastiques, soit temporelles. On diroit qu'ils se sont copiés les uns les autres, et que sans se connoître, ils sont convenus entre eux, tant la conformité est parfaite. En sorte que de voir agir les hérétiques d'un siècle, c'est voir agir ceux de tous les siècles passés, et ceux de tous les siècles à venir : car la même cause produit toujours les mêmes effets.

Quoi qu'il en soit, il est aisé de juger à quels mouvements, et à quelles contentions tout cela engage : écrits sur écrits, mémoires sur mémoires, répliques sur répliques, erreurs sur erreurs. Pour soutenir l'une, on est souvent obligé d'en avancer une autre. A mesure qu'on se sent pressé, on vient à dire ce qu'on n'eût jamais dit, et ce qu'on ne diroit pas encore, si ce n'étoit la seule voie qui se présente pour se tirer de l'embarras où l'on est ; et tel, quelques années auparavant, eût eu horreur de la proposition qu'on lui eût faite de franchir certaines barrières, qui dans la suite les a franchies, et de degrés en degrés est descendu jusqu'au fond de l'abîme. De là mille variations, mille contradictions. On tient un langage aujourd'hui, et demain on en tient un tout opposé; on change selon les conjonctures, et selon les besoins. Que le public le remarque, il n'importe : on le laisse parler, et l'on feint de ne le pas entendre. En un mot, pour se confirmer dans son entêtement, et pour y persister, il n'y a rien qu'on ne surmonte, ni rien qu'on ne dévore.

Oh! qu'on s'épargneroit de désagréments, de serrements de cœur, d'inquiétudes et de tourments d'esprit, si l'on avoit appris à être *plus souple* et plus flexible ! Surtout qu'on

épargneroit à l'Église de scandales qui la désolent, et qui sont pour elle de rudes coups! Mais c'est une chose terrible que de s'être endurci contre la vérité. Plutôt que de la reconnoître, lorsque le ministre du Seigneur la lui représentoit, Pharaon souffrit le désordre de son empire, la ruine de ses provinces, le murmure de ses peuples. Si tout cela fit de temps en temps quelque impression sur lui, ce ne fut qu'une impression passagère, et il en revint toujours à ses premières préventions; enfin, il s'exposa à se perdre lui-même, et en effet il se perdit. Affreux exemple d'un entêtement indomptable, et que nulle considération ne peut faire plier. On verroit tout l'ordre de l'Église se renverser, qu'on n'en seroit point ému. Le parti est pris, tous les pas sont faits, il n'y a plus de retour.

Ce n'est pas que ce retour soit impossible : mais qu'il est difficile et qu'il est rare, particulièrement en ceux qui conduisent toute la secte et qui en sont l'appui! il faudroit, pour les changer, une grâce bien forte : et Dieu souvent, par une juste punition, permet au contraire qu'ils s'obstinent de plus en plus, et qu'ils restent jusqu'à la mort dans le même entêtement. Il semble qu'il y ait une malédiction particulière sur eux. On a vu incomparablement

plus de pécheurs et d'impies que d'hérésiarques ou de fauteurs d'hérésies se convertir quand ils sont au lit de la mort. D'où vient cela, si ce n'est pas un châtiment du ciel? Ils vivent tranquilles dans leurs erreurs, et ils y meurent dans une assurance qui saisit de frayeur lorsqu'on pense au compte qu'ils doivent rendre à Dieu de tant d'ames qu'ils ont séduites, et de tant de maux dont ils sont devenus responsables.

Mais, dit-on, ils sont persuadés de la vérité de leur doctrine, et ils agissent suivant cette persuasion. Ce n'est pas bien parler, que de dire qu'ils en sont persuadés : il faut dire qu'ils en sont entêtés. A prendre les termes dans toute leur justesse, il y a une grande différence entre la persuasion et l'entêtement. La persuasion est dans l'esprit qui raisonne et qui juge sans être préoccupé ni passionné; mais l'entêtement est dans l'imagination qui se frappe, qui se révolte, qui s'échauffe et ne suit que l'opiniâtreté du naturel, ou que le mouvement de quelque passion du cœur. Or, voilà par où ils sont inexcusables devant Dieu, de ne s'être pas fait plus de violence pour rompre ce naturel, et de n'avoir pas mieux appris à réprimer cette passion. Quelles en ont été les suites? quelle charge pour eux, et à quel jugement sont-ils réservés!

Faisons souvent la prière de Salomon, et demandons à Dieu un esprit docile. C'est le caractère des esprits fermes et solides. Comme ils comprennent mieux que les autres de quelle nécessité il est de se soumettre, dans les matières de la religion, à une première autorité, ils n'ont point honte, supposé qu'elle se déclare contre eux, de désavouer leurs propres pensées, et de se rétracter. Docilité qui leur est également méritoire, glorieuse et salutaire: méritoire auprès de Dieu, à qui ils obéissent en obéissant à son Église; glorieuse dans l'estime de tout le peuple fidèle, par l'édification qu'ils lui donnent; enfin salutaire pour eux-mêmes, parce qu'ils mettent ainsi leur foi à couvert, et qu'ils se préservent de tous les écueils où elle pourroit échouer.

Pensées diverses sur la foi, et sur les vices opposés.

On est si zélé pour l'intégrité des mœurs; quand le sera-t-on pour l'intégrité de la foi? On se récrie avec tant de chaleur contre de prétendus relâchements dans la manière de vivre; quand s'élèvera-t-on avec la même force contre d'affreux égarements dans la manière de croire?

Où en sommes nous, et où est cette foi des premiers siècles, cette foi qui a converti tout le monde? Alors des athées devenoient chrétiens : maintenant des chrétiens deviennent athées.

Bizarrerie de notre siècle, soit à l'égard de la discipline ecclésiastique, soit à l'égard de la doctrine : jamais tant de zèle en apparence pour l'antiquité, et jamais tant de nouveautés.

Le juste profite de tout et tourne tout à bien : mais au contraire, il n'y a rien que l'impie ne profane, et dont il n'abuse. La religion chrétienne établit dans la société humaine et dans la vie civile un ordre admirable. Elle tient chacun dans le devoir; elle règle toutes les conditions, et y entretient une parfaite subordination; elle apprend aux petits à respecter les grands, et à leur rendre l'obéissance qui leur est due; et elle apprend aux grands à ne point mépriser les petits et à ne point les opprimer, mais à les soutenir, à les aider, à les conduire avec modération, avec prudence, avec équité; elle réprime les méchants par la crainte des châtiments éternels, et elle anime *les bons* par l'espérance d'une gloire sans me-

sure et sans fin. De sorte que, bannissant ainsi tous les vices, fraudes, injustices, violences, colères, animosités, vengeances, médisances, impudicités, débauches, et engageant à la pratique de toutes les vertus, de la charité, de l'humilité, de la patience, de la mortification des sens, d'un désintéressement parfait, d'une fidélité inviolable, d'une justice inaltérable, et autres, il n'est rien de plus salutaire pour le bien public, ni rien de plus propre à maintenir partout la paix, l'union, le commerce, l'arrangement le plus merveilleux.

De là quelle conséquence tire le juste? Dans une religion qui ordonne si bien toutes choses, il découvre la sagesse de Dieu, et il reconnoît que c'est l'ouvrage d'une Providence supérieure; mais par le plus grossier aveuglement, et l'abus le plus étrange, l'impie forme un raisonnement tout opposé: et parce que cette religion est si utile à tous les états de la vie, et qu'elle est seule capable d'en faire le bonheur, il prétend que c'est une invention de la politique des hommes. N'est-ce pas là prendre plaisir à s'aveugler, et vouloir s'égarer de gaîté de cœur? Hé quoi! afin que la religion ait le caractère et la marque de vraie religion, faudra-t-il que ce soit une loi qui mette le trouble dans le monde et qui en renverse toute l'économie?

Cette diversité de religions qu'il y a dans le monde, est un sujet de scandale pour l'incrédule. A quoi s'en tenir, dit-il? l'un croit d'une façon, l'autre d'une autre. Là-dessus il se détermine à les rejeter toutes, et à ne rien croire. On pourroit, ce me semble, lui faire voir que ce qui le confirme dans son incrédulité, c'est justement ce qui devroit l'engager à en sortir, et à prendre pour cela tous les soins nécessaires. Car s'il raisonnoit bien, il feroit les réflexions suivantes : que ce grand nombre de religions, quoique fausses, est une preuve qu'il y en a une vraie; que cette idée générale de religion gravée dans l'esprit de tous les peuples, et répandue par toute la terre, est trop universelle pour être une idée chimérique; que si c'étoit une pure imagination, tous les hommes, d'un consentement si unanime, ne seroient pas convenus à se la former, de même qu'ils ne se sont, par exemple, jamais imaginé qu'ils ne devoient point mourir; que c'est donc comme un de ces premiers principes qui sont imprimés dans le fond de notre ame, et qui portent avec eux leur évidente et incontestable vérité.

De là, il iroit plus avant, et persuadé de la vérité d'une religion en général, il chercheroit *où elle est*, cette vraie religion; il exami-

neroit, il consulteroit, il écouteroit ce qu'on auroit à lui dire, et alors dans le choix qu'il se proposeroit de faire entre toutes les religions, il ne seroit pas difficile de lui montrer l'excellence, la supériorité de la religion chrétienne, et les caractères visibles de divinité qui la distinguent. Mais il ne veut point entrer en toutes ces recherches, et d'abord il prend son parti, de vivre sans religion au milieu de tant de religions. Est-ce là agir sagement? Soyez éternellement béni, Seigneur, de la miséricorde qu'il vous a plu exercer envers moi. Ce qui scandalise l'incrédule et ce qui l'éloigne de vous, c'est ce qui m'y attache inviolablement et par la plus vive reconnoissance. Je considère cette multitude innombrable de peuples plongés dans les ténèbres de l'infidélité, et adonnés à des cultes superstitieux. Plus il y en a, plus je sens la grâce de ma vocation à l'Évangile et à votre sainte loi. C'est une distinction que je ne puis assez estimer, et dont je ne suis redevable qu'à un amour spécial de votre part. *Le Seigneur n'en a pas ainsi usé à l'égard de toutes les nations, il ne leur a pas découvert comme à moi ses adorables mystères* [1].

[1] Psalm. 147.

Il est bien glorieux à la religion chrétienne, que tout ce qu'il y a de libertins qui l'attaquent, soient des gens corrompus dans le cœur et déréglés dans leurs mœurs. Tandis qu'ils ont vécu dans l'ordre, sans attachements criminels, sans habitudes vicieuses, sans débauches, ils n'avoient point de peine à se soumettre au joug de la foi, ils la respectoient, ils la professoient ; tout ce qu'elle leur proposoit leur paroissoit raisonnable et croyable. Quand ont-ils changé de sentiment? c'est lorsqu'ils ont changé de vie et de conduite. Leurs passions se sont allumées, leur sens se sont rendus maîtres de leur raison, leurs aveugles et honteuses convoitises les ont plongés en toute sorte de désordres, et alors cette même foi où ils avoient été élevés a perdu dans leur esprit toute créance. Ils ont commencé à la contredire et à la combattre. Or, encore une fois, voilà sa gloire, de n'avoir pour ennemis que des hommes ainsi dérangés, passionnés, esclaves de leur chair, idolâtres de leur fortune, et de ne pouvoir s'accommoder avec eux. Car voilà l'évident témoignage de sa sainteté, de sa droiture inflexible, et de son inviolable équité. Si, en leur faveur, elle se relâchoit de cette intégrité et de cette sévérité qui *lui sont essentielles* ; si elle étoit plus complai-

cent de le faire passer pour une divinité imaginaire; qui ne tiennent nul compte, ni de ses commandements, ni de son culte, et regardent comme des superstitions tous les hommages dont on l'honore; qui cherchent à lui enlever ses plus fidèles serviteurs et à les retirer de ses autels, se jouant de leurs pieuses pratiques, et les accusant, ou d'hypocrisie ou de simplicité : il y a, dis-je, des impies de cette sorte, il y en a plus que jamais, leur nombre croît sans cesse; et parmi des chrétiens, parmi des catholiques, parmi même des ames dévotes, on les écoute, on les souffre! mais ce sont du reste d'honnêtes gens. D'honnêtes gens? J'avoue que je n'ai jamais pu digérer ce langage, et qu'il m'a toujours choqué : car j'y trouve la qualité d'honnête homme étrangement avilie. A la religion près, dit-on, cet homme est un fort honnête homme. Quelle exception, à la religion près! c'est-à-dire que c'est un fort honnête homme, à cela près qu'il manque au devoir le plus essentiel de l'homme, qui est de reconnoître son Créateur, et de s'y soumettre; c'est-à-dire que c'est un fort honnête homme, à cela près qu'il a des principes qui vont à ruiner tout commerce, toute confiance entre les *hommes*, et selon lesquels il doit être déterminé *à toutes* choses, dès qu'il s'agira de son intérêt,

n plaisir, de sa passion. En un mot, c'est-
e que c'est un fort honnête homme, à cela
qu'il n'a ni foi ni loi. Mettez-le à certaines
ıves, et fiez-vous-y; vous verrez ce que
que cet honnête homme.

r propose à un libertin les révélations de
i, c'est-à-dire des révélations fondées sur
ıdition la plus ancienne et la plus con-
e, confirmées par un nombre infini de
:les, et de miracles éclatants, signées
ng d'un million de martyrs, autorisées par
émoignages des plus savants hommes,
ır la créance de tous les peuples : mais
cela ne fait sur lui aucune impression,
n'en tient nul compte. On lui propose
eurs les rêveries et les vaines imagina-
d'un nouveau philosophe qui veut ré-
e monde selon son gré; qui raisonne sur
s les parties de ce grand univers, sur la
e et l'arrangement de tous les êtres qui le
osent, avec autant d'assurance que si
t l'ouvrage de ses mains; qui les fait
e, agir, mouvoir comme il lui plaît : et
ce que ce grand génie admire, ce qu'il
te profondément, ce qu'il soutient opi-
ement, à quoi il s'attache et de quoi il se
presque le martyr. Certes, la parole de

saint Paul est bien vrai : *Dieu les a livrés à un sens réprouvé. Ils se sont perdus dans leurs pensées frivoles et chimériques, et eux qui se disent sages, sont devenus des insensés* [1].

Que sera-ce qu'un État où il n'y aura ni roi, ni puissance souveraine? Dans une pleine impunité, chacun sera le maître d'entreprendre, pour ses propres intérêts, ce qu'il lui plaira; et comme nos intérêts s'accordent rarement avec les intérêts d'autrui, que s'ensuivra-t-il? des guerres perpétuelles, des dissensions éternelles, un brigandage universel : tellement qu'il faudra toujours avoir les armes à la main, pour la défense de ses biens et de sa vie. Le pauvre pillera le riche, le voisin opprimera son voisin, le fort accablera le foible. On vengera ses querelles particulières par les meurtres et les assassinats. Confusion générale, bouleversement total. Je ne parle que d'un royaume; mais voilà ce que l'athée voudroit faire du monde entier, lorsqu'il combat l'existence d'un Dieu.

Quand j'entends des libertins railler de la religion, et prétendre l'avoir bien combattue, lorsqu'ils ont ri de quelques pratiques parti-

[1] Rom. 1.

culières, et de quelques dévotions populaires, qu'ils traitent d'abus et de superstitions, ou leur ignorance me fait pitié, ou leur malignité me donne de l'indignation. Car la religion que nous professons ne consiste point en cela; ce ne sont point ces sortes de dévotions ni ces pratiques qui en font le capital. Si dans ces pratiques et ces dévotions, il se glisse quelque chose de superstitieux, l'Église le condamne elle-même, et le défend sous des peines très grièves. Si elle n'y trouve rien de mauvais en soi, et qu'au contraire remontant au principe, elle voie que ce sont de pieuses institutions, qu'un bon zèle a inspirées aux ames dévotes pour l'honneur de Dieu et des saints, elle les tolère, elle les permet, elle les approuve même, mais sans les regarder comme le fond de sa créance et de son culte. Voilà ce que nos libertins doivent savoir, et à quoi ils devroient faire attention. S'ils ne le savent pas, c'est dans ces grands génies et ces esprits forts du siècle une ignorance pitoyable : s'ils le savent, c'est dans eux une malignité encore moins supportable, de s'attaquer vainement et si opiniâtrement à l'accessoire de la religion, et de n'en vouloir pas considérer l'essentiel et le principal.

Qu'ils agissent de bonne foi, et que, sans

prévention, sans passion, ils examinent la religion chrétienne en elle-même; je m'assure qu'ils ne pourront se défendre d'en admirer la sublimité, la sagesse, la sainteté. Ils reconnoîtront qu'elle a de quoi contenter les esprits du premier ordre, tels qu'ont été les Pères de l'Église; et malgré eux ils y découvriront un caractère de divinité qui les frappera : mais c'est justement ce qu'ils ne veulent pas. Et que font-ils? ils laissent, pour ainsi dire, le corps de la religion, qu'ils ne peuvent entamer, et ils s'attachent au dehors. Un point qui n'est de nulle conséquence, et où la religion ne se tient aucunement intéressée, un petit exercice de piété, une cérémonie, une coutume qui les choque, et qu'une louable simplicité des peuples a introduite, c'est là-dessus qu'ils lancent tous leurs traits, et qu'ils déploient toute leur éloquence. En vérité, il faut que notre religion soit bien affermie sur ses fondements, et bien cimentée de toutes parts, puisqu'on est réduit à ne l'attaquer que de si loin, et par de telles minuties.

Les hérétiques ont toujours eu pour principe de se faire craindre, et cela communément leur a réussi. Ils en ont tiré deux avan-

tages : l'un d'arrêter les esprits timides, et l'autre d'engager les esprits intéressés. Mille esprits timides qui ne manquent pas d'habileté, et qui pourroient leur faire tête, n'osent néanmoins les attaquer, parce qu'ils ne veulent pas irriter un puissant parti, ni se l'attirer sur les bras; et mille esprits intéressés, qui ont leurs vues et leurs prétentions, se joignent même à eux, dans l'espérance que le parti les soutiendra et qu'il les mettra en vogue. Espérance qui n'est pas mal fondée. Avec cet appui, un auteur voit ses ouvrages recherchés de tout le monde comme des chefs-d'œuvre, toutes les paroles d'un directeur sont reçues comme des paroles de vie, et un prédicateur est écouté comme un oracle.

La réflexion de saint Augustin est bien vraie, qu'il n'y a personne qui se pare avec plus d'affectation ni plus d'ostentation de l'apparence de la vérité et de son nom, que les docteurs du mensonge et les partisans de l'hérésie. Il cite là-dessus en particulier l'exemple des manichéens. Sans cesse, dit-il, ils avoient ce mot dans la bouche : *Vérité, vérité* [1],

[1] *Et dicebant :* Veritas, veritas, et multum eam dicebant *mihi, et nusquam erat in eis.* Aug. Conf., l. 3, c. 6.

sans cesse ils me le rebattoient; mais en le répétant si souvent, et en le prononçant avec emphase, ils ne l'avoient pas pour cela dans le cœur. Ainsi dans tous les discours et tous les écrits de certaines gens, on n'entend encore ni on ne voit presque autre chose que le terme de vérité. C'est, ce semble, le signal pour se reconnoître les uns les autres : c'est leur cri de guerre.

Les libertins qui n'ont point de religion, sont ravis de voir des divisions dans la religion. Et parce que le moyen d'entretenir ces divisions est d'appuyer le parti de l'hérésie et de la révolte, voilà pourquoi ils le favorisent toujours. D'où il arrive assez souvent, par l'assemblage le plus bizarre et le plus monstrueux, qu'un homme qui ne croit pas en Dieu, se porte pour défenseur du pouvoir invincible de la grâce, et devient à toute outrance le panégyriste de la plus étroite morale.

TABLE

DES MATIÈRES.

DU SALUT.

DE LA FOI ET DES VICES QUI LUI SONT OPPOSÉS.

FIN DE LA TABLE DU 28ᵉ VOLUME ET PREMIER DES PENSÉES.



